



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XXV

E

55

NAPOLI

v.

s.









^A
SYSTEME

DE LA

NATURE.

PREMIERE PARTIE.





2

SYSTÈME DE LA NATURE

O U

*Des loix du monde Physique & du
monde moral.*

Par M. MIRABAUD,

Secrétaire perpétuel, l'un des Quarante de l'Académie Française.

Nouvelle Edition à laquelle on a joint plusieurs
pièces des meilleurs Auteurs relatives aux
mêmes objets.



*Natura rerum vis atque majestas in omnibus mo-
mentis fide caret, si quis modo partes ejus, ac
non totam complectatur animo.*

PLIN. HIST. NATUR. Lib. VII.

PREMIERE PARTIE.



LONDRES, MDCCLXXV





A V I S

DE L'ÉDITEUR.

LE manuscrit de cet ouvrage s'est trouvé parmi plusieurs autres dans la collection d'un sçavant, curieux de rassembler des productions de ce genre. Voici ce que nous apprend 'au sujet de ce Livre une note placée à la copie sur laquelle il a été imprimé.

„ CET ouvrage est attribué à feu M.
„ Mirabaud , Secrétaire perpétuel de
„ l'Académie Française , par des person-
„ nes très liées avec lui-même , & avec
„ son ami M. de Matha , que la mort seu-
„ le en a pu séparer. On leur doit les
„ particularités suivantes sur l'Auteur
„ & ses écrits.

„ INDEPENDAMMENT des ouvrages
„ avoués & connus , qui ont mérité une
„ très grande réputation à M. Mirabaud ,
„ il en avoit , dit-on , composé beaucoup
„ d'autres dans sa jeunesse , au sortir de
„ la Congrégation des prêtres de l'Ora-
„ toire , dans laquelle il avoit vécu quel-
„ ques années. Ces écrits très hardis

AVIS DE L'ÉDITEUR.

„ n'étoient point destinés à voir le jour ,
„ au moins du vivant de l'Auteur : ce-
„ lui-ci-même , ayant été nommé à
„ la place d'instituteur des Princesses
„ de la maison d'Orléans , prit le parti
„ d'anéantir la plûpart des manuscrits
„ capables de compromettre son repos.
„ Mais l'infidélité de quelques amis ,
„ auxquels il avoit confié ses ouvrages ,
„ rendit cette précaution inutile , & en
„ a du moins conservé la plus grande
„ partie : quelques-uns même d'entre
„ eux ont été très imprudemment pu-
„ bliés à l'insçu & durant la vie de
„ notre philosophe ; de ce nombre est
„ *le Monde, son Origine & son Antiquité*,
„ en trois parties, qui parut en 1751.
„ On trouve encore quelques morceaux
„ attribués à la même main dans un
„ petit recueil imprimé furtivement &
„ d'une façon très peu correcte en 1743,
„ sous le titre de *Nouvelles libertés de*
„ *Penser*. Quoiqu'il en soit, M. Mira-
„ baud , étant devenu plus libre , reprit
„ ses études Philosophiques , & même ,
„ s'y livra tout entier ; ce fut , dit-on ,

AVIS DE L'ÉDITEUR.

„ alors qu'il composa le *SYSTEME DE*
„ *LA NATURE* ouvrage auquel il ne
„ cessa jusqu'à sa mort de donner tous
„ ses soins, & que parmi ses amis les
„ plus intimes il appelloit son *TES-*
„ *TAMENT*. En effet M. M. semble
„ avoir voulu se persuader lui-même
„ dans cet ouvrage, le plus hardi &
„ le plus extraordinaire que l'Esprit
„ humain ait osé produire jusqu'à pré-
„ sent. Il y a tout lieu de croire, par
„ les connoissances dont il est rempli,
„ que l'Auteur a fait usage des lumières
„ de ses amis & même que plusieurs
„ des notes y ont été ajoutées après
„ coup. “

„ Voici les titres des autres ouvra-
„ ges non publiés que l'on attribue au
„ même Auteur. 1. *La vie de Jesus-*
„ *Christ*. 2. *Réflexions impartiales sur l'E-*
„ *vangile*. 3. *La Morale de la nature*. 4.
„ *Histoire Abrégée du Sacerdoce ancien*
„ *& moderne*. 5. *Opinions des anciens*
„ *sur les Juifs*, (*) ce dernier se trouve
„ imprimé, mais totalement défiguré,
„ dans un recueil publié en 1740, à Amf-

AVIS DE L'EDITEUR.

„ terdam chez J. F. Bernard en 2. pe-
„ tits volumes in 12, sous le titre de
„ *dissertations mêlées.*

„ QUELQU'AIENT été les sentimens
„ de M. Mirabaud, tous ceux qui l'ont
„ connu rendent le témoignage le plus
„ éclatant à sa probité, à sa franchise,
„ à sa droiture, en un mot à ses vertus
„ sociales & à l'innocence de ses mœurs.
„ Il mourut à paris âgé de 85 ans, le
„ 24 de Juin 1760.

(*) Les Réflexions impartiales sur l'Evangile
& l'Opinion des anciens sur les Juifs, ont été
imprimées en 1769.



PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

L'HOMME n'est malheureux que parce qu'il méconnoît la Nature. Son Esprit est tellement infecté de préjugés qu'on le croiroit pour toujours condamné à l'erreur : le bandeau de l'opinion, dont on le couvre dès l'enfance lui est si fortement attaché, que c'est avec la plus grande difficulté qu'on peut le lui ôter. Un levain dangereux se mêle à toutes ses connoissances & les rend nécessairement floues, obscures & fausses : il voulut pour son malheur, franchir les bornes de sa sphère, il tenta de s'élever au delà du monde visible, & sans cesse des chûtes cruelles & répétées l'ont inutilement averti de la folie de son entreprise : il voulut être Métaphysicien, avant d'être Physicien : il méprisa les réalités, pour méditer des chimères ; il négligea l'expérience, pour se repaître de Systèmes & de conjectures ; il n'osa cultiver sa raison, contre laquelle on eût soin de le prévenir de bonne heure ; il prétendit connoître son sort dans les Régions imaginaires d'une autre vie, avant que de songer à se rendre heureux dans le séjour où il vivoit. En un mot l'homme dédaigna l'étude de la Nature pour courir après des phanômes, qui semblaient à ces feux trompeurs que le voya-

PRÉFACE DE L'AUTEUR. 1

geur rencontre pendant la nuit , l'effrayèrent , l'éblouirent , & lui firent quitter la route simple du vrai , sans laquelle il ne peut parvenir au bonheur.

Il est donc important de chercher à détruire des prestiges qui ne sont propres qu'à nous égarer. Il est tems de puiser dans la nature des remèdes contre les maux que l'Enthousiasme nous a fait : la raison guidée par l'expérience doit enfin attaquer dans leur source des préjugés dont le genre-humain fut si long-tems la victime. Il est tems que cette raison , injustement dégradée , quitte un ton pusillanime qui la rendroit complice du mensonge , & du délire. La vérité est une ; elle est nécessaire à l'homme , elle ne peut jamais lui nuire , son pouvoir invincible se fera sentir tôt ou tard. Il faut donc la découvrir aux mortels ; il faut leur montrer ses charmes afin de les dégoûter du culte honteux qu'ils rendent à l'erreur , qui trop souvent usurpe leurs hommages sous les traits de la vérité , son éclat ne peut blesser que les ennemis du genre-humain , dont le pouvoir ne subsiste que par la nuit obscure qu'ils répandent sur les esprits.

Ce n'est point à ces hommes pervers que la vérité doit parler ; sa voix n'est entendue que par des cœurs honnêtes , accoutumés à penser , assez sensibles pour gémir des calamités sans nombre que la Tyrannie religieuse & politique fait éprouver à la terre ; assez éclairés pour appercevoir la chaîne immense des maux que l'erreur fit souffrir en tout tems aux humains consternés. C'est à l'erreur que sont dûes les chaînes accablantes que les Tyrans & les prêtres forgent partout aux nations. C'est à l'erreur qu'est dû l'Esclavage où , pres-

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

qu'en tout pays , sont tombés les peuples , que la nature destinoit à travailler librement à leur bonheur. C'est à l'erreur que sont dues ces terreurs religieuses qui font partout sécher les hommes dans la crainte , ou s'égorger pour des chimères. C'est à l'erreur que sont dues ces haines invétérées , ces persécutions barbares , ces massacres continuels , ces tragédies révoltantes dont , sous prétexte des intérêts du ciel , la terre est tant de fois devenue le théâtre. Enfin c'est aux erreurs consacrées par la Religion que sont dus l'ignorance & l'incertitude où l'homme est de ses devoirs les plus évidens , de ses droits les plus clairs , des vérités les plus démontrées : il n'est presque en tout climat qu'un captif dégradé , dépourvu de grandeur d'âme , de raison , de vertu , à qui des Geôliers inhumains ne permettent jamais de voir le jour.

Tâchons donc d'écarter les nuages qui empêchent l'homme de marcher d'un pas sûr dans le sentier de la vie ; inspirons lui du courage & du respect pour sa raison ; qu'il apprenne à connoître son essence & ses droits légitimes ; qu'il consulte l'expérience , & non une imagination égarée par l'autorité ; qu'il renonce aux préjugés de son enfance ; qu'il fonde sa morale sur sa nature , sur ses besoins , sur les avantages réels que la société lui procure ; qu'il ose s'aimer lui-même ; qu'il travaille à son propre bonheur en faisant celui des autres ; en un mot qu'il soit raisonnable & vertueux , pour être heureux ici bas , & qu'il ne s'occupe plus de rêveries ou dangereuses ou inutiles. S'il lui faut des chimères , qu'il permette au moins à d'autres de se peindre les leurs diffé-

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

vement des siennes ; qu'il se persuade enfin qu'il est très important aux habitans de ce monde d'être justes , bienfaisans , pacifiques , & que rien n'est plus indifférent que leur façon de penser sur des objets inaccessibles à la raison.

Ainsi le but de cet ouvrage est de ramener l'homme à la Nature , de lui rendre la raison chère , de lui faire adorer la vertu , de dissiper des ombres qui lui cachent la seule voie propre à le conduire sûrement à la félicité qu'il désire ; telles sont les vues sincères de l'Auteur. De bonne foi avec lui-même , il ne présente au Lecteur que les idées qu'une réflexion sérieuse & longue lui a montrées comme utiles au repos & au bien-être des hommes & comme favorables aux progrès de l'esprit humain ; il l'incite donc à discuter ses principes ; loin de vouloir briser pour lui les vœux sacrés de la morale , il prétend les resserrer , & placer la vertu sur les autels que jusqu'ici l'imposture , l'enthousiasme & la crainte ont élevés à des phantômes dangereux.

Prêt à descendre au tombeau , que les années lui croissent depuis long-tems , l'Auteur proteste de la façon la plus solennelle ne s'être proposé dans son travail que le bien de ses semblables. Sa seule ambition est de mériter les suffrages du petit nombre des Partisans de la vérité , & des âmes honnêtes qui la cherchent sincèrement. Il n'écrit point , pour ces hommes endurcis à la voix de la raison , qui ne jugent que d'après leurs viles intérêts ou leurs funestes préjugés : ses cendres froides ne craindront ni leurs clameurs ni leur ressentiment . si terribles pour tous ceux qui osent de leur vivant annoncer la Vérité.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

Contenus dans la PREMIERE PARTIE.

C H A P I T R E I.

De la Nature. Pag. 1

C H A P I T R E II.

Du mouvement & de son origine. 13

C H A P I T R E III.

*De la matière ; de ses combinaisons différentes &
de ses mouvemens divers ; ou de la marche
de la Nature.* 35

C H A P I T R E IV.

*Des loix du mouvement communes à tous les êtres de
la nature. De l'attraction, de la répulsion,
de la force d'inertie. De la nécessité.* 45

C H A P I T R E V.

*De l'ordre, du désordre, de l'intelligence, du ha-
zard.* 61

C H A P I T R E VI.

*De l'homme ; de sa distinction en homme physique &
en homme moral ; de son origine.* 76

C H A P I T R E VII.

De l'ame & du système de la spiritualité. 96

C H A P I T R E VIII.

*Des facultés intellectuelles ; toutes sont dérivées de
la faculté de sentir.* 111

C H A P I T R E IX.

*De la diversité des facultés intellectuelles ; elles dé-
pendent de causes physiques ainsi que leurs fa-*

TABLE DES CHAPITRES

cultés morales. Principes naturels de la sociabilité, de la morale & de la Politique. . . 129

CHAPITRE X.

Notre ame ne tire point ses idées d'elle-même.

Il n'y a point d'idées innées. . . 168

CHAPITRE XI.

Du Système de la liberté de l'homme. . . 201

CHAPITRE XII.

Examen de l'opinion où l'on est que le système du fatalisme est dangereux. . . 241

CHAPITRE XIII.

De l'immortalité de l'ame ; du dogme de la vie future ; des craintes de la mort. . . 275

CHAPITRE XIV.

L'Education, la Morale & les Loix suffisent pour contenir les hommes. Du desir de l'immortalité.

Du suicide. . . 314

CHAPITRE XV.

Des intérêts des hommes, ou des IDÉES qu'ils se font du bonheur. L'Homme ne peut être heureux sans la vertu. . . 337

CHAPITRE XVI.

Les idées fausses sur le bonheur sont les vraies sources des malheurs de l'espèce humaine. Des vains remèdes qu'on a voulu leur appliquer. 362

CHAPITRE XVII.

Des idées vraies ou fondées sur la Nature sont les seuls remèdes aux maux des hommes. Récapitulation de cette première Partie. Conclusion. . . 382

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE.



SYSTEME

S Y S T E M E D E L A N A T U R E.

P R E M I E R E P A R T I E.

*De la Nature & de ses loix. De l'Homme.
De l'Ame & de ses facultés. Du dogme
de l'immortalité. Du bonheur.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

De la Nature.

LES HOMMES se tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des systèmes enfantés par l'imagination. L'homme est l'ouvrage de la nature, il existe dans la nature, il est soumis à ses loix, il ne peut s'en affranchir, il ne peut même par la pensée en sortir; c'est en vain que son esprit veut s'élancer au delà des bornes du monde visible, il est toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature & circonscrit par elle, il n'existe rien au-delà du grand tout dont il fait partie, & dont il éprouve les influen-

Tome I.

A

ces ; les êtres que l'on suppose au dessus de la nature ou distingués d'elle-même seront toujours des chimères , dont il ne nous sera jamais possible de nous former des idées véritables , non plus que du lieu qu'elles occupent & de leur façon d'agir. Il n'est & il ne peut rien y avoir hors de l'enceinte qui renferme tous les êtres.

QUE l'homme cesse donc de chercher hors du monde qu'il habite des êtres qui lui procurent un bonheur que la nature lui refuse : qu'il étudie cette nature , qu'il apprenne ses loix , qu'il contemple son énergie & la façon immuable dont elle agit ; qu'il applique ses découvertes à sa propre félicité , & qu'il se soumette en silence à des loix auxquelles rien ne peut le soustraire ; qu'il consente à ignorer les causes entourées pour lui d'un voile impénétrable ; qu'il s'abaisse sans murmurer les arrêts d'une force universelle qui ne peut revenir sur ses pas , ou qui jamais ne peut s'écarter des règles que son essence lui impose.

ON a visiblement abusé de la distinction que l'on a faite si souvent de l'homme *physique* & de l'homme *moral*. L'homme est un être purement physique ; l'homme moral n'est que cet être physique considéré sous un certain point de vue , c'est-à-dire , relativement à quelques-unes de ses façons d'agir , dues à son organisation particulière. Mais cette organisation n'est-elle pas l'ouvrage de la nature ? Les mouvemens ou façons d'agir dont elle est susceptible ne sont-ils pas physiques ? Ses actions visibles ainsi que les mouvemens invisibles excités dans son intérieur , qui viennent de sa volonté ou de sa pensée , sont également des effets naturels , des suites nécessaires

de son mécanisme propre, & des impulsions qu'il reçoit des êtres dont il est entouré. Tout ce que l'esprit humain a successivement inventé pour changer ou perfectionner sa façon d'être & pour la rendre plus heureuse, ne fut jamais qu'une conséquence nécessaire de l'essence propre de l'homme & de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connoissances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes & ce que nous ferons n'est jamais qu'une suite de ce que la nature universelle nous a faits. Toutes nos idées, nos volontés, nos actions sont des effets nécessaires de l'essence & des qualités que cette nature a mises en nous, & des circonstances par lesquelles elle nous oblige de passer & d'être modifiés. En un mot, L'ART n'est que la Nature agissante à l'aide des instrumens qu'elle a faits.

LA nature envoie l'homme nud & destitué de secours dans ce monde qui doit être son séjour; bientôt il parvient à se vêtir de peau; peu-à-peu nous le voyons filer l'or & la soie. Pour un être élevé au-dessus de notre globe, & qui du haut de l'atmosphère contemplerait l'espèce humaine avec tous ses progrès & changemens, les hommes ne paroitraient pas moins soumis aux loix de la nature lorsqu'ils errent tout nuds dans les forêts, pour y chercher péniblement leur nourriture, que lorsque vivant dans des sociétés civilisées, c'est-à-dire enrichies d'un plus grand nombre d'expériences finissant par se plonger dans le luxe ils inventent de jour en jour mille besoins nou-

veaux & découvrent mille moyens de les satisfaire. Tous les pas que nous faisons pour modifier notre être ne peuvent être regardés que comme une longue suite de causes & d'effets, qui ne sont que les développemens des premières impulsions que la nature nous a données. Le même animal, en vertu de son organisation, passe successivement de besoins simples à des besoins plus compliqués, mais qui n'en sont pas moins des suites de sa nature. C'est ainsi que le papillon, dont nous admirons la beauté, commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un ver, qui devient chrysalide, & puis se change en un insecte ailé, que nous voyons s'orner des plus vives couleurs : parvenu à cette forme, il se reproduit & se propage ; enfin dépouillé de ses ornemens, il est forcé de disparaître après avoir rempli la tâche que la nature lui imposoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracés aux êtres de son espèce.

Nous voyons des changemens & des progrès analogues dans tous les végétaux. C'est par une suite de la combinaison, du tissu, de l'énergie primitive donnés à l'aloës par la nature, que cette plante insensiblement accruë & modifiée, produit au bout d'un grand nombre d'années des fleurs qui sont les annonces de sa mort.

IL en est de même de l'homme qui, dans tous ses progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais qu'à après les loix propres à son organisation & aux matieres dont la nature l'a composé. L'homme physique est l'homme agissant par l'impulsion de causes que nos sens nous font connaître ; l'homme moral est l'homme agissant

par des causes physiques que nos préjugés nous empêchent de connoître. L'homme sauvage est un enfant dénué d'expérience, incapable de travailler à sa félicité. L'homme policé est celui que l'expérience & la vie sociale mettent à portée de tirer parti de la nature pour son propre bonheur. L'homme de bien éclairé est l'homme dans sa maturité ou dans sa perfection. (1) L'homme heureux est celui qui fait jouir des bienfaits de la nature; l'homme malheureux est celui qui se trouve dans l'incapacité de profiter de ses bienfaits.

C'EST donc à la physique & à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches: ce sont elles qu'il doit consulter dans sa religion, dans sa morale, dans sa législation, dans son gouvernement politique, dans les sciences & dans les arts, dans ses plaisirs, dans ses peines. La nature agit par des loix simples, uniformes, invariables que l'expérience nous met à portée de connoître. C'est par nos sens que nous sommes liés à la nature universelle; c'est par nos sens que nous pouvons la mettre en expérience & découvrir ses secrets; dès que nous quittons l'expérience nous tombons dans le vuide où notre imagination nous égare.

TOUTES les erreurs des hommes sont des erreurs de physique; ils ne se trompent jamais

(1) Cicéron dit, *est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta & ad summum perduſſa natura.*
DE LEGIBUS cap. I.

que lorsqu'ils négligent de remonter à la nature , de consulter ses règles , d'appeller l'expérience à leur secours. C'est ainsi que faute d'expérience ils se sont formés des idées imparfaites de la matière , de ses propriétés , de ses combinaisons , de ses forces , de sa façon d'agir ou de l'énergie qui résulte de son essence ; dès lors tout l'univers n'est devenu pour eux qu'une scène d'illusions. Ils ont ignoré la nature , ils ont méconnu ses loix , ils n'ont point vu les routes nécessaires qu'elle trace à tout ce qu'elle renferme. Que dis-je ! ils se sont méconnus eux-mêmes ; tous leurs systèmes , leurs conjectures , leurs raisonnemens , dont l'expérience fut bannie ne furent qu'un long tissu d'erreurs & d'absurdités.

TOUTE erreur est nuisible ; c'est pour s'être trompé que le genre humain s'est rendu malheureux. Faute de connoître la nature , il se forma des Dieux , qui sont devenus les seuls objets de ses espérances & de ses craintes. Les hommes n'ont point senti que cette nature , dépourvue de bonté comme de malice , ne fait que suivre des loix nécessaires & immuables en produisant & détruisant des êtres , en faisant tantôt souffrir ceux qu'elle a rendu sensibles , en leur distribuant des biens & des maux , en les altérant sans cesse : ils n'ont point vu que c'étoit dans la nature elle-même & dans ses propres forces que l'homme devoit chercher ses besoins , des remèdes contre ses peines & des moyens de se rendre heureux ; ils ont attendu ces choses de quelques êtres imaginaires qu'ils ont supposé les auteurs de leurs plaisirs & de leurs infortunes. D'où l'on voit que c'est à

l'ignorance de la nature que sont dues ces puissances inconnues, sous lesquelles le genre humain a si long-tems tremblé, & ces cultes superstitieux qui furent les sources de tous ses maux.

C'EST faute de connoître sa propre nature, sa propre tendance, ses besoins & ses droits que l'homme en société est tombé de la liberté dans l'esclavage. Il méconnut ou se crut forcé d'étouffer les desirs de son cœur, & de sacrifier son bien-être aux caprices de ses chefs ; il ignora le but de l'association & du gouvernement ; il se soumit sans réserve à des hommes comme lui, que ses préjugés lui firent regarder comme des êtres d'un ordre supérieur, comme des Dieux sur la terre ; ceux-ci profitèrent de son erreur pour l'asservir, le corrompre, le rendre vicieux & misérable. Ainsi c'est pour avoir ignoré sa propre nature que le genre humain tomba dans la servitude, & fut mal gouverné.

C'EST pour s'être méconnu lui-même & pour avoir ignoré les rapports nécessaires qui subsistent entre lui & les êtres de son espèce, que l'homme a méconnu ses devoirs envers les autres. Il ne sentit point qu'ils étoient nécessaires à sa propre félicité. Il ne vit pas plus ce qu'il se devoit à lui-même, les excès qu'il devoit éviter pour se rendre solidement heureux, les passions auxquelles il devoit résister ou se livrer pour son propre bonheur ; en un mot il ne connut point ses véritables intérêts. De-là tous ses dérèglements, son intempérance, ses voluptés honteuses, & tous les vices auxquels il se livra aux dépens de sa conservation propre & de son bien-être durable. Ainsi c'est l'ignorance de la natu-

re humaine qui empêcha l'homme de s'éclairer sur la morale. D'ailleurs les gouvernemens dépravés auxquels il fut soumis l'empêchèrent toujours de la pratiquer quand même il l'auroit connue.

C'EST encore faute d'étudier la nature & ses loix , de chercher à découvrir ses ressources & ses propriétés que l'homme croupit dans l'ignorance , ou fait des pas si lents & si incertains pour améliorer son sort. Sa paresse trouve son compte à se laisser guider par l'exemple , par la routine , par l'autorité plutôt que par l'expérience , qui demande de l'activité , & par la raison qui exige de la réflexion. De-là cette aversion que les hommes montrent pour tout ce qui leur paroît s'écarter des regles auxquelles ils sont accoutumés ; de-là leur respect stupide & scrupuleux pour l'antiquité & pour les institutions les plus insensées de leurs pères ; de-là les craintes qui les saisissent quand on leur propose les changemens les plus avantageux ou les tentatives les plus probables. Voilà pourquoi nous voyons les nations languir dans une honteuse léthargie , gémir sous des abus transmis de siecle en siecle , & frémir de l'idée même de ce qui pourroit remédier à leurs maux. C'est par cette même inertie & par le défaut d'expérience que la médecine , la physique , l'agriculture , en un mot toutes les sciences utiles font des progrès si peu sensibles & demeurent si long-tems dans les entraves de l'autorité. Ceux qui professent ces sciences aiment mieux suivre les routes qui leur sont tracées que de s'en frayer de nouvelles. Ils préfèrent les délires de leur

imagination & leurs conjectures gratuites à des expériences laborieuses , qui seules seroient capables d'arracher à la nature ses secrets.

EN un mot, les hommes, soit par paresse, soit par crainte, ayant renoncé au témoignage de leurs sens, n'ont plus été guidés dans toutes leurs actions & leurs entreprises que par l'imagination, l'enthousiasme, l'habitude, le préjugé & sur-tout par l'autorité, qui sçut profiter de leur ignorance pour les tromper. Des systèmes imaginaires prirent la place de l'expérience, de la réflexion, de la raison : des ames ébranlées par la terreur, & enivrées du merveilleux, ou engourdies par la paresse & guidées par la crédulité, que produit l'inexpérience, se créèrent des opinions ridicules ou adoptèrent sans examen toutes les chimères dont on voulut les repaître.

C'EST ainsi que pour avoir méconnu la nature & ses voies, pour avoir dédaigné l'expérience, pour avoir méprisé la raison ; pour avoir désiré du merveilleux & du surnaturel ; enfin pour avoir tremblé, le genre humain est demeuré dans une longue enfance dont il a tant de peine à se tirer. Il n'eut que des hypothèses puériles dont il n'osa jamais examiner les fondemens & les preuves ; il s'étoit accoutumé à les regarder comme sacrées, comme des vérités reconnues dont il ne lui étoit point permis de douter un instant. Son ignorance le rendit crédule ; sa curiosité lui fit avaler à longs traits le merveilleux ; le tems le confirma dans ses opinions & fit passer de race en race ses conjectures pour des réalités. La force tyrannique le maintint dans ses notions devenues nécessaires pour

asservir la société ; enfin la science des hommes en tout genre ne fut qu'un amas de mensonges , d'obscurités , de contradictions , entremêlé quelquefois de foibles lueurs de vérité , fournies par la nature dont l'on ne put jamais totalement s'écarter , parce que la nécessité y ramena toujours.

ELEVONS-NOUS donc au-dessus du nuage du préjugé. Sortons de l'atmosphère épaisse qui nous entoure pour considérer les opinions des hommes & leurs systèmes divers. Défions-nous d'une imagination déréglée , prenons l'expérience pour guide ; consultons la nature ; tâchons de puiser en elle-même des idées vraies sur les objets qu'elle renferme ; recourons à nos sens que l'on nous a fausement fait regarder comme suspects ; interrogeons la raison que l'on a honteusement calomniée & dégradée ; contemplons attentivement le monde visible , & voyons s'il ne suffit point pour nous faire juger des terres inconnues du monde intellectuel ; peut-être trouverons-nous que l'on n'a point eu de raisons pour les distinguer , & que c'est sans motifs que l'on a séparé deux empires qui sont également du domaine de la nature.

L'UNIVERS , ce vaste assemblage de tout ce qui existe , ne nous offre par-tout que de la matière & du mouvement : son ensemble ne nous montre qu'une chaîne immense & non interrompue de causes & d'effets : quelques-unes de ces causes nous sont connues parce qu'elles frappent immédiatement nos sens ; d'autres nous sont inconnues , parce qu'elles n'agissent sur nous que par des effets souvent très éloignés de leurs premières causes.

DES matieres très variées & combinées d'une infinité de façons reçoivent & communiquent sans cesse des mouvemens divers. Les différentes propriétés de ces matieres, leurs différentes combinaisons, leurs façons d'agir si variées qui en font des suites nécessaires, constituent pour nous les *essences* des êtres ; & c'est de ces essences diversifiées que résultent les différens ordres, rangs ou systêmes que ces êtres occupent, dont la somme totale fait ce que nous appellons *la nature*.

Ainsi la nature, dans sa signification la plus étendue, est le grand tout qui résulte de l'assemblage des différentes matieres, de leurs différentes combinaisons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un sens moins étendu, ou considérée dans chaque être, est le tout qui résulte de l'essence, c'est-à-dire, des propriétés, des combinaisons, des mouvemens ou façons d'agir qui le distinguent des autres êtres. C'est ainsi que l'homme est un tout ; résultant des combinaisons de certaines matieres, douées de propriétés particulières, dont l'arrangement se nomme *organisation*, & dont l'essence est de sentir, de penser, d'agir, en un mot de se mouvoir d'une façon qui le distingue des autres êtres avec lesquels il se compare : d'après cette comparaison l'homme se range dans un ordre, un systême, une classe à part, qui diffère de celle des animaux dans lesquels il ne voit pas les mêmes propriétés qui sont en lui. Les différens systêmes des êtres, ou, si l'on veut, leurs *natures particulières*, dépendent du systême général, du grand tout, de la nature universelle dont ils font partie, & à qui tout ce qui existe est nécessairement lié.

NB APRÈS avoir fixé le sens que l'on doit attacher au mot *Nature*, je crois devoir avertir le lecteur, une fois pour toutes, que lorsque dans le cours de cet ouvrage, je dis que la nature produit un effet, je ne prétends point personnifier cette nature, qui est un être abstrait; mais j'entends que l'effet dont je parle est le résultat nécessaire des propriétés de quelqu'un des êtres qui composent le grand ensemble que nous voyons. Ainsi quand je dis *la nature veut que l'homme travaille à son bonheur*, c'est pour éviter les circonlocutions & les redites, & j'entends par-là qu'il est de l'essence d'un être qui sent, qui pense, qui veut, qui agit, de travailler à son bonheur. Enfin j'appelle *naturel* ce qui est conforme à l'essence des choses ou aux loix que la nature prescrit à tous les êtres qu'elle renferme, dans les ordres différens que ces êtres occupent, & dans les différentes circonstances par lesquelles ils sont obligés de passer. Ainsi la santé est *naturelle* à l'homme dans un certain état; la maladie est un état *naturel* pour lui dans d'autres circonstances, la mort est un état *naturel* du corps privé de quelques-unes des choses nécessaires au maintien, à l'existence de l'animal &c. Par *essence*, j'entends ce qui constitue un être ce qu'il est, la somme de ses propriétés ou des qualités d'après lesquelles il existe & agit comme il fait. Quand on dit qu'il est de *l'essence de la pierre de tomber*, c'est comme si l'on disoit que sa chute est un effet nécessaire de son

poids , de sa densité , de la liaison de ses parties , des élémens dont elle est composée. En un mot *l'essence* d'un être est sa nature individuelle & particulière.



CHAPITRE II.

Du mouvement & de son origine.

LE mouvement est un effort par lequel un corps change , ou tend à changer de place , c'est-à-dire à correspondre successivement à différentes parties de l'espace , ou bien à changer de distance relativement à d'autres corps. C'est le mouvement qui seul établit des rapports entre nos organes & les êtres qui sont au dedans ou hors de nous ; ce n'est que par les mouvemens que ces êtres nous impriment , que nous connoissons leur existence , que nous jugeons de leurs propriétés , que nous les distinguons les uns des autres , que nous les distribuons en différentes classes.

LES êtres , les substances ou les corps variés dont la nature est l'assemblage , effets eux-mêmes de certaines combinaisons ou causes , deviennent des causes à leur tour. Une *Cause* , est un être qui en met un autre en mouvement , ou qui produit quelque changement en lui. *L'effet* est le changement qu'un corps produit dans un autre à l'aide du mouvement.

CHAQUE être , en raison de son essence ou de sa nature particulière , est susceptible de produire , de recevoir & de communiquer des mouvemens divers ; par-là quelques êtres sont propres à frapper nos organes , & ceux-ci sont capables d'en recevoir les impressions , ou de subir des changemens à leur présence. Ceux qui ne peuvent agir sur aucun de nos organes soit immédiatement & par eux-mêmes , soit médiatement ou par l'intervention d'autres corps , n'existent point pour nous , puisqu'ils ne peuvent ni nous remuer , ni par conséquent nous fournir des idées , ni être connus & jugés par nous. Connoître un objet , c'est l'avoir senti ; le sentir , c'est en avoir été remué. Voir , c'est être remué par l'organe de la vue ; entendre , c'est être frappé par l'organe de l'ouïe ; &c. Enfin de quelque manière qu'un corps agisse sur nous , nous n'en avons connoissance que par quelque changement qu'il a produit en nous.

LA nature , comme on a dit , est l'assemblage de tous les êtres & de tous les mouvemens que nous connoissons , ainsi que de beaucoup d'autres que nous ne pouvons connoître parce qu'ils sont inaccessibles à nos sens. De l'action & de la réaction continuelle de tous les êtres que la nature renferme , il résulte une suite de causes & d'effets ou de mouvemens , guidés par des loix constantes & invariables , propres à chaque être , nécessaires ou inhérentes à sa nature particulière qui sont toujours qu'il agit ou qu'il se meut d'une façon déterminée. Les différens principes de chacun de ces mouvemens nous sont inconnus , parce que nous ignorons ce qui cons-

titue primitivement les essences de ces êtres. Les élémens des corps échappent à nos organes, nous ne les connoissons qu'en masse, nous ignorons leurs combinaisons intimes, les proportions de ces mêmes combinaisons, d'où doivent nécessairement résulter des façons d'agir, des mouvemens ou des effets très différens.

Nos sens nous montrent en général deux sortes de mouvemens dans les êtres qui nous entourent ; l'un est un mouvement de masse par lequel un corps entier est transféré d'un lieu dans un autre. Le mouvement de ce genre est sensible pour nous. C'est ainsi que nous voyons une pierre tomber, une boule rouler, un bras se mouvoir ou changer de position. L'autre est un mouvement interne & caché, qui dépend de l'énergie propre à un corps, c'est-à-dire de l'essence, de la combinaison, de l'action & de la réaction des molécules insensibles de matière dont ce corps est composé. Ce mouvement ne se montre point à nous, nous ne le connoissons que par les altérations ou changemens que nous remarquons au bout de quelque tems sur les corps ou sur les mélanges. De ce genre sont les mouvemens cachés que la fermentation fait éprouver aux molécules de la farine, qui d'éparfes & séparées qu'elles étoient, deviennent liées & forment une masse totale que nous nommons du *pain*. Tels sont encore les mouvemens imperceptibles par lesquels nous voyons une plante ou un animal s'accroître, se fortifier, s'altérer, acquérir des qualités nouvelles, sans que nos yeux aient été capables de suivre les mouvemens progressifs des causes qui ont produit ces effets. Enfin tels sont encore les mouvemens in-

ternes qui se passent dans l'homme que nous avons nommés *les facultés intellectuelles*, *ses pensées*, *ses passions*, *ses volontés* dont nous ne sommes à portée de juger que par les actions, c'est-à-dire par les effets sensibles qui les accompagnent ou les suivent. C'est ainsi que lorsque nous voyons un homme fuir, nous jugeons qu'il est intérieurement agité de la passion de la crainte; &c.

LES mouvemens, soit visibles soit cachés, sont appelés mouvemens *acquis* quand ils sont imprimés à un corps par une cause étrangère ou par une force existante hors de lui, que nos sens nous font appercevoir. C'est ainsi que nous nommons *acquis* le mouvement que le vent fait prendre aux voiles d'un vaisseau. Nous appellons *spontanés* les mouvemens excités dans un corps qui renferme en lui-même la cause des changemens que nous voyons s'opérer en lui. Alors nous disons que ce corps agit & se meut par sa propre énergie. De cette espèce sont les mouvemens de l'homme qui marche, qui parle, qui pense, & cependant, si nous regardons la chose de plus près, nous serons convaincus, qu'à parler strictement, il n'y a point de mouvemens spontanés dans les différens corps de la nature, vu qu'ils agissent continuellement les uns sur les autres, & que tous leurs changemens sont dûs à des causes soit visibles soit cachées qui les remuent. La volonté de l'homme est remuée ou déterminée secrètement par des causes extérieures qui produisent un changement en lui; nous croyons qu'elle se meut d'elle-même, parce que nous ne voyons ni la cause qui la détermine, ni la façon dont elle agit, ni l'organe qu'elle met en action.

Nous

Nous appellons mouvemens *simples* ceux qui sont excités dans un corps par une cause ou force unique : nous appellons *composés* les mouvemens produits par plusieurs causes ou forces distinguées, soit que ces forces soient égales ou inégales, conspirantes ou contraires, simultanées ou successives, connues ou inconnues.

DE quelque nature que soient les mouvemens des êtres, ils sont toujours des suites nécessaires de leurs essences ou des propriétés qui les constituent, & de celles des causes dont ils éprouvent l'action. Chaque être ne peut agir & se mouvoir que d'une façon particulière, c'est-à-dire suivant des loix qui dépendent de sa propre essence, de sa propre combinaison, de sa propre nature, en un mot de sa propre énergie & de celle des corps dont il reçoit l'impulsion. C'est là ce qui constitue les loix invariables du mouvement ; je dis *invariables*, parce qu'elles ne pourroient changer sans qu'il se fit un renversement dans l'essence même des êtres. C'est ainsi qu'un corps pesant doit nécessairement tomber, s'il ne rencontre un obstacle propre à l'arrêter dans sa chute. C'est ainsi qu'un être sensible doit nécessairement chercher le plaisir & fuir la douleur. C'est ainsi que la matière du feu doit nécessairement brûler & répandre de la clarté. &c.

CHACQUE être a donc des loix du mouvement qui lui sont propres, & agit constamment suivant ces loix, à moins qu'une cause plus forte n'interrompe son action. C'est ainsi que le feu cesse de brûler des matières combustibles dès qu'on se sert de l'eau pour arrêter ses progrès. C'est ainsi que l'être sensible cesse de chercher le plaisir dès qu'il craint qu'il n'en résulte un mal pour lui.

Tom I.

B

LA communication du mouvement ou le passage de l'action d'un corps dans un autre se fait encore suivant des loix certaines & nécessaires ; chaque être ne peut communiquer du mouvement qu'en raison des rapports de la ressemblance , de la conformité , de l'analogie ou des points de contact qu'il a avec d'autres êtres. Le feu ne se propage que lorsqu'il rencontre des matieres renfermant des principes analogues à lui ; il s'éteint quand il rencontre des corps qu'il ne peut embraser , c'est-à-dire qui n'ont point un certain rapport avec lui.

Tout est en mouvement dans l'univers. L'essence de la nature est d'agir ; & si nous considérons attentivement ses parties , nous verrons qu'il n'en est pas une seule qui jouisse d'un repos absolu ; celles qui nous paroissent privées de mouvement ne sont dans le fait que dans un repos relatif ou apparent ; elles éprouvent un mouvement si imperceptible & si peu marqué que nous ne pouvons appercevoir leurs changemens. (2) Tout ce qui nous semble en repos ne reste pourtant pas un instant au même état : tous les êtres ne font continuellement que naître , s'accroître , décroître & se dissiper avec plus ou moins de lenteur ou de

(2) Cette vérité , dont tant de spéculateurs affectent encore de douter , a été portée jusqu'à la démonstration dans un ouvrage du célèbre Toland , qui parut en Anglais au commencement de ce siècle sous le titre de *letters to Serena* ; ceux qui entendent cette langue pourront le consulter en cas qu'il leur restât encore quelques doutes là-dessus. *Note ajoutée.*

rapidité. L'insecte *éphémère* naît & périt le même jour : par conséquent il éprouve très promptement des changemens considérables dans son être. Les combinaisons formées par les corps les plus solides & qui paroissent jouir du plus parfait repos se dissolvent & se décomposent à la longue ; les pierres les plus dures se détruisent peu-à-peu par le contact de l'air ; une masse de fer , que nous voyons rouillée & rongée par le tems , a dû être en mouvement depuis le moment de sa formation dans le sein de la terre , jusqu'à celui où nous la voyons dans cet état de dissolution.

LES Physiciens , pour la plupart , ne semblent point avoir assez réfléchi sur ce qu'ils ont appelé le *nifus* , c'est-à-dire sur les efforts continuels que font les uns sur les autres des corps qui paroissent d'ailleurs jouir du repos. Une pierre de cinq cent livres nous paroît en repos sur la terre , cependant elle ne cesse un instant de peser avec force sur cette terre qui lui résiste ou qui la repousse à son tour. Dira-t-on que cette pierre & cette terre n'agissent point ? Pour s'en détromper il suffiroit d'interposer la main entre la pierre & la terre , & l'on reconnoîtroit que cette pierre a néanmoins la force de briser notre main malgré le repos dont elle semble jouir. Il ne peut y avoir dans les corps d'action sans réaction. Un Corps qui éprouve une impulsion , une attraction , ou une pression quelconque , auxquelles il résiste , nous montre qu'il réagit par cette résistance même ; d'où il suit qu'il y a pour lors une force cachée (*vis inertiae*) qui se déploie contre une autre force ; ce qui prouve clairement que cette force d'inertie est capable d'agir & réagit effectivement. Enfin on sentira que les forces que l'on appelle *mortes* & les

forces que l'on appelle *vives* ou *mouvantes* sont des forces de même espèce qui se déploient d'une façon différente. (3)

NE pourroit-on pas aller plus loin encore & dire que dans les corps & les masses dont l'ensemble nous paroît dans le repos, il y a pourtant une action & une réaction continuelles, des efforts constants, des résistances & des impulsions non interrompues, en un mot des *nîsus*, par lesquels les parties de ces corps se pressent les unes les autres, se résistent réciproquement, agissent & réagissent sans cesse, ce qui les retient ensemble & fait que ces parties forment une masse, un corps, une combinaison dont l'ensemble nous paroît en repos, tandis qu'aucune de leurs parties ne cesse d'être réellement en action? Les corps ne paroissent en repos que par l'égalité de l'action des forces qui agissent en eux.

(3) *Actiōni aequalis & contraria est reactiō.* V. BILFINGER, DE DEO ANIMA ET MUNDO, § 218. PAG. 241. Surquoi le Commentateur ajoute : *reactiō dicitur actiō patientis in agens, seu corporis in quod agitur actiō in illud quod in ipsum agit. Nulla autem datur in corporibus actiō sine reactione, dum enim corpus ad motum sollicitatur, resistit motui, atque hac ipsa resistantia reagit in agens. Nîsus sese exerens adversus nîsum agentis, seu vis illa corporis, quatenus resistit, internum resistantiæ principium, vocatur vis inertiae, seu passiva. Ergo corpus reagit vi inertiae. Vis igitur inertiae & vis motrix in corporibus una eademque est vis, diverso tamen modo se exerens. . . . Vis autem inertiae consistit in nîsu adversus nîsum agentis se exerente.* &c. I B I D E M.

AINSI les corps même qui semblent jouir du plus parfait repos reçoivent pourtant réellement, soit à leur surface soit à leur intérieur des impulsions continuelles de la part des corps qui les entourent, ou de ceux qui les pénètrent, qui les dilatent, qui les raréfient, les condensent, enfin de ceux même qui les composent. Par là les parties de ces corps sont réellement dans une action & une réaction ou dans un mouvement continu, dont les effets se montrent à la fin par des changemens très marqués. La chaleur dilate & raréfie les métaux, d'où l'on voit qu'une barre de fer, par les seules variations de l'atmosphère, doit être dans un mouvement continu, & qu'il n'est point en elle de particule qui jouisse un instant d'un vrai repos. En effet dans des corps durs, dont toutes les parties sont rapprochées & contigues, comment concevoir que l'air, que le froid & le chaud puissent agir sur une seule de leurs parties, même extérieures, sans que le mouvement se communique de proche en proche jusqu'à leurs parties les plus intimes? Comment sans mouvement concevoir la façon dont notre odorat est frappé par des émanations échappées des corps les plus compacts dont toutes les parties nous paroissent en repos? Enfin nos yeux verroient-ils à l'aide d'un Télescope les astres les plus éloignés de nous, s'il n'y avoit un mouvement progressif depuis ces astres jusqu'à notre rétine?

EN un mot l'observation réfléchie doit nous convaincre que tout dans la nature est dans un mouvement continu. Qu'il n'est aucune de ses parties qui soit dans un vrai repos; enfin que la nature est un tout agissant, qui cesseroit d'être nature si elle n'agissoit pas, ou dans laquelle, sans

mouvement, rien ne pourroit se produire, rien ne pourroit se conserver, rien ne pourroit agir. Ainsi l'idée de la nature renferme nécessairement l'idée du mouvement. Mais, nous dira-t-on, d'où cette nature a-t-elle reçu son mouvement? nous répondrons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel conséquemment rien ne peut exister. Nous dirons que le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de la matière; qu'elle se meut par sa propre énergie; que ses mouvemens sont dus aux forces qui lui sont inhérentes; que la variété de ses mouvemens & des phénomènes qui en résultent viennent de la diversité des propriétés, des qualités, des combinaisons qui se trouvent originairement dans les différentes matières primitives dont la nature est l'assemblage.

LES Physiciens, pour la plupart, ont regardé comme inanimés ou comme privés de la faculté de se mouvoir les corps qui n'étoient mus qu'à l'aide de quelque agent ou cause extérieure; ils ont cru pouvoir en conclure que la matière qui constitue ces corps étoit parfaitement inerte de sa nature; ils n'ont point été détrompés de cette erreur, quoiqu'ils vissent que toutes les fois qu'un corps étoit abandonné à lui-même ou dégagé des obstacles qui s'opposent à son action, il tenoit à tomber ou à s'approcher du centre de la terre par un mouvement uniformément accéléré; ils ont mieux aimé supposer une cause extérieure imaginaire, dont ils n'avoient nulle idée, que d'admettre que ces corps tenoient leur mouvement de leur propre nature.

DE même quoique ces philosophes vissent au

dessus de leurs têtes un nombre infini de globes immenses qui se mouvoient très rapidement au tour d'un centre commun , ils n'ont cessé de supposer des causes chimériques de ces mouvemens , jusqu'à ce que l'immortel Newton eût démontré qu'ils étoient l'effet de la *gravitation* de ces corps célestes les uns vers les autres. (4) Une observation très simple eût cependant suffi pour faire sentir aux physiciens antérieurs à Newton , combien les causes qu'ils admettoient devoient être insuffisantes pour opérer de si grands effets ; ils avoient lieu de se convaincre dans le choc des corps qu'ils pouvoient observer , & par

(4) Les Physiciens , & Newton lui même , ont regardé la cause de la gravitation comme inexplicable ; cependant il paroît qu'on pourroit la déduire du mouvement de la matière par lequel les corps sont diversement déterminés. La gravitation n'est qu'un mode du mouvement , une tendance vers un centre ; à parler strictement , tout mouvement est une gravitation relative ; ce qui tombe relativement à nous , s'élève relativement à d'autres corps. D'où il suit que tout mouvement dans l'univers est l'effet d'une gravitation , vu qu'il n'y a dans l'univers ni haut , ni bas , ni centre positif. Il semble que la pesanteur des corps dépend de leur configuration tant extérieure qu'intérieure , qui leur donne le mode de mouvement qu'on nomme *gravitation*. Une balle de plomb , étant sphérique , tombe promptement & tout droit. Cette balle réduite en une lame très mince se soutiendra plus longtems en l'air : l'action du feu forcera ce plomb de s'élever dans l'atmosphère. Voilà le même plomb modifié diversement , & dès lors agissant d'une façon toute diverse.

les loix connues du mouvement, que celui-ci se communiquoit toujours en raison de la densité des corps, d'où ils auroient dû naturellement inférer que la densité de la matiere *subtile* ou *éthérée*, étant infiniment moindre que celle des planetes, ne pouvoit leur communiquer qu'un très foible mouvement.

Si l'on eût observé la nature sans préjugé, on se feroit depuis long-tems convaincu que la matiere agit par ses propres forces, & n'a besoin d'aucune impulsion extérieure pour être mise en mouvement: on se feroit apperçu que toutes les fois que des mixtes sont mis à portée d'agir les uns sur les autres, le mouvement s'y engendre sur le champ, & que ces mélanges agissent avec une force capable de produire les effets les plus surprenans. En mêlant ensemble de la limaille de fer, du soufre & de l'eau; ces matieres ainsi mises à portée d'agir les unes sur les autres, s'échauffent peu-à-peu & finissent par produire un embrasement. En humectant de la farine avec de l'eau & renfermant ce mélange, on trouve au bout de quelque tems à l'aide du microscope qu'il a produit des êtres organisés qui jouissent d'une vie dont on croit la farine & l'eau incapables (5). C'est ainsi

(5) Voyez les *observations microscopiques* de M. Nédham, qui confirment pleinement ce sentiment. Pour un homme qui réfléchit, la production d'un homme, indépendamment des voies ordinaires, seroit-elle donc plus merveilleuse que celle d'un insecte avec de la farine & de l'eau? La fermentation & la putréfaction produisent visiblement des animaux vivans. La

que la matiere inanimée peut passer à la vie qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens.

ON peut sur-tout remarquer la génération du mouvement ou son développement , ainsi que l'énergie de la matiere , dans toutes les combinaisons où le feu , l'air & l'eau se trouvent joints ensemble. Ces élémens , ou plutôt ces mixtes , qui sont les plus volatils & les plus fugitifs des êtres , sont néanmoins dans les mains de la nature les principaux agens dont elle se sert pour opérer ses phénomènes les plus frappans : c'est à eux que sont dûs les effets du tonnerre , les éruptions des volcans , les tremblemens de la terre. L'art nous offre un agent d'une force étonnante dans la poudre à canon , dès que le feu vient à s'y joindre. En un mot les effets les plus terribles se font en combinant des matieres , que l'on croit mortes & inertes.

Tous ces faits nous prouvent invinciblement que le mouvement se produit , s'augmente & s'accélère dans la matiere sans le concours d'aucun agent extérieur ; & nous sommes forcés d'en conclure que ce mouvement est une suite nécessaire des loix immuables , de l'essence & des propriétés inhérentes aux élémens divers & aux combinaisons variées de ces élémens. N'est-on pas encore en droit de conclure de ces exemples qu'il peut y avoir une infinité d'autres combinaisons capables de produire des mouvemens

génération que l'on a nommée *équivoque* ne l'est que pour ceux qui ne se sont pas permis d'observer attentivement la nature. *Note ajoutée.*

différens dans la matiere , sans qu'il soit besoin pour les expliquer de recourir à des agens plus difficiles à connoître que les effets qu'on leur attribue ?

Si les hommes eussent fait attention à ce qui se passe sous leurs yeux, ils n'auroient point été chercher hors de la nature une force distinguée d'elle-même qui la mit en action, & sans laquelle ils ont cru qu'elle ne pouvoit se mouvoir. Si par la nature nous entendons un amas de matieres mortes, dépourvues de toutes propriétés, purement passives, nous ferons, sans doute, forcés de chercher hors de cette nature le principe de ses mouvemens; mais si par la nature nous entendons ce qu'elle est réellement, un tout dont les parties diverses ont des propriétés diverses, qui dès lors agissent suivant ces mêmes propriétés, qui sont dans une action & une réaction perpétuelles les unes sur les autres, qui pèsent, qui gravitent vers un centre commun, tandis que d'autres s'éloignent & vont à la circonférence, qui s'attirent & se repoussent, qui s'unissent & se séparent, & qui par leurs collisions & leurs rapprochemens continuels produisent & décomposent tous les corps que nous voyons, alors rien ne nous obligera de recourir à des forces surnaturelles pour nous rendre compte de la formation des choses, & des phénomènes que nous voyons. (6)

(6) Plusieurs Théologiens ont reconnu que la nature étoit un tout actif. *Natura est vis activa seu motrix; hinc natura etiam dicitur vis totius mundi, seu*

CEUX qui admettent une cause extérieure à la matière sont obligés de supposer que cette cause a produit tout le mouvement dans cette matière en lui donnant l'existence ; cette supposition est fondée sur une autre, sçavoir , que la matière a pu commencer d'exister, hypothèse qui jusqu'ici n'a jamais été démontrée par des preuves valables. L'éduction du Néant ou la *Création* n'est qu'un mot qui ne peut nous donner une idée de la formation de l'univers ; il ne présente aucun sens auquel l'esprit puisse s'arrêter. (7)

vis universa in mundo. V. BILFINGER, DE DEO ANIMA ET MUNDO. PAG. 278.

(7) Presque tous les anciens philosophes ont été d'accord pour regarder le monde comme éternel. Ocellus Lucanus dit formellement en parlant de l'univers *εἰς ἀπὸν οὐκ ἔστιν ἔσχατος* : il a toujours été & il sera toujours. Tous ceux qui renonceront au préjugé sentiront la force du principe que rien ne se fait de rien. Vérité que rien ne peut ébranler. La création dans le sens que les modernes lui attachent, est une subtilité Théologique. Le mot hébreu *barah* est rendu en grec dans la version des septante par *ποιῶντες*. Vatable & Grotius assurent que pour rendre la phrase hébraïque du premier verset de la Genèse il faut dire ; lorsque Dieu fit le ciel & la terre la matière étoit informe. Voyez le Monde son origine & son antiquité. chap. 2. pag. 59. D'où l'on voit que le mot hébreu que l'on a rendu par *créer* ne signifie que former, façonner, arranger. *Kri'ah* & *me'ah*, créer & faire ont toujours indiqué la même

CETTE notion devient plus obscure encore quand on attribue la création ou la formation de la matiere à un être *spirituel*, c'est-à-dire, à un être qui n'a aucune analogie, aucun point de contact avec elle, & qui, comme nous le ferons voir bientôt, étant privé d'étendue & de parties ne peut être susceptible du mouvement, celui-ci n'étant que le changement d'un corps relativement à d'autres corps, dans lequel le corps mu présente successivement différentes parties à

me chose. Selon S. Jérôme *create* c'est la même chose que *condere* fonder, bâtir. La Bible ne dit nulle part d'une façon claire que le monde ait été fait de rien. Tertullien en convient, & le Pere Pétau dit que cette vérité s'établit plus par le raisonnement que par l'autorité. Voyez Beaufobre *hist. du Manichéisme*, tom. I. pag. 178. 206. 218. St. Justin paroît avoir regardé la matiere comme éternelle; puisqu'il loue Platon d'avoir dit que Dieu dans la création du monde n'avoit fait que donner l'impulsion à la matiere & la façonner. Enfin Burnet dit en termes formels; *creatio & annihilatio hodierno sensu sunt voces fictitiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos aut Latinos, vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* V. *Archæolog. philosoph.* lib. 1. cap. 7. pag. 374. edit. amst. 1699. „ Il est très difficile, dit un anonyme, de ne pas se persuader que la matiere soit éternelle, étant impossible à l'esprit humain de comprendre qu'il y ait jamais eu un tems, & qu'il y en ait jamais un autre, où il n'y ait eu & où il n'y aura ni espace, ni étendue, ni lieu, ni abîme & où tout soit néant. „ Voyez *Dissertations mêlées*, tom. 2. pag. 74.

différens points de l'espace. D'ailleurs tout le monde convient que la matiere ne peut point s'anéantir totalement ou cesser d'exister; or comment comprendra-t-on que ce qui ne peut cesser d'être ait pu jamais commencer ?

AINSI lorsqu'on demandera d'où est venu la matiere ? Nous dirons qu'elle a toujours existé. Si l'on demande d'où est venu le mouvement dans la matiere ? Nous répondrons que par la même raison elle a dû se mouvoir de toute éternité, vñ que le mouvement est une fuite nécessaire de son existence, de son essence & de ses propriétés primitives, telles que son étendue, sa pesanteur, son impénétrabilité, sa figure &c. En vertu de ces propriétés essentielles, constitutives, inhérentes à toute matiere & sans lesquelles il est impossible de s'en former une idée, les différentes matieres dont l'univers est composé, ont dû de toute éternité peser les unes sur les autres, graviter vers un centre, se heurter, se rencontrer, être attirées & repoussées, se combiner & se séparer, en un mot agir & se mouvoir de différentes manieres, suivant l'essence & l'énergie propres à chaque genre de matiere & à chacune de leurs combinaisons. L'existence suppose des propriétés dans la chose qui existe; dès qu'elle a des propriétés, ses façons d'agir doivent nécessairement découler de sa façon d'être. Dès qu'un corps a de la pesanteur il doit tomber; dès qu'il tombe il doit frapper les corps qu'il rencontre dans sa chute; dès qu'il est dense & solide, il doit en raison de sa propre densité communiquer du mouvement aux corps qu'il va heurter; dès qu'il a de l'analogie & de l'affinité avec eux, il doit s'y unir; dès qu'il

n'a point d'analogie, il doit être repoussé &c.

D'où l'on voit qu'en supposant, comme on y est forcé, l'existence de la matiere, on doit lui supposer des qualités quelconques, lesquelles les mouvemens ou les façons d'agir, déterminées par ces mêmes qualités, doivent nécessairement découler. Pour former l'univers, Descartes ne demandoit que de la matiere & du mouvement. Une matiere variée lui suffisoit, les mouvemens divers étoient des suites de son existence, de son essence & de ses propriétés; les différentes façons d'agir sont des suites nécessaires de ses différentes façons d'être. Une matiere sans propriétés est un pur néant. Ainsi dès que la matiere existe, elle doit agir; dès qu'elle est diverse, elle doit agir diversement; dès qu'elle n'a pu commencer d'exister, elle existe depuis l'éternité, elle ne cessera jamais d'être & d'agir par sa propre énergie, & le mouvement est un mode qu'elle tient de sa propre existence.

L'EXISTENCE de la matiere est un fait; l'existence du mouvement est un autre fait. Nos yeux nous montrent des matieres d'essences différentes, douées de propriétés qui les distinguent entre elles, formant des combinaisons diverses. En effet, c'est une erreur de croire que la matiere soit un corps homogène, dont les parties ne diffèrent entre elles que par leurs différentes modifications. Parmi les individus que nous connoissons, dans une même espèce, il n'en est point qui se ressemblent exactement; & cela doit être ainsi, la seule différence du site doit nécessairement entraîner une diversité plus ou moins sensible non seulement dans les mo-

difications, mais encore dans l'essence, dans les propriétés, dans le système entier des êtres (8).

Si l'on pèse ce principe, que l'expérience semble toujours constater, on sera convaincu que les élémens ou matieres primitives dont les corps sont composés ne sont point de la même nature & ne peuvent par conséquent avoir ni les mêmes propriétés, ni les mêmes modifications, ni les mêmes façons de se mouvoir & d'agir. Leur activité ou leurs mouvemens, déjà différens, se diversifient encore à l'infini, augmentent ou diminuent, s'accélèrent ou se retardent, en raison des combinaisons, des proportions, du poids, de la densité, du volume, & des matieres qui entrent dans leur composition. L'élément du feu est visiblement plus actif & plus mobile que l'élément de la terre; celle-ci est plus solide & plus pesante que le feu, que l'air, que l'eau: suivant la quantité de ces élémens qui entre dans la combinaison des corps,

(8) Ceux qui ont observé la nature de près savent que deux grains de sable ne sont point strictement égaux. Dès que les circonstances ou les modifications ne sont point les mêmes pour les êtres de la même espèce il ne peut point y avoir de ressemblance exacte entr'eux. Voyez le chapitre VI. Cette vérité a été très bien sentie par le profond & subtil Leibnitz. Voici comment s'explique un de ses disciples. *Ex principio indiscernibilium patet elementa rerum materialium singula singulis esse dissimilia, adeoque unum ab altero distingui, convenienter omnia extra se invicem existere, in quo differunt a punctis mathematicis, cum illa uti hæc nunquam coincidere possint.* V. BILFINGER, DE DEO, ANIMA ET MUNDO. PAG.276.

ceux-ci doivent agir diversement, & leurs mouvemens doivent être en quelque raison composés des élémens dont ils sont formés. Le feu élémentaire semble être dans la nature le principe de l'activité; il est, pour ainsi dire, un levain fécond qui met en fermentation la masse & qui lui donne la vie. La terre paroît être le principe de la solidité des corps par son impénétrabilité ou par la forte liaison dont ses parties sont susceptibles. L'eau est une véhicule propre à favoriser la combinaison des corps, dans laquelle elle entre elle-même comme partie constituante. Enfin l'air est un fluide qui fournit aux autres élémens l'espace nécessaire pour exercer leurs mouvemens, & qui de plus se trouve propre à se combiner avec eux. Ces élémens, que nos sens ne nous montrent jamais purs, étant mis continuellement en action les uns par les autres, toujours agissant & réagissant, toujours se combinant & se séparant, s'attirant & se repoussant, suffisent pour nous expliquer la formation de tous les êtres que nous voyons; leurs mouvemens naissent sans interruption les uns des autres; ils sont alternativement des causes & des effets, ils forment ainsi un vaste cercle de générations & de destructions, de combinaisons & de décompositions, qui n'a pu avoir de commencement & qui n'aura jamais de fin. En un mot la nature n'est qu'une chaîne immense de causes & d'effets qui découlent sans cesse les uns des autres. Les mouvemens des êtres particuliers dépendent du mouvement général, qui lui-même est entretenu par les mouvemens des êtres particuliers. Ceux-ci sont fortifiés ou affoiblis, accélérés ou retardés, simplifiés ou compliqués, engendrés ou anéantis par les différentes combinaisons

ou

ou circonstances qui changent à chaque moment les directions, les tendances, les loix, les façons d'être & d'agir des différens corps qui sont nés. (9) Vouloir remonter au-delà pour trouver le principe de l'action dans la matiere & l'origine des choses, ce n'est jamais que reculer la difficulté, & la soustraire absolument à l'examen de nos sens, qui ne peuvent nous faire connoître & juger que les causes à portée d'agir sur eux ou de leur imprimer des mouvemens. Ainsi conten-tions-nous de dire que la matiere a toujours existé, qu'elle se meut en vertu de son essence, que tous les phénomènes de la nature sont dus aux mouvemens divers des matieres variées qu'elle renferme, & qui sont que, semblable

(9) S'il étoit vrai que tout tendit à former une masse seule & unique, & si dans cette masse unique il arrivoit un instant que tout fut *in nifu*, tout resteroit éternellement dans cet état, & il n'y auroit plus à toute éternité qu'une matiere & un effort, un *Nifus*, ce qui seroit une mort éternelle & universelle. Les physiciens entendent par *Nifus* l'effort d'un corps contre un autre corps sans translation locale; or dans cette supposition il ne pourroit y avoir de cause de dissolution, vû que suivant l'axiome des chymistes les corps n'agissent que lorsqu'ils sont dissous. *Corpora non agunt nisi sint soluta.*



au Phénix, elle renaît continuellement de ses cendres. (10)

(10) *Omniū quæ in sempiterno isto mundo semper fuerunt futuraque sunt, aiunt principium fuisse nullum, sed orbem esse quemdam generantium nascentiumque, in quo uniuscujusque geniti initium simul & finis esse videatur.*

V. CENSORIN. DE DIE NATALIS

Le Poète Manilius s'exprime de la même façon dans ces beaux vers.

*Omnia mutantur mortali lege creata,
Nec se cognoscunt terra vertentibus annis,
Exutas variam faciem per sacula gentes.
At manet incolumis Mundus suaque omnia servat,
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus,
Nec motus puncto currit, cursusque fatigat :
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem.*

MANILII ASTRONOM. LIB. I.

Ce fut encore le sentiment de Pythagore, tel qu'il est exposé par Ovide au livre XV. De ses métamorphoses, Vers 165 & suiv.

*Omnia mutantur, nihil interit; errat & illino
Huc venit, hinc illuc. &c.*

*****(*)*****

CHAPITRE III.

*De la matiere , de ses combinaisons différentes & de ses mouvemens divers ;
ou de la marche de la Nature.*

Nous ne connoissons point les élémens des corps , mais nous connoissons quelques-unes de leurs propriétés ou qualités ; & nous distinguons les différentes matieres par les effets ou changemens qu'elles produisent sur nos sens , c'est-à-dire , par les différens mouvemens que leur présence fait naître en nous. Nous leur trouvons en conséquence de l'étendue , de la mobilité , de la divisibilité , de la solidité , de la gravité , de la force d'inertie. De ces propriétés générales & primitives il en découle d'autres , telles que la densité , la figure , la couleur , le poids , &c. Ainsi relativement à nous la matiere en général est tout ce qui affecte nos sens d'une façon quelconque ; & les qualités que nous attribuons aux différentes matieres sont fondées sur les différentes impressions , ou sur les changemens qu'elles produisent en nous-mêmes.

L'ON n'a pas jusqu'ici donné de la matiere une définition satisfaisante ; les hommes trompés par leurs préjugés n'en ont eu que des notions imparfaites ; vagues & superficielles. Ils ont regardé cette matiere comme un être unique , grossier , passif , incapable de se mouvoir , de se combiner , de rien produire par lui-même ; au lieu

qu'ils auroient dû la regarder comme un genre d'êtres, dont tous les individus divers, quoiqu'ils eussent quelques propriétés communes telles que l'étendue, la divisibilité, la figure &c., ne devoient cependant point être rangés sous une même classe, ni être compris sous une même dénomination.

UN exemple peut servir à éclaircir ce que nous venons de dire, à en faire-sentir l'exactitude, & à en faciliter l'application : les propriétés communes à toute matière sont l'étendue, la divisibilité, l'impenétrabilité, la figurabilité, la mobilité ou la propriété d'être mue d'un mouvement de masse ; la matière du feu, outre ces propriétés générales & communes à toute matière, jouit encore de la propriété particulière d'être mue d'un mouvement qui produit sur nos organes le sentiment de la chaleur, ainsi que d'un autre mouvement qui produit dans nos yeux la sensation de la lumière. Le fer, en tant que matière en général, est étendu, divisible, figurable, mobile en masse ; si la matière du feu vient se combiner avec lui dans une certaine proportion ou quantité, le fer acquiert alors deux nouvelles propriétés, sçavoir, celles d'exciter en nous les sensations de la chaleur & de la lumière qu'il n'avoit point auparavant &c. Toutes ces propriétés distinctives en sont inséparables, & les phénomènes qui en résultent, en résultent nécessairement dans la rigueur du mot.

POUR peu que l'on considère les voies de la nature ; pour peu que l'on suive les êtres dans les différens états par lesquels, en raison de leurs propriétés, ils sont forcés de passer, on

reconnoitra que c'est au mouvement seul que sont dus les changemens, les combinaisons, les formes, en un mot toutes les modifications de la matiere. C'est par le mouvement que tout ce qui existe se produit, s'altère, s'accroît & se détruit; c'est lui qui change l'aspect des êtres, qui leur ajoute ou leur ôte des propriétés, & qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre, chacun d'eux est forcé par une suite de sa nature d'en sortir pour en occuper un autre, & de contribuer à la naissance, à l'entretien, à la décomposition d'autres êtres totalement différens pour l'essence, le rang & l'espace.

DANS ce que les Physiciens ont nommé les trois *régnés de la nature*, il se fait à l'aide du mouvement une transmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matiere; la nature a besoin dans un lieu de celles qu'elle avoit placées pour un tems dans un autre : ces molécules, après avoir par des combinaisons particulières constitué des êtres doués d'essences, de propriétés, de façons d'agir déterminées, se dissolvent ou se séparent plus ou moins aisément; & en se combinant d'une nouvelle maniere elles forment des êtres nouveaux. L'observateur attentif voit cette loi s'exécuter, d'une façon plus ou moins sensible, par tous les êtres qui l'entourent: il voit la nature remplie de germes errans, dont les uns se développent, tandis que d'autres attendent que le mouvement les place dans les sphères, dans les matrices, dans les circonstances nécessaires pour les étendre, les accroître, les rendre plus sensibles par l'addition de substances ou de matieres analogues à leur être primitif. En tout cela nous ne voyons que des effets du mouve-

ment, nécessairement dirigé, modifié, accéléré ou ralenti, fortifié ou affoibli en raison des différentes propriétés que les êtres acquièrent & perdent successivement ; ce qui produit infailliblement à chaque instant des altérations plus ou moins marquées dans tous les corps, ceux-ci ne peuvent être rigoureusement les mêmes dans deux instans successifs de leur durée ; ils sont à chaque moment forcés d'acquérir ou de perdre, en un mot obligés de subir des variations continuelles dans leurs essences, dans leurs propriétés, dans leurs forces, dans leurs masses, dans leurs façons d'être, dans leurs qualités.

LES animaux, après avoir été développés dans la matrice qui convient aux élémens de leur machine, s'accroissent, se fortifient, acquièrent de nouvelles propriétés, une nouvelle énergie, de nouvelles facultés, soit en se nourrissant de plantes analogues à leur être, soit en dévorant d'autres animaux, dont la substance se trouve propre à les conserver, c'est-à-dire, à réparer la déperdition continuelle de quelques portions de leur propre substance qui s'en dégagent à chaque instant. Ces mêmes animaux se nourrissent, se conservent, s'accroissent & se fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de la terre & du feu. Privés de l'air, ou de ce fluide qui les environne, qui les presse, qui les pénètre, qui leur donne du ressort, ils cesseroient bientôt de vivre. L'eau combinée avec cet air entre dans tout leur mécanisme dont elle facilite le jeu. La terre leur sert de base en donnant la solidité à leur tissu ; elle est chariée par l'air & l'eau qui la portent aux parties du corps avec lesquelles elle peut se combiner. Enfin le feu lui-même, déguisé sous une infinité

de formes & d'enveloppes , & continuellement reçu dans l'animal , lui procure la chaleur & la vie & le rend propre à exercer ses fonctions. Les alimens , chargés de tous ces divers principes , en entrant dans l'estomac , rétablissent le mouvement dans le système des nerfs , & remontent , en raison de leur propre activité & des élémens qui les composent , la machine qui commençoit à languir & à s'affaïsser par les pertes qu'elle avoit souffertes. Aussitôt tout change dans l'animal ; il a plus d'énergie & d'activité , il prend de la vigueur & montre plus de gaieté ; il agit , il se meut , il pense d'une façon différente , toutes ses facultés s'exercent avec plus d'aisance (11). D'où l'on voit que ce qu'on appelle les *éléments* ou les parties primitives de la matiere , diversement combinés , font à l'aide du mouvement continuellement unis & assimilés à la substance des animaux , modifient

(11) Il est bon de remarquer ici d'avance que toutes les substances spiritueuses , c'est-à-dire qui contiennent une grande abondance de matieres inflammables & ignées , telles que le vin , l'eau de vie , les liqueurs &c. sont celles qui accélèrent le plus les mouvemens organiques des animaux en leur communiquant de la chaleur. C'est ainsi que le vin donne du courage & même de l'esprit , quoiqu'il soit un être matériel. Le printemps & l'été ne font éclore tant d'insectes & d'animaux , ne favorisent la végétation , ne rendent la nature vivante que parcequ'alors la matiere du feu se trouve plus abondante que dans l'hiver. La matiere ignée est évidemment la cause de la fermentation , de la génération , de la vie : c'est le *Jupiter* des anciens. Voyez partie II. chapitre 1. vers la fin.

visiblement leur être, influent sur leurs actions, c'est-à-dire sur les mouvemens soit sensibles soit cachés qui s'opèrent en eux.

LES mêmes élémens qui servent à nourrir, à fortifier, à conserver l'animal, deviennent dans de certaines circonstances les principes & les instrumens de sa dissolution, de son affoiblissement, de sa mort: ils opèrent sa destruction, dès qu'ils ne sont point dans cette juste proportion qui les rend propres à maintenir son être. C'est ainsi que l'eau devenue trop abondante dans le corps de l'animal, l'énerve, relâche ses fibres & empêche l'action nécessaire des autres élémens. C'est ainsi que le feu admis en trop grande quantité excite en lui des mouvemens défordonnés & destructifs pour sa machine; c'est ainsi que l'air chargé de principes peu analogues à son mécanisme lui porte des contagions & des maladies dangereuses. Enfin les alimens modifiés de certaines façons, au lieu de le nourrir, le détruisent & le conduisent à sa perte; toutes ces substances ne conservent l'animal qu'autant qu'elles sont analogues à lui; elles le ruinent lorsqu'elles ne sont plus dans le juste équilibre qui les rendoit propres à maintenir son existence.

LES plantes qui, comme on a vu, servent à nourrir & réparer les animaux, se nourrissent elles-mêmes de la terre, se développent dans son sein, s'accroissent & se fortifient à ses dépens, reçoivent continuellement dans leur tissu par les racines & les pores l'eau, l'air & la matière ignée. L'eau les ranime visiblement toutes les fois que leur végétation ou leur genre de vie languit; elle leur porte les principes analogues qui peuvent les perfectionner; l'air leur est nécessaire pour étén-

dre & leur fournir de l'eau , de la terre & du feu avec lesquels il est lui-même combiné. Enfin elles reçoivent plus ou moins de matieres inflammables, & les différentes proportions de ces principes constituent les différentes *familles* ou *classes* dans lesquelles les botanistes ont divisé les plantes, d'après leurs formes & leurs combinaisons, d'où résultent une infinité de propriétés très variées. C'est ainsi que croissent le cedre & l'hyssope, dont l'un s'élève jusqu'aux nues, tandis que l'autre rampe humblement sur la terre. C'est ainsi que d'un gland fort peu-à-peu le chêne qui nous couvre de son feuillage ; c'est ainsi qu'un grain de bled, après s'être nourri des fucs de la terre, sert à la nourriture de l'homme, en qui il va porter les élémens ou principes dont il s'est accru lui même, modifiés & combinés de la manière qui rend ce végétal le plus propre à s'assimiler & se combiner avec la machine humaine, c'est-à-dire avec les fluides & les solides dont elle est composée.

Nous retrouvons les mêmes élémens ou principes dans la formation des minéraux, ainsi que dans leur décomposition, soit naturelle soit artificielle. Nous voyons que des terres diversement élaborées, modifiées & combinées servent à les accroître, à leur donner plus ou moins de poids & de densité. Nous voyons l'air & l'eau contribuer à lier leurs parties ; la matiere ignée ou le principe inflammable leur donner leurs couleurs, & se montrer quelquefois à nud par les étincelles brillantes que le mouvement en fait sortir. Ces corps si solides, ces pierres, ces métaux se détruisent & se dissolvent à l'aide de l'air, de l'eau & du feu, comme le prouvent l'analyse la plus

ordinaire ainsi qu'une foule d'expériences dont nos yeux font témoins tous les jours.

LES animaux, les plantes & les minéraux rendent au bout d'un certain tems à la nature, c'est-à-dire à la masse générale des choses, au magasin universel, les élémens ou principes qu'ils en ont empruntés. La terre reprend alors la portion du corps dont elle faisoit la base & la solidité; l'air se charge des parties analogues à lui même & de celles qui sont les plus subtiles & légères, l'eau entraîne celles qu'elle est propre à dissoudre; le feu rompant ses liens, se dégage pour aller se combiner avec d'autres corps. Les parties élémentaires de l'animal ainsi désunies, dissoutes, élaborées, dispersées, vont former de nouvelles combinaisons; elles servent à nourrir, à conserver ou à détruire de nouveaux êtres, & entr'autres des plantes, qui parvenues à leur maturité nourrissent & conservent de nouveaux animaux; ceux-ci subissent à leur tour le même sort que les premiers.

TELLE est la marche constante de la nature; tel est le cercle éternel que tout ce qui existe est forcé de décrire. C'est ainsi que le mouvement fait naître, conserve quelque tems & détruit successivement les parties de l'univers les unes par les autres, tandis que la somme de l'existence demeure toujours la même. La nature par ses combinaisons enfante des soleils, qui vont se placer aux centres d'autant de systèmes; elle produit des planètes qui par leur propre essence gravitent & décrivent leurs révolutions autour de ces soleils; peu-à-peu le mouvement altère & les uns & les autres; il dispersera, peut-être, un jour les parties dont il a composé ces masses merveilleuses,

que l'homme dans le court espace de son existence ne fait qu'entrevoir en passant.

C'EST donc le mouvement continué inhérent à la matière qui altère & détruit tous les êtres, qui leur enlève à chaque instant quelques-unes de leurs propriétés pour leur en substituer d'autres : c'est lui qui, en changeant ainsi leurs essences actuelles, change aussi leurs ordres, leurs directions, leurs tendances, les loix qui régissent leurs façons d'être & d'agir. Depuis la pierre formée dans les entrailles de la terre, par la combinaison intime de molécules analogues & similaires qui se sont rapprochées, jusqu'au soleil, ce vaste réservoir de particules enflammées qui éclaire le firmament, depuis l'huître engourdie jusqu'à l'homme actif & pensant, nous voyons une progression non interrompue, une chaîne perpétuelle de combinaisons & de mouvemens, dont il résulte des êtres, qui ne diffèrent entr'eux que par la variété de leurs matières élémentaires, des combinaisons & des proportions de ces mêmes élémens, d'où naissent des façons d'exister & d'agir infiniment diversifiées. Dans la génération, dans la nutrition, dans la conservation, nous ne verrons jamais que des matières diversement combinées, qui chacune ont des mouvemens qui leur sont propres, réglés par des loix fixes & déterminées, & qui leur font subir des changemens nécessaires. Nous ne trouverons dans la formation, la croissance & la vie instantanée des animaux, des végétaux & des minéraux que des matières qui se combinent, qui s'aggrègent, qui s'accumulent, qui s'étendent & qui forment peu-à-peu des êtres sentans, vivans, végétans, ou dépourvus de ces facultés, & qui, après avoir existé quelque tems

sous une forme particulière, sont forcés de contribuer par leur ruine à la production d'une autre (12).

(12) *Destructio unius, generatio alterius.* A parler exactement rien ne naît & ne meurt dans la nature; vérité qui a été sentie par plusieurs anciens Philosophes. Empédocle dit, *il n'y a ni naissance ni mort pour chacun des mortels; mais seulement une combinaison, & une séparation de ce qui étoit combiné, & c'est ce que parmi les hommes l'on appelle naissance & mort.* Le même Philosophe dit encore, *ceux-là sont des enfans, ou des gens dont les vues sont bornées, qui s'imaginent qu'il naît quelque chose qui n'existoit pas auparavant, ou que quelque chose puisse mourir ou périr totalement.* VOYEZ PLUTARCH. CONTR. COLOT. Platon avoue que suivant une ancienne tradition, *les vivans naissent des morts, de même que les morts venoient des vivans & que c'est là le cercle constant de la nature.* Il ajoute ailleurs de lui même, *qui sait si vivre n'est point mourir, & si mourir n'est point vivre?* C'étoit encore la doctrine de Pythagore, à qui Ovide fait dire

... nascique vocatur.

*incipere esse aliud quàm quod fuit ante; morique
desinere illud idem*

V. METAMORPH. LIB. XV. v. 254.





C H A P I T R E IV.

*Des loix du mouvement communes à tous les
êtres de la nature. De l'attraction &
de la répulsion. De la force d'inertie.
De la Nécessité.*

LES hommes ne sont point surpris des effets dont ils connoissent les causes ; ils croient connoître ces causes dès qu'ils les voient agir d'une manière uniforme & immédiate, ou dès que les mouvemens qu'elles produisent sont simples : la chute d'une pierre qui tombe par son propre poids, n'est un objet de méditation que pour un philosophe, pour qui la façon d'agir des causes les plus immédiates, & les mouvemens les plus simples ne sont pas des mystères moins impénétrables que la façon dont agissent les causes les plus éloignées & que les mouvemens les plus compliqués. Le vulgaire n'est jamais tenté d'approfondir les effets qui lui sont familiers ni de remonter à leurs premiers principes. Il ne voit rien dans la chute de la pierre qui doive le surprendre ou mériter ses recherches ; il faut un Newton pour sentir que la chute des corps graves est un phénomène digne de toute son attention ; il faut la sagacité d'un physicien profond pour découvrir les loix suivant lesquelles les corps tombent & communiquent à d'autres leurs propres mouvemens, enfin l'esprit le plus exercé a souvent le chagrin de voir que les

effets les plus simples & les plus ordinaires échappent à toutes ses recherches & demeurent inexplicables pour lui.

Nous ne sommes tentés de rêver & de méditer sur les effets que nous voyons que lorsqu'ils sont extraordinaires, inusités, c'est-à-dire, lorsque nos yeux n'y sont point accoutumés ou quand nous ignorons l'énergie de la cause que nous voyons agir. Il n'est point d'Européen qui n'ait vu quelques-uns des effets de la poudre à canon ; l'ouvrier qui travaille à la faire n'y soupçonné rien de merveilleux, parce qu'il manie tous les jours les matières qui entrent dans la composition de cette poudre ; l'Américain regardoit autrefois sa façon d'agir comme l'effet d'un pouvoir *divin* & sa force comme *supernaturelle*. Le Tonnerre, dont le vulgaire ignore la vraie cause, est regardé par lui comme l'instrument de la vengeance céleste ; le physicien le regarde comme un effet naturel de la matière électrique qui est cependant elle-même une cause qu'il est bien éloigné de connoître parfaitement.

QUOIQUE'IL en soit, dès que nous voyons une cause agir nous regardons ses effets comme naturels ; dès que nous nous sommes accoutumés à la voir ou familiarisés avec elle, nous croyons la connoître & ses effets ne nous surprennent plus. Mais dès que nous appercevons un effet inusité sans en découvrir la cause, notre esprit se met en travail, il s'inquiète en raison de l'étendue de cet effet ; il s'agite surtout lorsqu'il y croit notre conservation intéressée, & sa perplexité augmente à mesure qu'il se persuade qu'il est essentiel pour nous de connoître cette cause dont nous sommes vivement affectés. Au défaut de nos sens, qui

souvent ne peuvent rien nous apprendre sur les causes & les effets que nous cherchons avec le plus d'ardeur, ou qui nous intéressent le plus, nous avons recours à notre imagination, qui troublée par la crainte devient un guide suspect, & nous crée des chimères ou des causes fictives auxquelles elle fait honneur des phénomènes qui nous allarment. C'est à ces dispositions de l'esprit humain que sont dues, comme nous verrons par la suite, toutes les erreurs religieuses des hommes, qui, dans le désespoir de pouvoir remonter aux causes naturelles des phénomènes inquiétans dont ils étoient les témoins & souvent les victimes, ont créé dans leur cerveau des causes imaginaires, devenues pour eux des sources de folies.

NÉANMOINS dans la nature il ne peut y avoir que des causes & des effets naturels. Tous les mouvemens qui s'y excitent suivent des loix constantes & nécessaires; celles des opérations naturelles que nous sommes à portée de juger ou de connoître suffisent pour nous faire découvrir celles qui se dérobent à notre vue; nous pouvons au moins en juger par analogie; & si nous étudions la nature avec attention, les façons d'agir qu'elle nous montre nous apprendront à n'être point si déconcertés de celles qu'elle refuse de nous montrer. Les causes les plus éloignées de leurs effets agissent indubitablement par des causes intermédiaires, à l'aide desquelles nous pouvons quelquefois remonter aux premières; si dans la chaîne de ces causes il se trouve quelques obstacles qui s'opposent à nos recherches, nous devons tâcher de les vaincre; & si nous ne pouvons y réussir, nous ne

sommes jamais en droit d'en conclure que la chaîne est brisée, ou que la cause qui agit est *surnaturelle* ; contentons-nous pour lors d'avouer que la nature a des ressources que nous ne connoissons pas ; mais ne substituons jamais des phantômes , des fictions ou des mots vuides de sens aux causes qui nous échappent ; nous ne ferions par-là que nous confirmer dans l'ignorance , nous arrêter dans nos recherches , & nous obstiner à croupir dans nos erreurs.

MALGRÉ l'ignorance où nous sommes des voies de la nature ou de l'essence des êtres , de leurs propriétés , de leurs élémens , de leurs proportions & combinaisons , nous connoissons pourtant les loix simples & générales suivant lesquelles les corps se meuvent , & nous voyons que quelques-unes de ces loix , communes à tous les êtres ne se démentent jamais ; lorsqu'elles semblent se démentir dans quelques occasions , nous sommes souvent à portée de découvrir les causes qui , venant à se compliquer en se combinant avec d'autres , empêchent qu'elles n'agissent de la façon que nous nous croyions en droit d'en attendre. Nous savons que le feu appliqué à la poudre doit nécessairement l'allumer : dès que cet effet ne s'opère point , quand même nos sens ne nous l'apprendroient pas. nous sommes en droit de conclure que cette poudre est mouillée ou se trouve jointe à quelque substance qui empêche son explosion. Nous savons que l'homme dans toutes ses actions tend à se rendre heureux ; quand nous le voyons travailler à se détruire ou à se nuire à lui-même , nous devons en conclure qu'il est mu par quelque cause qui s'oppose à sa tendance naturelle , qu'il est trompé par quelque préju-

préjugé, que faute d'expériences il ne voit point où ses actions peuvent le mener.

SI tous les mouvemens des êtres étoient simples ils seroient très faciles à connoître, & nous serions assurés des effets que les causes doivent produire, si leurs actions ne se confondoient point. Je sçais qu'une pierre qui tombe, doit tomber perpendiculairement; je sçais qu'elle sera forcée de suivre une route oblique si elle rencontre un autre corps qui change sa direction; mais je ne sçais plus quelle est la ligne qu'elle décrira si elle est troublée dans sa chute par plusieurs forces contraires qui agissent alternativement sur elle: il peut se faire que ces forces l'obligent à décrire une ligne parabolique, circulaire, spirale, elliptique &c.

LES mouvemens les plus composés ne sont pourtant jamais que les résultats de mouvemens simples qui se sont combinés; ainsi dès que nous connoissons les loix générales des êtres & de leurs mouvemens, nous n'aurons qu'à décomposer & analyser pour découvrir ceux qui sont combinés; & l'expérience nous apprendra les effets que nous pouvons en attendre: nous verrons alors que des mouvemens très simples sont les causes de la rencontre nécessaire des différentes matieres dont tous les corps sont composés; que ces matieres variées pour l'essence & les propriétés ont chacune des façons d'agir ou des mouvemens qui leur sont propres, & que leur mouvement total est la somme des mouvemens particuliers qui se sont combinés.

P A R M I les matieres que nous voyons, les unes sont constamment disposées à s'unir, tandis que d'autres sont incapables d'union: celles

qui sont propres à s'unir , forment des combinaisons plus ou moins intimes & durables , c'est à dire plus ou moins capables de persévérer dans leur état & de résister à la dissolution. Les corps que nous nommons *solides* sont composés d'un plus grand nombre de parties homogènes , similaires , analogues disposées à s'unir , & dont les forces conspirent ou tendent à une même fin. Les êtres primitifs ou les élémens des corps ont besoin de s'étayer , pour ainsi dire , les uns les autres afin de se conserver , d'acquérir de la consistance & de la solidité ; vérité également constante dans ce qu'on appelle le *physique* & dans ce qu'on appelle le *moral*.

C'EST sur cette disposition des matieres & des corps les uns relativement aux autres que sont fondées les façons d'agir que les physiciens désignent sous les noms d'*attraction* & de *répulsion* , de *sympathie* & d'*antipathie* , d'*affinités* ou de *rapports* (13). Les moralistes désignent cette

(13) Empédocle disoit , selon Diogène Laërce , qu'il y avoit une sorte d'amitié par laquelle les élémens s'unissoient , & une sorte de discorde par laquelle ils s'éloignoient. D'où l'on voit que le Système de l'attraction est fort ancien , mais il falloit un Newton pour le développer. L'amour à qui les anciens attribuoient le débrouillement du *Cahor* , ne paroît être que l'attraction personnifiée. Toutes les allégories & les fables des anciens sur le *cahor* n'indiquent visiblement que l'accord & l'union qui se trouvent entre les substances analogues ou homogènes , d'où résulte l'existence de l'univers , tandis que la répulsion ou la discorde , que les anciens nommoient *epis* étoit la

disposition & les effets qu'elle produit sous le nom *d'amour* & de *haine*, *d'amitié* ou *d'aversion*. Les hommes, comme tous les êtres de la nature, éprouvent des mouvemens d'attraction & de répulsion ; ceux qui se passent en eux ne diffèrent des autres que parce qu'ils sont plus cachés, & que souvent nous ne connoissons point les causes qui les excitent, ni leur façon d'agir.

QUOI QU'IL en soit, il nous suffit de sçavoir que par une loi constante certains corps sont disposés à s'unir avec plus ou moins de facilité, tandis que d'autres ne peuvent point se combiner. L'eau se combine avec les sels & ne se combine point avec les huiles. Quelques combinaisons sont très fortes, comme dans les métaux, d'autres sont plus foibles & très faciles à décomposer. Quelques corps, incapables par eux-mêmes de s'unir, en deviennent susceptibles à l'aide de nouveaux corps qui leur servent *d'intermédes* ou de liens communs ; c'est ainsi que l'huile & l'eau se combinent & font du savon à l'aide d'un sel alcalin. De tous ces êtres diversement combinés dans des proportions très variées, il résulte des corps, des tous physiques ou moraux dont les propriétés & les égalités sont essentiellement différentes, & dont les façons d'agir sont plus ou moins compliquées ou difficiles à connoître en raison des élémens ou matieres qui sont entrées dans leur composition, & des modifications diverses de ces mêmes matieres.

cause de la dissolution, de la confusion, du désordre. Voilà sans doute l'origine du dogme des *deux principes*.

C'EST ainsi qu'en s'attirant réciproquement, les molécules primitives & insensibles dont tous les corps sont formés, deviennent sensibles, forment des mixtes, des masses aggrégatives, par l'union de matieres analogues & similaires que leur essence rend propres à se rassembler pour former un tout. Ces mêmes corps se dissolvent, ou leur union est rompue, lorsqu'ils éprouvent l'action de quelque substance ennemie de cette union. C'est ainsi que peu-à-peu se forment une plante, un métal, un animal, un homme. qui chacun dans le système ou le rang qu'ils occupent, s'accroissent, se soutiennent dans leur existence respective, par l'attraction continuelle de matieres analogues ou similaires qui s'unissent à leur être, qui le conservent & le fortifient. C'est ainsi que certains alimens conviennent à l'homme tandis que d'autres le tuent; quelques uns lui plaisent & le fortifient; d'autres lui répugnent & l'affoiblissent. Enfin, pour ne jamais séparer les loix de la physique de celles de la morale, c'est ainsi que les hommes, attirés par leurs besoins les uns vers les autres, forment des unions que l'on nomme *mariages*, *familles*, *sociétés*, *amitiés*, *liaisons*, & que la vertu entretient & fortifie, mais que le vice relâche ou dissout totalement.

QUELS que soient la nature & les combinaisons des êtres, leurs mouvemens ont toujours une direction ou tendance: sans direction, nous ne pouvons avoir d'idée du mouvement: cette direction est réglée par les propriétés de chaque être; dès qu'il a des propriétés données, il agit nécessairement, c'est-à-dire il suit la loi invariablement déterminée par ces mêmes propriétés,

qui constituent l'être ce qu'il est & sa façon d'agir, qui est toujours une suite de sa façon d'exister. Mais qu'elle est la direction ou tendance générale & commune que nous voyons dans tous les êtres? Quel est le but visible & connu de tous leurs mouvemens? C'est de conserver leur existence actuelle, c'est d'y persévérer, c'est de la fortifier, c'est d'attirer ce qui lui est favorable, c'est de repousser ce qui peut lui nuire, c'est de résister aux impulsions contraires à sa façon d'être & à sa tendance naturelle.

EXISTER, c'est éprouver les mouvemens propres à une essence déterminée. Se conserver, c'est donner & recevoir des mouvemens dont résulte le maintien de l'existence; c'est attirer les matieres propres à corroborer son être, c'est écarter celles qui peuvent l'affoiblir ou l'endommager. Ainsi tous les êtres que nous connoissons tendent à se conserver chacun à leur manière. La pierre par la forte adhésion de ses parties oppose de la résistance à sa destruction. Les êtres organisés se conservent par des moyens plus compliqués, mais qui sont propres à maintenir leur existence contre ce qui pourroit lui nuire. L'homme tant physique que moral, être vivant, sentant, pensant & agissant ne tend à chaque instant de sa durée qu'à se procurer ce qui lui plaît, ou ce qui est conforme à son être, & s'efforce d'écarter de lui ce qui peut lui nuire. (14)

(14) S. Augustin admet, comme nous, une tendance à se conserver dans tous les êtres soit organisés soit non organisés, *Voyez son traité de Civitate Dei Lib. XI. cap. 28.*

LA conservation est donc le but commun vers lequel toutes les énergies, les forces, les facultés des êtres semblent continuellement dirigées. Les physiciens ont nommé cette tendance ou direction, *gravitation sur soi*. Newton l'appelle *force d'inertie* ; les moralistes l'ont appelé dans l'homme *amour de soi* ; qui n'est que la tendance à se conserver, le desir du bonheur, l'amour du bien-être & du plaisir, la promptitude à saisir tout ce qui paroît favorable à son être, & l'aversion marquée pour tout ce qui le trouble ou le menace : sentimens primitifs & communs de tous les êtres de l'espece humaine, que toutes leurs facultés s'efforcent de satisfaire, que toutes leurs passions, leurs volontés, leurs actions ont continuellement pour objet & pour fin. Cette *gravitation sur soi* est donc une disposition nécessaire dans l'homme & dans tous les êtres, qui, par des moyens divers, tendent à persévérer dans l'existence qu'ils ont reçue, tant que rien ne dérange l'ordre de leur machine ou sa tendance primitive.

TOUTE cause produit un effet ; il ne peut y avoir d'effet sans cause. Toute impulsion est suivie de quelque mouvement plus ou moins sensible, de quelque changement plus ou moins remarquable, dans le corps qui la reçoit. Mais tous les mouvemens, toutes les façons d'agir sont, comme on a vu, déterminées par leurs natures, leurs essences, leurs propriétés, leurs combinaisons ; il faut donc en conclure que tous les mouvemens ou toutes les façons d'agir des êtres étant dus à quelques causes, & ces causes ne pouvant agir & se mouvoir que d'après leur façon d'être ou leurs propriétés essentielles, il

faut en conclure, dis-je, que tous les phénomènes sont nécessaires, & que chaque être de la nature dans des circonstances & d'après des propriétés données ne peut agir autrement qu'il le fait.

LA nécessité est la liaison infailible & constante des causes avec leurs effets. Le feu brûle nécessairement les matières combustibles qui sont placées dans la sphere de son action. L'homme desire nécessairement ce qui est, ou ce qui paroît utile à son bien-être. La nature dans tous ses phénomènes agit nécessairement d'après l'essence qui lui est propre; tous les êtres qu'elle renferme agissent nécessairement d'après leurs essences particulières; c'est par le mouvement que le tout a des rapports avec ses parties & celles-ci avec le tout; c'est ainsi que tout est lié dans l'univers; il n'est lui-même qu'une chaîne immense de causes & d'effets, qui sans cesse découlent les unes des autres. Pour peu que nous réfléchissions, nous serons donc forcés de reconnoître que tout ce que nous voyons est *nécessaire*, ou ne peut être autrement qu'il n'est; que tous les êtres que nous appercevons, ainsi que ceux qui se dérobent à notre vue agissent par des loix certaines. D'après ces loix les corps graves tombent, les corps légers s'élèvent, les substances analogues s'attirent, tous les êtres tendent à se conserver, l'homme se chérit lui-même, il aime ce qui lui est avantageux dès qu'il le connoît, & déteste ce qui peut lui être défavorable. Enfin nous sommes forcés d'avouer qu'il ne peut y avoir d'énergie indépendante, de cause isolée, d'action détachée dans une nature où tous les êtres agissent sans interruption les

uns sur les autres, & qui n'est elle-même qu'un cercle éternel de mouvemens donnés & reçus suivant des loix nécessaires.

DEUX exemples serviront à nous rendre plus sensible le principe qui vient d'être posé; nous emprunterons l'un du physique & l'autre du moral. Dans un tourbillon de poussière qu'élève un vent impétueux, quelque confus qu'il paroisse à nos yeux; dans la plus affreuse tempête excitée par des vens opposés qui soulèvent les flots, il n'y a pas une seule molécule de poussière ou d'eau qui soit placée au *hazard*, qui n'ait sa cause suffisante pour occuper le lieu où elle se trouve, & qui n'agisse rigoureusement de la manière dont elle doit agir. Un géomètre, qui connoitroit exactement les différentes forces qui agissent dans ces deux cas, & les propriétés des molécules qui sont mues, démontreroit que, d'après des causes données, chaque molécule agit précisément comme elle doit agir, & ne peut agir autrement qu'elle ne fait.

DANS les convulsions terribles qui agitent quelquefois les sociétés politiques, & qui produisent souvent le renversement d'un empire, il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule pensée, une seule volonté, une seule passion dans les agens qui concourent à la révolution comme destructeurs ou comme victimes, qui ne soit nécessaire, qui n'agisse comme elle doit agir, qui n'opère infailliblement les effets qu'elle doit opérer, suivant la place qu'occupent ces agens dans ce tourbillon moral. Cela paroîtroit évident pour une intelligence qui seroit en état de saisir & d'apprécier toutes les actions & réactions des esprits & des corps de ceux qui

contribuent à cette révolution.

ENFIN, si tout est lié dans la nature; si tous les mouvemens y naissent les uns des autres, quoique leurs communications secrètes échappent souvent à notre vue, nous devons être assurés qu'il n'est point de cause si petite ou si éloignée qui ne produise quelquefois les effets les plus grands & les plus immédiats sur nous-mêmes. C'est peut-être dans les plaines arides de la Lybie que s'amassent les premiers élémens d'un orage, qui porté par les vents viendra vers nous, appesantira notre atmosphère, influera sur le tempérament & sur les passions d'un homme, que ses circonstances mettent à portée d'influer sur beaucoup d'autres, & qui décidera d'après ses volontés du sort de plusieurs nations.

L'HOMME en effet se trouve dans la nature & en fait une partie; il y agit suivant des loix qui lui sont propres, & il reçoit d'une façon plus ou moins marquée l'action ou l'impulsion des êtres qui agissent sur lui d'après les loix propres à leur essence. C'est ainsi qu'il est diversement modifié, mais ses actions sont toujours en raison composée de sa propre énergie & de celle des êtres qui agissent sur lui, & qui le modifient. Voilà ce qui détermine si diversement & souvent si contradictoirement ses pensées, ses opinions, ses volontés, ses actions, en un mot les mouvemens soit visibles soit cachés qui se passent en lui. Nous aurons occasion par la suite de mettre cette vérité, aujourd'hui si contestée, dans un plus grand jour; il nous suffit ici de prouver en général que tout dans la nature est nécessaire, & que rien de ce qui s'y trouve ne peut agir autrement qu'il n'agit.

C'EST le mouvement communiqué & reçu de proche en proche, qui établit de la liaison & des rapports entre les différens systèmes des êtres; l'attraction les rapproche lorsqu'ils sont dans la sphere de leur action réciproque, la répulsion les disjunt & les sépare; l'une les conserve & les fortifie, l'autre les affoiblit & les détruit. Une fois combinés ils tendent à persévérer dans leur façon d'exister en vertu de leur *force d'inertie*; mais ils ne peuvent y réussir, parce qu'ils sont sous l'influence continuelle de tous les autres êtres qui agissent successivement & perpétuellement sur eux: leurs changemens de formes, leurs dissolutions, sont nécessaires à la conservation de la nature, qui est le seul but que nous puissions lui assigner, vers lequel nous la voyons tendre sans-cessé, qu'elle suit sans interruption par la destruction & la reproduction de tous les êtres subordonnés, forcés de subir ses loix, & de concourir à leur maniere au maintien de l'existence active essentielle au grand tout.

AINSI chaque être est un individu, qui, dans la grande famille, remplit sa tâche nécessaire dans le travail général. Tous les corps agissent suivant des loix inhérentes à leur propre essence, sans pouvoir s'écarter un seul instant de celles suivant lesquelles la nature agit elle-même: force centrale à laquelle toutes les forces, toutes les essences, toutes les énergies sont soumises, elle régle les mouvemens de tous les êtres; par la nécessité de sa propre essence, elle les fait concourir de différentes manieres à son plan général; & ce plan ne peut être que la vie, l'action, le maintien du tout par les change-

mens continuels de ses parties. Elle remplit cet objet en les remuant les uns par les autres , ce qui établit & détruit les rapports subsistans entre eux ; ce qui leur donne & leur ôte des formes , des combinaisons , des qualités d'après lesquelles ils agissent pour un tems , & qui leur sont enlevées bientôt après pour les faire agir d'une autre manière. C'est ainsi que la nature les accroit & les altère , les augmente & les diminue , les rapproche & les éloigne , les forme & les détruit , suivant qu'il est nécessaire pour le maintien de son ensemble , vers lequel cette nature est essentiellement nécessitée de tendre.

CETTE force irrésistible , cette nécessité universelle , cette énergie générale , n'est donc qu'une suite de la nature des choses en vertu de laquelle tout agit sans relâche d'après des loix constantes & immuables ; ces loix ne varient pas plus pour la nature totale que pour les êtres qu'elle renferme. La nature est un tout agissant ou vivant , dont toutes les parties concourent nécessairement & à leur insçu à maintenir l'action , l'existence & la vie : la nature existe & agit nécessairement , & tout ce qu'elle contient conspire nécessairement à la perpétuité de son être agissant. (15) Nous verrons par la suite com-

¶ (15) Platon dit que *la matiere & la nécessité sont la même chose , & que cette nécessité est la mère du monde*. En effet la matiere agit parcequ'elle existe , & elle existe pour agir ; nous ne pouvons aller au delà. Si l'on demande comment ou pourquoi la matiere existe ? Nous dirons qu'elle existe nécessairement

bien l'imagination des hommes travaille pour se faire une idée de l'énergie de la nature qu'ils ont personnifiée, & distinguée d'elle-même. Enfin nous examinerons les inventions ridicules & nuisibles que, faute de connoître la Nature, ils ont imaginées pour arrêter son cours, pour suspendre ses loix éternelles, pour mettre des obstacles à la nécessité des choses.

ou parce qu'elle renferme la raison suffisante de son existence. En la supposant produite ou créée par un être distingué d'elle-même & plus inconnu qu'elle, il faudra toujours dire que cet être, quel qu'il soit, est nécessaire ou renferme la cause suffisante de sa propre existence. En substituant la matière ou la nature à cet être, on ne fait que substituer un agent connu, ou possible à connoître, au moins à quelques égards, à un agent inconnu, totalement impossible à connoître, & dont l'existence est impossible à démontrer.





CHAPITRE V.

*De l'ordre & du désordre, de l'intelligence,
du hazard.*

LA vue des mouvemens nécessaires , périodiques & réglés qui se passent dans l'univers fit naître dans l'esprit des hommes l'idée de *l'ordre*. Ce mot , dans sa signification primitive , ne représente qu'une façon d'envisager & d'appercevoir avec facilité l'ensemble & les différens rapports d'un tout , dans lequel nous trouvons par la façon d'être & d'agir une certaine convenance ou conformité avec la notre. L'homme , en étendant cette idée , a transporté dans l'univers les façons d'envisager les choses qui lui sont particulières ; il a supposé qu'il existoit réellement dans la nature des rapports & des convenances tels que ceux qu'il avoit désignés sous le nom *d'ordre* , & conséquemment il a donné le nom de *désordre* à tous les rapports qui ne lui paroissent pas conformes à ces premiers.

IL est aisé de conclure de cette idée de l'ordre & du désordre qu'ils n'existent point réellement dans une nature où tout est nécessaire , qui suit des loix constantes , & qui force tous les êtres à suivre dans chaque instant de leur durée les règles qui découlent de leur propre existence. C'est donc dans notre esprit seul qu'est le modèle de ce que nous nommons *ordre ou désordre* ; comme toutes les idées abstraites & métaphysiques , il ne sup-

pose rien hors de nous. En un mot l'ordre ne fera jamais que la faculté de nous coordonner avec les êtres qui nous environnent ou avec le tout dont nous faisons partie.

CEPENDANT , si l'on veut appliquer l'idée de l'ordre à la nature , cet ordre ne sera qu'une suite d'actions ou de mouvemens que nous jugeons conspirer à une fin commune. Ainsi dans un corps qui se meut , l'ordre est la série , la chaîne des actions ou des mouvemens propres à le constituer ce qu'il est , & à le maintenir dans son existence actuelle. L'ordre relativement à la nature entière , est la chaîne des causes & des effets nécessaires à son existence active , & au maintien de son ensemble éternel. Mais , comme on vient de le prouver dans le chapitre qui précède , tous les êtres particuliers dans le rang qu'ils occupent sont forcés de concourir à ce but ; d'où l'on est obligé de conclure que ce que nous appelons *l'ordre de la nature* ne peut être jamais qu'une façon d'envisager la nécessité des choses à laquelle tout ce que nous connoissons est soumis. Ce que nous appelons *désordre* n'est qu'un terme relatif fait pour désigner les actions ou mouvemens nécessaires par lesquels des êtres particuliers sont nécessairement altérés & troublés dans leur façon d'exister instantanée , & forcés de changer de façon d'agir ; mais aucunes de ces actions , aucuns de ces mouvemens ne peuvent un seul instant contredire ou déranger l'ordre général de la nature de laquelle tous les êtres tiennent leurs existences , leurs propriétés , leurs mouvemens particuliers. Le désordre pour un être n'est jamais que son passage à un ordre nouveau , à une nouvelle façon d'exister , qui entraîne nécessairement une nouvelle

suite d'actions ou de mouvemens, différens de ceux dont cet être se trouvoit précédemment susceptible.

CE que nous appellons *ordre dans la nature* est une façon d'être ou une disposition de ses parties rigoureusement *nécessaire*. Dans tout autre assemblage de causes, d'effets, de forces ou d'univers que celui que nous voyons ; dans tout autre système de matieres s'il étoit possible, il s'établirait nécessairement un arrangement quelconque. Supposez les substances les plus hétérogènes & les plus discordantes mises en action & rassemblées ; par un enchaînement de phénomènes nécessaires, il se formera entr'elles un ordre total quelconque ; & voilà la vraie notion d'une propriété, que l'on peut définir une aptitude à constituer un être tel qu'il est en lui-même & tel qu'il est dans le tout dont il fait partie.

AINSI, je le répète, *l'ordre* n'est que la nécessité, envisagée relativement à la suite des actions, ou la chaîne liée des causes & des effets qu'elle produit dans l'univers. Qu'est-ce en effet que *l'ordre* dans notre système planétaire, le seul dont nous ayons quelque idée, sinon la suite des phénomènes qui s'opèrent suivant des loix nécessaires d'après lesquelles nous voyons agir les corps qui le composent ? En conséquence de ces loix le soleil occupe le centre ; les planetes gravitent sur lui & décrivent au tour de lui en des tems réglés des révolutions continuelles. Les satellites de ces mêmes planetes gravitent sur celles qui sont au centre de leur sphere d'action, & décrivent au tour d'elles leurs routes périodiques. L'une de ces planetes, la terre que nous habitons, tourne au tour d'elle-même, & par les différens aspects

que sa révolution annuelle l'oblige de présenter au soleil, elle éprouve des variations réglées que nous nommons *saisons*; par une suite nécessaire de l'action du soleil sur différentes parties de notre globe, toutes ses productions éprouvent des vicissitudes; les plantes, les animaux, les hommes sont en hyver dans une sorte de léthargie; au printems tous les êtres semblent se ranimer & sortir d'un long assoupissement. En un mot la façon dont la terre reçoit les rayons du soleil influe sur toutes ses productions; ces rayons dardés obliquement n'agissent point comme s'ils toiboient à plomb; leur absence périodique, causée par la révolution de notre globe sur lui-même, produit le jour & la nuit. En tout cela nous ne verrons jamais que des effets nécessaires, fondés sur l'essence des choses, & qui, tant qu'elles demeureront les mêmes, ne peuvent jamais se démentir. Tous ces effets sont dûs à la gravitation, à l'attraction, à la force centrifuge &c.

D'un autre côté cet ordre, que nous admirons comme un effet surnaturel, vient quelquefois à se troubler, ou se change en désordre; mais ce désordre lui-même est toujours une suite des loix de la nature, dans laquelle il est nécessaire que quelques-unes de ses parties pour le maintien du tout, soient dérangées dans leur marche ordinaire. C'est ainsi que des comètes s'offrent inopinément à nos yeux surpris; leur course excentrique vient troubler la tranquillité de notre système planétaire; elles excitent la terreur du vulgaire, pour qui tout est merveille; le physicien lui-même conjecture que jadis ces comètes ont renversé la surface de notre globe & causé les plus grandes révolutions

lutions sur la terre. Indépendamment de ces désordres extraordinaires , il en est de plus communs auxquels nous sommes exposés ; tantôt les saisons semblent déplacées ; tantôt les élémens en discord semblent se disputer le domaine de notre monde ; la mer sort de ses limites , la terre solide s'ébranle , les montagnes s'embrâsent , la contagion détruit les hommes & les animaux , la stérilité déssole les campagnes ; alors les mortels effrayés rappellent à grands cris l'ordre , & levent leurs mains tremblantes vers l'être qu'ils en supposent l'auteur , tandis que ces désordres affligeans sont des effets nécessaires , produits par des causes naturelles , qui agissent d'après des loix fixes , déterminées par leur propres essences , & par l'essence universelle d'une nature dans laquelle tout doit s'altérer , se mouvoir , se dissoudre & où ce que nous appelions *l'ordre* doit être quelquefois troublé & se changer en une façon d'être nouvelle qui pour nous est un désordre.

L'ORDRE & le désordre de la nature n'existent point ; nous trouvons de *l'ordre* dans tout ce qui est conforme à notre être , & du *désordre* dans tout ce qui lui est opposé. Cependant tout est dans l'ordre dans une nature dont toutes les parties ne peuvent jamais s'écarter des règles certaines & nécessaires qui découlent de l'essence qu'elles ont reçue ; il n'y a point de désordre dans un tout au maintien duquel le désordre est nécessaire , dont la marche générale ne peut jamais se déranger , où tous les effets sont des suites de causes naturelles qui agissent comme elles doivent infailliblement agir.

IL suit encore qu'il ne peut y avoir ni monstres , ni prodiges , ni merveilles , ni miracles dans la

nature. Ce que nous appellons des monstres sont des combinaisons avec lesquelles nos yeux ne sont point familiarisés , & qui n'en sont pas moins des effets nécessaires. Ce que nous nommons des *prodiges* , des *merveilles* , des effets *supernaturels* sont des phénomènes de la nature dont notre ignorance ne connoît point les principes ni la façon d'agir , & que faute d'en connoître les causes véritables nous attribuons follement à des causes fictives , qui , ainsi que l'idée de l'ordre , n'existent que dans nous-mêmes tandis que nous les plaçons hors d'une nature au delà de laquelle il ne peut rien y avoir.

QUANT à ce que l'on nomme des *miracles* , c'est-à-dire des effets contraires aux loix immuables de la nature ; on sent que de telles œuvres sont impossibles , & que rien ne pourroit suspendre un instant la marche nécessaire des êtres sans que la nature entière ne fût arrêtée & troublée dans sa tendance. Il n'y a de merveilles & de miracles dans la nature que pour ceux qui ne l'ont point suffisamment étudiée , ou qui ne sentent point que ses loix ne peuvent jamais se démentir dans la moindre de ses parties sans que le tout ne fût anéanti , ou du moins ne changeât d'essence & de façon d'exister (16).

(16) Un miracle , selon quelques métaphysiciens , est un effet qui n'est point dû à des forces suffisantes dans la nature. *Miraculum vocamus effectum qui nullas sui vires sufficientes in natura agnoscit.* VOYEZ BILFINGER DE DEO , ANIMA ET MUNDO. On en conclut qu'il faut chercher la cause au delà de la nature ou

L'ORDRE & le désordre ne sont donc que des mots par lesquels nous désignons des états dans lesquels êtres des particuliers se trouvent. Un être est dans l'ordre lorsque tous ses mouvemens concourent au maintien de son existence actuelle & favorisent sa tendance à s'y conserver ; il est dans le désordre lorsque les causes qui le remuent troublent ou détruisent l'harmonie ou l'équilibre nécessaires à la conservation de son état actuel. Cependant le désordre dans un être n'est , comme on a vu , que son passage à un ordre nouveau. Plus ce passage est rapide , & plus le désordre est grand pour l'être qui l'éprouve ; ce qui conduit l'homme à la mort est pour lui le plus grand des désordres ; cependant la mort n'est pour lui qu'un passage à une nouvelle façon d'exister , elle est dans l'ordre de la nature.

Nous disons que le corps humain est dans l'ordre , lorsque les différentes parties qui le composent agissent d'une manière dont résulte la conservation du tout , ce qui est le but de son existence actuelle ; nous disons qu'il est en santé , lorsque les solides & les fluides de son corps concourent à ce but & se prêtent des secours mutuels pour y arriver ; nous disons que ce corps est en désordre aussitôt que sa tendance est troublée , lorsque quelques-unes de ses parties cessent de

hors de son enceinte ; cependant la raison nous suggère que nous ne devrions point recourir à une cause surnaturelle , ou placée hors de la nature avant que de connoître parfaitement toutes les causes naturelles , ou les forces que la nature renferme.

concourir à sa conservation , & de remplir les fonctions qui lui sont propres. C'est ce qui arrive dans l'état de maladie , dans lequel néanmoins les mouvemens qui s'excitent dans la machine humaine sont aussi nécessaires , sont réglés par des loix aussi certaines , aussi naturelles , aussi invariables que ceux dont le concours produit la santé : la maladie ne fait que produire en lui une nouvelle suite , un nouvel ordre de mouvemens & de choses. L'homme vient-il à mourir , ce qui nous paroît pour lui le plus grand des défords , son corps n'est plus le même , ses parties ne concourent plus au même but , son sang ne circule plus , il ne sent plus , il n'a plus d'idées , il ne pense plus , il ne desire plus , la mort est l'époque de la cessation de son existence humaine ; sa machine devient une masse inanimée par la soustraction des principes qui le faisoient agir d'une façon déterminée ; sa tendance est changée , & tous les mouvemens qui s'excitent dans ses débris conspirent à une fin nouvelle : à ceux dont l'ordre & l'harmonie produisoient la vie , le sentiment , la pensée , les passions , la santé , il succede une suite de mouvemens d'un autre genre , qui se font suivant des loix aussi nécessaires que les premiers : toutes les parties de l'homme mort conspirent à produire ceux que l'on nomme dissolution , fermentation , pourriture ; & ces nouvelles façons d'être & d'agir sont aussi naturelles à l'homme réduit en cet état que la sensibilité , la pensée , le mouvement périodique du sang , &c. l'étoient à l'homme vivant : son essence étant changée , sa façon d'agir ne peut être la même ; aux mouvemens réglés & nécessaires qui conspirent à produire ce que nous appellons la *vie* ,

succèdent des mouvemens déterminés qui concourent à produire la dissolution du cadavre, la dispersion de ses parties, la formation de nouvelles combinaisons d'où résultent de nouveaux êtres, ce qui, comme on a vu ci-devant, est dans l'ordre immuable d'une nature toujours agissante (17).

ON ne peut donc trop répéter, relativement au grand ensemble, tous les mouvemens des êtres, toutes leurs façons d'agir ne peuvent être que dans l'ordre & sont toujours conformes à la nature; dans tous les états par lesquels ces êtres sont forcés de passer, ils agissent constamment d'une façon nécessairement subordonnée à l'ensemble universel. Bien plus, chaque être particulier agit toujours dans l'ordre; toutes ses actions, tout le système de ses mouvemens, sont toujours une suite nécessaire de sa façon d'exister durable ou momentanée. L'ordre dans une société politique est l'effet d'une suite nécessaire

(17) „ On s'est accoutumé, dit un auteur anonyme, „ que la vie est le contraire de la mort, qui paroît „ sans sous l'idée de la destruction absolue a fait qu'on „ s'est empressé de chercher des raisons d'en exempter „ l'ame comme si l'ame étoit essentiellement autre chose que la vie. mais la simple perception nous „ apprend que les opposés de ce genre sont *l'animé* & „ *l'inanimé*. La mort est si peu opposée à la vie qu'elle en est le principe: du corps d'un seul animal qui a „ cessé de vivre, il s'en forme mille autres vivans; „ tant il est évident que la vie est dans la puissance de „ la nature. ” *Voyez dissertations mêlées* imprimées à Amsterdam en 1740. pag. 252 & 253.

d'idées, de volontés, d'actions dans ceux qui la composent, dont les mouvemens sont réglés de maniere à concourir au maintien de son ensemble ou à sa dissolution. L'homme constitué ou modifié de la maniere qui fait ce que nous appelons *un homme vertueux* agit nécessairement d'une façon dont résulte le bien-être de ses associés; celui que nous appelons *méchant* agit nécessairement d'une maniere dont résulte leur malheur. Leurs natures & leurs modifications étant différentes ils doivent agir différemment; le système de leurs actions, ou leur *ordre relatif*, est dès-lors essentiellement différent.

AINSI l'ordre & le désordre dans les êtres particuliers ne sont que des manieres d'envisager les effets naturels & nécessaires qu'ils produisent relativement à nous-mêmes. Nous craignons le méchant & nous disons qu'il porte le désordre dans la société, parce qu'il trouble sa tendance & met obstacle à son bonheur. Nous évitons une pierre qui tombe, parce qu'elle dérangerait en nous l'ordre des mouvemens nécessaires à notre conservation. Cependant l'ordre & le désordre sont toujours, comme on a vu, des suites également nécessaires de l'état durable ou passager des êtres. Il est dans l'ordre que le feu nous brûle, parce qu'il est de son essence de brûler; il est de son essence de nuire; mais d'un autre côté il est dans l'ordre qu'un être intelligent s'éloigne de ce qui peut le troubler dans sa façon d'exister. Un être que son organisation rend sensible, doit, d'après son essence, fuir tout ce qui peut endommager ses organes, & mettre son existence en danger.

Nous appelons *intelligens* les êtres organisés à

notre maniere, dans lesquels nous voyons des facultés propres à se conserver, à se maintenir dans l'ordre qui leur convient, à prendre les moyens nécessaires pour parvenir à cette fin, avec la conscience de leurs mouvemens propres. D'où l'on voit que la faculté qu nous nommons *intelligence*, consiste dans le pouvoir d'agir conformément à un but que nous connoissons dans l'être à qui nous l'attribuons; nous regardons comme privés d'intelligence les êtres dans lesquels nous ne trouvons ni la même conformation qu'à nous-mêmes, ni les mêmes organes, ni les mêmes facultés, en un mot dont nous ignorons l'essence, l'énergie, le but & conséquemment l'ordre qui leur convient. Le tout ne peut point avoir de but, puisqu'il n'y a hors de lui rien où il puisse tendre; les parties qu'il renferme ont un but. Si c'est en nous-mêmes que nous puisons l'idée de l'ordre, c'est encore en nous-mêmes que nous puisons celle de l'intelligence. Nous la refusons à tous les êtres qui n'agissent point à notre maniere, nous l'accordons à ceux que nous supposons agir comme nous; nous nommons ceux-ci des *agens intelligens*, nous disons que les autres sont des causes aveugles, des *agens inintelligens* qui agissent au *hasard*; mot vuide de sens que nous opposons toujours à celui d'intelligence, sans y attacher d'idée certaine.

EN effet nous attribuons au hazard tous les effets dont nous ne voyons point la liaison avec leurs causes. Ainsi nous nous servons du mot *hasard* pour couvrir notre ignorance de la cause naturelle qui produit les effets que nous voyons par des moyens dont nous n'avons point d'idées, ou qui agit d'une maniere dans laquelle nous ne

voyons point d'ordre ou de système suivi d'actions semblables aux nôtres. Dès que nous voyons ou croyons voir de l'ordre, nous attribuons cet ordre à une *intelligence*, qualité pareillement empruntée de nous-mêmes & de notre façon propre d'agir & d'être affecté.

UN être *intelligent* c'est un être qui pense, qui veut, qui agit pour parvenir à une fin. Or pour penser, pour vouloir, pour agir à notre manière il faut avoir des organes & un but semblables aux nôtres. Ainsi dire que la nature est gouvernée par une intelligence, c'est prétendre qu'elle est gouvernée par un être pourvu d'organes, attendu que sans organes il ne peut y avoir ni perceptions, ni idées, ni intuition, ni pensées, ni volontés, ni plan, ni actions.

L'HOMME se fait toujours le centre de l'univers; c'est à lui-même qu'il rapporte tout ce qu'il y voit; dès qu'il croit entrevoir une façon d'agir qui a quelques points de conformité avec la sienne, ou quelques phénomènes qui l'intéressent, il les attribue à une cause qui lui ressemble, qui agit comme lui, qui a ses mêmes facultés, ses mêmes intérêts, ses mêmes projets, sa même tendance, en un mot il s'en fait le modèle. C'est ainsi que l'homme ne voyant hors de son espèce que des êtres agissant différemment de lui, & croyant cependant remarquer dans la nature un ordre analogue à ses propres idées, des vues conformes aux siennes, s'imagina que cette nature étoit gouvernée par une cause intelligente à sa manière, à laquelle il fit honneur de cet ordre qu'il crut voir, & des vues qu'il avoit lui-même. Il est vrai que l'homme se sentant incapable de produire les effets vastes & multipliés

qu'il voyoit s'opérer dans l'univers , fut forcé de mettre une différence entre lui & cette cause invisible qui produisoit de si grands effets ; il crut lever la difficulté en exagérant en elle toutes les facultés qu'il possédoit lui-même. C'est ainsi que peu-à-peu il parvint à se former une idée de la cause intelligente qu'il plaça au-dessus de la nature pour présider à tous ses mouvemens , dont il l'a crut incapable par elle-même : il s'obstina toujours à la regarder comme un amas informe de matières mortes & inertes , qui ne pouvoit produire aucuns des grands effets , des phénomènes réglés dont résulte ce qu'il appelle *l'ordre de l'univers* (18).

D'où l'on voit que c'est faute de connoître les forces de la nature ou les propriétés de la matière que l'on a multiplié les êtres sans nécessité , & qu'on a supposé l'univers sous l'empire d'une cause intelligente dont l'homme fut & sera toujours le modèle ; il ne fera que la rendre inconcevable lorsqu'il en voudra trop étendre les facultés ; il l'anéantira ou la rendra tout-à-fait impossible , quand dans cette intelligence il voudra supposer des qualités incompatibles , comme il y sera for-

(18) Anaxagore fut , dit-on , le premier qui supposa l'univers créé & gouverné par une *intelligence* ou par un *entendement*. Aristote lui reprochoit d'employer cette intelligence à la production des choses comme un *Dieu - Machine* , c'est-à-dire lorsque toutes les bonnes raisons lui manquoient. *Voyez le dictionnaire de Bayle article ANAXAGORAS , Note E.* On est , sans doute , fondé à faire le même reproche à tous ceux qui se servent du mot *intelligence* , pour trancher les difficultés.

cé pour se rendre raison des effets contradictoires & défordonnés que l'on voit dans le monde : en effet nous voyons des défordres dans ce monde dont le bel ordre oblige, nous dit-on, de reconnoître l'ouvrage d'une intelligence souveraine ; cependant ces défordres démentent & le plan, & le pouvoir, & la sagesse, & la bonté qu'on lui suppose, & l'ordre merveilleux dont on lui fait honneur.

ON nous dira, sans doute, que la nature renfermant & produisant des êtres intelligens, ou doit être intelligente elle-même, ou doit être gouvernée par une cause intelligente. Nous répondrons que l'intelligence est une faculté propre à des êtres organisés, c'est-à-dire, constitués & combinés d'une manière déterminée, d'où résultent de certaines façons d'agir que nous désignons sous des noms particuliers d'après les différens effets que ces êtres produisent. Le vin n'a pas les qualités que nous appelons *esprit* ou *courage*, cependant nous voyons qu'il en donne quelquefois à des hommes que nous en supposons totalement dépourvus. Nous ne pouvons appeler la nature *intelligente* à la manière de quelques-uns des êtres qu'elle renferme, mais elle peut produire des êtres intelligens en rassemblant des matières propres à former des corps organisés d'une façon particulière, d'où résulte la faculté que nous nommons *intelligence* & les façons d'agir qui sont des suites nécessaires de cette propriété. Je le répète, pour avoir de l'intelligence, des desseins & des vues il faut avoir des idées ; pour avoir des idées il faut avoir des organes & des sens, ce que l'on ne dira point de la nature ni de la cause que l'on suppose présider à ses mou-

vemens. Enfin l'expérience nous prouve que les matieres que nous regardons comme inertes & mortes prennent de l'action , de l'intelligence, de la vie quand elles sont combinées de certaines façons.

IL faut conclure de tout ce qui vient d'être dit que *l'ordre* n'est jamais que l'enchaînement uniforme & nécessaire des causes & des effets ou la suite des actions qui découlent des propriétés des êtres tant qu'ils demeurent dans un état donné ; que le *désordre* est le changement de cet état ; que tout est nécessairement en ordre dans l'univers, où tout agit & se meut d'après les propriétés des êtres ; qu'il ne peut y avoir ni désordre ni mal réel dans une nature où tout suit les loix de sa propre existence. Qu'il n'y a ni *hazard* ni rien de fortuit dans cette nature , où il n'est point d'effet sans cause suffisante , & où toutes les causes agissent suivant des loix fixes , certaines, dépendantes de leurs propriétés essentielles , ainsi que des combinaisons & des modifications qui constituent leur état permanent ou passager. Que l'intelligence est une façon d'être & d'agir propre à quelques êtres particuliers , & que si nous voulons l'attribuer à la nature , elle ne feroit en elle que la faculté de se conserver par des moyens nécessaires dans son existence agissante. En refusant à la nature l'intelligence dont nous jouissons nous-mêmes ; en rejetant la cause intelligente que l'on suppose son moteur ou le principe de l'ordre que nous y trouvons , nous ne donnons rien au hazard , ni à une force aveugle , mais nous attribuons tout ce que nous voyons à des causes réelles & connues , ou faciles à connoître. Nous re-

connoissons, que tout ce qui existe est une suite des propriétés inhérentes à la matière éternelle, qui par ses mélanges, ses combinaisons & ses changemens de formes produit l'ordre, le désordre & les variétés que nous voyons. C'est nous qui sommes aveugles lorsque nous imaginons des causes aveugles; nous ignorons les forces & les loix de la nature lorsque nous attribuons ses effets au *hazard*; nous ne sommes pas plus instruits lorsque nous les donnons à une intelligence, dont l'idée n'est jamais empruntée que de nous-mêmes & ne s'accorde jamais avec les effets que nous lui attribuons: nous imaginons des mots pour suppléer aux choses, & nous croyons nous entendre à force d'obscurcir des idées que nous n'osons jamais nous définir ni nous analyser.

*****(*)*****

CHAPITRE VI.

De l'homme ; de sa distinction en homme physique & en homme moral ; de son origine.

APPLIQUONS maintenant aux êtres de la nature qui nous intéressent le plus, les loix générales qui viennent d'être examinées; voyons en quoi l'homme peut différer des autres êtres qui l'entourent; examinons s'il n'a pas avec eux des points généraux de conformités qui font que, no-

nobstant les différentes substances entr'eux & lui à certains égards, il ne laisse pas d'agir suivant les règles universelles auxquelles tout est soumis. Enfin voyons si les idées qu'il s'est faites de lui-même en méditant son propre être, sont chimeriques ou fondées.

L'HOMME occupe une place parmi cette foule d'êtres dont la nature est l'assemblage : son essence, c'est-à-dire la façon d'être qui le distingue, le rend susceptible de différentes façons d'agir ou de mouvemens dont les uns sont simples & visibles, tandis que les autres sont compliqués & cachés. Sa vie n'est qu'une longue suite de mouvemens nécessaires & liés ; qui ont pour principes soit des causes renfermées au-dedans de lui-même, telles que son sang, ses nerfs, ses fibres, ses chairs, ses os, en un mot les matieres tant solides que fluides dont son ensemble, ou son corps est composé ; soit des causes extérieures qui en agissant sur lui ; le modifient diversement, telles que l'air dont il est environné, les alimens dont il se nourrit, & tous les objets dont ses sens sont continuellement frappés & qui par conséquent opèrent en lui des changemens continuels.

AINSI que tous les êtres, l'homme ten à sa destruction, il éprouve la force d'inertie ; il gravite sur lui-même ; il est attiré par les objets qui lui sont contraires ; il cherche les uns, il fuit, ou s'efforce d'écarter les autres. Ce sont ces différentes façons d'agir & d'être modifié, dont l'homme est susceptible, que l'on a désignées sous des noms divers ; nous aurons bientôt occasion de les examiner en détail.

QUELQUE merveilleuses, quelque cachées, quelque compliquées que paroissent ou que soient

les façons d'agir tant visibles qu'intérieures de la machine humaine , si nous les examinons de près, nous verrons que toutes les opérations, les mouvemens , les changemens , les différens états , les révolutions sont réglés constamment par les mêmes loix que la nature prescrit à tous les êtres qu'elle fait naître , qu'elle développe , qu'elle enrichit de facultés , qu'elle accroît, qu'elle conserve pendant un tems , & qu'elle finit par détruire ou décomposer en leur faisant changer de forme.

L'HOMME dans son origine n'est qu'un point imperceptible , dont les parties sont informes , dont la mobilité & la vie échappent à nos regards , en un mot dans lequel nous n'apercevons aucuns signes des qualités que nous appelons *sentiment* , *intelligence* , *pensée* , *force* , *raison* , &c. Placé dans la matrice qui lui convient , ce point se développe , il s'étend , il s'accroît par l'addition continuelle de matieres analogues à son être qu'il attire , qui se combinent & s'assimilent avec lui. Sorti de ce lieu propre à conserver , à développer , à fortifier pendant quelque tems les foibles rudimens de sa machine , il devient adulte ; son corps a pris alors une étendue considérable , ses mouvemens sont marqués , il est sensible dans toutes ses parties , il est devenu une masse vivante & agissante , c'est-à-dire , qui sent , qui pense , qui remplit les fonctions propres aux êtres de l'espece humaine ; elle n'en est devenue susceptible que parce qu'elle s'est peu-à-peu accrue , nourrie , réparée , à l'aide de l'attraction & de la combinaison continuelle qui s'est faite en elle de matieres du genre de celles que nous jugeons inertes , insensibles , inanimées ; ces matieres néanmoins

sont parvenues à former un tout agissant , vivant , sentant , jugeant , raisonnant , voulant , délibérant , choisissant , capable de travailler plus ou moins efficacement à sa propre conservation , c'est-à-dire au maintien de l'harmonie dans sa propre existence.

Tous les mouvemens ou changemens que l'homme éprouve dans le cours de sa vie , soit de la part des objets extérieurs , soit de la part des substances renfermées en lui-même , sont ou favorables ou nuisibles à son être , le maintiennent dans l'ordre ou le jettent dans le désordre , sont tantôt conformes & tantôt contraires à la tendance essentielle à cette façon d'exister , en un mot sont agréables ou fâcheux ; il est forcé par sa nature d'approuver les uns & de désapprouver les autres ; les uns le rendent heureux , les autres le rendent malheureux ; les uns deviennent les objets de ses desirs , les autres de ses craintes ,

DANS tous les phénomènes que l'homme nous présente depuis sa naissance jusqu'à sa fin , nous ne voyons qu'une suite de causes & d'effets nécessaires & conformes aux loix communes à tous les êtres de la nature. Toutes ses façons d'agir , ses sensations , ses idées , ses passions , ses volontés , ses actions sont des suites nécessaires de ses propriétés & de celles qui se trouvent dans les êtres qui le remuent. Tout ce qu'il fait & tout ce qui se passe en lui sont des effets de la force d'inertie , de la gravitation sur soi , de la vertu attractive & répulsive , de la tendance à se conserver , en un mot de l'énergie qui lui est commune avec tous les êtres que nous voyons ; elle ne fait que se montrer

dans l'homme d'une façon particulière , qui est due à sa nature particulière , par laquelle il est distingué des êtres d'un système ou d'un ordre différent.

LA source des erreurs dans lesquelles l'homme est tombé, lorsqu'il s'est envisagé lui-même, est venue, comme nous aurons bientôt occasion de le montrer, de ce qu'il a cru se mouvoir de lui-même , agir toujours par sa propre énergie; dans ses actions & dans les volontés, qui en sont les mobiles, être indépendant des loix générales de la nature & des objets que , souvent à son insçu & toujours malgré lui, cette nature fait agir sur lui: s'il se fût attentivement examiné, il eût reconnu que tous ses mouvemens ne sont rien moins que spontanés; il eût trouvé que sa naissance dépend de causes entièrement hors de son pouvoir, que c'est sans son aveu qu'il entre dans système où il occupe une place; que depuis le moment où il naît jusqu'à celui où il meurt il est continuellement modifié par des causes qui, malgré lui, influent sur sa machine, modifient son être, & disposent de sa conduite. La moindre réflexion ne suffit-elle pas pour lui prouver que les solides & les fluides dont son corps est composé, & que son mécanisme caché qu'il croit indépendant des causes extérieures, sont perpétuellement sous l'influence de ces causes, & seroient sans elles dans une incapacité totale d'agir? Ne voit-il pas que son tempérament ne dépend aucunement de lui-même , que ses passions sont des suites nécessaires de ce tempérament, que ses volontés & ses actions sont déterminées par ces mêmes passions & par des opinions qu'il ne s'est pas données?

son

son sang plus ou moins abondant ou échauffé, ses nerfs & ses fibres plus ou moins tendus ou relâchés, ces dispositions durables ou passagères, ne décident-elles pas à chaque instant de ses idées, de ses pensées, de ses desirs & de ses craintes, de ses mouvemens soit visibles soit cachés, & l'état où il se trouve ne depend-il pas nécessairement de l'air diversément modifié, des alimens qui le nourrissent, des combinaisons secrètes qui se font en lui-même, & qui conservent l'ordre ou portent le désordre dans sa machine? en un mot tout auroit dû convaincre l'homme qu'il est dans chaque instant de sa durée un instrument passif entre les mains de la nécessité.

DANS un monde où tout est lié, où toutes les causes sont enchainées les unes aux autres, il ne peut y avoir d'énergie ou de force indépendante & isolée. C'est donc la nature toujours agissante qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire; c'est elle qui élabore & combine es élémens dont il doit être composé; c'est elle qui lui donne son être, sa tendance, sa façon particulière d'agir; c'est elle qui le développe, qui l'accroît, qui le conserve pour un tems, pendant lequel il est forcé de remplir sa tâche; c'est elle qui place sur son chemin les objets & les événemens qui le modifient d'une façon tantôt agréable & tantôt nuisible pour lui. C'est elle qui lui donnant le sentiment, le met à portée de choisir les objets & de prendre les moyens les plus propres à se conserver; c'est elle qui lorsqu'il a fourni sa carrière, le conduit à sa perte & lui fait ainsi subir une loi générale & constante dont rien n'est exempté. C'est ainsi que le mouvement fait

AINSI l'on voit que ceux qui ont supposé dans l'homme une substance immatérielle distinguée de son corps ne se sont point entendus eux-mêmes, & n'ont fait qu'imaginer une qualité négative dont ils n'ont point eu de véritable idée; la matière seule peut agir sur nos sens, sans lesquels il nous est impossible que rien se fasse connoître à nous. Ils n'ont point vu qu'un être privé d'étendue ne pouvoit se mouvoir lui-même ni communiquer le mouvement au corps, puisqu'un tel être n'ayant point de parties, est dans l'impossibilité de changer ses rapports de distance relativement à d'autres corps, ni d'exciter le mouvement dans le corps humain qui est matériel. Ce qu'on appelle notre *ame* se meut avec nous; or le mouvement est une propriété de la matière. Cette *ame* fait mouvoir notre bras, & notre bras mu par elle fait une impression, un choc qui suit la loi générale du mouvement. Ensorte que si la force restant la même, la masse étoit double, le choc seroit double. Cette *ame* se montre encore matérielle dans les obstacles invincibles qu'elle éprouve de la part des corps. Si elle fait mouvoir mon bras, quand rien ne s'y oppose; elle ne fera plus mouvoir ce bras si on le charge d'un trop grand poids. Voilà donc une masse de matière qui anéantis

par la pensée, quoiqu'aucun agent naturel ne puisse les séparer: des êtres simples de cette espèce sont susceptibles de mouvement, tandis qu'il est impossible de concevoir comment les êtres simples inventés par les théologiens pourroient se mouvoir eux-mêmes ou mouvoir d'autres corps.

l'impulsion donnée par une cause spirituelle qui n'ayant nulle analogie avec la matière devoit ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde entier qu'à remuer un atôme ; & un atôme que le monde entier. D'où l'on peut conclure qu'un tel être est une chimère , un être de raison. C'est néanmoins d'un pareil être simple ou d'un esprit semblable que l'on a fait le moteur de la nature entière ! (22)

D É s que j'apperçois ou que j'éprouve du mouvement, je suis forcé de reconnoître de l'étendue, de la solidité ; de la densité, de l'impénétrabilité dans la substance que je vois se mouvoir ou de laquelle je reçois du mouvement ; ainsi dès qu'on attribue de l'action à une cause quelconque, je suis obligé de la regarder comme matérielle. Je puis ignorer sa nature particulière & sa façon d'agir ; mais je ne puis me tromper aux propriétés générales & communes à toute matière ; d'ailleurs cette ignorance ne fera que redoubler, lorsque je la supposerai d'une nature, dont je ne puis me former aucune idée & qui de plus la priveroit totalement de la faculté de se mouvoir & d'agir. Ainsi une substance spirituelle qui se meut & qui agit, implique contradiction, d'où je conclus qu'elle est totalement impossible.

(22) On a imaginé *l'esprit universel* d'après l'âme humaine, l'intelligence infinie d'après l'intelligence finie ; puis on s'est servi de la première pour expliquer la liaison de l'âme humaine avec le Corps. On ne s'est point apperçu que ce n'étoit là qu'un cercle vicieux ; & l'on n'a pas vu non plus que *l'esprit* ou *l'intelligence*, soit qu'on les suppose finis ou infinis n'en seront pas plus propres à mouvoir la matière :

Les partisans de la spiritualité croient résoudre les difficultés dont on les accable en disant que *l'ame est toute entière sous chaque point de son étendue*. Mais il est aisé de sentir que ce n'est résoudre la difficulté que par une réponse absurde. Car il faut, après tout, que ce point, quelque insensible & quelque petit qu'on le suppose, demeure pourtant quelque chose. (23) Mais quand il y auroit dans cette réponse autant de solidité qu'il y en a peu, de quelque façon que mon *Esprit* ou mon *ame* se trouve dans son étendue, lorsque mon corps se meut en avant, mon *ame* ne reste point en arrière; elle a donc alors une qualité

(23) On voit que, suivant cette réponse, une infinité d'inétendues ou la même inétendue répétée une infinité de fois, constitueroit de l'étendue, ce qui est absurde; d'ailleurs on prouveroit aisément d'après ce principe que l'ame humaine est aussi infinie que Dieu, vu que Dieu est un être inétendu qui est une infinité de fois tout entier sous chaque partie de l'univers ou de son étendue, de même que l'ame humaine; d'où l'on seroit forcé de conclure que Dieu & l'ame de l'homme sont également infinis; à moins que l'on ne supposât des inétendues de différentes étendues, ou un Dieu inétendu plus étendu que l'ame humaine. Ce sont pourtant de pareilles inepties que l'on voudroit faire admettre à des êtres pensans! Dans l'idée de rendre l'ame humaine immortelle les Théologiens en ont fait un être spirituel & inintelligible; Eh! que n'en faisoient-ils le dernier terme possible de la division de la matière; au moins eût-elle été pour lors intelligible; elle eût encore été immortelle, puisque elle eût été un *atome*, un élément indissoluble.

tout-à-fait commune avec mon corps & propre à la matière, puisqu'elle est transférée conjointement avec lui. Ainsi quand même l'ame seroit immatérielle, que pourroit-on en conclure ? Soumise entièrement aux mouvemens du corps, elle resteroit morte, inerte sans lui. Cette ame ne seroit qu'une double machine nécessairement entraînée par l'enchaînement du tout : elle ressembleroit à un oiseau qu'un enfant conduit à son gré par le fil qui le tient attaché.

C'EST faute de consulter l'expérience & d'écouter la raison que les hommes ont obscurci leurs idées sur le principe caché de leurs mouvemens. Si dégagés de préjugés, nous voulons envisager notre ame, ou le mobile qui agit en nous-mêmes, nous demeurerons convaincus qu'elle fait partie de notre corps, qu'elle ne peut être distinguée de lui que par l'abstraction, qu'elle n'est que le corps lui-même considéré relativement à quelques-unes des fonctions ou facultés dont sa nature & son organisation particulière le rendent susceptible. Nous verrons que cette ame est forcée de subir les mêmes changemens que le Corps, qu'elle naît & se développe avec lui, qu'elle passe comme lui par un état d'enfance, de faiblesse, d'inexpérience ; qu'elle s'accroît & se fortifie dans la même progression que lui, que c'est alors qu'elle devient capable de remplir certaines fonctions, qu'elle jouit de la raison, qu'elle monte plus ou moins d'esprit, de jugement, d'activité. Elle est sujette comme le corps aux vicissitudes que lui font subir les causes extérieures qui influent sur lui ; elle jouit & elle souffre conjointement avec lui, elle partage ses plaisirs & ses peines ; elle est saine, lorsque le corps est

sain, elle est malade lorsque le corps est accablé par la maladie; elle est, ainsi que lui, continuellement modifiée par les différens degrés de pesanteur de l'air, par les variétés des saisons, par les alimens qui entrent dans l'estomac; enfin nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que dans quelques périodes elle montre les signes visibles de l'engourdissement, de la décrépitude & de la mort.

MALGRÉ cette analogie ou plutôt cette identité continuelle des états de l'ame & du corps, on a voulu les distinguer pour l'essence, & l'on a fait de cette ame un être inconcevable dont, pour s'en former quelque idée, l'on fut pourtant obligé de recourir à des êtres matériels & à leur façon d'agir. En effet le mot *esprit* ne nous présente d'autre idée que celle du souffle, de la respiration, du vent; ainsi quand on nous dit que *l'ame est un esprit*, cela signifie que sa façon d'agir est semblable à celle du souffle qui invisible lui-même, opère des effets visibles, ou qui agit sans être vu. Mais le souffle est une cause matérielle, c'est de l'air modifié; ce n'est point une substance simple telle que celle que les modernes désignent sous le nom d'*Esprit*. (24)

(24) Le mot hébreu *Rôph* signifie *Spiritus*, *spiraculum vitæ*, souffle, respiration. Le mot grec ΠΝΕΥΜΑ signifie la même chose & vient de ΠΝΕΩ. *Spiro*. Lactance prétend que le mot latin *anima* vient du mot grec Άνεμος qui signifie *vent*. Quelques philosophes, craignant, sans doute, de voir trop clair dans la nature humaine, l'on fait triple, & ont prétendu que l'homme étoit composé de corps, d'ame & d'entendement; Σωμᾶ, Ψυχῇ, Νοῦ. V. MARC-ANTONIN, Li B. III. §. 16.

QUOIQUE le mot *esprit* soit fort ancien parmi les hommes, le sens qu'on y attache est nouveau, & l'idée de la spiritualité qu'on admet aujourd'hui est une production récente de l'imagination. Il ne paroît point en effet que Pythagore ni Platon, quelque ait été d'ailleurs la chaleur de leur cerveau & leur goût pour le merveilleux, aient jamais entendu par un *esprit* une substance immatérielle ou privée d'étendue, telle que celle dont les modernes ont composé l'ame humaine & le moteur caché de l'univers. Les anciens par le mot *esprit* ont voulu désigner une matière très subtile & plus pure que celle qui agit grossièrement sur nos sens. En conséquence les uns ont regardé l'ame comme une substance Aérienne, les autres en ont fait une matière ignée ; d'autres l'ont comparée à la lumière. Démocrite la faisoit consister dans le mouvement & par conséquent il en faisoit un mode. Aristoxène, musicien lui-même, en fit une harmonie. Aristote a regardé l'ame comme une force motrice de laquelle dépendoient les mouvements des corps vivans.

IL est évident que les premiers docteurs du (25) christianisme n'ont eu pareillement de l'ame

(25) Selon Origene ΑΣΩΜΑΤΟΣ *incorporeur*, épithète qu'on donne à Dieu, signifie une substance plus subtile que celle des corps grossiers. Tertullien dit positivement, *quis autem negabit Deum esse corpus, et si Deus spiritus?* Le même Tertullien dit, *Nos autem animam corporalem & hic profitemur, & in suo volumine probamus, habentem proprium genus substantia, soliditatis, per quam quid & sentire & pati possit. V. de resurrectione Carnis.*

que des idées matérielles ; Tertullien , Arnobe , Clément d'Alexandrie , Origene , Justin , Irénée &c. en ont parlé comme d'une substance corporelle. Ce fut à leurs successeurs qu'il étoit réservé de faire longtems après de l'ame humaine & de la divinité, ou de l'ame du monde, de *purs esprits* , c'est-à-dire , des substances immatérielles dont il est impossible de se former une idée véritable : peu-à-peu le dogme incompréhensible de la spiritualité, plus conforme, sans doute, aux vues d'une Théologie qui se fait un principe d'ancéantir la raison, l'emporta sur toutes les autres ; (26) on crut ce dogme divin & surnaturel parce qu'il étoit inconcevable pour l'homme ; l'on regarda comme des téméraires & des insensés tous ceux qui osèrent croire que l'ame ou la divinité pouvoient être matérielles. Quand les hommes ont une fois renoncé à l'expérience & abjuré la raison, ils ne font plus que subtiliser de jour en jour les délires de leur ima-

(26) Le système de la spiritualité tel qu'on l'admet aujourd'hui doit à Descartes toutes ses prétendues preuves : quoiqu'avant lui l'on eût regardé l'ame comme spirituelle ; il est le premier qui ait établi *que ce qui pense doit être distingué de la matiere*, d'où il conclut que notre ame, ou ce qui pense en nous, est un esprit, c'est-à-dire, une substance simple & indivisible. N'eût-il pas été plus naturel de conclure que puisque l'homme, qui est matiere & qui n'a d'idées que de la matiere, jouit de la faculté de penser, la matiere peut penser ou est susceptible de la modification particulière que nous nommons pensée. *Voyez le Diction. de Bayle aux articles Pomponace & Simonide.*

gination, ils se plaisent à s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur; ils se félicitent de leurs découvertes & de leurs lumières prétendues, à mesure que leur entendement est plus environné de nuages. C'est ainsi qu'à force de raisonner d'après de faux principes, l'ame ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, sont devenus de pures chimères, de purs esprits, de purs êtres de raison. (27)

Le dogme de la spiritualité ne nous offre en effet qu'une idée vague ou plutôt qu'une absence d'idées. Qu'est-ce que présente à l'esprit une substance qui n'est rien de ce que nos sens nous mettent à portée de connoître? Est-il donc vrai que l'on puisse se figurer un être qui, n'étant point matière, agit pourtant sur la matière sans

(27) S'il y a peu de raison & de philosophie dans le système de la *spiritualité*, on ne peut disconvenir que ce système ne soit l'effet d'une politique très profonde & très intéressée dans les théologiens. Il faut imaginer un moyen pour soustraire une portion de l'homme à la dissolution afin de la rendre susceptible de récompenses & de châtimens. D'où l'on voit que ce dogme étoit très utile aux Prêtres pour intimider, gouverner & dépouiller les ignorans & même pour embrouiller les idées des personnes plus éclairées, qui sont également incapables de rien comprendre à ce qu'on leur dit sur l'ame & sur la divinité. Cependant les prêtres assurent que cette ame immatérielle sera brûlée ou souffrira l'action du feu matériel dans l'enfer ou dans le purgatoire, & on les croit sur leur parole!

· SI nous voulons nous faire des idées claires de notre ame , soumettons la donc à l'expérience, renonçons à nos préjugés, écartons les conjectures théologiques, déchirons des voiles sacrés qui n'ont pour objet que d'aveugler nos yeux & de confondre notre raison. Que le physicien , que l'anatomiste , que le medecin réunissent leurs expériences & leurs observations pour nous montrer ce que nous devons penser d'une substance qu'on s'est plu à rendre méconnoissable ; que leurs découvertes apprennent au moraliste les vrais mobiles qui peuvent influer sur les actions des hommes ; aux législateurs les motifs qu'ils doivent mettre en usage pour les exciter à travailler au bien-être général de la société ; aux souverains les moyens de rendre véritablement & solidement heureuses les nations soumises à leur pouvoir. Des ames physiques & des besoins physiques demandent un bonheur physique & des objets réels & préférables aux chimeres dont depuis tant de siècles on repaît nos esprits. Travaillons au *physique* de l'homme , rendons le agréable pour lui , & bientôt nous verrons son *moral* devenir & meilleur & plus fortuné ; son ame rendue paisible & sereine , sa volonté déterminée à la vertu par les motifs naturels & palpables qu'on lui présentera. Les soins que le législateur donnera au physique formeront des citoyens sains, robustes & bien constitués qui , se trouvant heureux , se prêteront aux impulsions utiles que l'on voudra donner à leurs ames. Ces ames seront toujours vicieuses quand les corps seront souffrans & les nations malheureuses. *Mens sana in corpore sano.* Voilà ce qui peut constituer un bon citoyen,

PLUS nous réfléchirons & plus nous demeurerons convaincus que l'ame, bien loin de devoir être distinguée du corps, n'est que ce corps lui-même envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions, ou à quelques façons d'être & d'agir dont il est susceptible tant qu'il jouit de la vie. Ainsi l'ame est l'homme considéré relativement à la faculté qu'il a de sentir, de penser & d'agir d'une façon résultante de sa nature propre, c'est-à-dire, de ses propriétés, de son organisation particulière & des modifications durables ou transitoires que sa machine éprouve de la part des êtres qui agissent sur elle. (29)

CEUX qui ont distingué l'ame du corps, ne semblent avoir fait que distinguer son cerveau de

(29) Lorsqu'on demande aux théologiens, obstinés à admettre deux substances essentiellement différentes, pourquoi ils multiplient les êtres sans nécessité, c'est, disent-ils, parce que la pensée ne peut être une propriété de la matière. On leur demande alors si Dieu ne peut pas donner à la matière la faculté de penser, ils répondent que non, vu que Dieu ne peut pas faire des choses impossibles. Mais dans ce cas les théologiens d'après ces assertions se reconnoissent pour de vrais Athées; en effet d'après leurs principes il est aussi impossible que *l'esprit* ou la *pensée* produisent la matière qu'il est impossible que la matière produise l'esprit ou la pensée; & l'on en conclura contre eux que le monde n'a point été fait par un esprit, pas plus qu'un esprit par le monde; que le monde est éternel; & que s'il existe un esprit éternel il y a deux êtres éternels, selon eux, ce qui seroit absurde; ou s'il n'y a qu'une seule substance éternelle, c'est le monde, vu que le monde existe comme on n'en peut douter.

lui-même. En effet le cerveau est le centre commun où viennent aboutir & se confondre tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps humain : c'est à l'aide de cet organe intérieur que se font toutes les opérations que l'on attribue à l'ame ; ce sont des impressions, des changemens, des mouvemens communiqués aux nerfs qui modifient le cerveau ; en conséquence il réagit, & met en jeu les organes du corps, ou bien il agit sur lui-même & devient capable de produire au dedans de sa propre enceinte une grande variété de mouvemens, que l'on a désignés sous le nom de *facultés intellectuelles*.

D'où l'on voit que c'est de ce cerveau que quelques penseurs ont voulu faire une substance spirituelle. Il est évident que c'est l'ignorance qui a fait naître & accrédité ce système si peu naturel. C'est pour n'avoir point étudié l'homme que l'on a supposé dans lui un agent d'une nature différente de son corps : en examinant ce corps on trouvera que pour expliquer tous les phénomènes qu'il présente, il est très inutile de recourir à des hypothèses qui ne peuvent jamais que nous écarter du droit chemin. Ce qui met de l'obscurité dans cette question c'est que l'homme ne peut se voir lui-même ; en effet il faudroit pour cela qu'il fut à la fois en lui & hors de lui. Il peut être comparé à une harpe sensible qui rend des sons d'elle-même & qui se demande qu'est-ce qui les lui fait rendre ; elle ne voit pas qu'en sa qualité d'être sensible elle se pince elle-même & qu'elle est pincée & rendue sonore par tout ce qui la touche.

Plus nous ferons d'expériences & plus nous aurons occasion de nous convaincre que le moi

esprit ne présente aucun sens, même à ceux qui l'ont inventé, & ne peut être d'aucun usage ni dans la physique ni dans la morale; ce que les métaphysiciens modernes croient entendre par ce mot; n'est dans le vrai qu'une force *occulte*; imaginée pour expliquer des qualités & des actions occultes, & qui au fond n'explique rien. Les nations sauvages admettent des esprits pour se rendre compte des effets qu'ils ne savent à qui attribuer ou qui leur semblent merveilleux. En attribuant à des *esprits* les phénomènes de la nature & ceux du corps humain, faisons-nous autre chose que raisonner en sauvages? Les hommes ont rempli la nature d'*esprits*, parce qu'ils ont presque toujours ignoré les vraies causes. Faut de connoître les forces de la nature on l'a cru animée par un *grand esprit*: faute de connoître l'énergie de la machine humaine on l'a supposée pareillement animée par un *esprit*. D'où l'on voit que par le mot *esprit* l'on ne veut indiquer que la cause ignorée d'un phénomène qu'on ne sçait point expliquer d'une façon naturelle. C'est d'après ces principes que les Américains ont cru que c'étoient leurs *esprits* ou *divinités* qui produisoient les effets terribles de la poudre à Canon. D'après les mêmes principes l'on croit encore aujourd'hui aux *Anges*, aux *Démons*, & nos Ancêtres ont cru jadis aux Dieux, aux Mânes, aux Génies & en marchant sur leurs traces nous devons attribuer à des *esprits* la gravitation, l'électricité, les effets du Magnétisme. (30) &c.

(30) Il est évident que la notion des *Esprits*, imaginée par des sauvages & adoptée par des ignorans,



CHAPITRE VIII.

Des facultés intellectuelles; toutes sont dérivées de la faculté de sentir.

POUR nous convaincre que les facultés que l'on nomme *intellectuelles* ne sont que des modes ou des façons d'être & d'agir résultantes de l'organisation de notre corps, nous n'avons qu'à les analyser, & nous verrons que toutes les opérations que l'on attribue à notre ame ne sont que des modifications dont une substance inétendue ou immatérielle ne peut point être susceptible.

LA première faculté que nous voyons dans l'homme vivant, & celle d'où découlent toutes les autres, c'est le *sentiment*. Quelqu'inexplicable que cette faculté paroisse au premier coup

est de nature à retarder nos connoissances, vu qu'elle nous empêche de chercher les vraies causes des effets que nous voyons, & qu'elle entretient l'esprit humain dans sa paresse. Cette paresse & l'ignorance peuvent être très utiles aux Théologiens, mais elles sont très défavantageuses à la société. Les Prêtres ont de tous tems persécuté ceux qui ont les premiers donné des explications naturelles des Phénomènes de la nature, témoins Anaxagore, Aristote, Galilée, Descartes, &c. La vraie physique ne peut qu'amener la ruine de la Théologie.

d'œil, si nous l'examinons de près nous trouverons qu'elle est une suite de l'essence & des propriétés des êtres organisés, de même que la gravité, le magnétisme, l'élasticité l'électricité &c. résultent de l'essence ou de la nature de quelques autres, & nous verrons que ces derniers phénomènes ne sont pas moins inexplicables que ceux du sentiment. Cependant si nous voulons nous en faire une idée précise, nous trouverons que *sentir* est cette façon particulière d'être remué propre à certains organes des corps animés, occasionnée par la présence d'un objet matériel qui agit sur ces organes, dont les mouvemens ou les ébranlemens se transmettent au cerveau. Nous ne sentons qu'à l'aide des nerfs répandus dans notre corps qui n'est, pour ainsi dire, qu'un grand nerf ou qui ressemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines, communiquée par le tronc. Dans l'homme les nerfs viennent se réunir & se perdre dans le cerveau; ce viscère est le vrai siège du sentiment; celui-ci, de même que l'araignée que nous voyons suspendue au centre de sa toile est promptement averti de tous les changemens marqués qui surviennent aux corps, jusqu'aux extrémités duquel il envoie ses filets ou rameaux. L'expérience nous démontre que l'homme cesse de sentir dans les parties de son corps dont la communication avec le cerveau se trouve interceptée; il sent imparfaitement ou ne sent point du tout dès que cet organe lui-même est dérangé ou trop vivement affecté. (31)

(31) Les *mémoires de l'académie royale des sciences de Paris* nous fournissent des preuves de ce

· QUOIQU'IL en soit la sensibilité du cerveau & de toutes ses parties est un fait. Si l'on nous

qu'on avance ici ; ils nous parlent d'un homme à qui on avoit enlevé le crâne , à la place duquel son cerveau s'étoit recouvert de la peau ; à mesure que l'on pressoit avec la main sur son cerveau , l'homme tomboit dans une espèce de léthargie qui le privoit de tout sentiment. Cette expérience est due à Mr. de la Peyronie. Borelli , dans son traité *de motu animalium* , appelle le cerveau *Regia anima*. Il y a tout lieu de croire que c'est surtout dans le cerveau que consiste la différence qui se trouve , non seulement entre l'homme & les bêtes , mais encore entre un homme d'esprit & un sot , entre un homme qui pense & un ignorant , entre un homme sensé & un fou. Bartolin dit que le cerveau de l'homme est double de celui d'un bœuf ; observation qu'Aristote avoit déjà faite avant lui. Willis , ayant disséqué le cadavre d'un imbécille , lui trouva le cerveau plus petit qu'à l'ordinaire ; il dit que la plus grande différence qu'il ait remarqué entre les parties du corps de cet imbécille & celles d'un homme sage , c'est que le plexus du nerf intercostal (qu'il a dit être l'entremetteur entre le cœur & le cerveau , & particulier à l'homme) étoit fort petit , & accompagné d'un plus petit nombre de nerfs qu'à l'ordinaire. Suivant le même Willis le singe est de tous les animaux celui dont le cerveau est le plus grand ; relativement à sa taille , aussi c'est , après l'homme , celui qui a le plus d'intelligence. V. Willis *Anatom. cerebri C. 26 & idem Nervor. descriptio C. 26*. L'on a de plus remarqué que les personnes accoutumées à faire usage de leurs facultés intellectuelles , ont le cerveau plus étendu que les autres , de même que l'on a remarqué que les rameurs ont les bras beaucoup plus gros que les autres hommes.

Tomé. I,

H

demande d'où vient cette propriété? Nous dirons qu'elle est le résultat d'un arrangement, d'une combinaison propre à l'animal, en sorte qu'une matière brute & insensible cesse d'être brute pour devenir sensible en *s'animalisant*, c'est-à-dire, en se combinant & s'identifiant avec l'animal. C'est ainsi que le lait, le pain & le vin se changent en la substance de l'homme qui est un être sensible; ces matières brutes deviennent sensibles en se combinant avec un tout sensible. Quelques philosophes pensent que la sensibilité est une qualité universelle de la matière, dans ce cas il seroit inutile de chercher d'où lui vient cette propriété que nous connoissons par ses effets. Si l'on admet cette hypothèse, de même qu'on distingue en nature deux sortes de mouvemens, l'un connu sous le nom de force *vive*, & l'autre sous le nom de force *morte*, on distinguera deux sortes de sensibilité; l'une active ou vive & l'autre inerte ou morte, & alors animaliser une substance ce ne sera que détruire les obstacles qui l'empêchent d'être active & sensible. En un mot la sensibilité est ou une qualité qui se communique comme le mouvement & qui s'acquiert par la combinaison, ou cette sensibilité est une qualité inhérente à toute matière, & dans l'un & l'autre cas, un être inétendu, tel que l'on suppose l'âme humaine, ne peut en être le sujet. (32)

(32) „ Toutes les parties de la nature peuvent
 „ parvenir à l'animation; l'opposition est seulement
 „ d'état & non de nature... Si l'on deman-

LA conformation , l'arrangement , le tissu , la délicatesse des organes tant extérieurs qu'intérieurs qui composent l'homme & les animaux , rendent leurs parties très mobiles , & font que leur machine est susceptible d'être remuée avec une très grande promptitude. Dans un corps qui n'est qu'un amas de fibres & de nerfs , réunis dans un centre commun , toujours prêts à jouer , contigus les uns aux autres : dans un tout composé de fluides & de solides dont les parties sont , pour ainsi dire , en équilibre , dont les plus petites se touchent , sont actives & rapides dans leurs mouvemens , se communiquent ré-

de ce qui est nécessaire pour animer un corps ? Je répons qu'il ne faut rien d'étranger , & qu'il suffit de la puissance de la nature jointe à l'organisation. La vie est la perfection de la nature , elle n'a point de parties qui n'y tendent & qui n'y parviennent par la même voie L'acte de la vie est équivoque. Vivre dans un insecte , un chien , un homme ne signifie rien de différent , mais cet acte est plus parfait (relativement à nous) à proportion de la structure des organes ; & cette structure est caractérisée dans les semences qui contiennent les principes de la vie plus prochainement que toute autre partie de la matière. Il est donc vrai que le sentiment , les passions , la perception des objets , des idées , leur formation , leur comparaison , l'acquiescement ou la volonté sont des facultés organiques , dépendantes d'une disposition plus ou moins excellente des parties de l'animal. *„ Voyez dissertations médicales sur divers sujets importants. Imprimées à Amsterdam en 1740 , pag. 254.*

•iproquement & de proche en proche les impressions, les oscillations, les secousses qui lui sont données; dans un tel composé, dis-je, il n'est point surprenant que le moindre mouvement se propage avec célérité, & que les ébranlemens excités dans les parties les plus éloignées ne se fassent très promptement sentir dans le cerveau que son tissu délicat rend susceptible d'être très aisément modifié lui-même. L'air, le feu & l'eau, ces agens si mobiles, circulent continuellement dans les fibres & les nerfs qu'ils pénètrent & contribuent, sans doute, à la promptitude incroyable avec laquelle le cerveau est averti de ce qui se passe aux extrémités du corps.

MALGRÉ la grande mobilité dont son organisation rend l'homme susceptible; quoique des causes tant intérieures qu'extérieures agissent continuellement sur lui; il ne sent pas toujours d'une manière distincte ou marquée les impressions qui se font sur ses organes, il ne les sent que lorsqu'elles ont produit un changement ou quelque secousse dans son cerveau. C'est ainsi que, quoique l'air nous environne de toutes parts, nous ne sentons son action que lorsqu'il est modifié de façon à frapper avec assez de force nos organes & notre peau pour que notre cerveau soit averti de sa présence. C'est ainsi que dans un sommeil profond & tranquille, qui n'est troublé par aucun rêve, l'homme cesse de sentir: enfin c'est ainsi que malgré les mouvemens continuels qui se font dans la machine humaine, l'homme paroît ne rien sentir, lorsque tous ces mouvemens se font dans un ordre convenable; il ne s'apperçoit pas de l'état de santé, mais il s'apperçoit de l'état de douleur ou de

maladie, parce que dans l'un son cerveau n'est point trop vivement remué, au lieu que dans l'autre ses nerfs éprouvent des contractions, des secousses, des mouvemens violens & désordonnés qui l'avertissent que quelque cause agit fortement sur eux, & d'une façon peu analogue à leur nature habituelle; voilà ce qui constitue la façon d'être que nous nommons *douleur*.

D'un autre côté il arrive quelquefois que des objets extérieurs produisent des changemens très considérables sur notre corps, sans que nous nous en apercevions au moment où ils se font. Souvent dans la chaleur d'un combat un soldat ne s'aperçoit point d'une blessure dangereuse, parce qu'alors les mouvemens impétueux, multipliés & rapides dont son cerveau est assailli, l'empêchent de distinguer les changemens particuliers qui se font dans une partie de son corps. Enfin lorsqu'un grand nombre de causes agissent à la fois & trop vivement sur l'homme, il succombe, il tombe en défaillance, il perd la connoissance, il est privé du sentiment.

EN général le sentiment n'a lieu que lorsque le cerveau peut distinguer les impressions faites sur les organes; c'est la secousse distincte, ou la modification marquée qu'il éprouve, qui constitue la *conscience*. (33) D'où l'on voit que le

(33) Selon le Dr. Clarke, „ la conscience est l'acte
 „ réfléchi par le moyen duquel je sçais que je pense,
 „ & que mes pensées ou mes actions sont à moi
 „ & non pas à un autre “ *V. sa lettre contre Dodwel.*

sentiment est une façon d'être ou changement marqué produit dans notre cerveau à l'occasion des impulsions que nos organes reçoivent, soit de la part des causes extérieures soit de la part des causes intérieures qui les modifient d'une façon durable ou momentanée. En effet sans qu'aucun objet extérieur vienne remuer les organes de l'homme il se sent lui-même, il a la conscience des changemens qui s'opèrent en lui, son cerveau est alors modifié, ou bien il se renouvelle des modifications antérieures. N'en soyons point étonnés ; dans une machine aussi compliquée que le corps humain, dont les parties sont cependant toutes contigues au cerveau, celui-ci doit être nécessairement averti des chocs, des embarras, des changemens qui surviennent dans un tout, dont les parties sensibles de la nature sont dans une action & une réaction continuelles & viennent toutes se concentrer en lui.

LORSQU'UN homme éprouve les douleurs de la goutte, il a la conscience, c'est-à-dire, il sent intérieurement qu'il se fait en lui des changemens très marqués, sans qu'aucune cause extérieure agisse immédiatement sur lui ; cependant en remontant à la vraie source de ces changemens, nous trouverons que ce sont des causes extérieures qui les produisent, tels que l'organisation & le tempérament reçus de nos parens, certains alimens, & mille causes inappréciables & légères qui, en s'amassant peu-à-peu produisent l'humeur de la goutte, dont l'effet est de se faire sentir très vivement. La douleur de la goutte fait naître dans le cerveau une idée ou une modification qu'il a le pouvoir de se

se représenter ou de réitérer en lui , même lorsqu'il n'a plus la goutte : son cerveau par une série de mouvemens se remet alors dans un état analogue à celui où il étoit , quand il éprouvoit réellement cette douleur , il n'en auroit aucune idée si jamais il ne l'avoit sentie.

L'ON appelle *sens* les organes visibles de notre corps par l'intermede desquels le cerveau est modifié. On donne différens noms aux modifications qu'il reçoit. Les noms de *sensations*, de *perceptions*, d'*idées* ne désignent que des changemens produits dans l'organe intérieur à l'occasion des impressions que font sur les organes extérieurs les corps qui agissent sur eux. Ces changemens considérés en eux-mêmes se nomment *sensations* ; ils se nomment *perceptions* dès que l'organe intérieur les apperçoit ou en est averti ; ils se nomment *idées* lorsque l'organe intérieur rapporte ces changemens à l'objet qui les a produits.

TOUTE *sensation* n'est donc qu'une secousse donnée à nos organes ; toute *perception* est cette secousse propagée jusqu'au cerveau ; toute *idée* est l'image de l'objet à qui la sensation & la perception sont dues. D'où l'on voit que si nos sens ne sont remués, nous ne pouvons avoir ni sensations, ni perceptions, ni idées ; comme nous aurons occasion de le prouver à ceux qui pourroient encore douter d'une vérité si frappante.

C'EST la grande mobilité dont l'organisation de l'homme le rend capable qui le distingue des autres êtres que nous nommons insensibles & inanimés ; ce sont les différens degrés de mobilité dont l'organisation particulière des individus

de notre espèce les rend susceptibles , qui mettent entre eux des différences infinies & des variétés incroyables tant pour les facultés corporelles que pour celles qu'on nomme *mentales* ou *intellectuelles*. De cette mobilité plus ou moins grande résulte l'esprit, la sensibilité, l'imagination, le goût, &c. Mais suivons pour le présent les opérations de nos sens, & voyons la manière dont les objets extérieurs agissent sur eux & les modifient ; nous examinerons ensuite la réaction de l'organe intérieur.

LES yeux sont des organes très mobiles & très délicats, par le moyen desquels nous éprouvons la sensation de la lumière ou de la couleur, qui donne au cerveau une perception distincte, à la suite de laquelle le corps lumineux ou coloré fait naître en nous une idée. Dès que j'ouvre ma paupière, ma rétine est affectée d'une façon particulière, il s'excite dans la liqueur, des fibres & des nerfs dont mes yeux sont composés, des ébranlemens, qui se communiquent au cerveau & y peignent l'image du corps qui agit sur nos yeux ; par là nous avons l'idée de la couleur de ce corps, de sa grandeur, de sa forme, de sa distance, & c'est ainsi que s'explique le mécanisme de *la vue*.

LA mobilité & l'élasticité dont les fibres & les nerfs qui forment le tissu de la peau la rendent susceptible, fait que cette enveloppe du corps humain appliquée à un autre corps en est très promptement affectée ; ainsi elle avertit le cerveau de sa présence, de son étendue, de son aspérité ou de son égalité, de sa pesanteur, &c. qualités qui lui donnent des perceptions dif

tinctes , & qui font naître en lui des idées diverses ; c'est là ce qui constitue *le toucher*.

LA délicatesse de la membrane qui tapisse l'intérieur des narines la rend susceptible d'être irritée , même par les corpuscules invisibles & impalpables qui émanent des corps odorans , & qui portent des sensations , des perceptions , des idées au cerveau ; c'est là ce qui constitue le sens de *l'odorat*.

LA bouche , étant remplie de houpes nerveuses sensibles , mobiles , irritables , qui contiennent des sucs propres à dissoudre les substances salines , est très promptement affectée par les alimens qui y passent , & transmet au cerveau les impressions qu'elle a reçues ; c'est de ce mécanisme que résulte le *goût*.

ENFIN l'oreille , que sa conformation rend propre à recevoir les différentes impressions de l'air diversement modifié , communique au cerveau des ébranlemens ou des sensations qui font naître la perception des sons & l'idée des corps sonores ; voilà ce qui constitue *l'ouïe*.

TELLES sont les seules voies par lesquelles nous recevons des sensations , des perceptions , des idées. Ces modifications successives de notre cerveau , sont des effets produits par les objets qui remuent nos sens , deviennent des causes elles-mêmes , & produisent dans l'ame de nouvelles modifications , que l'on nomme *pensées* , *réflexions* , *mémoire* , *imagination* , *jugemens* , *volontés* , *actions* , & qui toutes ont la sensation pour base.

POUR me faire une notion précise de la *pensée* , il faut examiner pied-à-pied ce qui se passe en moi à la présence d'un objet quelconque.

Supposons pour un moment que cet objet soit une pêche ; ce fruit fait d'abord sur mes yeux deux impressions différentes ; c'est-à-dire , y produit deux modifications qui se transmettent jusqu'au cerveau ; à cette occasion celui-ci éprouve deux nouvelles façons d'être ou perceptions que je désigne sous les noms de *couleur* & de *rondeur* ; en conséquence j'ai l'idée d'un corps rond & coloré. En portant la main à ce fruit j'y applique l'organe du toucher ; aussitôt ma main éprouve trois nouvelles impressions que je désigne sous les noms de *mollese* de *fraicheur* , de *pesanteur* , d'où résultent trois nouvelles perceptions dans le cerveau & trois nouvelles idées. Si j'approche ce fruit de l'organe de l'odorat , celui-ci éprouve une nouvelle modification , qui transmet au cerveau une nouvelle perception & une nouvelle idée que l'on appelle *odeur*. Enfin si je porte ce fruit à ma bouche , l'organe du goût est affecté d'une manière nouvelle , suivie d'une perception qui fait naître en moi l'idée de la *saveur*. En réunissant toutes ces impressions ou modifications différentes de mes organes transmises à mon cerveau , c'est-à-dire , en combinant toutes les sensations , les perceptions & les idées que j'ai reçues , j'ai l'idée d'un tout que je désigne sous le nom de *pêche* , dont ma pensée peut s'occuper ou dont j'ai une notion. (34)

(34) Ce qui vient d'être dit prouve que la pensée a un commencement , une durée , une fin ; ou bien une génération , une succession , une dissolution , comme tous les autres modes de la matière ; comme eux la

Ce qui vient d'être dit suffit pour nous montrer la génération des sensations, des perceptions & des idées & leur association ou liaison dans le cerveau : on voit que ces différentes modifications ne sont que des suites des impulsions successives que nos organes extérieurs transmettent à notre organe intérieur, qui jouit de ce que nous appelons la *faculté de penser*, c'est-à-dire, d'appercevoir en lui-même ou de sentir les différentes modifications ou idées qu'il a reçues, de les combiner & de les séparer, de les étendre & de les restreindre, de les comparer, de les renouveler, &c. D'où l'on voit que la pensée n'est que la perception des modifications que notre cerveau a reçues de la part des objets extérieurs, ou qu'il se donne à lui-même.

EN effet, non seulement notre organe intérieur apperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors, mais encore il a le pouvoir de se mo-

pensée est excitée, déterminée, accrue, divisée, composée, simplifiée, &c. Cependant si l'Ame, ou le principe qui pense, est indivisible, comment cette âme peut-elle penser successivement; diviser, abstraire, combiner, étendre ses idées, les retenir & les perdre, avoir de la mémoire & oublier? Comment cesse-t-elle de penser? Si les formes paraissent divisibles dans la matière, ce n'est qu'en la considérant par abstraction, à la façon des Géomètres, mais cette divisibilité des formes n'existe point dans la nature où il n'y a point ni atome ni forme parfaitement réguliers. Il faut donc en conclure que les formes de la matière ne sont pas moins indivisibles que la *pensée*.

diffier lui-même, & de considérer les changemens ou les mouvemens qui se passent en lui ou ses propres opérations, ce qui lui donne de nouvelles perceptions & de nouvelles idées. C'est l'exercice de ce pouvoir de se replier sur lui-même que l'on nomme *réflexion*.

D'où l'on voit que penser & réfléchir c'est sentir ou appercevoir en nous-mêmes les impressions ; les sensations, les idées que nous donnent les objets qui agissent sur nos sens, & les divers changemens que notre cerveau ou organe intérieur produit sur lui-même.

La *mémoire* est la faculté que l'organe intérieur a de renouveler en lui-même les modifications qu'il a reçues, ou de se remettre dans un état semblable à celui où l'ont mis les perceptions, les sensations, les idées que les objets extérieurs ont produites en lui, & dans l'ordre qu'il les a reçues, sans nouvelle action de la part de ces objets, ou même lorsque ces objets sont absens. Notre organe intérieur apperçoit que ces modifications sont les mêmes que celles qu'il a ci-devant éprouvées à la présence des objets aux quels il les rapporte ou les attribue. La mémoire est fidèle lorsque ces modifications sont les mêmes, elle est infidèle lorsqu'elles diffèrent de celles que l'organe a antérieurement éprouvées.

L'*imagination* n'est en nous que la faculté que le cerveau a de se modifier ou de se former des perceptions nouvelles, sur le monde de celles qu'il a reçues par l'action des objets extérieurs sur ses sens. Notre cerveau ne fait alors que combiner des idées qu'il a reçues & qu'il se rappelle, pour en former un ensemble ou un amas

de modifications qu'il n'a point vû , quoiqu'il connoisse les idées particulières ou les parties dont il compose cet ensemble idéal qui n'existe qu'en lui-même. C'est ainsi qu'il se fait les idées des Centaures , des Hyppogryphes , des Dieux & des Démon , &c. Par la mémoire notre cerveau se renouvle des sensations , des perceptions , des idées qu'il a reçues & se représente des objets qui ont vraiment remué ses organes , au lieu que par l'imagination il combine pour en faire des objets ou des tous qui n'ont point remué ses organes , quoiqu'il connoisse les élémens ou les idées dont il les compose. C'est ainsi que les hommes en combinant un grand nombre d'idées empruntées d'eux-mêmes telles que celles de justice , de sagesse , de bonté , d'intelligence , &c. sont à l'aide de l'imagination parvenus à en former un tout idéal qu'ils ont nommé la Divinité.

L'ON a donné le nom de *jugement* à la faculté qu'a le cerveau de comparer entre elles les modifications ou les idées qu'il reçoit ou qu'il a le pouvoir de réveiller en lui-même , afin d'en découvrir les rapports ou les effets.

LA *volonté* est une modification de notre cerveau par la quelle il est disposé à l'action , c'est-à-dire , à mouvoir les organes du corps de manière à se procurer ce qui le modifie d'une façon analogue à son être ou à écarter ce qui lui nuit. *Vouloir* , c'est être disposé à l'action. Les objets extérieurs ou les idées intérieures qui font naître cette disposition dans notre cerveau s'appellent *motifs* parce que ce sont les ressorts ou mobiles qui le déterminent à l'action , c'est-à-dire , à mettre en jeu les organes du corps.

Ainsi les *actions volontaires* sont des mouvemens du corps déterminés par les modifications du cerveau. La vue d'un fruit modifie mon cerveau d'une façon qui le dispose à faire mouvoir mon bras pour cueillir le fruit que j'ai vu & le porter à ma bouche.

TOUTES les modifications que reçoit l'organe intérieur ou le cerveau ; toutes les sensations, perceptions & idées que les objets qui remuent les sens lui donnent ou qu'il renouvelle en lui-même, sont agréables ou désagréables, sont favorables ou nuisibles à notre façon d'être habituelle ou passagère, & disposent l'organe intérieur à agir, ce qu'il fait en raison de sa propre énergie, qui n'est point la même dans tous les êtres de l'espèce humaine, & qui dépend de leurs tempéramens. De là naissent les *passions* plus ou moins fortes, qui ne sont que des mouvemens de la volonté déterminée par les objets qui la remuent en raison composée de l'analogie ou de la discordance qui se trouvent entre eux & notre propre façon d'être, & de la force de notre tempérament. D'où l'on voit que les passions sont des façons d'être ou des modifications de l'organe intérieur, attiré ou repoussé par les objets, & qui, par conséquent, est soumis à sa manière aux loix physiques de l'attraction & de la répulsion.

LA faculté d'appercevoir ou d'être modifié tant par les objets extérieurs que par lui-même, dont notre origine intérieur jouit, se désigne quelque fois sous le nom d'*entendement*. L'on a donné le nom d'*intelligence* à l'assemblage des facultés diverses dont cet organe est susceptible, On donne le nom de *raison* à une façon dé-

terminée dont il exerce ses facultés. L'on nomme *esprit*, *sagesse*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, &c. des dispositions ou des modifications constantes ou passagères de l'organe intérieur qui fait agir les êtres de l'espèce humaine.

EN un mot, comme nous aurons bientôt occasion de le prouver, toutes les facultés intellectuelles, c'est-à-dire, toutes les façons d'agir que l'on attribue à l'ame, se réduisent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui est visiblement en nous le siege du sentiment, & le principe de toutes nos actions. Ces modifications sont dues aux objets qui frappent nos sens, dont les impulsions se transmettent au cerveau, ou bien aux idées que ces objets y ont fait naître & qu'il a le pouvoir de reproduire; celui-ci se met donc à son tour, réagit sur lui-même & met en jeu les organes qui viennent se concentrer en lui, ou qui plutôt ne sont qu'une extension de sa propre substance. C'est ainsi que les mouvemens cachés de l'organe intérieur se rendent sensibles au dehors par des signes visibles. Le cerveau, affecté par une modification que nous nommons la *crainte*, excite un tremblement dans les membres, & répand la pâleur sur le visage. Ce cerveau affecté d'un sentiment de douleur fait sortir des larmes de nos yeux; même sans qu'aucun objet le remue; une idée qu'il se retrace fortement suffit pour qu'il éprouve des modifications très vives qui influent visiblement sur toute la machine.

EN tout cela nous ne voyons qu'une même substance qui agit diversement dans ses différentes parties. Si l'on se plaint que ce mécanisme ne

fuffit pas pour expliquer le principe des mouvemens ou des facultés de notre ame, nous dirons qu'elle est dans le même cas que tous les corps de la nature dans lesquels les mouvemens les plus simples ; les phénomènes les plus ordinaires ; les façons d'agir les plus communes font des mystères inexplicables ; dont jamais nous ne conoîtrons les premiers principes. En effet comment nous flatterons-nous de connoître le vrai principe de la gravité en vertu de laquelle une pierre tombe ? Connoissons-nous le mécanisme qui produit l'attraction dans quelques substances & la répulsion dans d'autres ? Sommes-nous en état d'expliquer la communication du mouvement d'un corps à un autre ? D'ailleurs les difficultés que nous avons sur la maniere dont l'ame agit seront-elles levées en la faisant un *être spirituel* dont nous n'avons aucune idée , & qui par conséquent doit dérouter toutes les notions que nous pourrions nous en former ? Qu'il nous fuffise donc de sçavoir que l'ame se meut & qu'elle se modifie par les causes matérielles qui agissent sur elle. D'où nous sommes autorisés à conclure que toutes ses opérations & ses facultés prouvent qu'elle est matérielle.





CHAPITRE IX.

*De la diversité des facultés intellectuelles ;
elles dépendent de causes physiques ainsi
que leurs qualités morales. Principes
naturels de la Sociabilité , de la
Morale & de la Politique.*

LA nature est forcée de diversifier tous ses ouvrages ; des matières élémentaires différentes pour l'essence doivent former des êtres différens par leurs combinaisons & leurs propriétés, par leurs façons d'être & d'agir. Il n'est point, & il ne peut y avoir dans la nature deux êtres & deux combinaisons qui soient mathématiquement & rigoureusement les mêmes, vû que le lieu, les circonstances, les rapports, les proportions, les modifications n'étant jamais exactement semblables, les êtres qui en résultent ne peuvent point avoir entre eux une ressemblance parfaite, & leurs façons d'agir doivent différer en quelque chose lors même que nous croyons trouver entre elles la plus grande conformité. (35)

EN conséquence de ce principe, que tout conspire à nous prouver, il n'est pas deux individus de l'espèce humaine qui aient les mêmes traits,

(35) Voyez ce qui a été dit à la fin du chapitre. V.
Tome, I.

qui sentent précisément de la même manière, qui pensent d'une façon conforme, qui voyent les choses des mêmes yeux, qui aient les mêmes idées ni par conséquent le même système de conduite. Les organes visibles des hommes, ainsi que leurs organes cachés, ont bien une analogie ou des points généraux de ressemblance & de conformité qui font qu'ils paraissent en gros affectés de la même manière par de certaines causes, mais leurs différences sont infinies dans les détails. Les âmes humaines peuvent être comparées à des instrumens dont les cordes, déjà diverses par elles-mêmes ou par les matières dont elles ont été tissées, sont encore montées sur des tons différens : frappée par une même impulsion chaque corde rend le son qui lui est propre, c'est-à-dire qui dépend de son tissu, de sa tension, de sa grosseur, de l'état momentané où la met l'air qui l'environne, &c. C'est là ce qui produit le spectacle si varié que nous offre le monde moral; c'est de là que résulte cette diversité si frappante que nous trouvons entre les esprits, les facultés, les passions, les énergies, les goûts, les imaginations, les idées, les opinions des hommes; cette diversité est aussi grande que celles de leurs forces physiques, & dépend comme elles de leurs tempéramens, aussi variés que leurs physionomies : de cette diversité résulte l'action & la réaction continuelle qui fait la vie du monde moral; de cette discordance résulte l'harmonie qui maintient & conserve la race humaine.

LA diversité qui se trouve entre les individus de l'espèce humaine met entre eux de l'inégalité, & cette inégalité fait le soutien de la société. Si

tous les hommes étoient les mêmes pour les forces du corps & pour les talens de l'esprit, ils n'auroient aucun besoin les uns des autres : c'est la diversité de leurs facultés & l'inégalité qu'elles mettent entre eux qui rendent les mortels nécessaires les uns aux autres, sans cela ils vivroient isolés. D'où l'on voit que cette inégalité, dont souvent nous nous plaignons à tort, & l'impossibilité où chacun de nous se trouve de travailler efficacement tout seul à se conserver & à se procurer le bien-être, nous mettent dans l'heureuse nécessité de nous associer, de dépendre de nos semblables, de mériter leurs secours, de les rendre favorables à nos vues, de les attirer à nous pour écarter par des efforts communs ce qui pourroit troubler l'ordre dans notre machine. En conséquence de la diversité des hommes & de leur inégalité, le foible est forcé de se mettre sous la sauve-garde du plus fort ; c'est elle qui oblige celui-ci à recourir aux lumières, aux talens, à l'industrie du plus foible, lorsqu'il les juge utiles pour lui-même ; cette inégalité naturelle fait que les nations distinguent les citoyens qui leur rendent des services, & en raison de leurs besoins, honorent & récompensent les personnes dont les lumières, les bienfaits, les secours & les vertus leur procurent des avantages réels ou imaginaires, des plaisirs, des sensations agréables en tout genre ; c'est par elle que le génie prend de l'ascendant sur les hommes & force des peuples entiers à reconnoître son pouvoir. Ainsi la diversité & l'inégalité des facultés tant corporelles que mentales ; ou intellectuelles rendent l'homme nécessaire à l'homme, le rendent sociable, & lui prouvent évidemment la nécessité de la morale.

D'APRÈS la diversité de leurs facultés les êtres de notre espèce se partagent en différentes classes suivant les effets qu'ils produisent, & suivant les différentes qualités que l'on remarque en eux, qui découlent des propriétés individuelles de leurs âmes ou des modifications particulières de leur cerveau. C'est ainsi que l'esprit, la sensibilité, l'imagination, les talens, &c. mettent des différences infinies entre les hommes. C'est ainsi que les uns sont apellés *bons* & les autres *méchans*; *vertueux* & *vicieux*, *sçavans* & *ignorans*. *raisonnables* ou *déraisonnables*, &c.

SI nous examinons toutes les différentes facultés attribuées à l'âme, nous verrons que comme celles du corps, elles sont dues à des causes physiques, auxquelles il sera facile de remonter. Nous trouverons que les forces de l'âme sont les mêmes que celles du corps, ou dépendent toujours de son organisation, de ses propriétés particulières & des modifications constantes ou momentanées qu'il éprouve, en un mot du tempérament.

LE *tempérament* dans chaque homme est l'état habituel où se trouvent les fluides & les solides dont son corps est composé. Les tempéramens varient en raison des élémens ou matières qui dominent dans chaque individu, & des différentes combinaisons & modifications que ces matières, diverses par elles-mêmes, éprouvent dans sa machine. C'est ainsi que chez les uns le sang abonde, la bile dans les autres, le flegme dans quelques-uns, &c.

C'EST de la nature, c'est de nos parens, c'est des causes qui sans cesse & depuis le premier moment de notre existence nous ont modifiés, que nous avons reçu notre tempérament. C'est dans

le sein de sa Mère que chacun de nous a puisé les matieres qui influeront toute la vie sur ses facultés intellectuelles , sur son énergie , sur ses passions , sur sa conduite. La nourriture que nous prenons , la qualité de l'air que nous respirons , le climat que nous habitons , l'éducation que nous recevons , les idées qu'on nous présente & les opinions qu'on nous donne , modifient ce tempérament : & comme ces circonstances ne peuvent jamais être rigoureusement les mêmes en tout point pour deux hommes , il n'est pas surprenant qu'il y ait entre eux une si grande diversité , ou qu'il y ait autant de tempéramens différens qu'il y a d'individus de l'espece humaine.

A I N S I quoique les hommes aient entre eux une ressemblance générale , ils diffèrent essentiellement tant par le tissu & l'arrangement des fibres & des nerfs , que par la nature , la qualité , la quantité des matieres qui mettent ces fibres en jeu & leur impriment des mouvemens. Un homme , déjà différent d'un autre homme par la texture & la disposition de ses fibres , le devient encore plus lorsqu'il prend des alimens nourrissans , lorsqu'il boit du vin , lorsqu'il fait de l'exercice , tandis que l'autre qui ne boira que de l'eau , ne prendra que des nourritures peu succulentes , languira dans l'inertie & l'oisiveté.

T O U T E S ces causes influent nécessairement sur l'esprit , sur les passions , sur les volontés , en un mot sur ce qu'on appelle les facultés intellectuelles. C'est ainsi que nous voyons qu'un homme sanguin est communément spirituel , emporté , voluptueux , entreprenant , tandis qu'un homme flegmatique est d'une conception , lente & difficile à émouvoir , est d'une imagination peu vi-

ve, est pusillanime & incapable de vouloir fortement.

Si l'on consultoit l'expérience au lieu du préjugé, la médecine fourniroit à la morale la clef du cœur humain, & en guérissant le corps elle feroit quelquefois assurée de guérir l'esprit. En faisant de notre ame une substance *spirituelle* on se contente de lui administrer des remèdes spirituels qui n'influent point sur le tempérament ou qui ne font que lui nuire. Le dogme de la spiritualité de l'ame a fait de la morale une science conjecturale, qui ne nous fait nullement connoître les vrais mobiles que l'on doit employer pour agir sur les hommes. Aidés de l'expérience, si nous connoissions les élémens qui font la base du tempérament d'un homme ou du plus grand nombre des individus dont un peuple est composé, nous saurions ce qui leur convient, les loix qui leur sont nécessaires, les institutions qui leur sont utiles. En un mot la morale & la politique pourroient retirer du *Matérialisme* des avantages que le dogme de la spiritualité ne leur fournira jamais, & auxquels il les empêche même de songer. L'homme sera toujours un mystère pour ceux qui s'obstineront à le voir avec les yeux prévenus de la Théologie, ou qui attribueront ses actions à un principe dont jamais ils ne peuvent avoir d'idées. Lorsque nous voudrons connoître l'homme, tâchons donc de découvrir les matières qui entrent dans sa combinaison & qui constituent son tempérament; ces découvertes serviront à nous faire deviner la nature & la qualité de ses passions & de ses penchans, & pressentir la conduite dans des occasions données, elles nous indiqueront les remèdes que nous pourrions em-

ployer avec succès pour corriger les défauts d'une organisation vicieuse ou d'un tempérament aussi nuisible à la société qu'à celui qui le possède.

EN effet il n'est point douteux que le tempérament de l'homme ne puisse être corrigé, altéré, modifié par des causes aussi physiques que celles qui le constituent; chacun de nous peut en quelque sorte se faire un tempérament; un homme d'un tempérament sanguin, en prenant des nourritures moins succulentes ou en moindre quantité, en s'abstenant de liqueurs fortes &c. peut parvenir à corriger la nature, la qualité, la quantité du mouvement du fluide qui domine en lui. Un bilieux ou un mélancolique peut à l'aide de quelques remèdes diminuer la masse de ce fluide, & corriger le vice de son humeur à l'aide de l'exercice, de la dissipation, de la gaieté qui résulte du mouvement. Un Européen transplanté dans l'Indostan deviendra peu-à-peu un homme tout différent pour l'humeur, pour les idées, pour le tempérament & le caractère.

QUOIQUE l'on ait peu fait d'expériences pour connoître ce qui constitue les tempéramens des hommes, on en auroit déjà un nombre suffisant si l'on daignoit en faire usage. Il paroît en général que le principe igné, que les chimistes ont désigné sous le nom de *phlogistique* ou de *matière inflammable*, est celui qui dans l'homme lui donne le plus de vie & d'énergie, qui procure le plus de ressort, de mobilité, d'activité à ses fibres, de tension à ses nerfs, de rapidité à ses fluides. De ces causes matérielles nous voyons communément résulter les dispositions ou facultés que nous nommons sensibilité, esprit, imagination, génie, vivacité, &c. qui donnent le ton aux passions, aux

Volontés, aux actions morales des hommes. Dans ce sens c'est avec assez de justesse que l'on se sert des expressions de *chaleur d'ame*, d'imagination *ardente*, de *feu du génie*, &c. (36)

C'EST ce feu, répandu en doses différentes, dans les êtres de notre espèce, qui leur donne le mouvement, l'activité, la chaleur animale & qui, pour ainsi dire, les rend plus ou moins vivans. Ce feu si mobile & si subtil, se dissipe avec facilité, & pour lors il demande à être rétabli à l'aide des alimens qui le contiennent, & qui par là se trouvent propres à remonter notre machine, à réchauffer le cerveau, à lui rendre l'activité nécessaire pour remplir les fonctions que l'on nomme intellectuelles. C'est ce feu contenu dans le vin & dans les liqueurs fortes qui donne aux hommes les plus engourdis une vivacité dont sans lui ils seroient incapables, & qui pousse les lâches même au combat. C'est ce feu qui trop abondant en nous dans certaines maladies nous jette dans le délire, & qui trop foible dans d'autres nous plonge dans l'affaiblissement. Enfin c'est ce feu qui diminue dans la vieillesse & qui se dissipe totalement à la mort. (37)

(36) Je serois assez tenté de croire que ce que les Médecins nomment le *fluide nerveux* ou cette matière si mobile qui avertit si promptement le cerveau de tout ce qui se passe en nous, n'est autre chose que la matière électrique & que c'est la différence de ses doses ou proportions qui est une des principales causes de la diversité des hommes & de leurs facultés.

(37) Si nous voulons être de bonne foi nous trouverons que c'est la chaleur qui est le principe de la vie,

Si nous examinons d'après nos principes les facultés intellectuelles des hommes ou leurs qualités morales, nous demeurerons convaincus qu'elles sont dues à des causes matérielles qui influent sur leur organisation particulière d'une façon plus ou moins durable & marquée. Mais d'où vient cette organisation, si non des parens desquels nous recevons les élémens d'une machine nécessairement analogue à la leur; D'où vient le plus ou le moins de matiere ignée ou de chaleur vivifiante qui décide de nos qualités mentales? C'est de la Mère qui nous a porté dans son sein, qui nous a communiqué une portion du feu dont elle fut animée elle-même, & qui avec son sang circuloit dans ses veines. C'est des alimens qui nous ont nourris, c'est du climat où nous vivons, c'est de l'atmosphère qui nous entoure; toutes ces causes influent sur nos fluides & nos solides & décident de nos dispositions naturelles. En examinant ces dispositions, d'où dépendent nos facultés, nous les trouverons toujours corporelles & matérielles.

La première de ces dispositions est la *sensibilité* physique de laquelle nous verrons découler toutes nos autres qualités intellectuelles ou morales. Sentir, comme on l'a dit, c'est être remué & avoir la conscience des changemens qui s'opèrent en nous. Avoir de la sensibilité n'est donc autre

C'est à l'aide de la chaleur que les êtres passent de l'inaction au mouvement, du repos à la fermentation, de l'état inanimé à celui de la vie : nous en avons la preuve dans l'œuf que la chaleur fait éclore ; en un mot point de génération sans chaleur.

chose qu'être conformé de manière à sentir très promptement & très vivement les impressions des objets qui agissent sur nous. Une ame sensible n'est donc que le cerveau d'un homme disposé de manière à recevoir avec facilité les mouvemens qui lui sont communiqués. C'est ainsi que nous appellons *sensible* celui que la vue d'un malheureux ou le récit d'une catastrophe, ou l'idée d'un spectacle affligeant touchent assez vivement pour répandre des larmes, signe auquel nous reconnoissons les effets d'un grand trouble dans la machine humaine. Nous disons d'un homme en qui les sons de la musique excitent un grand plaisir ou produisent des effets très marqués, qu'il a *l'oreille sensible*. Enfin nous disons d'un homme dans lequel, l'éloquence, les beautés des arts, tous les objets qui le frappent excitent des mouvemens très vifs, qu'il a *l'ame sensible*. (38)

L'ESPRIT est une suite de cette sensibilité physique. En effet nous appellons *esprit* une facilité que quelques êtres de notre espèce ont de saisir avec promptitude l'ensemble & les différens rapports des objets. Nous appellons *Génie* la facilité de saisir cet ensemble & ces rapports dans les ob-

(38) On voit que la compassion dépend de la sensibilité physique qui n'est jamais la même dans tous les hommes ; on a donc eu tort de faire de la compassion la source de nos idées de morale & des sentimens que nous éprouvons pour nos semblables. Non seulement tous les hommes ne sont point sensibles, mais encore il y en a beaucoup en qui la sensibilité n'a point été développée. Tels sont les Princes, les grands, les riches, &c.

jets vastes, utiles, difficiles à connoître. L'esprit peut être comparé à une vue perçante qui aperçoit les choses promptement; le génie est une vue qui saisit d'un coup d'œil tous les points d'un horizon étendu. L'esprit juste est celui qui aperçoit les objets & les rapports tels qu'ils sont: l'esprit faux est celui qui ne saisit que de faux rapports, ce qui vient de quelque vice dans l'organisation. L'esprit juste est une faculté qui ressemble à l'adresse dans la main.

L'IMAGINATION étant la facilité de combiner avec promptitude des idées ou des images; elle consiste dans le pouvoir de reproduire aisément les modifications de notre cerveau & de les lier ensemble ou de les attacher à des objets auxquels elles conviennent: c'est alors que l'imagination nous plaît, c'est alors que nous approuvons ses fictions, & qu'elle embellit la nature & la vérité; nous la blâmons au contraire lorsqu'elle nous peint des phantômes désagréables ou lorsqu'elle combine des idées qui ne sont point faites pour s'affocier. C'est ainsi que la poésie, faite pour rendre la nature plus touchante, nous plaît quand elle orne les objets qu'elle nous offre de toutes les beautés qui peuvent leur convenir, elle en fait alors des êtres idéaux; mais qui nous remuent agréablement & nous pardonnons à l'illusion qu'on nous fait en faveur du plaisir qu'on nous cause. Les hideuses chimères de la superstition nous déplaisent, parce qu'elles ne sont que les produits d'une imagination malade qui ne réveille en nous que des idées affligeantes.

L'IMAGINATION, quand elle s'égare, produit le fanatisme, les terreurs religieuses, le zèle inconsidéré, des phrénésies, les grands crimes.

L'imagination réglée produit l'enthousiasme pour les choses utiles, la passion forte pour la vertu, l'amour de la patrie, le chaleur de l'amitié, en un mot elle donne de l'énergie & de la vivacité à tous nos sentimens ; ceux qui sont privés d'imagination sont communément des hommes en qui le flegme éteint le feu sacré qui est en nous le principe de la mobilité, de la chaleur du sentiment, & qui vivifie toutes nos facultés intellectuelles. Il faut de l'enthousiasme pour les grandes vertus ainsi que pour les grands crimes. L'enthousiasme met notre cerveau ou notre ame dans un état semblable à celui de l'ivresse ; l'un & l'autre excitent en nous des mouvemens rapides que les hommes approuvent quand il en résulte du bien & qu'ils nomment *folie*, *délire*, *crime* ou *fièvre* quand il en résulte du désordre.

L'ESPRIT n'est juste, il n'est capable de juger sainement des choses ; l'imagination n'est réglée que lorsque l'organisation est disposée de manière à remplir ses fonctions avec précision. A chaque instant de sa vie l'homme fait des expériences ; chaque sensation qu'il éprouve est un fait qui consigne dans son cerveau une idée, que sa mémoire lui rappelle avec plus ou moins d'exactitude ou de fidélité ; ces faits se lient, ces idées s'associent, & leur chaîne constitue l'*expérience* & la *science*. Sçavoir, c'est être assuré par des expériences répétées & faites avec précision, des idées, des sensations, des effets qu'un objet peut produire sur nous-mêmes ou sur les autres. Toute science ne peut être fondée que sur la vérité, & la vérité elle-même ne se fonde que sur le rapport constant & fidèle de nos sens. Ainsi la *vérité* est la conformité ou la convenance perpétuelle que nos sens

Bien constitués nous montrent , à l'aide de l'expérience , entre les objets que nous connoissons & les qualités que nous leur attribuons. En un mot la vérité est l'association juste & précise de nos idées. Mais comment sans expérience s'assurer de la justesse de cette association ; & si l'on ne réitère ces expériences , comment les constater ? Enfin si nos sens sont viciés , comment s'en rapporter aux expériences ou faits qu'ils consignent dans notre cerveau ? C'est par des expériences multipliées , diversifiées , répétées , qu'on pourra rectifier les défauts des premières.

Nous sommes dans l'erreur toutes les fois que des organes déjà peu sains par leur nature , ou viciés par les modifications durables ou passagères qu'ils éprouvent , nous mettent hors d'état de bien juger les objets. *L'erreur* consiste dans une association fautive des idées , par laquelle nous attribuons aux objets des qualités qu'ils n'ont pas. Nous sommes dans l'erreur , lorsque nous supposons comme existans des êtres qui n'existent point , ou lorsque nous associons l'idée de bonheur à des objets capables de nous nuire , soit immédiatement , soit par des conséquences éloignées que nous sommes incapables de pressentir.

MAIS comment pressentir des effets que nous n'avons point encore éprouvés ? C'est encore à l'aide de l'expérience. Nous sçavons par son secours que des causes analogues ou semblables produisent des effets analogues & semblables ; la mémoire , en nous rappelant les effets que nous avons éprouvés , nous met à portée de juger de ceux que nous pouvons attendre soit des mêmes causes soit des causes qui ont du rapport avec celles qui ont agi sur nous. D'où l'on voit que la *pruden-*

et, la *prévoyance* sont des facultés qui sont dues à l'expérience. J'ai senti que le feu excitoit dans mes organes une sensation douloureuse, cette expérience suffit pour me faire pressentir que le feu appliqué à quelques-uns de mes organes y excitera par la suite la même sensation. J'ai éprouvé qu'une action de ma part excitoit la haine ou le mépris des autres, cette expérience me fait pressentir que toutes les fois que j'agirai de la sorte je serai haï ou méprisé.

La faculté que nous avons de faire des expériences, de nous les rappeler, de pressentir les effets, afin d'écarter ceux qui peuvent nous nuire ou de nous procurer ceux qui sont utiles à la conservation de notre être & à sa félicité, seul but de toutes nos actions soit corporelles soit mentales, constitue ce qu'en un mot on désigne sous le nom de *raison*. Le sentiment, notre nature, notre tempérament peuvent nous égarer & nous tromper, mais l'expérience & la réflexion nous remettent dans le bon chemin, & nous apprennent ce qui peut véritablement nous conduire au bonheur. D'où l'on voit que la raison est notre nature modifiée par l'expérience, le jugement & la réflexion : elle suppose un tempérament modéré, un esprit juste, une imagination réglée, la connoissance de la vérité fondée sur des expériences sûres, enfin de la prudence & de la prévoyance; ce qui nous prouve que, quoiqu'on nous répète tous les jours que l'homme est *un être raisonnable*, il n'y a qu'un très petit nombre d'individus de l'espèce humaine qui jouissent réellement de la raison ou qui aient les dispositions & l'expérience qui la constituent.

N'EN soyons point surpris ; il est peu d'hommes en état de faire des expériences vraies ; tous apportent en naissant des organes susceptibles d'être remués ou d'amasser des expériences, mais soit par le vice de leur organisation , soit par les causes qui la modifient , leurs expériences sont fausses , leurs idées sont confuses & mal associées , leurs jugemens sont erronés , leur cerveau se remplit de systèmes vicieux qui influent nécessairement sur toute leur conduite , & troublent continuellement la raison.

Nos sens , comme on a vu , sont les seuls moyens que nous ayons de connoître si nos opinions sont vraies , si notre conduite est utile pour nous-mêmes , si les effets qui en résulteront nous seront avantageux. Mais pour que nos sens nous fassent de fidèles rapports , ou portent des idées vraies au cerveau , il faut qu'ils soient sains , c'est-à-dire dans l'état requis pour maintenir notre être dans l'ordre propre à lui procurer sa conservation & sa félicité permanente. Il faut que notre cerveau soit sain lui-même ou dans l'état nécessaire pour remplir ses fonctions & pour exercer ses facultés ; il faut que la mémoire lui retrace fidèlement ses sensations ou ses idées antérieures , afin de juger ou de pressentir les effets qu'il doit espérer ou craindre des actions auxquelles sa volonté se portera. Nos organes extérieurs ou intérieurs sont-ils viciés , soit par leur conformation naturelle soit par les causes qui les modifient , nous ne sentons qu'imparfaitement & d'une façon peu distincte , nos idées sont fausses ou suspectes , nous jugeons mal , nous sommes dans une illusion ou dans une ivresse qui nous empêche de saisir les vrais rapports des choses. En un mot la mémoire est

fautive, la réflexion est nulle, l'imagination s'égaré, l'esprit nous trompe & la sensibilité de nos organes affaillis à la fois par une foule d'ébranlemens, s'oppose à la prudence, à la prévoyance & à l'exercice de la raison. D'un autre côté si la conformation de nos organes ne leur permet que de se mouvoir foiblement & avec lenteur, comme il arrive dans ceux qui sont d'un tempérament flegmatique, les expériences sont tardives & souvent infructueuses. La tortue & le papillon sont également incapables d'éviter leur destruction. L'homme stupide & l'homme ivre sont dans une égale impossibilité de parvenir à leur but.

MAIS quel est le but de l'homme dans la sphère qu'il occupe? C'est de se conserver & de rendre son existence heureuse. Il est donc important qu'il en connoisse les vrais moyens, dont sa prudence & sa raison lui enseignent à faire usage pour parvenir sûrement & constamment au but qu'il se propose. Ces moyens sont ses propres facultés, son esprit, ses talens, son industrie, ses actions déterminées par les passions dont sa nature le rend susceptible, & qui donnent plus ou moins d'activité à sa volonté. L'expérience & la raison lui montrent encore que les hommes avec lesquels il est associé lui sont nécessaires, peuvent contribuer à son bonheur, à ses plaisirs, peuvent l'aider des facultés qui leur sont propres; l'expérience lui apprend de quelle façon il peut les faire concourir à ses desseins, les déterminer à vouloir & agir en sa faveur, il voit les actions qu'ils approuvent & celles qui leur déplaisent, la conduite qui les attire & celle qui les repousse, les jugemens qu'ils en portent, les effets avantageux ou nuisibles qui résultent des différentes façons d'être & d'agir.

Toutes ces expériences lui donnent l'idée de la vertu & du vice, du juste & de l'injuste, de la bonté & de la méchanceté, de la décence & de l'indécence, de la probité & de la fourberie, &c. en un mot il apprend à juger les hommes & leurs actions, à distinguer les sentimens nécessaires qui s'excitent en eux d'après la diversité des effets qu'on leur fait éprouver.

C'EST sur la diversité nécessaire de ces effets qu'est fondée la distinction du bien & du mal, du vice & de la vertu; distinction qui, comme quelques penseurs l'ont cru, n'est point fondée sur des conventions entre les hommes, & encore bien moins sur les volontés chimériques d'un être surnaturel; mais sur les rapports éternels & invariables qui subsistent entre les êtres de l'espèce humaine vivans en société, & qui subsisteront autant que l'homme & la société. Ainsi la *vertu* est tout ce qui est vraiment & constamment utile aux êtres de l'espèce humaine vivans en société; le *vice* est tout ce qui leur est nuisible. Les plus grandes vertus sont celles qui leur procurent les avantages les plus grands & les plus durables; les plus grands vices sont ceux qui troublent plus leur tendance au bonheur & l'ordre nécessaire à la société. L'homme *vertueux* est celui dont les actions tendent constamment au bien-être de ses semblables; l'homme *vicieux* est celui dont la conduite tend au malheur de ceux avec qui il vit; d'où son propre malheur doit communément résulter. Tout ce qui nous procure à nous-mêmes un bonheur véritable & permanent est raisonnable; tout ce qui trouble notre propre félicité ou celle des êtres nécessaires à notre bonheur est insensé ou déraisonnable. Un homme qui nuit aux autres est un

méchant ; un homme qui se nuit à lui-même est un imprudent , qui ne connoît ni la raison , ni ses propres intérêts , ni la vérité.

Nos *devoirs* sont les moyens dont l'expérience & la raison nous montrent la nécessité pour parvenir à la fin que nous nous proposons : ces *devoirs* sont une suite nécessaire des rapports subsistans entre des hommes qui desirerent également le bonheur & la conservation de leur être. Lorsqu'on dit que ces *devoirs nous obligent*, cela signifie que sans prendre ces moyens , nous ne pouvons parvenir à la fin que notre nature se propose. Ainsi l'*obligation morale* est la nécessité d'employer les moyens propres à rendre heureux les êtres avec qui nous vivons , afin de les déterminer à nous rendre heureux nous-mêmes ; nos obligations envers nous-mêmes sont la nécessité de prendre les moyens sans lesquels nous ne pourrions nous conserver ni rendre notre existence solidement heureuse. La morale est , comme l'univers , fondée sur la nécessité ou sur les rapports éternels des choses.

Le *bonheur* , est une façon d'être dont nous souhaitons la durée ou dans laquelle nous voulons persévérer. Il se mesure par sa durée & sa vivacité. Le bonheur le plus grand est celui qui est le plus durable ; le bonheur passager ou de peu de durée s'appelle *plaisir* ; plus il est vif & plus il est fugitif , parce que nos sens ne sont susceptibles que d'une certaine quantité de mouvemens ; tout plaisir qui l'excède se change dès lors en *douleur* ou en une façon pénible d'exister , dont nous désirons la cessation : voilà pourquoi le plaisir & la douleur se touchent souvent de si près. Le plaisir immodéré est suivi de regrets , d'ennuis & de dé-

goûts ; le bonheur passager se convertit en un malheur durable. D'après ce principe l'on voit que l'homme qui dans chaque instant de sa durée cherche nécessairement le bonheur , doit , quand il est raisonnable , ménager ses plaisirs , se refuser tous ceux qui pourroient se changer en peine , & tâcher de se procurer le bien-être le plus permanent.

LE bonheur ne peut être le même pour tous les êtres de l'espèce humaine ; les mêmes plaisirs ne peuvent affecter également des hommes diversement conformés & modifiés. Voilà , sans doute pourquoi la plupart des moralistes ont été si peu d'accord sur les objets dans lesquels ils ont fait consister le bonheur , ainsi que sur les moyens de les obtenir. Cependant le bonheur paroît être en général un état durable ou momentané auquel nous acquiesçons , parce que nous le trouvons conforme à notre être ; cet état résulte de l'accord qui se trouve entre l'homme & les circonstances dans lesquelles la nature l'a placé ; ou si l'on veut le bonheur est la coordination de l'homme avec les causes qui agissent sur lui.

LES idées que les hommes se font du bonheur dépendent non seulement de leur tempérament ou de leur conformation particulière , mais encore des habitudes qu'ils ont contractées. *L'habitude* est dans l'homme une façon d'être , de penser & d'agir que nos organes tant extérieurs qu'intérieurs contractent par la fréquence des mêmes mouvemens , d'où résulte le pouvoir de faire ces mouvemens avec promptitude & facilité.

SI nous considérons attentivement les choses , nous trouverons que presque toute notre conduite , le système de nos actions , nos occupations ,

nos liaisons, nos études & nos amusemens, nos manieres & nos usages, nos vêtemens, nos alimens, sont des effets de l'habitude. Nous lui devons pareillement l'exercice facile de nos facultés mentales, de la pensée, du jugement, de l'esprit, de la raison, du goût, &c. C'est à l'habitude que nous devons la plupart de nos penchans, de nos desirs, de nos opinions, de nos préjugés; les fausses idées que nous nous faisons du bien-être, en un mot les erreurs dans lesquelles nous nous efforçons de nous faire tomber & de nous retenir. C'est l'habitude qui nous attache soit au vice soit à la vertu. (39)

Nous sommes tellement modifiés par l'habitude que souvent on la confond avec notre nature; de là, comme nous verrons bientôt, ces opinions ou ces idées que l'on a nommées *innées*, parce qu'on n'a pas voulu remonter à la source qui les avoit comme identifiées avec notre cerveau. Quoiqu'il en soit nous tenons très-fortement à toutes les choses auxquelles nous sommes habitués; notre esprit éprouve une forte de violence ou de révolulsion incommode toutes les fois qu'on veut lui faire changer le cours de ses idées; une

(39) L'expérience nous prouve qu'un premier crime coûte toujours plus qu'un second, celui-ci qu'un troisième, & ainsi de suite. Une première action est le commencement d'une habitude; à force de combattre les obstacles qui nous détournent de commettre des actions criminelles, nous parvenons à les vaincre avec plus de facilité. C'est ainsi que l'on devient souvent méchant par habitude.

pente fatale l'y ramène souvent en dépit de la raison.

C'EST par un pur mécanisme que nous pouvons expliquer les phénomènes tant physiques que moraux de l'habitude ; notre ame , malgré sa prétendue spiritualité , se modifie tout comme le corps. L'habitude fait que les organes de la voix apprennent à exprimer promptement les idées consignées dans le cerveau par le moyen de certains mouvemens que dans l'enfance notre langue acquiert le pouvoir d'exécuter avec facilité. Notre langue une fois habituée ou exercée à se mouvoir d'une certaine manière , a beaucoup de peine à se mouvoir d'une autre , le gosier prend difficilement les inflexions qu'exigeroit un langage différent de celui auquel nous sommes accoutumés. Il en est de même de nos idées ; notre cerveau , notre organe intérieur , notre ame accoutumée de bonne heure à être modifiée d'une certaine manière , à attacher de certaines idées aux objets , à se faire un système lié d'opinions vraies ou fausses , éprouve un sentiment douloureux , lorsqu'on entreprend de donner une nouvelle impulsion ou direction à ses mouvemens habituels. Il est presque aussi difficile de nous faire changer d'opinions que de langage. (40)

(40) Hobbes dit „ qu'il est de la nature de tout „ être corporel qui a souvent été mû de la même ma-
 „ nière , de recevoir continuellement une plus gran-
 „ de aptitude , ou plus de facilité à produire les mê-
 „ mes mouvemens „. C'est là ce qui constitue l'habi-
 tude tant dans le moral que dans le physique, V. HOB-
 BES ESSAI SUR LA NATURE HUMAINE.

VOILÀ, sans doute, la cause de l'attachement presque invincible que tant de gens nous montrent pour des usages, des préjugés, des institutions dont vainement la raison, l'expérience, le bon sens leur prouvent l'inutilité, ou même les dangers. L'habitude résiste aux démonstrations les plus claires; elles ne peuvent rien contre les passions & les vices enracinés, contre les systèmes les plus ridicules, contre les coutumes les plus bizarres, sur-tout quand on y attache l'idée de l'utilité, de l'intérêt commun, du bien de la société. Telle est la source de l'opiniâtreté que les hommes montrent communément pour leurs religions, pour leurs usages anciens & leurs coutumes déraisonnables, pour leurs loix si peu justes, pour leurs abus dont ils souffrent très-souvent, pour leurs préjugés dont quelquefois on reconnoît l'absurdité sans vouloir s'en défaire. Voilà pourquoi les nations regardent comme dangereuses les nouveautés les plus utiles, & se croiroient perdues si l'on remédioit à des maux qu'elles s'habituent à regarder comme nécessaires à leur repos & comme dangereux à guérir. (41)

L'ÉDUCATION n'est que l'art de faire contracter aux hommes de bonne heure, c'est-à-dire quand leurs organes sont très flexibles, les habitudes, les opinions & les façons d'être adoptées par la société où ils vivront. Les premiers momens de no-

(41) *Affiduitate quotidiana & consuetudine oculorum affuescunt animi, neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas vident.* CICERO DE NATUR. DEORUM LIB. II. CAP. 2.

tre enfance sont employés à faire des expériences ; ceux qui sont chargés du soin de nous élever , nous apprennent à les appliquer , ou développent la raison en nous ; les premières impulsions qu'ils nous donnent décident communément de notre sort , de nos passions , des idées que nous nous faisons du bonheur , des moyens que nous employons pour nous le procurer , de nos vices & de nos vertus. Sous les yeux de ses Maîtres l'enfant acquiert des idées , il apprend à les associer , à penser d'une certaine manière , à juger bien ou mal. On lui montre différens objets qu'on l'accoutume à aimer ou haïr , à désirer ou fuir , à estimer ou mépriser. C'est ainsi que les opinions se transmettent des pères , des mères , des nourrices , des maîtres aux enfans : c'est ainsi que l'esprit se remplit peu-à-peu de vérités ou d'erreurs , d'après lesquelles chacun règle sa conduite , qui le rend heureux ou malheureux , vertueux ou vicieux , estimable ou haïssable pour les autres , content ou mécontent de sa destinée , suivant les objets vers lesquels on a dirigé ses passions & l'énergie de son esprit , c'est-à-dire , dans lesquels on lui a montré son intérêt ou sa félicité : en conséquence il aime & cherche ce qu'on lui a dit d'aimer & de chercher ; il a des goûts , des penchans , des fantaisies que dans tout le cours de sa vie il s'empresse de satisfaire , en raison de l'activité dont la nature l'a pourvu & que l'on a exercée en lui.

LA *politique* devroit être l'art de régler les passions des hommes & de les diriger vers le bien de la société , mais elle n'est trop souvent que l'art d'armer les passions des membres de la société pour leur destruction mutuelle , & pour celle de l'association qui devroit faire leur bon-

heur. Elle est communément si vicieuse parce qu'elle n'est point fondée sur la nature , sur l'expérience , sur l'utilité générale ; mais sur les passions , les caprices , l'utilité particulière de ceux qui gouvernent la société.

LA Politique pour être utile doit fonder ses principes sur la nature , c'est-à-dire , se conformer à l'essence & au but de la Société : celle-ci n'étant qu'un tout formé par la réunion d'un grand nombre de familles & d'individus , rassemblés pour se procurer plus facilement leurs besoins réciproques , les avantages qu'ils désirent , des secours mutuels , & surtout la faculté de jouir en sûreté des biens , que la nature & l'industrie peuvent fournir , il s'ensuit que la Politique destinée à maintenir la société doit entrer dans ces vues , en faciliter les moyens , écarter tous les obstacles qui pourroient les traverser.

LES hommes en se rapprochant les uns des autres pour vivre en société , ont fait , soit formellement soit tacitement , un *PACTE* , par lequel il se sont engagés à se rendre des services & à ne point se nuire. Mais comme la nature de chaque homme le porte à chercher à tout moment son bien-être dans la satisfaction de ses passions ou de ses caprices passagers , sans aucun égard pour ses semblables , il fallut une force qui le ramenât à son devoir , l'obligeât de s'y conformer , & lui rappellât ses engagements , que souvent la passion pouvoit lui faire oublier. Cette force , c'est la *Loi* ; elle est la somme des volontés de la société , réunies pour fixer la conduite de ses membres , ou pour diriger leurs actions de manière à concourir au but de l'association.

MAIS comme la société, surtout quand elle est nombreuse, ne pourroit que très-difficilement s'assembler, & sans tumulte faire connoître ses intentions, elle est obligée de choisir des citoyens à qui elle accorde sa confiance; elle en fait les interprètes de ses volontés, elle les rend dépositaires du pouvoir nécessaire pour les faire exécuter, Telle est l'origine de tout *Gouvernement*, qui pour être légitime ne peut être fondé que sur le consentement libre de la société, sans lequel il n'est qu'une violence, une usurpation, un brigandage. Ceux qui sont chargés du soin de gouverner s'appellent *Souverains*, *Chefs*, *Législateurs*, & suivant la forme que la société a voulu donner à son gouvernement, ces souverains s'appellent *Monarques*, *Magistrats*, *Représentans*, &c. Le Gouvernement n'empruntant son pouvoir que de la société, & n'étant établi que pour son bien, il est évident qu'elle peut révoquer ce pouvoir quand son intérêt l'exige, changer la forme de son gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, sur lesquels elle conserve toujours une autorité suprême, par la Loi immuable de nature qui veut que la partie soit subornée au tout.

AINSI les Souverains sont les ministres de la société, ses interprètes, les dépositaires d'une portion plus ou moins grande de son pouvoir, & non ses maîtres absolus, ni les propriétaires des Nations. Par un Pacte, soit exprimé soit tacite, ces Souverains s'engagent à veiller au maintien & à s'occuper du bien-être de la société; ce n'est qu'à ces conditions que cette société consent à obéir. Nulle société sur la terre

n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ses chefs le droit de lui nuire : une telle concession seroit annullée par la nature , qui veut que chaque société , ainsi que chaque individu de l'espèce humaine , tende à se conserver , & ne puisse consentir à son malheur permanent.

LES Loix pour être justes doivent avoir pour but invariable l'intérêt général de la société , c'est à-dire , assurer au plus grand nombre des citoyens les avantages pour lesquels ils se sont associés. Ces avantages sont la liberté , la propriété , la sûreté. La *liberté* est la faculté de faire pour son propre-bonheur tout ce qui ne nuit pas au bonheur de ses associés , en s'associant chaque individu a renoncé à l'exercice de la portion de sa liberté naturelle qui pourroit préjudicier à celle des autres. L'exercice de la liberté nuisible à la société se nomme *licence*. La *Propriété* est la faculté de jouir des avantages que le travail & l'industrie ont procurés à chaque membre de la société. La *sûreté* est la certitude que chaque membre doit avoir de jouir de sa personne , & de ses biens sous la protection des Loix tant qu'il observera fidèlement ses engagements avec la société.

LA justice assure à tous les membres de la société la possession des avantages ou droits qui viennent d'être rapportés. D'où l'on voit que sans justice la société est hors d'état de procurer aucun bonheur. La justice se nomme aussi *Équité* , parce qu'à l'aide des Loix , faites pour commander à tous , elle égalise tous les membres de la société , c'est-à-dire les empêche de se prévaloir les uns contre les autres de l'inégalité que la

nature ou l'industrie peuvent avoir mis entre leurs forces.

LES *droits* sont tout ce que les Loix équitables de la société permettent à ses membres de faire pour leur propre félicité. Ces droits sont évidemment limités par le but invariable de l'association ; la Société de son côté a des droits sur tous ses membres en vertu des avantages qu'elle leur procure, & tous ses membres sont en droit d'exiger d'elle ou de ses ministres ces avantages en faveur desquels ils vivent en société & renoncent à une portion de leur liberté naturelle. Une société dont les chefs & les Loix ne procurent aucuns biens à ses membres, perd évidemment ses droits sur eux ; les chefs qui nuisent à la société perdent le droit de lui commander. Il n'est point de patrie sans bien-être ; une société sans équité ne renferme que des ennemis, une société opprimée ne contient que des oppresseurs & des esclaves ; des esclaves ne peuvent être citoyens ; c'est la liberté, la propriété, la sûreté qui rendent la patrie chère, & c'est l'amour de la patrie qui fait le citoyen. (42)

FAUTE de connoître ces vérités, ou de les appliquer, les nations sont devenues malheureuses, & n'ont renfermé qu'un vil amas d'esclaves, séparés les uns des autres & détachés de la société qui ne leur procuroit aucuns biens. Par une suite de l'imprudence de ces nations ou de

(42) *servorum nulla est unquam civitas*, a dit un ancien poëte.

la ruse & de la violence de ceux à qui elles avoient confié le pouvoir de faire des Loix & de les mettre en exécution, les souverains se sont rendus les maîtres absolus des sociétés. Ceux-ci, méconnoissant la vraie source de leur pouvoir, prétendirent le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ne devoir rien à la société, en un mot être des Dieux sur la terre & la gouverner arbitrairement comme les Dieux de l'Empyrée. Dès-lors la politique se corrompit & ne fut qu'un brigandage. Les nations furent avilies & n'osèrent résister aux volontés de leurs chefs; les Loix ne furent que l'expression de leurs caprices; l'intérêt public fut sacrifié à leurs intérêts particuliers; la force de la société fut tournée contre elle-même; ses membres la quittèrent pour s'attacher à ses oppresseurs, qui, pour les séduire, leur permirent de lui nuire & de profiter de ses malheurs. Ainsi la liberté, la justice, la sûreté, la vertu furent bannies des nations; la Politique ne fut que l'art de se servir de leurs forces & de leurs trésors pour les subjuguier elles-mêmes, & de diviser les sujets d'intérêts pour en venir à bout; enfin une habitude stupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes.

Tout homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant: celui qui croit n'avoir besoin de personne se persuade qu'il peut sans ménagement suivre tous les penchans de son cœur. La crainte est donc le seul obstacle que la société puisse opposer aux passions de ses chefs, qui, sans cela, se corrompent eux-mêmes; & ne tarderont pas à se servir des moyens que la société leur met en main pour se faire des con-

plices de leurs iniquités. Pour prévenir ces abus , il faut donc que la société limite le pouvoir qu'elle confie à ses chefs , & s'en réserve une portion suffisante pour les empêcher de lui nuire ; il faut que prudemment elle partage des forces , qui réunies , l'accableroient infailliblement. D'ailleurs la réflexion la plus simple lui fera sentir que le fardeau de l'administration est trop grand pour être porté par un seul homme , que l'étendue & la multiplicité de ses devoirs rendront toujours négligent , que l'étendue de son pouvoir rendra toujours méchant. Enfin l'expérience de tous les âges convaincra les nations que l'homme est toujours tenté d'abuser du pouvoir ; que le souverain doit être soumis à la Loi , & non la Loi au souverain.

LE gouvernement influe nécessairement & également sur le Physique & le moral des nations. De même que ses soins produisent le travail , l'activité , l'abondance , la salubrité ; sa négligence & ses injustices produisent la paresse , le découragement , la disette , la contagion , les vices & les crimes. Il dépend de lui de faire éclore ou d'étouffer les talens , l'industrie , la vertu. En effet le gouvernement , dispensateur des grandeurs , des richesses , des récompenses & des châtimens , en un mot maître des objets dans lesquels les hommes ont appris dès l'enfance à placer leur félicité , acquiert une influence nécessaire sur leur conduite , il allume leurs passions , il les tourne du côté qu'il lui plaît , il les modifie & détermine leurs mœurs , qui ne sont dans les peuples entiers , comme dans les individus , que la conduite ou le systé-

me général de volontés & d'actions qui résulte nécessairement de leur éducation, de leur gouvernement, de leurs loix, de leurs opinions religieuses, de leurs institutions sensées ou déraisonnables. En un mot les mœurs sont les habitudes des peuples : ces mœurs sont bonnes dès qu'il en résulte un bonheur solide & véritable pour la société : & malgré la sanction des Loix, de l'usage, de la Religion, de l'opinion publique & de l'exemple, ces mœurs peuvent être détestables aux yeux de la raison, quand elles n'ont pour elles que le suffrage de l'habitude & du préjugé qui consultent rarement l'expérience & le bon sens. Il n'y a pas d'action abominable qui n'ait, ou qui n'ait eue des applaudissemens dans quelque nation. Le parricide, le sacrifice des enfans, le vol, l'usurpation, la cruauté, l'intolérance, la prostitution ont été des actions licites, & même louables & méritoires chez quelques peuples de la terre. La religion sur-tout a consacré les usages les plus révoltans, & les plus déraisonnables.

LES passions étant les mouvemens d'attraction & de répulsion dont la nature rend l'homme susceptible pour les objets qui lui paroissent utiles ou nuisibles, peuvent être retenues par les loix & dirigées par le gouvernement, qui tient l'aimant propre à les faire agir. Toutes les passions se bornent toujours à aimer ou à haïr, à chercher ou à fuir, à désirer ou à craindre. Ces passions nécessaires à la conservation de l'homme sont une suite de son organisation, & se montrent avec plus ou moins d'énergie suivant son tempérament ; l'éducation ou l'habitude les développent & les modifient, & le gouverne-

ment les tourne vers les objets qu'il se croit intéressé à faire desirer aux sujets qui lui sont soumis. Les différens noms que l'on donne aux passions sont relatifs aux différens objets qui les excitent, tels que les plaisirs, la grandeur, les richesses, qui produisent la volupté, l'ambition, la vanité, l'avarice. Si nous examinons attentivement la source des passions dominantes dans les nations, nous la trouverons communément dans leurs gouvernemens. Ce sont les impulsions de leurs chefs qui les rendent tantôt guerrières & tantôt superstitieuses ; tantôt avides de gloire, tantôt avides d'argent ; tantôt sensées, tantôt déraisonnables ; si les souverains, pour éclairer & rendre heureux leurs états, employoient la dixième partie des dépenses qu'ils font & des soins qu'ils se donnent pour les abrutir, les tromper & les affliger, leurs sujets seroient bientôt aussi sages & fortunés qu'ils sont aveugles & misérables.

AINSI que l'on renonce au vain projet de détruire les passions dans les cœurs des hommes ; qu'on les dirige vers des objets utiles pour eux-mêmes & pour leurs associés. Que l'éducation, le gouvernement & les loix les habituent à les contenir dans les justes bornes fixées par l'expérience & la raison. Que l'ambitieux ait des honneurs, de titres, des distinctions & du pouvoir, quand il servira utilement sa patrie : que l'on donne des richesses à celui qui les desirer, quand il se rendra nécessaire à ses concitoyens ; que l'on encourage par des louanges celui qui aimera la gloire ; en un mot que les passions humaines aient un libre cours, quand il en résultera des avantages réels & durables pour la société, Que l'édu-

cation & la politique n'allument & ne favorisent que celles qui sont avantageuses au genre humain & nécessaires à son maintien. Les passions des hommes ne sont si dangereuses que parceque tout conspire à les mal diriger.

LA nature ne fait les hommes ni bons ni méchans : (43) elle en fait des machines plus ou moins actives , mobiles , énergiques ; elle leur donne des corps , des organes , des tempéramens dont leurs passions & leurs desirs plus ou moins impétueux sont des suites nécessaires ; ces passions ont toujours le bonheur pour objet ; par conséquent elles sont légitimes & naturelles & ne peuvent être appelées bonnes ou mauvaises que d'après leur influence sur les êtres de l'espece humaine. La nature nous donne des jambes propres à nous soutenir & nécessaires pour nous transporter d'un lieu dans un autre ; les soins de ceux qui nous élèvent les fortifient , nous habituent à nous en servir ou à en faire un usage bon ou mauvais. Le bras que j'ai reçu de la nature n'est ni bon ni mauvais ; il est nécessaire à un grand nombre d'actions de la vie , mais l'usage de ce bras devient une chose criminelle , si j'ai contracté l'habitude de m'en servir pour voler ou pour assassiner en vue de me procurer de l'argent que l'on m'a dès l'enfance appris à désirer , que la société où je vis me rend nécessaire , mais que mon
indus-

(43) Sénèque a dit avec raison , *cras si existimes vitia nobiscum nasci ; supervenerunt , ingesta sunt*. V. SENECA. EPIST. 91 , 95 , 124.

industrie pourroit me faire obtenir sans nuire à mon semblable.

Le cœur de l'homme est un terrain qui , suivant sa nature , est également propre à produire des ronces ou des grains utiles , des poisons ou des fruits agréables en raison des semences qu'on y aura jettées ; & de la culture qu'on lui aura donnée. Dans notre enfance on nous montre les objets que nous devons estimer ou mépriser ; chercher ou éviter ; aimer ou haïr. Ce sont nos Parens & nos instituteurs qui nous rendent bons ou méchans , sages ou déraisonnables , studieux ou dissipés , solides ou légers & vains. Leurs exemples & leurs discours nous modifient pour toute la vie , en nous apprenant quelles sont les choses que nous devons désirer ou craindre ; nous les désirons & nous tâchons de les obtenir suivant l'énergie de notre tempérament ; qui décide toujours de la force de nos passions. C'est donc l'éducation qui , en nous inspirant des opinions ou des idées vraies ou fausses , nous donne les impulsions primitives , d'après lesquelles nous agissons d'une façon avantageuse ou nuisible à nous-mêmes & aux autres. Nous n'apportons en naissant que le besoin de nous conserver & de rendre notre existence heureuse ; l'instruction , l'exemple , la conversation , l'usage du monde nous en présentent les moyens réels ou imaginaires , l'habitude nous procure la facilité de les employer , & nous attache fortement à ceux que nous jugeons les plus propres à nous mettre en possession des objets que nous avons appris à désirer. Lorsque notre éducation , les exemples qu'on nous donne , les moyens que l'on

Tom I.

L

nous fournit sont approuvés par la raison tout concourt à nous rendre vertueux, l'habitude fortifie en nous ces dispositions, & nous devenons des membres utiles de la société, à laquelle tout devrait nous prouver que notre bien-être durable est nécessairement lié. Si au contraire notre éducation, nos institutions, les exemples qu'on nous donne, les opinions qu'on nous suggère dès l'enfance, nous montrent la vertu comme inutile ou contraire & le vice comme utile & favorable à notre propre bonheur, alors nous deviendrons vicieux & nous nous croirons intéressés à nuire à nos associés; nous suivrons le torrent général; nous renoncerons à cette vertu, qui ne fera plus pour nous qu'une vaine idole que nous ne ferons point tentés de suivre ou d'adorer quand elle exigera qu'on lui immole les objets que l'on nous a constamment fait regarder comme les plus chers & les plus désirables.

Pour que l'homme fût vertueux; il faudroit qu'il eût intérêt, ou qu'il trouvât des avantages à pratiquer la vertu. Il faudroit pour cela que l'éducation lui donnât des idées raisonnables que l'opinion publique & l'exemple lui montraient la vertu comme l'objet le plus digne d'estime; que le gouvernement la récompensât fidèlement; que la gloire l'accompagnât toujours, que le vice ou le crime fussent constamment méprisés & punis. La vertu est-elle donc dans ce cas parmi nous? L'éducation nous donne-t-elle des idées bien vraies sur le bonheur, des notions justes sur la vertu, des dispositions vraiment favorables pour les êtres avec qui nous vivons? Les exemples que nous avons sous les

yeux sont-ils bien propres à nous faire respecter la décence, la probité, la bonne foi, l'équité, l'innocence des mœurs; la fidélité conjugale; l'exactitude à remplir nos devoirs? La religion; qui seule prétend régler nos mœurs, nous rend-elle sociables, pacifiques, humains? Les arbitres des sociétés sont-ils bien fidèles à récompenser ceux qui servent le mieux leur Patrie; & à punir ceux qui la pillent, la divisent, la ruinent. La Justice tient-elle sa balance d'une main bien sûre entre tous les citoyens? Les Loix ne favorisent-elles pas le puissant contre le foible, le riche contre le pauvre, l'heureux contre le misérable? Enfin ne voyons-nous pas le crime, souvent justifié ou couronné par le succès, triompher insolemment du mérite qu'il dédaigne & de la vertu qu'il outrage? eh bien; dans des sociétés ainsi constituées la vertu ne peut être écoutée que d'un petit nombre de citoyens paisibles qui connoissent son prix & en jouissent en secret; elle n'est qu'un objet déplaisant pour les autres; qui ne voient en elle que l'ennemie de leur bonheur, ou la censure de leur propre conduite.

Si l'homme d'après sa nature; est forcé de désirer son bien-être; il est forcé d'en aimer les moyens; il seroit inutile & peut-être injuste de demander à un homme d'être vertueux s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice; dès que l'inutilité ou le crime sont honorés & récompensés; quel intérêt trouveroit-il à s'occuper du bonheur de ses semblables, ou à contenir la fougue de ses passions? Enfin dès que son esprit s'est rempli d'idées fausses &

d'opinions dangereuses, il faut que sa conduite devienne une longue suite d'égaremens & d'actions dépravées.

ON nous dit que des sauvages pour applatir la tête de leurs enfans la ferment entre deux planches, & l'empêchent par là de prendre la forme que la nature lui destinoit. Il en est à-peu-près de même de toutes nos institutions ; elles conspirent communément à contrarier la nature, à gêner, détourner, à amortir les impulsions qu'elle nous donne, à leur en substituer d'autres qui font les sources de nos malheurs. Dans presque tous les pays de la terre les peuples sont privés de la vérité, sont repûs de mensonges ou de merveilleuses chimères ; on les traite comme ces enfans dont les membres, par les soins imprudens de leurs nourrices, sont ferrés de bandelletes, qui leur ôtent le libre usage de ces membres, s'opposent à leur croissance, à leur activité, à leur santé.

LES opinions religieuses des hommes n'ont pour objet que de leur montrer la suprême félicité dans des illusions, pour lesquelles on allume leurs passions ; & comme les phantômes qu'on leur présente ne peuvent point être vûs des mêmes yeux par tous ceux qui les contemplent, ils sont perpétuellement en dispute à leurs sujets, ils se naissent, ils se persécutent, & croient souvent bien faire en commettant des crimes pour soutenir les opinions. C'est ainsi que la religion enivre les hommes dès l'enfance, de vanité, de fanatisme & de fureurs, s'ils ont une imagination échauffée ; si au contraire ils sont flegmatiques & lâches, elle en fait des hommes inutiles à la société ; s'ils ont de l'ac-

tivité , elle en fait des frénétiques souvent aussi cruels pour eux-mêmes qu'incommodes pour les autres.

L'OPINION publique nous donne à chaque instant de fausses idées de gloire & d'honneur ; elle attache notre estime non seulement à des avantages frivoles , mais encore à des actions nuisibles que l'exemple autorise , que le préjugé consacre , que l'habitude nous empêche de voir avec l'horreur & le mépris qu'elles méritent. En effet l'habitude apprivoise notre esprit avec les idées les plus absurdes , les usages les plus déraisonnables , les actions les plus blâmables , les préjugés les plus contraires à nous-mêmes & à la société où nous vivons. Nous ne trouverons étranges , singuliers , méprisables , ridicules que les opinions & les objets auxquels nous ne sommes pas accoutumés ; il est des pays où les actions les plus louables paroissent très blâmables & très ridicules , & où les actions les plus noires passent pour-êtré honnêtes & sensées. (44)

(44) Dans quelques nations l'on assomme les vieillards , & les enfans étranglent leurs Pères. Les Phéniciens & les Carthaginois immoloient leurs enfans à leur Dieu. Les Européens approuvent les Duels , & regardent celui qui refuse d'en égorger un autre comme un homme deshonoré. Les Espagnols & les Portugais trouvent très honnête de brûler un hérétique. Les Chrétiens pensent qu'il est très légitime d'égorger pour des opinions. Dans quelques pays les femmes se prostituent sans deshonneur. &c. &c. &c.

L'AUTORITÉ se croit communément intéressée à maintenir les opinions reçues ; les préjugés & les erreurs qu'elle juge nécessaires pour assurer son pouvoir, sont soutenus par la force, qui jamais ne raisonne. Des princes remplis eux-mêmes de fausses idées de bonheur, de puissance, de grandeur, & de gloire, sont entourés par des courtisans flatteurs, intéressés à ne jamais détromper leurs maîtres ; ces hommes avilis ne connoissent la vertu que pour l'outrager, & peu-à-peu ils corrompent le peuple, qui se voit obligé à se prêter aux vices de la grandeur, & qui se fait un mérite de l'imiter dans ses dérèglemens. Les cours sont les vrais foyers de la corruption des peuples.

VOILÀ la véritable source du mal moral. C'est ainsi que tout conspire à rendre les hommes vicieux, à donner à leurs ames des impulsions fatales, d'où résulte un désordre général dans la société, qui devient malheureuse par le malheur de presque tous les membres qui la composent. Les mobiles les plus forts s'accordent à nous inspirer des passions pour des objets futiles ou indifférens pour nous-mêmes, & qui deviennent dangereux à nos semblables par les moyens que nous sommes forcés d'employer pour nous les procurer. Ceux qui sont chargés de nous guider, ou imposteurs ou dupes de leurs préjugés, nous défendent d'écouter la raison ; ils nous montrent la vérité comme dangereuse, & l'erreur comme nécessaire à notre bien-être dans ce monde & dans l'autre. Enfin l'habitude nous attache fortement à nos opinions insensées, à nos inclinations dangereuses, à nos passions aveugles pour des objets inutiles ou dangereux. Voilà comment le plus grand

nombre des hommes se trouve nécessairement déterminé au mal. Voilà comment les passions inhérentes à notre nature & nécessaires à notre conservation, deviennent les instrumens de notre destruction & de celle de la société qu'elles devroient conserver. Voilà comment la société devient un état de guerre, & ne fait que rapprocher des ennemis, des envieux, des rivaux toujours aux prises. S'il se trouve parmi nous des êtres vertueux, l'on ne doit les chercher que dans le petit nombre de ceux qui, nés avec un tempérament flegmatique & des passions peu fortes, ne desirent point, ou desirent foiblement les objets dont leurs associés sont continuellement enivrés.

NOTRE nature diversément cultivée décide de nos facultés tant corporelles qu'intellectuelles, de nos qualités tant physiques que morales. Un homme sanguin & robuste doit avoir des passions fortes; un homme bilieux & mélancolique aura des passions bizarres & sombres; un homme d'une imagination enjouée, aura des passions gayer; un homme en qui le flegme abonde aura des passions douces & peu emportées. C'est de l'équilibre des humeurs que semble dépendre l'état de ceux que nous appelons *vertueux*; leur tempérament paroît le produit d'une combinaison dans laquelle les élémens ou principes se balancent avec assez de précision pour qu'aucune passion ne porte le trouble plus qu'une autre dans la machine. L'habitude, comme on a vu, est la nature de l'homme modifiée; celle-ci fournit la matière; l'éducation, les mœurs nationales & domestiques, les exemples, &c. lui donnent la forme; &

du tempérament que la nature lui présente, ils en font des hommes raisonnables ou insensés, des fanatiques ou des héros, des enthousiastes du bien public ou des criminels effrénés; des hommes éclairés ou des stupides, des sages épris des avantages de la vertu ou des libertins plongés dans le vice. Toutes les variétés de l'homme moral dépendent des idées diverses qui s'arrangent & se combinent diversement dans les cerveaux divers par l'intermédiaire des sens. Le tempérament est le produit de substances physiques; l'habitude est l'effet de modifications physiques; les opinions bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses qui s'arrangent dans l'esprit humain, ne sont jamais que les effets des impulsions physiques qu'il a reçues par ses sens.



CHAPITRE X.

Notre ame ne tire point ses idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées.

TOUT ce qui précède suffit pour nous prouver que l'organe intérieur, que nous apellons *notre ame* est purement matériel. On a pu se convaincre de cette vérité par la maniere dont elle acquiert ses idées d'après les impressions que les objets matériels font successivement sur nos organes, matériels eux-mêmes; nous avons vu que toutes les facultés que l'on nomme *intellectuelles*,

font dues à la faculté de sentir; enfin nous voyons d'expliquer d'après les loix nécessaires d'un mécanisme très simple les différentes qualités des êtres que l'on nomme *Moraux*; il nous reste encore à répondre à ceux qui s'obstinent à faire de l'ame une substance distinguée du corps ou d'une essence totalement différente de la sienne; ils se fondent sur ce qu'ils prétendent que cet organe intérieur a le pouvoir de tirer des idées de son propre fond; ils veulent que même en naissant l'homme apporte des idées, qu'ils ont appelées *Innées* d'après cette notion merveilleuse. (45) Ils ont donc cru que l'ame par un privilège spécial jouissoit, dans une nature où tout est lié, de la faculté de se mouvoir d'elle-même, de se créer des idées, de penser à quelque objet sans y être déterminée par aucune cause extérieure, qui en remuant ses organes lui fournit l'image de l'objet de ses pensées. En conséquence de ces prétentions, qu'il suffit d'exposer pour les réfuter, quel-

(45) Quelques anciens philosophes se sont imaginés que l'ame contenoit originairement les principes de plusieurs notions ou doctrines: c'est ce que les Stoïciens appelloient *prolepses*, & les mathématiciens grecs *Κοινὰς Ενοίας*, Scaliger les nomme *Zopyra*, *semina aternitatis*. Les Juifs ont une doctrine semblable qu'ils ont empruntée des Chaldéens: leurs Rabbins enseignent que chaque ame, avant d'être unie à la semence qui doit former un enfant dans la matrice d'une femme, est confiée à un Ange, qui lui fait voir & le ciel, & la terre, & l'enfer; le tout à l'aide d'une lampe qui s'éteint dès que l'enfant vient au monde. V. GAULMIN. DE VITA ET MORTE MOSIS.

ques spéculateurs très habiles , mais prévenus de leurs préjugés religieux , ont été jusqu'à dire que sans modèle ou prototype qui agit sur les sens , l'ame étoit en état de se peindre l'univers entier & tous les êtres qu'il renferme. Descartes & ses disciples ont assuré que le corps n'entroit absolument pour rien dans les sensations ou idées de notre ame , & qu'elle sentiroit , verroit , entendroit , goûteroit & toucheroit , quand même il n'existeroit rien de matériel ou de corporel hors de nous.

QUE dirons-nous d'un Berkeley , qui s'efforce de nous prouver que tout dans ce monde n'est qu'une illusion chimérique ; que l'univers entier n'existe que dans nous-mêmes & dans notre imagination , & qui rend l'existence de toutes choses problématique à l'aide de sophismes insolubles pour tous ceux qui soutiennent la spiritualité de l'ame. (46)

(46) Voyez les entretiens de Hylas & de Philonoüs. Cependant on ne peut nier que l'idée extravagante de l'Evêque de Cloyne , ainsi que le système du P. Malebranche , (qui voyoit tout en Dieu , ou qui soutenoit les idées innées) ne se lient très bien avec la notion extravagante de la spiritualité de l'ame. Les théologiens ayant imaginé une substance tout-à-fait hétérogène au corps de l'homme , à laquelle ils ont fait honneur de toutes ses pensées , le corps est devenu superflu ; il a fallu tout voir en soi ; il a fallu voir en Dieu ; il a fallu que Dieu devint l'intermède , le lien commun de l'ame & du corps ; il a fallu que l'univers entier , sans excepter notre propre corps , ne fut qu'un rêve varié & nécessaire , le rêve d'un seul homme : il a fallu que chaque hom-

POUR justifier des opinions si monstrueuses on nous dit que les idées sont les seuls objets de la pensée. Mais en dernière analyse ces idées ne peuvent nous venir que des objets extérieurs qui en agissant sur nos sens ont modifié notre cerveau, ou des êtres matériels renfermés dans l'intérieur de notre machine qui font éprouver à quelques parties de notre corps des sensations dont nous nous apercevons, & qui nous fournissent des idées que nous rapportons bien ou mal à la cause qui nous remue. Chaque idée est un effet, mais quelque difficile qu'il puisse être de remonter à sa cause, pouvons-nous supposer qu'il ne soit point dû à une cause? Si nous ne pouvons avoir d'idées que de substances matérielles, comment pouvons-nous supposer que la cause de nos idées puisse être immatérielle? Prétendre que l'homme sans le secours des objets extérieurs & des sens peut avoir des idées de l'univers, c'est dire qu'un aveugle né peut avoir l'idée vraie d'un tableau représentant quelque fait dont jamais il n'auroit entendu parler.

me se prit pour le tout, pour le seul être existant & nécessaire, pour Dieu lui-même. Enfin il a fallu que le plus extravagant des systèmes (celui de Berkeley) fût le plus difficile à combattre. *Abyssus abyssum invocat.* Mais si l'homme voit tout en lui-même, ou s'il voit tout en Dieu, si Dieu est le lien commun de l'ame & du corps, d'où viennent tant d'idées fausses, tant d'erreurs dont l'esprit humain se remplit? D'où viennent ces opinions qui, suivant les théologiens, sont si déplorables à Dieu? ne pourroit-on pas demander au P. Malebranche, si c'est en Dieu que Spinoza a pu voir son système?

IL est facile de voir la source des erreurs dans lesquelles des hommes, profonds & très éclairés d'ailleurs, sont tombés quand ils ont voulu parler de notre ame & de ses opérations. Forcés par leurs préjugés ou par la crainte de combattre les opinions d'une Théologie impérieuse, ils sont partis du principe que cette ame étoit un *pur esprit*, une substance immatérielle, d'une essence très différente des corps ou de tout ce que nous voyons : cela posé, ils n'ont jamais pu concevoir comment des objets matériels, des organes grossiers & corporels pouvoient agir sur une substance qui ne leur étoit nullement analogue, & la modifier en lui portant des idées ; dans l'impossibilité d'expliquer ce phénomène, & voyant pourtant que l'ame avoit des idées, ils en conclurent que cette ame devoit les tirer d'elle-même & non des êtres dont, suivant leur hypothèse, ils ne pouvoient concevoir l'action sur elle ; ils s'imaginèrent donc que toutes les modifications de cette ame étoient dues à sa propre énergie, lui étoient imprimées dès le moment de sa formation par l'auteur de la nature qui étoit immatériel comme elle, & ne dépendoit aucunement des êtres que nous connoissons ou qui agissent sur nous par la voie grossière des sens.

Il est pourtant quelques phénomènes qui, envisagés superficiellement, sembleroient appuyer l'opinion de ces philosophes, & annoncer dans l'ame humaine la faculté de produire des idées en elle-même, sans aucuns secours extérieurs ; ce sont les *songes*, dans lesquels notre organe intérieur, privé d'objets qui le remuent visiblement, ne laisse pas d'avoir des idées, d'être mis en action, & d'être modifié d'une façon assez sensible pour in-

fluer même sur le corps. Mais pour peu qu'on réfléchisse, on trouvera la solution de cette difficulté; nous verrons que durant le sommeil même notre cerveau est meublé d'une foule d'idées que la veille lui a fournies; ces idées lui ont été portées par les objets extérieurs & corporels, qui l'ont modifié; nous trouverons que ces modifications se renouvellent en lui, non par quelque mouvement spontané ou volontaire de sa part, mais par une suite des mouvemens involontaires qui se passent dans la machine & qui déterminent ou excitent ceux qui se font dans le cerveau; ces modifications se renouvellent avec plus ou moins d'exactitude ou de conformité avec celles qu'il avoit antérieurement éprouvées. Quelquefois en rêvant nous avons de la mémoire, & nous nous retraçons pour lors fidèlement des objets qui nous ont frappé; d'autres fois ces modifications se renouvellent sans ordre, sans liaison ou différemment de celles que des objets réels ont excitées auparavant dans notre organe intérieur. Si dans un rêve je crois voir un ami, mon cerveau se renouvelle les modifications ou les idées que cet ami excitoit en lui, dans le même ordre qu'elles se font arrangées lorsque mes yeux le voyoient, ce qui n'est qu'un effet de la mémoire. Si dans un rêve je vois un monstre qui n'a point de modèle dans la nature, mon cerveau est modifié de la même façon qu'il l'étoit par des idées particulières & détachées dont il ne fait alors que composer un tout idéal en rapprochant ou en associant ridiculement des idées éparfes qui s'étoient consignées en lui; & alors j'ai en rêvant de l'imagination.

LES rêves fâcheux , bizarres , déconfus font communément les effets de quelque désordre dans notre machine , tels qu'une digestion pénible , un sang trop échauffé , une fermentation nuisible ; &c ; ces causes matérielles excitent dans notre corps des mouvemens défordonnés qui empêchent que le cerveau ne soit modifié de la même manière qu'il l'avoit été durant la veille ; en conséquence de ces mouvemens peu réglés ; le cerveau lui-même est troublé ; il ne se représente ses idées que confusément & sans liaison. Lorsqu'en rêve je crois voir un sphinx , ou j'en ai vu la représentation éveillée , ou bien l'irrégularité des mouvemens de mon cerveau est cause qu'il combine des idées ou des parties dont il résulte un tout sans modèle , ou dont les parties ne sont pas faites pour être réunies. C'est ainsi que mon cerveau combine la tête d'une femme dont il a l'idée ; avec le corps d'une lionne dont il a pareillement l'idée. En cela ma tête agit de la même manière que lorsque par quelque vice dans l'organe mon imagination déréglée me peint quelques objets tandis que je suis éveillée. Nous rêvons souvent sans être endormis : nos songes ne produisent jamais rien de si étrange qui n'ait quelque ressemblance avec des objets qui ont agi sur nos sens ou qui ont porté des idées à notre cerveau. Les théologiens éveillés ont composé à loisir les phantômes dont ils se servent pour effrayer les hommes ; ils n'ont fait que rassembler les traits épars qu'ils ont trouvés dans les êtres les plus terribles de notre espèce ; en exagérant le pouvoir & les droits des tyrans que nous connoissons , ils en ont fait les Dieux devant qui nous tremblons.

ON voit donc que les songes, loin de prouver que notre ame agisse par sa propre énergie, ou tire des idées de son propre fond, prouvent au contraire que dans le sommeil elle est totalement passive & qu'elle ne se renouvelle ses modifications que d'après le désordre involontaire que des causes physiques produisent dans notre corps, dont tout nous montre l'identité & la consubstantialité avec l'ame. Ce qui paroît avoir donné le change à ceux qui ont soutenu que l'ame tiroit ses idées d'elle-même, c'est qu'ils ont regardé ces idées comme des êtres réels, tandis que ce ne sont que des modifications produites en nous par des objets étrangers à notre cerveau; ce sont ces objets qui sont les vrais modèles ou les archétypes auxquels il falloit remonter; voilà la source de leurs erreurs.

DANS l'homme qui rêve l'ame n'agit pas plus par elle-même que dans l'homme ivre, c'est-à-dire modifié par quelque liqueur spiritueuse; ou que dans le malade en délire, c'est-à-dire modifié par des causes physiques qui troublent sa machine dans ses fonctions; ou enfin que dans celui dont la cervelle est dérangée; les rêves, ainsi que ces différens états, n'annoncent qu'un désordre physique dans la machine humaine, d'après lequel le cerveau n'agit point d'une façon régulière & précise: ce désordre est dû à des causes physiques telles que des alimens, des humeurs, des combinaisons, des fermentations peu analogues à l'état salubre de l'homme, dont le cerveau est nécessairement troublé, dès que son corps est agité d'une façon extraordinaire.

AINSI ne croyons point que notre ame agisse d'elle-même ou sans cause dans aucun des instans

de notre durée : elle est conjointement avec notre corps soumise aux impressions des êtres qui agissent en nous nécessairement & d'après leurs propriétés. Le vin pris en trop grande quantité trouble nécessairement nos idées & met le désordre dans nos fonctions corporelles & intellectuelles.

S'IL existoit dans la nature un être vraiment capable de se mouvoir par sa propre énergie, c'est-à-dire de produire des mouvemens indépendans de toutes les autres causes, un pareil être auroit le pouvoir d'arrêter lui seul ou de suspendre le mouvement dans l'univers, qui n'est qu'une chaîne immense & non interrompue de causes liées les unes aux autres, agissantes & réagissantes par des loix nécessaires & immuables, loix qui ne peuvent être altérées ou suspendues sans que les essences & les propriétés de toutes les choses soient changées ou même anéanties. Dans le système général du monde nous ne voyons qu'une longue suite de mouvemens reçus & communiqués de proche en proche par les êtres mis à portée d'agir les uns sur les autres ; c'est ainsi que tout corps est mù par quelque corps qui le frappe ; les mouvemens cachés de notre âme sont dûs à des causes cachées au dedans de nous-mêmes ; nous croyons qu'elle se meut d'elle-même, parce que nous ne voyons point les ressorts qui la remuent, ou parce que nous supposons ces mobiles incapables de produire les effets que nous admirons ; mais concevons-nous beaucoup mieux comment une étincelle en allumant de la poudre est capable de produire les terribles effets que nous apercevons ? La source de nos erreurs vient de ce que nous regardons notre corps comme de la matière brute & in-

inet-

inerte, tandis que ce corps est une machine sensible, qui a nécessairement la conscience momentanée dans l'instant qu'elle reçoit une impression, & qui a la conscience du *Moi* par la mémoire des impressions successivement éprouvées; mémoire qui ressuscitant une impression antérieurement reçue, ou arrêtant comme fixe, ou faisant durer une impression qu'on reçoit, tandis qu'on y en associe une autre, puis une troisième &c. donne tout le mécanisme du *raisonnement*.

UNE idée, qui n'est qu'une modification imperceptible de notre cerveau, met en jeu l'organe de la parole, ou se montre par les mouvemens qu'elle excite dans la langue; celle-ci fait à son tour naître des idées, des pensées, des passions dans des êtres pourvus d'organes susceptibles de recevoir des mouvemens analogues, en conséquence desquels, les volontés d'un grand nombre d'hommes font que leurs efforts combinés produisent une révolution dans un état, ou même influent sur notre globe entier. C'est ainsi qu'un Alexandre décide du sort de l'Asie; c'est ainsi que Mahomet change la face de la terre; c'est ainsi que des causes imperceptibles produisent les effets les plus terribles & les plus étendus par une suite nécessaire des mouvemens imprimés aux cerveaux des hommes.

LA difficulté de comprendre les effets de l'âme de l'homme lui a fait attribuer les qualités incompréhensibles que l'on a examinées. A l'aide de l'imagination & de la pensée cette âme semble sortir de nous-mêmes, se porter avec la plus grande facilité vers les objets les plus éloignés; parcourir & rapprocher en un clin d'œil tous les points de l'univers: on crut donc qu'un être susceptible

de mouvemens si rapides devoit être d'une nature très différente de tous les autres ; on se persuada que cette ame faisoit réellement tout le chemin immense nécessaire pour s'élancer jusqu'à ces objets divers ; on ne vit pas que pour le faire en un instant, elle n'avoit qu'à se parcourir elle-même, & rapprocher des idées consignées dans elle par le moyen de ses sens.

EN effet ce n'est jamais que par nos sens que les êtres nous sont connus ou produisent des idées en nous ; ce n'est qu'en conséquence des mouvemens imprimés à notre corps que notre cerveau se modifie ou que notre ame pense, veut & agit. Si, comme Aristote l'a dit il y a plus de deux-mille ans, *rien n'entre dans notre esprit que par la voie des sens*, tout ce qui sort de notre esprit doit trouver (47) quelque objet sensible auquel il puisse rattacher ses idées, soit immédiatement, comme *homme, arbre, oiseau, &c.* ; soit en dernière analyse ou décomposition comme *plaisir, bonheur, vice & vertu, &c.* Or toutes les fois qu'un mot ou son idée ne fournit aucun objet sensible au-

(47) Ce principe si vrai, si lumineux, si important par les conséquences qui en découlent nécessairement, a été développé & mis dans tout son jour par l'anonyme qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *incompréhensible*, & *Locke (philosophie de)* on ne peut rien lire de plus sensé, de plus philosophique & de plus propre à étendre la sphère des idées & du vrai que ce savant anonyme dit à ce sujet dans les deux articles que je viens d'indiquer, & auxquels je renvoie le lecteur pour ne point trop multiplier les citations,
Note de l'Editeur.

quel on puisse le rapporter, ce mot ou cette idée sont venus de rien, sont vuides de sens; il faudroit bannir l'idée de son esprit & le mot de la langue, puisqu'il ne signifieroit rien. Ce principe n'est que l'inverse de l'axiome d'Aristote; la directe est évidente, il faut donc que l'inverse le soit pareillement.

COMMENT le profond Locke qui, au grand regret des Théologiens, a mis le principe d'Aristote dans tout son jour; & comment tous ceux qui, comme lui, ont reconnu l'absurdité du système des *idées innées*, n'en ont ils point tiré les conséquences immédiates & nécessaires? Comment n'ont-ils pas eu le courage d'appliquer ce principe si clair à toutes les chimères dont l'esprit humain s'est si longtems & si vainement occupé? N'ont-ils pas vu que leur principe sapoit les fondemens de cette Théologie qui n'occupe jamais les hommes que d'objets inaccessibles aux sens, & dont par conséquent il leur étoit impossible de se faire des idées? Mais le préjugé, quand il est sacré sur-tout, empêche de voir les applications les plus simples des principes les plus évidens; en matière de religion les plus grands hommes ne sont souvent que des enfans, incapables de pressentir & de tirer les conséquences de leurs principes!

M. LOCKE, & tous ceux qui ont adopté son système si démontré, ou l'axiome d'Aristote, auroient dû en conclure que tous les êtres merveilleux dont la Théologie s'occupe sont de pures chimères; que *l'esprit* ou la substance inétendue & immatérielle, n'est qu'une absence d'idées; enfin ils auroient dû sentir que cette intelligence ineffable que l'on place au gouvernail du monde &

dont nos sens ne peuvent constater ni l'existence ni les qualités , est un être de raison.

LES moralistes auroient dû , par la même raison , conclure que ce qu'ils nomment *sentiment moral* , *instinct moral* , idées innées de la vertu antérieures à toute expérience ou aux effets bons ou mauvais qui en résultent pour nous , sont des notions chimériques , qui , comme bien d'autres , n'ont que la Théologie pour garant & pour base. (48) Avant de juger il faut sentir , il faut comparer avant de pouvoir distinguer le bien du mal.

POUR nous détromper des idées *innées* ou des modifications imprimées à notre ame au moment de sa naissance ; il ne s'agit que de remonter à leur source , & nous verrons pour lors que celles qui nous sont familières & qui se sont comme identifiées avec nous , nous sont venues par quel-

(48) C'est sur cette base théologique ou imaginaire qu'un grand nombre de Philosophes a prétendu fonder la morale ; qui , comme nous le prouverons dans le chapitre XV , ne peut-être fondée que sur l'intérêt , les besoins , le bien-être de l'homme , connus par l'expérience , dont la nature nous a rendus susceptibles. La morale est une science de faits ; c'est la rendre incertaine que de la fonder sur des hypothèses dont nos sens ne peuvent pas constater la réalité , & sur lesquelles les hommes se disputèrent sans fin , parce qu'ils ne s'entendront jamais. Dire que les idées de morale sont *innées* ou l'effet d'un *instinct* , c'est prétendre qu'un homme sçait lire avant de connaître les lettres de l'Alphabet.

ques-uns de nos sens , se sont gravées quelquefois très difficilement dans notre cerveau , n'ont jamais été fixes , & ont perpétuellement varié en nous : nous verrons que ces prétendues idées inhérentes à notre ame sont des effets de l'éducation , de l'exemple & sur-tout de l'habitude , qui par des mouvemens réitérés , fait que notre cerveau se familiarise avec des systèmes & associe ses idées claires ou confuses d'une certaine manière. En un mot nous prenons pour des idées innées celles dont nous oublions l'origine ; nous ne nous rappelons plus ni l'époque précise ni les circonstances successives où ces idées se sont consignées dans notre tête : parvenus à un certain âge nous croyons avoir toujours eu les mêmes notions ; notre mémoire chargée pour lors d'une multitude d'expériences ou de faits , ne nous rappelle plus ou ne peut plus distinguer les circonstances particulières qui ont contribué à donner à notre cerveau sa façon d'être & de penser , ses opinions actuelles. Personne de nous ne se souvient de la première fois que le mot *Dieu* par exemple a frappé son oreille , des premières idées qu'il s'en est formé , des premières pensées que ce son a produit en lui : cependant il est certain que dès-lors nous avons cherché dans la nature quelqu'être à qui rapporter les idées que nous nous en sommes formé ou que l'on nous en a suggéré : accoutumés depuis à entendre toujours parler de Dieu , les personnes , les plus éclairées d'ailleurs , regardent quelquefois son idée comme infuse par la nature , tandis qu'elle est visiblement due aux peintures que nos parens ou nos instituteurs nous en ont faites , & que nous avons ensuite modifiées d'après notre organisation & nos circonstan-

ces particulières ; c'est ainsi que chacun se fait un Dieu dont lui-même est le modèle ou qu'il modifie à sa manière. (49)

Nos idées en morale, quoique plus réelles que celles de la Théologie, ne sont pas plus que les siennes, des idées *innées* ; les sentimens moraux, ou les jugemens que nous portons sur les volontés & les actions des hommes, sont fondés sur l'expérience, qui seule peut nous faire connoître celles qui sont utiles ou nuisibles, vertueuses ou vicieuses, honnêtes ou deshonnêtes, dignes d'estime ou de blâme. Nos sentimens moraux sont les fruits d'une foule d'expériences souvent très longues & très compliquées. Nous les recueillons avec le tems ; elles sont plus ou moins exactes en raison de notre organisation particulière & des causes qui la modifient, enfin nous appliquons ces expériences avec plus ou moins de facilité, ce qui est dû à l'habitude de juger. La célérité avec laquelle nous appliquons nos expériences où nous jugeons des actions morales des hommes est ce que l'on a nommé *l'instinct moral*.

CE que l'on nomme *l'instinct* en physique n'est que l'effet de quelque besoin du corps, de quelque attraction ou répulsion dans les hommes ou dans les animaux. L'enfant qui vient de naître tète pour une première fois ; on lui met dans la bouche le bout de la mamelle, par l'analogie naturelle qui se trouve entre les houpes nerveuses dont sa bouche est tapissée & le lait qui découle du sein de la nourrice par le bout de cette mamelle, l'en-

(49) Voyez la II. partie chapitre 4.

fant presse cette partie pour en exprimer la liqueur appropriée à le nourrir dans l'âge tendre ; de tout cela il résulte une expérience pour l'enfant , bientôt les idées du téton , du lait & du plaisir s'associent dans son cerveau ; & toutes les fois qu'il apperçoit le téton , il le saisit par instinct & en fait avec promptitude l'usage auquel il est destiné.

CE qui vient d'être dit peut encore nous faire juger de ces sentimens prompts & subits que l'on a désigné sous le nom de *la force du sang*. Les sentimens d'amour que les pères & les mères ont pour leurs enfans , & que les enfans bien nés ont pour leurs parens , ne sont point des sentimens innés , ils sont des effets de l'expérience , de la réflexion , de l'habitude dans les cœurs sensibles. Ces sentimens ne subsistent point dans un grand nombre d'êtres de l'espèce humaine. Nous ne voyons que trop souvent des parens tyranniques occupés à se faire des ennemis de leurs enfans qu'ils ne semblent avoir faits que pour être la victime de leurs caprices insensés.

DEPUIS l'instant où nous commençons , jusqu'à celui où nous cessons d'exister , nous sentons , nous sommes agréablement ou désagréablement remués , nous recueillons des faits , nous faisons des expériences qui produisent des idées riantes ou déplaisantes dans notre cerveau : aucun de nous n'a ces expériences présentes à la mémoire ou ne s'en représente tout le fil ; ce sont pourtant ces expériences qui nous dirigent machinalement ou à notre insçu dans toutes nos actions ; c'est pour désigner la facilité avec laquelle nous appliquons ces expériences , dont souvent nous avons perdu la liaison & dont nous ne pouvons quelquefois

pas nous rendre compte à nous-mêmes, que l'on a imaginé le mot *instinct* ; il paraît l'effet d'un pouvoir magique & surnaturel à la plupart des hommes, c'est un mot vuide de sens pour bien d'autres, mais pour le philosophe c'est l'effet d'un sentiment très vif & il consiste dans la faculté de combiner promptement une foule d'expériences & d'idées très compliquées. C'est le besoin qui fait l'instinct inexplicable que nous voyons dans les animaux, que l'on a sans raison privés d'une ame, tandis qu'ils sont susceptibles d'une infinité d'actions, qui prouvent qu'ils pensent, qu'ils jugent, qu'ils ont de la mémoire, qu'ils sont susceptibles d'expérience, qu'ils combinent des idées, qu'ils les appliquent avec plus ou moins de facilité pour satisfaire les besoins que leur organisation particulière leur donne, enfin qu'ils ont des passions & qu'ils sont capables d'être modifiés. (50)

ON sçait les embarras que les animaux ont donnés aux partisans de la *spiritualité* : en effet en leur accordant une ame spirituelle ils ont craint de les élever à la condition humaine ; d'un autre côté en la leur refusant ils autorisoient leurs adversaires à la refuser pareillement à l'homme

(50) C'est le comble de la folie de refuser les facultés intellectuelles aux animaux, ils sentent, ils ont des idées, ils jugent & comparent, ils choisissent & délibèrent, ils ont de la mémoire, ils montrent de l'amour & de la haine, & souvent leurs sens sont bien plus fins que les nôtres. Les poissons se rendent périodiquement à l'endroit où l'on est dans l'usage de leur jeter du pain.

qui se trouvoit ainsi ravalé à la condition de l'animal. Les théologiens n'ont jamais sçu se tirer de cette difficulté : Descartes a cru la trancher en disant que les bêtes n'ont point d'ames & sont de pures machines. Il est aisé de sentir l'absurdité de ce principe. Quiconque envisagera la nature sans préjugé reconnoitra facilement qu'il n'y a d'autre différence entre l'homme & la bête que celle qui est due à la diversité de leur organisation.

DANS quelques êtres de notre espèce, qui paroissent doués d'une sensibilité d'organes plus grands que les autres, nous voyons un *instinct* à l'aide duquel ils jugent très promptement des dispositions les plus cachées des personnes à la seule inspection de leurs traits. Ceux que l'on nomme *Physionomistes* ne sont que des hommes d'un tact plus fin que les autres, qui ont fait des expériences dont ceux-ci, soit par la grossièreté de leurs organes, soit par leur peu d'attention, soit par quelque défaut dans leur sens, sont entièrement incapables ; ces derniers ne croient point à la science des physionomies qui leur paroît totalement idéale. Cependant il est certain, que les mouvemens de cette ame, que l'on a fait spirituelle, sont des impressions très marquées sur le corps ; ces impressions s'étant continuellement réitérées, leurs empreintes doivent rester ; ainsi les passions habituelles des hommes se peignent sur leurs visages, & mettent un homme attentif & doué d'un tact fin à portée de juger très promptement de leur façon d'être, & même de pressentir leurs actions, leurs inclinations, leurs penchans, leur passion dominante, &c. Quoique la science des physio-

nomies paroisse une chimere à bien des gens, il en est peu qui n'aient des idées nettes d'un regard attendri, d'un œil dur, d'un air austère, d'un air faux & dissimulé, d'un visage ouvert, &c ; des yeux fins & exercés acquièrent, sans doute, la faculté de reconnoître les mouvemens cachés de l'ame aux traces visibles qu'ils laissent sur un visage qu'ils ont continuellement modifié. Nos yeux subissent sur-tout des changemens très prompts d'après les mouvemens qui s'excitent en nous ; ces organes si délicats s'altèrent visiblement par les moindres secousses qu'éprouve notre cerveau. Des yeux fereins, nous annoncent une ame tranquille ; des yeux hagards nous indiquent une ame inquiète ; des yeux enflammés nous annoncent un tempérament colérique & sanguin ; des yeux mobiles nous font soupçonner une ame alarmée ou dissimulée. Ce sont ces différentes nuances que saisit un homme sensible & exercé ; & sur le champ il combine une foule d'expériences acquises pour porter son jugement sur les personnes qu'il voit. Son jugement n'a rien de surnaturel & de merveilleux ; un tel homme ne se distingue que par la finesse de ses organes & par la rapidité avec laquelle son cerveau remplit ses fonctions.

IL en est de même de quelques êtres de notre espece dans lesquels nous trouvons quelquefois une sagacité extraordinaire, qui paroît divine & miraculeuse au vulgaire. (51) En effet nous vo-

(51) Il paroît que les plus habiles praticiens dans la médecine ont été des hommes doués d'un tact très

Yons des hommes susceptibles d'apprécier en un clin d'œil une foule de circonstances & de pressentir quelquefois des événemens très éloignés ; cette espèce de talens *prophétiques* n'a rien de surnaturel ; il indique seulement de l'expérience & une organisation très délicate qui les mettent à portée de juger avec facilité des causes & de prévoir leurs effets de très loin. Cette faculté se trouve pareillement dans les animaux , qui beaucoup mieux que les hommes pressentent les variations de l'air & les changemens du tems. Les oiseaux ont été longtems les prophètes & les guides de plusieurs nations qui se prétendoient fort éclairées.

C'EST donc à leur organisation particulière exercée que nous devons attribuer les facultés merveilleuses qui distinguent quelques êtres. *Avoir de l'instinct* ne signifie que juger promptement & sans avoir besoin de faire de longs raisonnemens. Nos idées sur le vice & la vertu ne sont point des idées *innées* ; elles sont acquises comme toutes les autres , & les jugemens que nous en portons sont fondés sur des expériences vraies ou fausses qui dépendent de notre conformation & des habitudes qui nous ont modifiés. L'enfant n'a point d'idées de la Divinité ni de la vertu ; c'est de celui qui l'instruit qu'il reçoit ces idées ; il en fait un usage plus ou moins prompt suivant que son organisation na-

fin , semblable à celui des physionomistes , à l'aide duquel ils jugeoient très promptement des maladies & tiroient facilement leurs prognostiques.

turelle ou ses dispositions ont été plus ou moins exercées. La nature nous donne des jambes , la nourrice nous apprend à nous en servir , leur agilité dépend de leur conformation naturelle & de la manière dont nous les avons exercées.

Ce que l'on appelle le *goût* dans les beaux arts n'est dû pareillement qu'à la finesse de nos organes exercés par l'habitude de voir , de comparer & de juger certains objets , d'où résulte dans quelques hommes la faculté d'en juger très promptement ou d'en saisir en un clin d'œil les rapports & l'ensemble. C'est à force de voir , de sentir , de mettre les objets en expérience que nous apprenons à les connoître ; c'est à force de réitérer ces expériences que nous acquérons le pouvoir & l'habitude de les juger avec célérité. Mais ces expériences ne nous sont point *innées* ; nous n'en avons point fait avant de naître , nous ne pouvons ni penser , ni juger , ni avoir d'idées avant que d'avoir senti ; nous ne pouvons ni aimer ni haïr , ni approuver ni blâmer avant que d'avoir été agréablement ou désagréablement remués. C'est néanmoins ce que doivent supposer ceux qui veulent nous faire admettre des notions *innées* , des opinions infuses par la nature soit dans la morale soit dans la Théologie , soit dans quelque science que ce puisse être. Pour que notre esprit pense & s'occupe d'un objet il faut qu'il connoisse ses qualités ; pour qu'il ait connoissance de ces qualités il faut que quelques-uns de nos sens en aient été frappés ; les objets dont nous ne connoissons aucunes qualités sont nuls ou n'existent point pour nous.

ON nous dira peut-être que le consentement

universel des hommes sur certaines propositions comme celle que *le tout est plus grand que sa partie*, & comme toutes les démonstrations géométriques, semble supposer en eux certaines notions premières, innées, non acquises. On peut répondre que ces notions sont toujours acquises & sont des fruits d'une expérience plus ou moins prompte, il faut avoir comparé le tout à sa partie avant d'être convaincu que le tout est plus grand que sa partie. L'homme n'apporte point en naissant l'idée que deux & deux sont quatre, mais il en est très promptement convaincu. Il faut avoir comparé avant de porter aucun jugement quelconque.

Il est évident que ceux qui ont supposé des idées innées ou des notions inhérentes à notre être, ont confondu l'organisation de l'homme ou ses dispositions naturelles avec l'habitude qui le modifie, & le plus ou le moins d'aptitude qu'il a pour faire des expériences & pour les appliquer dans ses jugemens. Un homme qui a du goût en peinture a sans doute apporté en naissant des yeux plus fins & plus pénétrants qu'un autre; mais ces yeux ne le feront point juger avec promptitude s'il n'a point eu occasion de les exercer; bien plus, à quelques égards les dispositions que nous nommons *naturelles* ne peuvent être elles-mêmes regardées comme *innées*. L'homme n'est point à vingt ans le même qu'il étoit en venant au monde; les causes physiques qui agissent continuellement sur lui influent nécessairement sur son organisation & font que ses dispositions naturelles ne sont point elles-mêmes dans un tems ce

qu'elles étoient dans un autre. (52) Nous voyons tous les jours des enfans montrer jusqu'à un certain âge beaucoup d'esprit, d'aptitude aux sciences, & finir par tomber dans la stupidité. Nous en voyons d'autres qui après avoir montré dans l'enfance des dispositions peu favorables se développent par la suite & nous étonnent par des qualités dont nous les avons jugés peu susceptibles ; il vient un moment où leur esprit fait usage d'une foule d'expériences qu'il avoit amassées sans s'en appercevoir, & pour ainsi dire à son insçu.

AINSI, on ne peut trop le répéter, toutes les idées, les notions, les façons d'être & de penser des hommes sont acquises. Notre esprit ne peut agir & s'exercer que sur ce qu'il connoît, & il ne peut connoître bien ou mal que les choses qu'il a senties. Les idées qui ne supposent hors de nous aucun objet matériel qui en soit le modèle, ou auquel on puisse les rapporter, & qu'on a nommé *idées abstraites*, ne sont que des façons dont notre organe intérieur envisage ses propres modifications, dont il choisit quelques-unes sans avoir égard aux autres. Les mots que nous employons pour désigner ces idées tels que ceux de *bonté*, de

(52) „ Nous pensons, dit la Motte le Vayer, bien
 „ autrement des choses en un tems qu'en un autre ;
 „ jeunes que vieux ; affamés que rassasiés ; de nuit
 „ que de jour ; fâchés que joyeux. Varians ainsi à
 „ toute heure par mille autres circonstances qui nous
 „ tiennent en une perpétuelle inconstance & insta-
 „ bilité. *Voyez le banquet sceptique pag. 17.*

beauté, d'*ordre*, d'*intelligence*, de *vertu*, &c. ne nous offrent aucun sens, si nous ne les rapportons ou si nous ne les expliquons à des objets, que nos sens nous ont montrés susceptibles de ces qualités; ou à des façons d'être & d'agir qui nous sont connues. Qu'est-ce que me représente le mot vague de *beauté*, si je ne l'attache à quelque objet qui a frappé mes sens d'une façon particulière & auquel en conséquence j'ai attribué cette qualité? Qu'est-ce que me représente le mot *intelligence*, si je ne l'attache à une façon d'être & d'agir déterminée? Le mot *ordre* signifie-t-il quelque chose, si je ne le rapporte à une suite d'actions ou de mouvemens qui m'affectent d'une certaine manière? Le mot *vertu* n'est-il pas vuide de sens, si je ne l'applique à des dispositions dans les hommes qui produisent des effets connus, différens de ceux qui partent d'autres dispositions contraires? Qu'est-ce que les mots *douleur* & *plaisir* offrent à mon esprit au moment où mes organes ne souffrent ni ne jouissent, sinon des façons d'être dont j'ai été affecté, dont mon cerveau conserve la réminiscence ou l'impression & que l'expérience m'a montré comme utiles ou nuisibles? mais quand j'entends prononcer les mots *spiritualité*, *immatérialité*, *incorporéité*, *divinité*, &c. ni mes sens, ni ma mémoire ne me font d'aucun secours; ils ne me fournissent aucun moyen d'avoir idée de ces qualités ni des objets auxquels je dois les appliquer; dans ce qui n'est point matière, je ne vois que le néant & le vuide, qui ne peut être susceptible d'aucunes qualités.

TOUTES les erreurs & les disputes des homi-

mes viennent de ce qu'ils ont renoncé à l'expérience & au témoignage de leurs sens , pour se laisser guider par des notions, qu'ils ont cru *insusées* ou *innées*, quoiqu'elles ne fussent réellement que les effets d'une imagination troublée , des préjugés dont leur enfance s'est imbue , avec lesquels l'habitude les a familiarisés , & que l'autorité les a forcés de conserver. Les langues se sont remplies de mots abstraits auxquels l'on attache des idées vagues & confuses , & dont, quand on veut les examiner , l'on ne trouve aucun modèle dans la nature ni d'objets auxquels on puisse les attacher. Quand on se donne la peine d'analyser les choses , on est tout surpris de voir que les mots qui sont continuellement dans la bouche des hommes , ne présentent jamais une idée fixe & déterminée : nous les voyons sans cesse parler d'*esprits*, d'*ame* & de ses facultés , de *divinité* & de ses attributs de *durée*, d'*espace*, d'*immensité*, d'*infinité*, de *perfection*, de *vertu*, de *raison*, de *sentiment*, d'*instinct* & de *goût*, &c. sans qu'ils puissent nous dire précisément ce qu'ils entendent par ces mots. Cependant les mots ne semblent inventés que pour être les images des choses , ou pour peindre à l'aide des sens, des objets connus que l'esprit puisse juger, apprécier, comparer & méditer.

PENSER à des objets qui n'ont agi sur aucuns de nos sens , c'est penser à des mots , c'est rêver à des sens ; c'est chercher dans son imagination des objets auxquels on puisse les attacher. Assigner des qualités à ces mêmes objets , c'est , sans doute , redoubler d'extravagance. Le mot *Dieu* est destiné à me représenter

un objet qui ne peut agir sur aucun de mes organes, & dont par-conséquent il m'est impossible de constater ni l'existence ni les qualités: cependant pour suppléer aux idées qui me manquent, mon imagination, à force de se creuser, composera un tableau quelconque, avec les idées ou couleurs qu'elle est toujours forcée d'emprunter des objets que je connois par mes sens. En conséquence je me peindrai ce Dieu sous les traits d'un vieillard vénérable, ou sous ceux d'un monarque puissant, ou sous ceux d'un homme irrité, &c. l'on voit que c'est évidemment l'homme & quelques-unes de ses qualités qui ont servi de modele à ce tableau. Mais si l'on me dit que ce Dieu est un pur esprit, qu'il n'a point de corps, qu'il n'a point d'étendue, qu'il n'est point contenu dans l'espace, qu'il est hors de la nature qu'il meut, &c. me voilà replongé dans le néant, mon esprit ne sçait plus sur quoi il médite, il n'a plus aucune idée. Voilà, comme nous le verrons par la suite la source des notions informes que les hommes se feront toujours sur la divinité; ils l'anéantissent eux-mêmes à force de rassembler en elle des qualités incompatibles & des attributs contradictoires. (53) En lui donnant des qualités morales & connues, ils en font un homme; en lui assignant les attributs négatifs de la Théologie, ils en font une chimere; ils détruisent toutes les idées antécédentes, ils en font un

(53) Voyez partie II. Chap. 4.

pur néant. D'où l'on voit que les sciences sublimes que l'on nomme *Théologie*, *Psychologie*, *Métaphysique* deviennent de pures sciences de mots; la morale & la politique, que trop souvent elles infectent, deviennent pour nous des énigmes inexplicables dont il n'y a que l'étude de la nature qui puisse nous tirer.

LES hommes ont besoin de la vérité; elle consiste à connoître les vrais rapports qu'ils ont avec les choses qui peuvent influer sur leur bien-être : ces rapports ne sont connus qu'à l'aide de l'expérience; sans expérience il n'est point de raison; sans raison nous ne sommes que des aveugles qui se conduisent au hasard. Mais comment acquérir de l'expérience sur des objets idéaux que jamais nos sens ne peuvent ni connoître ni examiner? Comment nous assurer de l'existence & des qualités d'êtres que nous ne pouvons sentir? Comment juger si ces objets nous sont favorables ou nuisibles? Comment savoir ce que nous devons aimer ou haïr, chercher ou fuir, éviter ou faire? C'est pourtant de ces connoissances que notre sort dépend dans ce monde, le seul dont nous ayons idée; c'est sur ces connoissances que toute morale est fondée. D'où l'on voit qu'en faisant intervenir dans la morale ou dans la science des rapports certains & invariables qui subsistent entre les êtres de l'espèce humaine, les notions vagues de la théologie; ou en fondant cette morale sur des êtres chimériques qui n'existent que dans notre imagination, on rend cette morale incertaine & arbitraire, on l'abandonne aux caprices de l'imagination, on ne lui donne aucune base solide.

DES êtres essentiellement différens pour l'or-

ganisation naturelle , pour les modifications qu'ils éprouvent , pour les habitudes qu'ils contractent , pour les opinions qu'ils acquièrent , doivent penser différemment. Le tempérament , comme on a vu , décide des qualités mentales des hommes , & ce tempérament lui-même est diversement modifié chez eux : d'où il suit nécessairement que leur imagination ne peut être la même ni leur créer les mêmes phantômes. Chaque homme est un tout lié , dont toutes les parties ont une correspondance nécessaire. Des yeux différens doivent voir différemment & donner des idées très variées sur les objets , même réels , qu'ils envisagent. Que fera-ce donc si les objets n'agissent sur aucun des sens ! Tous les individus de l'espèce ont en gros les mêmes idées des substances qui agissent vivement sur leurs organes , ils sont tous assez d'accord sur quelques qualités qu'ils apperçoivent à-peu-près de la même manière ; je dis , *à-peu-près* , parce que l'intelligence , la notion , la conviction d'aucune proposition , quelque simple , évidente & claire qu'on la suppose , ne sont ni ne peuvent être rigoureusement les mêmes dans deux hommes. En effet un homme n'étant point un autre homme , le premier ne peut avoir rigoureusement & mathématiquement la même notion de l'unité , par exemple , que le second ; vu qu'un effet identique ne peut être le résultat de deux causes différentes. Ainsi lorsque les hommes sont d'accord dans leurs idées , leurs façons de penser , leurs jugemens ; leurs passions , leurs desirs & leurs goûts , leur consentement ne vient point de ce qu'ils voient ou sentent les mêmes objets précisément de la même

me manière , mais à-peu-près de la même manière ; & de ce que leur langue n'est ni ne peut-être assez abondante en nuances pour désigner les différences imperceptibles qui se trouvent entre leurs façons de voir & de sentir. Chaque homme a pour ainsi dire une langue pour lui tout seul , & cette langue est incommunicable aux autres. Quel accord peut-il donc y avoir entre eux , lorsqu'ils s'entretiennent d'êtres qu'ils ne connoissent que par leur imagination ? Cette imagination dans un individu peut-elle être jamais la même que dans un autre ? Comment peuvent-ils s'entendre lorsqu'à ces mêmes êtres ils assignent des qualités qui ne sont dues qu'à la manière dont leur cerveau est affecté ?

EXIGER d'un homme qu'il pense comme nous , c'est exiger qu'il soit organisé comme nous ; qu'il ait été modifié comme nous dans tous les instans de sa durée ; qu'il ait reçu le même tempérament , la même nourriture , la même éducation ; en un mot c'est exiger qu'il soit nous-mêmes. Pourquoi ne point exiger qu'il ait les mêmes traits ? Est-il plus le maître de ses opinions ? Ses opinions ne sont-elles pas des suites nécessaires de sa nature & des circonstances particulières qui ont dès l'enfance nécessairement influé sur sa façon de penser & d'agir ? Si l'homme est un tout lié , dès qu'un seul de ses traits diffère des nôtres , ne devrions-nous pas en conclure que son cerveau ne peut ni penser , ni associer des idées , ni imaginer ou rêver de la même façon que le nôtre ?

LA diversité des tempéramens des hommes est la source naturelle & nécessaire de la diversité de leurs passions , de leurs goûts , de leurs idées de bonheur , de leurs opinions en tout genre

Ainsi cette même diversité fera la source fatale de leurs disputes , de leurs haines & de leurs injustices toutes les fois qu'ils raisonneront sur des objets inconnus , auxquels ils attacheront la plus grande importance. Jamais ils ne s'entendront en parlant ni d'une ame spirituelle , ni d'un Dieu immatériel distingué de la nature ; ils cesseront dès-lors de parler la même langue , & jamais ils n'attacheront les mêmes idées aux mêmes mots. Quelle sera la mesure commune pour décider quel est celui qui pense avec le plus de justesse , dont l'imagination est la mieux réglée , dont les connoissances sont les plus sûres , lorsqu'il s'agit d'objets que l'expérience ne peut examiner , qui échappent à tous nos sens , qui n'ont point de modèles & qui sont au dessus de la raison ? Chaque homme , chaque législateur , chaque spéculateur , chaque peuple se sont toujours formé des idées diverses de ces choses , & chacun a cru que ses rêveries propres devoient être préférées à celles des autres , qui lui ont paru aussi absurdes , aussi ridicules , aussi fausses que les siennes leur pouvoient paroître. Chacun tient à ses opinions parce que chacun tient à sa propre façon d'être , & croit que son bonheur dépend de son attachement à ses préjugés , qu'il n'adopte jamais que parce qu'il les croit utiles à son bien-être. Proposez à un homme fait de changer sa religion pour la vôtre , il croira que vous êtes un insensé ; vous ne ferez qu'exciter son indignation & son mépris ; il vous proposera à son tour de prendre ses propres opinions ; après bien des raisonnemens vous vous traiterez tous deux de gens absurdes &

opiniâtres , & le moins fol fera celui qui cédera le premier. Mais si les deux adverfaires s'échauffent dans la difpute (ce qui arrive toujours quand on fuppofe la matière importante ou quand on veut défendre la caufe de fon amour propre) dès-lors les pañions s'aiguifent, laquerelle s'anime, les difputans fe haïffent & finiffent par fe nuire. C'est ainfi que pour des opinions futiles nous voyons le bramane méprifer & haïr le mahométan , qui l'opprime & le dédaigne; nous voyons le chrétien perfecuter & brûler le juif, dont il tient fa religion; nous voyons les chrétiens ligués contre l'incrédule & fufpendre pour le combattre les difputes fanglantes & cruelles qui fubfiftent toujours entre eux.

Si l'imagination des hommes étoit la même, les chimères qu'elle enfanteroit feroient les mêmes par-tout; il n'y auroit point de difputes entr'eux s'ils révoient tous de la même manière; ils s'en épargneroient un grand nombre, fi leur efprit ne s'occupoit que des êtres poffibles à connoître, dont l'exiftence fut conftatée, dont on fût à portée de découvrir les qualités véritables par des expériences sûres & réitérées. Les fyftèmes de la physique ne font fujets à difpute que lorsque les principes dont on part ne font point affez conftatés, peu-à-peu l'expérience en montrant la vérité met fin à ces querelles. Il n'y a point de difputes entre les géometres fur les principes de leur fcience; il ne s'en élève que quand les fuppoñitions font faufes ou les objets trop compliqués. Les Théologiens n'ont tant de peine à convenir entr'eux que parceque dans leurs difputes ils partent fans cefle, non de propofi-

tions connues & examinées, mais des préjugés dont ils se sont imbus dans l'éducation, dans l'école, dans les livres, &c. : ils raisonnent continuellement, non sur des objets réels ou dont l'existence soit démontrée, mais sur des êtres imaginaires, dont jamais ils n'ont examiné la réalité; ils se fondent, non sur des faits constants, sur des expériences avérées, mais sur des suppositions dépourvues de solidité. Trouvant ces idées établies de longue main, & que très peu de gens refusent de les admettre, ils les prennent pour des vérités incontestables, que l'on doit recevoir sur l'énoncé; & lorsqu'ils y attachent une grande importance, ils s'irritent contre la témérité de ceux qui ont l'audace d'en douter ou même de les examiner.

Si l'on eût mis les préjugés à l'écart, on eût découvert que les objets qui ont fait naître les plus affreuses & les plus sanglantes disputes parmi les hommes sont des chimères, l'on eût trouvé qu'ils se battoient & s'égorgeoient pour des mots vuides de sens; ou du moins l'on eût appris à douter, & l'on eût renoncé à ce ton impérieux & dogmatique qui veut forcer les hommes à se réunir d'opinions. La réflexion la plus simple eût montré la nécessité de la diversité des opinions & des imaginations des hommes, qui dépendent nécessairement de leur conformation naturelle diversement modifiée, & qui influent nécessairement sur leurs pensées, leurs volontés & leurs actions. Enfin si l'on consultoit la morale & la droite raison, tout devrait prouver à des êtres qui se disent raisonnables, qu'ils sont faits pour penser diversement, sans cesser pour cela de vivre paisiblement, de s'aimer, de se prêter des secours mutuels,

quelques soient leurs opinions sur des êtres impossibles à connoître ou à voir des mêmes yeux. Tout devrait convaincre de la tyrannique déraison, de l'inutile violence, & de l'inutile cruauté de ces hommes de sang, qui persécutent leurs semblables, pour les forcer de plier sous leurs opinions; tout devrait ramener les mortels à la douceur, à l'indulgence, à la tolérance; vertus, sans doute, plus évidemment nécessaires à la société, que les spéculations merveilleuses qui la divisent & la portent souvent à égorger les prétendus ennemis de ses opinions révérees.

L'ON voit donc de quelle importance il est pour la morale d'examiner les idées auxquelles on est convenu d'attacher tant de valeur, & auxquelles, sur les ordres fantasques & cruels de leurs guides, les mortels sacrifient continuellement & leur propre bonheur & la tranquillité des nations. Que l'homme rendu à l'expérience, à la nature, à la raison ne s'occupe donc plus que d'objets réels & utiles à sa félicité. Qu'il étudie la nature, qu'il s'étudie lui-même; qu'il apprenne à connoître les liens qui l'unissent à ses pareils, qu'il brise ses liens fictifs qui l'enchaînent à des phantômes. Si toutefois son imagination a besoin de se repaître d'illusions, s'il tient à ses opinions, si ces préjugés lui sont chers, qu'il permette du moins à d'autres d'errer à leur manière ou de chercher la vérité, & qu'il se souvienne toujours que toutes les opinions, les idées, les systèmes, les volontés & les actions des hommes sont des suites nécessaires de leur tempérament, de leur nature & des causes qui les modifient constamment ou passagèrement,

vérité que nous allons prouver encore dans le chapitre suivant l'homme n'est pas plus libre de penser que d'agir.

(*****)

CHAPITRE XI.

Du système de la liberté de l'homme.

CEU X qui ont prétendu que l'ame étoit distinguée du corps , étoit immatérielle , tiroit ses idées de son propre fond , agissoit par elle-même & sans le secours des objets extérieurs ; par une suite de leur système l'ont affranchie des loix physiques suivant lesquelles tous les êtres que nous connoissons sont obligés d'agir. Ils ont cru que cette ame étoit maîtresse de son sort , pouvoit régler ses propres opérations , déterminer ses volontés par sa propre énergie , en un mot ils ont prétendu que l'homme étoit libre.

Nous avons déjà suffisamment prouvé que cette ame n'étoit que le corps envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions plus cachées que les autres. Nous avons montré que cette ame , quand même on la supposeroit immatérielle , étoit perpétuellement modifiée conjointement avec ce corps , soumise à tous ses mouvemens sans lesquels elle resteroit inerte & morte ; par conséquent elle est soumise à l'influence des causes matérielles & physiques qui remuent ce corps ,

dont la façon d'être, soit habituelle soit passagère, dépend des élémens matériels qui forment son tissu, qui constituent son tempérament, qui entrent en lui par la voie des alimens, qui le pénètrent & l'entourent. Nous avons expliqué d'une manière purement physique & naturelle le mécanisme qui constitue les facultés que l'on nomme *intellectuelles* & les qualités que l'on appelle *morales*. Nous avons prouvé en dernier lieu que toutes nos idées, nos systèmes, nos affections, les notions vraies ou fausses que nous nous formons sont dûs à nos sens matériels & physiques. Ainsi l'homme est un être physique; de quelque façon qu'on le considère il est lié à la nature universelle, & soumis aux loix nécessaires & immuables qu'elle impose à tous les êtres qu'elle renferme; d'après l'essence particulière ou les propriétés qu'elle leur donne, sans les consulter. Notre vie est une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la surface de la terre sans jamais pouvoir nous en écarter un instant. Nous naissons sans notre aveu, notre organisation ne dépend point de nous, nos idées nous viennent involontairement, nos habitudes sont au pouvoir de ceux qui nous les font contracter, nous sommes sans cesse modifiés par des causes soit visibles soit cachées qui reglent nécessairement notre façon d'être, de penser & d'agir. Nous sommes bien ou mal, heureux ou malheureux, sages ou insensés, raisonnables ou déraisonnables, sans que notre volonté entre pour rien dans ces différens états. Cependant malgré les entraves continuelles qui nous lient, on prétend que nous sommes libres, ou que nous déterminons nos actions & notre sort indépendamment des causes qui nous remuent.

QUELQUE peu fondée que soit cette opinion, dont tout devrait nous détromper, elle passe aujourd'hui dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, très éclairées d'ailleurs, pour une vérité incontestable; elle est la base de la religion, qui, supposant des rapports entre l'homme & l'être inconnu qu'elle met au dessus de la nature, n'a pu imaginer qu'il pût mériter ou démériter de cet être s'il n'étoit libre dans ses actions. On a cru la société intéressée à ce système, parce qu'on a supposé que si toutes les actions des hommes étoient regardées comme nécessaires, l'on ne feroit plus en droit de punir celles qui nuisent à leurs associés. Enfin la vanité humaine s'accommoda, sans doute, d'une hypothèse qui sembloit distinguer l'homme de tous les autres êtres physiques, en assignant à notre espèce l'appanage spécial d'une indépendance totale des autres causes, dont, pour peu que l'on réfléchisse, nous sentirions l'impossibilité.

PARTIE subordonnée d'un grand tout, l'homme est forcé d'en éprouver les influences. Pour être libre il faudroit qu'il fût tout seul plus fort que la nature entière, ou il faudroit qu'il fût hors de cette nature, qui toujours en action elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embrasse, d'agir & de concourir à son action générale ou, comme on l'a dit ailleurs, de conserver sa vie agissante par les actions ou les mouvemens que tous les êtres produisent en raison de leurs énergies particulières soumises à des loix fixes, éternelles, immuables. Pour que l'homme fût libre, il faudroit que tous les êtres perdissent leurs essences pour lui, il faudroit qu'il n'eût plus de sensibilité physique, qu'il ne connût plus ni le bien ni le mal, ni le plaisir

ni la douleur. Mais dès-lors il ne seroit plus en état ni de se conserver ni de rendre son existence heureuse ; tous les êtres devenus indifférens pour lui, il n'auroit plus de choix, il ne sçauroit plus ce qu'il doit aimer ou craindre, chercher ou éviter. En un mot l'homme seroit un être dénaturé ou totalement incapable d'agir de la manière que nous lui connoissons.

S'IL est de l'essence actuelle de l'homme de tendre au bien-être ou de vouloir se conserver ; si tous les mouvemens de sa machine sont des suites nécessaires de cette impulsion primitive ; si la douleur l'avertit de ce qu'il doit éviter, si le plaisir lui annonce ce qu'il doit appéter, il est de son essence d'aimer ce qui excite ou ce dont il attend des sensations agréables, & de haïr ce qui lui procure ou lui fait craindre des impressions contraires. Il faut nécessairement qu'il soit attiré ou que sa volonté soit déterminée par les objets qu'il juge utiles, & repoussée par ceux qu'il croit nuisibles à sa façon permanente ou passagère d'exister. Ce n'est qu'à l'aide de l'expérience que l'homme acquiert la faculté de connoître ce qu'il doit aimer ou craindre ; ses organes sont-ils sains ? ses expériences seront vraies, il aura de la raison, de la prudence, de la prévoyance, il pressentira des effets souvent très éloignés ; il sçaura que ce qu'il juge quelquefois être un bien, peut devenir un mal par ses conséquences nécessaires ou probables, & que ce qu'il sçait être un mal passager peut lui procurer pour la suite un bien solide & durable. C'est ainsi que l'expérience nous fait connoître que l'amputation d'un membre doit causer une sensation douloureuse, en conséquence nous sommes forcés de craindre cette opération ou d'éviter la douleur ;

mais si l'expérience nous a montré que la douleur passagère que cette amputation cause, peut nous sauver la vie ; notre conservation nous étant chère nous sommes forcés de nous soumettre à cette douleur momentanée dans la vue d'un bien qui la surpasse.

LA volonté, comme on l'a dit ailleurs, est une modification dans le cerveau par laquelle il est disposé à l'action ou préparé à mettre en jeu les organes qu'il peut mouvoir. Cette volonté est nécessairement déterminée par la qualité bonne ou mauvaise, agréable ou désagréable de l'objet ou du motif qui agit sur nos sens, ou dont l'idée nous reste & nous est fournie par la mémoire. En conséquence nous agissons nécessairement, notre action est une suite de l'impulsion que nous avons reçue de ce motif, de cet objet ou de cette idée, qui ont modifié notre cerveau ou disposé notre volonté ; lorsque nous n'agissons point c'est qu'il survient quelque nouvelle cause, quelque nouveau motif, quelque nouvelle idée qui modifie notre cerveau d'une manière différente, qui lui donne une nouvelle impulsion, une nouvelle volonté, d'après laquelle ou elle agit, ou son action est suspendue. C'est ainsi que la vue d'un objet agréable ou son idée déterminent notre volonté à agir pour nous le procurer ; mais un nouvel objet ou une nouvelle idée anéantissent l'effet des premiers, & empêchent que nous n'agissions pour nous le procurer. Voilà comme la réflexion, l'expérience, la raison arrêtent ou suspendent nécessairement les actes de notre volonté, sans cela elle eût nécessairement suivi les premières impulsions qui la portoient vers un objet désirable. En tout

cela nous agissons toujours suivant des loix nécessaires.

LORSQUE tourmenté d'une soif ardente, je me figure en idée ou j'apperçois réellement une fontaine dont les eaux pures pourroient me désaltérer, suis-je maître de desirer ou de ne point desirer l'objet qui peut satisfaire un besoin si vif dans l'état où je suis ? on conviendra, sans doute, qu'il m'est impossible de ne point vouloir le satisfaire ; mais l'on me dira que si l'on m'annonce en ce moment que l'eau que je desire est empoisonnée, malgré ma soif je ne laisserai pas de m'en abstenir, & l'on en conclura fausement que je suis libre. En effet de même que la soif me déterminoit nécessairement à boire avant que de sçavoir que cette eau fût empoisonnée, de même cette nouvelle découverte me détermine nécessairement à ne pas boire ; alors le desir de me conserver anéantit ou suspend l'impulsion primitive que la soif donnoit à ma volonté ; ce second motif devient plus fort que le premier, la crainte de la mort l'emporte nécessairement sur la sensation pénible que la soif me faisoit éprouver. Mais, direz-vous, si la soif est bien ardente, sans avoir égard au danger, un imprudent pourra risquer de boire cette eau ; dans ce cas la première impulsion reprendra le dessus & le fera agir nécessairement, vu qu'elle se trouvera plus forte que la seconde. Cependant dans l'un & l'autre cas, soit que l'on boive de cette eau soit qu'on n'en boive pas, ces deux actions seront également nécessaires, elles seront des effets du motif qui se trouvera le plus puissant & qui agira le plus fortement sur la volonté.

CET exemple peut servir à expliquer tous les phénomènes de la volonté. La volonté, ou plu-

tôt le cerveau , se trouve alors dans le même cas qu'une boule , qui , quoiqu'elle ait reçu une impulsion , qui la pouffoit en droite ligne , est dérangée de sa direction dès qu'une force plus grande que la première l'oblige à en changer. Celui qui boit de l'eau qu'on lui dit empoisonnée nous paroît un insensé , mais les actions des insensés sont aussi nécessaires que celles des gens les plus prudents. Les motifs qui déterminent le voluptueux & le débauché à risquer leur santé sont aussi puissans , & leurs actions sont aussi nécessaires que ceux qui déterminent l'homme sage à ménager la sienne. Mais , insisterez-vous , l'on peut parvenir à engager un débauché à changer de conduite ; cela signifie , non qu'il est libre , mais que l'on peut trouver des motifs assez puissans pour anéantir l'effet de ceux qui agissoient auparavant sur lui , & pour lors ces nouveaux motifs détermineront sa volonté , aussi nécessairement que les premiers , à la conduite nouvelle qu'il tiendra.

LORSQUE l'action de la volonté est suspendue , on dit que *nous délibérons* ; ce qui arrive lorsque deux motifs agissent alternativement sur nous. *Délibérer*, c'est aimer & haïr alternativement ; c'est être successivement attiré & repoussé ; c'est être remué tantôt par un motif tantôt par un autre. Nous ne délibérons que lorsque nous ne conoissions point assez les qualités des objets qui nous remuent , ou lorsque l'expérience ne nous a point suffisamment appris les effets plus ou moins éloignés que nos actions produiront sur nous-mêmes. Je veux sortir pour prendre l'air , mais le tems est incertain ; je délibère en conséquence ; je pese les différens motifs qui pouffent alternativement ma

volonté à sortir ou à ne pas sortir ; je suis à la fin déterminé par le motif le plus probable, celui-ci me tire de mon indécision & il entraîne nécessairement ma volonté soit à sortir soit à rester : ce motif est toujours l'avantage présent ou éloigné que je trouve dans l'action à laquelle je me résous.

NOTRE volonté est souvent suspendue entre deux objets dont la présence ou l'idée nous remuent alternativement ; alors nous attendons pour agir que nous ayons contemplé les objets qui nous sollicitent à des actions différentes, ou les idées qu'ils ont laissées dans notre cerveau. Nous comparons alors ces objets ou ces idées, mais dans le tems même de la délibération, durant la comparaison & ces alternatives d'amour ou de haine qui se succèdent quelquefois avec la plus grande rapidité nous ne sommes point libres un instant, le bien ou le mal que nous croyons trouver successivement dans les objets sont des motifs nécessaires de ces volontés momentanées, de ces mouvemens rapides d'amour ou de crainte que nous éprouvons tant que dure notre incertitude. D'où l'on voit que la délibération est nécessaire, que l'incertitude est nécessaire, & quelque parti que nous prenions à la suite de la délibération, ce sera toujours nécessairement celui que nous aurons bien ou mal jugé devoir probablement être le plus avantageux pour nous.

LORSQUE l'ame est frappée par deux motifs qui agissent alternativement sur elle ou qui la modifient successivement, elle délibère ; le cerveau est dans une espèce d'équilibre accompagné d'oscillations perpétuelles tantôt vers un objet & tantôt vers un autre jusqu'à ce que l'objet, qui l'entraîne
le

le plus fortement, le tire de cette suspension qui constitue l'indécision de notre volonté. Mais lorsque le cerveau est poussé à la fois par des causes également fortes qui le meuvent suivant des directions opposées, d'après la loi générale de tous les corps, quand ils sont frappés également par des forces contraires, il s'arrête, il est *in nifu*, il ne peut ni vouloir ni agir, il attend qu'une des deux causes qui le meuvent ait pris assez de force pour déterminer sa volonté, pour l'attirer d'une manière qui l'emporte sur les efforts de l'autre cause.

Ce mécanisme si simple & si naturel suffit pour nous faire connoître pourquoi l'incertitude est pénible & la suspension est toujours un état violent pour l'homme. Le cerveau, cet organe si délicat & si mobile, éprouve alors des modifications très rapides qui le fatiguent, ou lorsqu'il est poussé en des sens contraires par des causes également fortes, il souffre un sorte de compression qui l'empêche d'agir avec l'activité qui lui convient pour la conservation de l'ensemble & pour se procurer ce qui est avantageux. Ce mécanisme explique encore l'irrégularité, l'inconséquence, l'inconstance des hommes; & nous rend raison de leur conduite qui paroît souvent un mystère inexplicable, & qui l'est en effet dans les systèmes reçus. En consultant l'expérience nous trouverons que nos ames sont soumises aux mêmes loix physiques que les corps matériels. Si la volonté de chaque individu n'étoit, dans un tems donné, mue que par une seule cause ou passion, rien ne seroit plus aisé que de pressentir ses actions; mais son cœur est souvent assailli par des motifs ou des forces contraires, qui agissent à la fois ou successivement

sur lui. C'est alors que son cerveau est ou tirailé dans des directions opposées qui le fatiguent, ou bien il est dans un état de compression qui le gêne & qui le prive de toute activité. Tantôt il est dans une inaction incommode & totale, tantôt il est le jouet des secouilles alternatives qu'il est forcé d'éprouver. Tel est, sans doute, l'état où paroît se trouver celui qu'une passion vive sollicite au crime, tandis que la crainte lui en montre les dangers. Tel est encore l'état de celui que le remords empêche de jouir des objets que le crime lui a fait obtenir par des travaux continuels de son ame déchirée; &c.

Si les forces ou causes soit extérieures soit internes qui agissent sur l'esprit de l'homme tendent vers des points différens, son ame ou son cerveau ainsi que tous les corps, prendra une direction moyenne entre l'une & l'autre force; & en raison de la violence avec laquelle l'ame est poussée, l'état de l'homme est quelquefois si douloureux que son existence lui devient importune; il ne tend plus à conserver son être; il va chercher la mort comme un azile contre lui-même, & comme le seul remède au désespoir; c'est ainsi que nous voyons des hommes malheureux & mécontents d'eux-mêmes se détruire volontairement, lorsque la vie leur devient insupportable. L'homme ne peut chérir son existence que tant qu'elle a pour lui des charmes mais lorsqu'il est travaillé par des sensations pénibles ou des impulsions contraires, sa tendance naturelle est dérangée; il est forcé de suivre une route nouvelle qui le conduit à sa fin & qui la lui montre même comme un bien désirable. Voilà comment nous pouvons nous expliquer la conduite de ces mélancoliques que leur

tempérament vicié, que leur conscience bourrelée, que le chagrin & l'ennui déterminent quelquefois à renoncer à la vie. (54)

LES forces diverses & souvent compliquées qui agissent successivement ou simultanément sur le cerveau des hommes & qui les modifient si diversement dans les différens périodes de leur durée, sont les vraies causes de l'obscurité de la morale & des difficultés que nous trouvons, lorsque nous voulons démêler les ressorts cachés de leur conduite énigmatique. Le cœur de l'homme n'est un labyrinthe pour nous que parce que nous n'avons que rarement les données nécessaires pour le juger; nous verrions alors que ses inconstances, ses inconséquences, la conduite bizarre ou inopinée que nous lui voyons tenir, ne sont que des effets des motifs qui déterminent successivement ses volontés, dépendent des variations fréquentes que sa machine éprouve, & sont des suites nécessaires des changemens qui s'opèrent en lui. D'après ces variations les mêmes motifs n'ont point toujours la même influence sur la volonté, les mêmes objets n'ont plus le droit de lui plaire, son tempérament a changé pour un instant ou pour toujours;

(54) Voyez le chapitre XIV. Les peines de l'esprit déterminent bien plus que les peines du corps à se donner la mort. Mille causes font diversion aux douleurs du corps, au lieu que dans les peines de l'esprit le cerveau est comme absorbé dans les idées qu'il porte au dedans de lui-même. Par la même raison les plaisirs que l'on nomme *intellectuels* sont les plus grands de tous.

il faut par conséquent que ses goûts , ses desirs , ses passions changent , & qu'il n'y ait point d'uniformité dans sa conduite , ni de certitude dans les effets que nous pouvons en attendre.

Le choix ne prouve aucunement la liberté de l'homme ; il ne délibère que lorsqu'il ne sçait encore lequel choisir entre plusieurs objets qui le remuent ; il est alors dans un embarras qui ne finit que lorsque sa volonté est décidée par l'idée de l'avantage plus grand qu'il croit trouver dans l'objet qu'il choisit ou dans l'action qu'il entreprend. D'où l'on voit que son choix est nécessaire , vu qu'il ne se détermineroit point pour un objet ou pour une action s'il ne croyoit y trouver quelque avantage pour lui. Pour que l'homme pût agir librement , il faudroit qu'il pût vouloir ou choisir sans motifs ou qu'il pût empêcher les motifs d'agir sur sa volonté. L'action étant toujours un effet de la volonté une fois déterminée , & la volonté ne pouvant être déterminée que par le motif qui n'est point en notre pouvoir , il s'ensuit que nous ne sommes jamais les maîtres des déterminations de notre volonté propre , & que par conséquent jamais nous n'agissons librement. On a cru que nous étions libres , parce que nous avons une volonté & le pouvoir de choisir ; mais on n'a point fait attention que notre volonté est mue par des causes indépendantes de nous , inhérentes à notre organisation ou qui tiennent à la nature des êtres qui nous remuent. (55) Suis-je

(55) L'homme passe une très grande partie de sa vie sans même vouloir. Sa volonté attend des motifs qui la déterminent. Si un homme se rendoit un compte

le maître de ne point vouloir retirer ma main lorsque je crains de me brûler ? Ou suis-je le maître d'ôter au feu la propriété qui me le fait craindre ? Suis-je le maître de ne pas choisir par préférence un mets que je sçais être agréable ou analogue à mon palais & de ne le pas préférer à celui que je sçais être désagréable ou dangereux. C'est toujours d'après mes sensations & mes propres expériences ou mes suppositions que je juge des choses bien ou mal , mais quelque soit mon jugement il dépend nécessairement de ma façon de sentir habituelle ou momentanée , & des qualités que je trouve & qui existent malgré moi dans la cause qui me remue ou que mon esprit y suppose.

TOUTES les causes qui agissent sur la volonté doivent avoir agi sur nous d'une façon assez marquée pour nous donner quelque sensation , quelque perception , quelque idée soit complète soit incomplète , soit vraie soit fausse. Dès que ma volonté se détermine , je dois avoir senti fortement ou foiblement , sans quoi je serois déterminé sans motif. Ainsi , à parler exactement , il n'y a point pour la volonté de causes vraiment *indif-*

exact de tout ce qu'il fait chaque jour depuis son lever jusqu'à son coucher , il trouveroit que toutes ses actions n'ont été rien moins que volontaires , & qu'elles ont été machinales , habituelles , déterminées par des causes qu'il n'a pu prévoir & auxquelles il a été forcé ou engagé d'acquiescer. Il découvreroit que le motif de son travail , de ses amusemens , de ses discours , de ses pensées , &c. , ont été nécessaires & l'ont évidemment ou séduit ou entraîné.

férentes : quelque foibles que soient les impulsions que nous recevons soit de la part des objets même, soit de la part de leurs images ou idées ; dès que notre volonté agit, ces impulsions ont été des causes suffisantes pour la déterminer. En conséquence d'une impulsion légère & foible nous voudrions foiblement, c'est cette foiblesse dans la volonté que l'on nomme *indifférence*. Notre cerveau s'apperçoit à peine du mouvement qu'il a reçu, il agit en conséquence avec peu de vigueur pour obtenir ou écarter l'objet ou l'idée qui l'ont modifié. Si l'impulsion eût été forte, la volonté seroit forte, & elle nous feroit agir fortement pour obtenir ou pour éloigner l'objet qui nous paroîtroit ou très agréable ou très incommode.

ON a cru que l'homme étoit libre, parce qu'on s'est imaginé que son ame pouvoit à volonté se rapeller des idées, qui fussent quelquefois pour mettre un frein à ses desirs les plus emportés. (56) C'est ainsi que l'idée d'un mal éloigné nous empêche quelquefois de nous livrer à un bien actuel & présent. C'est ainsi qu'un souvenir, une modification insensible & légère de notre cerveau anéantit à chaque instant l'action des objets réels qui agissent sur notre volonté. Mais nous ne sommes point les maîtres de nous rappeller à volonté nos idées ; leur association est indépendante de nous ; elles se font à notre insçu & malgré nous arrangées dans notre cerveau ; elles y ont fait une impression plus ou moins profonde ; no-

(56) St. Augustin dit, *non enim cuiquam in potestate est quid veniat in mentem.*

tre mémoire dépend elle-même de notre organisation , sa fidélité dépend de l'état habituel ou momentané dans lequel nous nous trouvons ; & lorsque notre volonté est fortement déterminée par quelque objet ou idée qui excitent en nous une passion très-vive , les objets ou les idées qui pourroient nous arrêter , disparaissent de notre esprit ; nous fermions alors les yeux sur les dangers présents qui nous menacent , ou dont l'idée devoit nous retenir , nous marchons tête baissée vers l'objet qui nous entraîne ; la réflexion ne peut rien sur nous ; nous ne voyons que l'objet de nos desirs , & les idées salutaires qui pourroient nous arrêter ne se présentent point à nous , ou ne s'y présentent que trop foiblement ou trop tard pour nous empêcher d'agir. Tel est le cas de tous ceux qui , aveuglés par quelque passion forte , ne sont point en état de se rappeler des motifs dont l'idée seule devoit les retenir ; le trouble où ils sont les empêche de juger sainement , de pressentir les conséquences de leurs actions , d'appliquer leurs expériences , de faire usage de leur raison , opérations qui supposent une justesse dans la façon d'associer ses idées dont notre cerveau n'est pas plus capable à cause du délire momentané qu'il éprouve , que notre main n'est capable d'écrire tandis que nous prenons un exercice violent.

Nos façons de penser sont nécessairement déterminées par nos façons d'être ; elles dépendent donc de notre organisation naturelle & des modifications que notre machine reçoit indépendamment de notre volonté. D'où nous sommes forcés de conclure que nos pensées , nos réflexions , notre manière de voir , de sentir , de juger , de combiner des idées ne peuvent être ni volontaires ni li-

rendent un objet désirable ne résident en lui ? Vous avez dû, me dit-on, apprendre à résister à vos passions & contracter l'habitude de mettre un frein à vos désirs. J'en conviendrai sans peine. Mais, répliquerai-je, ma nature a-t-elle été susceptible d'être ainsi modifiée ; mon sang bouillant, mon imagination fougueuse, le feu qui circule dans mes veines, m'ont-ils permis de faire & d'appliquer des expériences bien vraies au moment où j'en avois besoin ? Et quand mon tempérament m'en eût rendu capable, l'éducation, l'exemple, les idées que l'on m'a inspirées de bonne heure ont-elles été bien propres à me faire contracter l'habitude de réprimer mes désirs ? Toutes ces choses n'ont-elles pas plutôt contribué à me faire chérir & désirer les objets auxquels vous dites que je devois résister ? Vous voulez, dira l'ambitieux, que je résiste à ma passion ; ne m'a-t-on pas sans cesse répété que le rang, les honneurs, le pouvoir sont des avantages désirables ? N'ai-je pas vu mes concitoyens les envier, les grands de mon pays tout sacrifier pour les obtenir ? Dans la société où je vis, ne suis-je pas forcé de sentir que, si je suis privé de ces avantages, je dois m'attendre à languir dans le mépris & à ramper sous l'oppression ? Vous me défendez, dira l'avare, d'aimer l'argent & de chercher les moyens d'en acquérir ? Eh ! tout ne me dit-il pas dans ce monde que l'argent est le plus grand des biens, qu'il suffit pour rendre heureux ? Dans le pays que j'habite ne vois-je pas tous mes concitoyens avides de richesses & peu scrupuleux sur les moyens de se les procurer ? Dès qu'ils se sont enrichis par les voies que vous blâmez, ne font-ils pas chéris, considérés, respectés ? De quel droit me défendez-

vous donc d'amaſſer des tréſors par les mêmes voies que je vois approuvées du ſouverain , tandis que vous les nommez ſordides & criminelles ? Vous voulez donc que je renonce au bonheur ? Vous prétendez , dira le voluptueux , que je réſiſte à mes penchans ? Mais ſuis-je le maître de mon tempérament , qui ſans ceſſe me ſollicite au plaſiſr ? Vous appelez mes plaſiſrs honteux ? Mais dans la nation où je vis je vois les hommes les plus déréglés jouir ſouvent des rangs les plus diſtingués ; je ne vois rougir de l'adultère que l'époux qu'on outrage ; je vois des hommes faire trophée de leurs débauches & de leur libertinage. Vous me conſeillez de mettre un frein à mes emportemens , dira l'homme colère , & de réſiſter au déſir de me venger ? Mais je ne puis vaincre ma nature ; & d'ailleurs dans la ſociété je ſerois infailliblement deſhonoré ſi je ne lavois dans le ſang de mon ſemblable les injures que j'en reçois. Vous me recommandez la douceur & l'indulgence pour les opinions de mes pareils , me dira l'enthouſiaſte zélé ? Mais mon tempérament eſt violent ; j'aime très fortement mon Dieu ; on m'aſſure que le zèle lui plait , & que des perſécuteurs inhumains & fanguinaires ont été ſes amis ; je veux par les mêmes moyens me rendre agréable à ſes yeux.

En un mot les actions des hommes ne ſont jamais libres ; elles ſont toujours des ſuites néceſſaires de leur tempérament , de leurs idées reçues , des notions vraies ou fauſſes qu'ils ſe ſont du bonheur , enfin de leurs opinions fortifiées par l'exemple , par l'éducation , par l'expérience journalière. Nous ne voyons tant de crimes ſur la terre que parce que tout conſpire

à rendre les hommes criminels & vicieux ; leurs religions , leurs gouvernemens , leur éducation , les exemples qu'ils ont sous les yeux les poussent irrésistiblement au mal ; pour lors la morale leur prêche vainement la vertu , qui ne feroit qu'un sacrifice douloureux du bonheur dans des sociétés où le vice & le crime sont perpétuellement couronnés , estimés , récompensés , & où les desordres les plus affreux ne sont punis que dans ceux qui sont trop foibles pour avoir le droit de les commettre impunément. La société châtie les petits des excès qu'elle respecte dans les grands , & souvent elle a l'injustice de décerner la mort contre ceux que les préjugés publics qu'elle maintient ont rendus criminels.

L'HOMME n'est donc libre dans aucun instant de sa vie ; il est nécessairement guidé à chaque pas par les avantages réels ou fictifs qu'il attache aux objets qui excitent ses passions. Ces passions sont nécessaires dans un être qui tend sans cesse vers le bonheur ; leur énergie est nécessaire , puis qu'elle dépend de leur tempérament ; leur tempérament est nécessaire , puisqu'il dépend des élémens physiques qui entrent dans sa composition : les modifications de ce tempérament sont nécessaires , puisqu'elles sont des suites infaillibles & inévitables de la façon dont les êtres physiques & moraux agissent sans cesse sur nous.

MALGRÉ des preuves si claires de la non liberté de l'homme , on insiltera , peut-être , encore , & l'on nous dira que si l'on propose à quelqu'un de remuer ou de ne pas remuer la main , actions du nombre de celles que l'on nomme

indifférentes, il paroît évidemment le maître de choisir, ce qui prouve qu'il est libre. Je réponds que dans cet exemple l'homme pour quelque action qu'il se détermine ne prouvera point sa liberté; le désir de montrer sa liberté, excité par la dispute, deviendra pour lors un motif nécessaire qui décidera sa volonté pour l'un ou l'autre de ces mouvemens; ce qui lui fait prendre le change, ou ce qui lui persuade qu'il est libre dans cet instant, c'est qu'il ne démêle point le vrai motif qui le fait agir, c'est le désir de me convaincre. Si dans la chaleur de la dispute il insiste & demande, *ne suis-je pas le maître de me jeter par la fenêtre ?* Je lui dirai que non, & que tant qu'il conservera la raison il n'y a pas d'apparence que le désir de me prouver sa liberté devienne un motif assez fort pour lui faire sacrifier sa propre vie : si mon adversaire malgré cela se jettoit par la fenêtre pour me prouver qu'il est libre, je n'en conclurois point qu'il agissoit librement en cela, mais que c'est la violence de son tempérament qui l'a porté à cette folie. La démence est un état qui dépend de l'ardeur du sang & non de la volonté. Un fanatique ou un héros bravent la mort aussi nécessairement qu'un homme plus flegmatique qu'un lâche la fuit. (57)

(57) Il n'y a aucune différence entre un homme qu'on jette par la fenêtre & un homme qui s'y jette lui-même, si non que l'impulsion qui agit sur le premier vient du dehors, & que l'impulsion qui détermine la chute du second vient du dedans de sa propre machine. *Mu-*

ON nous dit que la liberté est l'absence des obstacles qui peuvent s'opposer à nos actions ou à l'exercice de nos facultés : on prétendra que nous sommes libres toutes les fois qu'en faisant usage de ces facultés elles opèrent l'effet que nous nous étions proposé. Mais pour répondre à cette objection il suffit de considérer qu'il ne dépend pas de nous de mettre ou d'ôter les obstacles qui nous déterminent ou nous arrêtent ; le motif qui nous fait agir n'est pas plus en notre pouvoir que l'obstacle qui nous arrête ; soit que ce motif & cet obstacle soient en nous-mêmes ou hors de nous. Je ne suis pas le maître de la pensée qui vient à mon esprit & qui détermine ma volonté ; cette pensée s'est excitée en moi à l'occasion de quelque cause indépendante de moi-même.

POUR se détromper du système de la liberté de l'homme , il s'agit simplement de remonter au motif qui détermine sa volonté , & nous trouve-

tius Scévola qui tient sa main dans un brâsier étoit aussi nécessité par les motifs intérieurs qui le poussaient à cette étrange action que si des hommes vigoureux eussent retenu son bras. La fierté , le désir de braver son ennemi , de l'étonner , de l'intimider , le désespoir &c. , étoient les chaînes invisibles qui le tenoient lié sur le brâsier. L'amour de la gloire , l'enthousiasme pour la patrie forcèrent pareillement *Codrus* & *Decius* à se dévouer pour leurs concitoyens. L'indien *Calanus* , & le philosophe *Peregrinus* furent également forcés de se brûler , par le désir d'exciter l'étonnement de la Grèce assemblée.

rons toujours que ce motif est hors de son pouvoir. Vous direz qu'en conséquence d'une idée qui naît dans votre esprit vous agirez librement si vous ne rencontrez point d'obstacles. Mais qu'est-ce qui a fait naître cette idée dans votre cerveau ? Étiez-vous le maître d'empêcher qu'elle ne se présentât ou ne se renouvelât dans votre cerveau ? cette idée ne dépend-elle pas des objets qui vous frappent malgré vous du dehors, ou des causes qui, à votre insçu, agissent au dedans de vous-même & modifient votre cerveau ? Pouvez-vous empêcher que vos yeux portés sans dessein sur un objet quelconque ne vous donnent l'idée de cet objet & ne remuent votre cerveau ? vous n'êtes pas plus maître des obstacles ; ils font des effets nécessaires des causes existantes soit au dedans soit hors de vous, ces causes agissent toujours en raison de leurs propriétés. Un homme insulte un lâche, celui-ci s'irrite nécessairement contre lui, mais sa volonté ne peut vaincre l'obstacle que sa lâcheté met à l'accomplissement de ses désirs, parce que sa conformation naturelle, qui ne dépend point de lui, l'empêche d'avoir du courage. Dans ce cas le lâche est insulté malgré lui, & forcé malgré lui de dévorer l'insulte qui lui est faite.

LES partisans du système de la liberté paroissent avoir toujours confondu la contrainte avec la nécessité. Nous croyons agir librement toutes les fois que nous ne voyons pas que rien mette obstacle à nos actions ; nous ne sentons pas que le motif qui nous fait vouloir est toujours nécessaire & indépendant de nous. Un

prisonnier chargé de fers est contraint de rester en prison, mais il n'est pas libre de ne pas désirer de se sauver ; ses chaînes l'empêchent d'agir, mais ne l'empêchent pas de vouloir ; il se sauvera, si l'on brise ses chaînes ; mais il ne se sauvera point librement ; la crainte ou l'idée du supplice sont pour lui des motifs nécessaires.

L'HOMME peut donc cesser d'être contraint sans être libre pour cela ; de quelque façon qu'il agisse il agit nécessairement d'après les motifs qui le déterminent. Il peut être comparé à un corps pesant, qui se trouve arrêté dans sa chute par un obstacle quelconque ; écartez cet obstacle, & le corps poursuivra son mouvement ou continuera de tomber ; Dira-t-on que ce corps est libre de tomber ? Sa chute n'est-elle pas un effet nécessaire de sa pesanteur spécifique ? Socrate, homme vertueux & soumis aux loix, même injustes, de sa patrie, ne veut pas se sauver de sa prison dont la porte lui est ouverte, mais en cela il n'agit point librement ; les chaînes invisibles de l'opinion, de la décence, du respect pour les loix, lors-même qu'elles sont iniques, la crainte de ternir sa gloire, le retiennent dans sa prison & sont des motifs assez forts sur cet enthousiaste de la vertu pour lui faire attendre la mort avec tranquillité ; il n'est point en son pouvoir de se sauver, parce qu'il ne peut se résoudre à se démentir un instant dans les principes auxquels son esprit s'est accoutumé.

LES hommes, nous dit-on, agissent souvent contre leur inclination, d'où l'on conclut qu'ils sont libres ; cette conséquence est très fautive ;

lorsqu'ils semblent agir contre leur inclination , ils y sont déterminés par quelques motifs nécessaires assez forts pour vaincre leurs inclinations. Un malade dans la vue de guérir parvient à vaincre sa répugnance pour les remèdes les plus dégoûtans ; la crainte de la douleur ou de la mort devient alors un motif nécessaire ; par conséquent ce malade n'agit point librement.

QUAND nous disons que l'homme n'est point libre nous ne prétendons point le comparer à un corps simplement mù par une cause impulsive ; il renferme en lui-même des causes inhérentes à son être ; il est mù par un organe intérieur qui a ses loix propres & qui est déterminé nécessairement en conséquence des idées , des perceptions , des sensations qu'il reçoit des objets extérieurs. Comme le mécanisme de ces perceptions , de ces sensations & la façon dont ces idées se gravent dans notre cerveau ne nous sont point connus , faute de pouvoir démêler tous ces mouvemens , faute d'appercevoir la chaîne des opérations de notre ame , ou le principe moteur qui agit en nous , nous le supposons libre , ce qui traduit à la lettre , signifie qu'il se meut de lui-même , se détermine sans cause ; ou plutôt ce qui veut dire que nous ignorons comment & pourquoi il agit comme il fait. Il est vrai qu'on nous dit que l'ame jouit d'une activité qui lui est propre ; j'y consens ; mais il est certain que cette activité ne se déploiera jamais , si quelque motif ou cause ne la met à portée de s'exercer ; à moins qu'on ne prétendit que l'ame peut aimer ou haïr sans avoir été remuée , sans connoître les objets ,
sans

fans avoir quelque idée de leurs qualités. La poudre à Canon a, fans doute, une activité particulière, mais jamais elle ne se déploiera si l'on n'en approche le feu qui la force de s'exercer.

C'EST la grande complication de nos mouvemens, c'est la variété de nos actions, c'est la multiplicité des causes qui nous remuent, soit à la fois soit successivement & fans interruption, qui nous persuadent que nous sommes libres. Si tous les mouvemens de l'homme étoient simples; si les causes qui nous remuent ne se confondoient point, étoient distinctes; si notre machine étoit moins compliquée, nous verrions que toutes nos actions sont nécessaires, parce que nous remonterions sur le champ à la cause qui nous fait agir. Un homme qui seroit toujours forcé d'aller vers l'occident voudroit toujours aller de ce côté, mais il sentiroit très bien qu'il n'y va pas librement. Si nous avions un sens de plus, comme nos actions ou nos mouvemens, augmentés d'un sixieme, seroient encore plus variés & plus compliqués, nous nous croirions plus libres encore que nous ne faisons avec cinq sens.

C'EST donc faute de remonter aux causes qui nous remuent; c'est faute de pouvoir analyser & décomposer les mouvemens compliqués qui se passent en nous-mêmes, que nous nous croyons libres; ce n'est que sur notre ignorance que se fonde ce sentiment si profond, & pourtant illusoire que nous avons de notre liberté, & que l'on nous allégué comme une preuve frappante de cette prétendue liberté. Pour peu que chaque homme veuille examiner ses

propres actions , en chercher les vrais motifs , en découvrir l'enchaînement , il demeurera convaincu que ce sentiment qu'il a de sa propre liberté est une chimère que l'expérience doit bientôt détruire.

CEPENDANT il faut avouer que la multiplicité & la diversité des causes qui agissent sur nous souvent à notre insçu , font qu'il nous est impossible , ou du moins très difficile , de remonter aux vrais principes de nos actions propres & encore moins des actions des autres : elles dépendent souvent de causes si fugitives , si éloignées de leurs effets , qui paroissent avoir si peu d'analogie & de rapports avec eux qu'il faut une sagacité singulière pour pouvoir les découvrir. Voilà ce qui rend l'étude de l'homme moral si difficile ; voilà pourquoi son cœur est un abyme dont nous ne pouvons souvent fonder les profondeurs. Nous sommes donc obligés de nous contenter de connoître les loix générales & nécessaires qui règlent le cœur humain ; dans les individus de notre espèce elles sont les mêmes & ne varient jamais qu'en raison de l'organisation qui leur est particulière & des modifications qu'elle éprouve , qui ne sont & ne peuvent être rigoureusement les mêmes. Il nous suffit de savoir que par son essence tout homme tend à se conserver & à rendre son existence heureuse ; cela posé quelque soient ses actions , nous ne nous tromperons jamais sur leurs motifs , lorsque nous remonterons à ce premier principe , à ce mobile général & nécessaire de toutes nos volontés. L'homme faute d'expérience & de raison se trompe , sans doute , souvent sur les moyens de parvenir à cette fin ;

ou bien les moyens qu'il emploie nous déplaisent parcequ'ils nous nuisent à nous-mêmes; ou enfin ces moyens dont ils se font nous semblent insensés, parcequ'ils l'écartent quelque fois du but dont il voudroit s'approcher; mais quelque soient ces moyens, ils ont toujours nécessairement & invariablement pour objet un bonheur existant ou imaginaire, durable ou passager, analogue à sa façon d'être, de sentir & de penser. C'est pour avoir méconnu cette vérité que la plupart des moralistes ont fait plutôt le roman que l'histoire du cœur humain; ils ont attribué ses actions à des causes fictives, & n'ont point connu les motifs nécessaires de sa conduite. Les politiques & les législateurs ont été dans la même ignorance, ou bien des imposteurs ont trouvé plus court d'employer des mobiles imaginaires que des mobiles existans; ils ont mieux aimé faire trembler les hommes sous des phantômes incommodés que de les guider à la vertu par le chemin du bonheur, si conforme au penchant nécessaire de leurs ames. Tant il est vrai que l'erreur ne peut jamais être utile au genre humain.

Quoiqu'il en soit; dans la physique nous voyons ou nous croyons voir bien plus distinctement la raison nécessaire des effets avec leurs causes que dans le cœur humain. Au moins y voyons-nous des causes sensibles produire constamment des effets sensibles, toujours les mêmes, lorsque les circonstances sont semblables. D'après cela nous ne balançons pas à regarder les effets physiques comme nécessaires, tandis que nous refusons de reconnoître la nécessité

dans les actes de la volonté humaine, que l'on a sans fondement attribués à un mobile agissant par sa propre énergie, capable de se modifier sans le concours des causes extérieures, & distingué de tous les êtres physiques & matériels. L'agriculture est fondée sur l'assurance que l'expérience nous donne de pouvoir forcer la terre cultivée & ensemencée d'une certaine façon, quand elle a d'ailleurs les qualités requises, à nous fournir des grains ou des fruits nécessaires à notre subsistance ou propres à flatter nos sens. Si l'on considéroit les choses sans préjugé, on verroit que dans le moral l'éducation n'est autre chose que *l'agriculture de l'esprit*, & que, semblable à la terre, en raison de ses dispositions naturelles, de la culture qu'on lui donne, des fruits que l'on y sème, des saisons plus ou moins favorables qui les conduisent à la maturité, nous sommes assurés que l'âme produira des vices ou des vertus, des *fruits moraux* utiles ou nuisibles à la société. La morale est la science des rapports qui sont entre les esprits, les volontés & les actions des hommes, que la géométrie est la science des rapports qui sont entre les corps. La morale seroit une chimère & n'auroit point de principes sûrs si elle ne se fendoit sur la connoissance des motifs qui doivent nécessairement influencer sur les volontés humaines & déterminer leurs actions.

Si dans le monde moral, ainsi que dans le monde physique, une cause, dont l'action n'est point troublée, est nécessairement suivie de son effet, une éducation raisonnable & fondée sur la vérité des loix sages, des principes honnê-

tes inspirés dans la jeunesse, des exemples vertueux, l'estime & les récompenses accordées au mérite & aux belles actions, la honte, le mépris, les châtimens rigoureusement attachés au vice & au crime, sont des causes qui agiroient nécessairement sur les volontés des hommes, qui détermineroient le plus grand nombre d'entre eux à montrer des vertus. Mais si la religion, la politique, l'exemple, l'opinion publique travaillent à rendre les hommes méchans & vicieux; s'ils étouffent & rendent inutiles les bons principes que leur éducation leur a donnés; si cette éducation elle-même ne sert qu'à se remplir de vices, de préjugés, d'opinions fausses & dangereuses; si elle n'allume en eux que des passions incommodes pour eux-mêmes & pour les autres, il faudra de toute nécessité que les volontés du plus grand nombre se déterminent au mal. (58) Voilà, sans doute, d'où vient réellement la

(58) Bien des auteurs ont senti l'importance d'une bonne éducation, mais ils n'ont point senti qu'une bonne éducation étoit incompatible & totalement impossible avec les superstitions des hommes, qui commencent par leur rendre l'esprit faux; avec les Gouvernemens arbitraires, qui les rendent vils & rampans & qui craignent qu'on ne les éclaire; avec les Loix, qui trop souvent sont contraires à l'Équité; avec les usages reçus, qui sont contraires au bon sens; avec l'opinion publique défavorable à la vertu; avec l'incapacité des maîtres, qui ne sont en état de communiquer à leurs élèves que les idées fausses dont ils sont eux-mêmes infectés.

corruption universelle dont les moralistes se plaignent avec raison, sans en jamais montrer les causes aussi vraies que nécessaires. Ils s'en prennent à la nature humaine, il la disent corrompue ; (59) ils blâment l'homme de s'aimer lui-même & de chercher son bonheur ; ils prétendent qu'il lui faut des *secours surnaturels* pour faire le bien ; & malgré cette liberté qu'ils lui attribuent, ils assurent qu'il ne faut pas moins que l'auteur de la nature lui-même pour détruire les mauvais penchans de son cœur : mais hélas ! cet agent si puissant ne peut lui-même rien contre les penchans malheureux que dans la fatale constitution des choses, les mobiles les plus forts donnent aux volontés des hommes, & contre les directions fâcheuses que l'on fait prendre à leurs passions naturelles. On nous répète incessamment de résister à ces passions ; on nous dit de les étouffer & de les anéantir dans notre cœur : ne voit-on pas qu'elles sont nécessaires, inhérentes à notre nature, utiles à notre con-

(59) C'est une doctrine nuisible que celle qui nous montre notre nature comme corrompue, & qui prétend qu'il faut une grace du ciel pour faire le bien. Elle tend nécessairement à décourager les hommes, à les jeter dans l'inertie ou le désespoir, en attendant cette grace. Les hommes auroient toujours la grace s'ils étaient bien élevés & bien gouvernés. C'est une étrange morale que celle de ces Théologiens qui attribuent tout le mal moral au péché originel & tout le bien que nous faisons à la grace. Il ne faut point être surpris de voir qu'une morale fondée sur des hypothèses si ridicules n'est d'aucune efficacité. *Voyez la II partie de cet ouvrage chap. VIII.*

servation , puisqu'elles n'ont pour objet que d'éviter ce qui nous nuit & de nous procurer ce qui peut nous être avantageux ? Enfin ne voit-on pas que ces passions bien dirigées, c'est-à-dire portées vers des objets vraiment intéressans pour nous-mêmes & pour les autres , contribueroient nécessairement au bien-être réel & durable de la société. Les passions de l'homme sont comme le feu qui est également nécessaire aux besoins de la vie & capable de produire les plus affreux ravages. (60)

Tout devient une impulsion pour la volonté ; un mot suffit souvent pour modifier un homme pour tout le cours de sa vie , & pour décider à jamais de ses penchans. Un enfant s'est-il brûlé le doigt pour l'avoir approché d'une bougie de trop près , il est averti pour toujours qu'il doit s'abstenir d'une pareille tentative. Un homme une fois puni & méprisé pour avoir fait une action deshonnête n'est point tenté de continuer. Sous quelque point de vue que nous envisagions l'homme jamais nous ne le verrons agir que d'après les impulsions données à sa volonté, soit par des causes physiques, soit par d'autres volontés. L'organisation particulière décide de la nature de ces impulsions ; les âmes agissent sur des âmes analogues , des imaginations embrasées agissent sur des passions fortes & sur des imaginations faciles à enflam-

(60) Des Théologiens eux-mêmes ont senti la nécessité des passions. Voyez un livre du père Senault qui a pour titre de *l'Usage des passions*.

mer ; les progrès surprenans de l'enthousiasme , la propagation héréditaire de la superstition , la transmission des erreurs religieuses de race en race , l'ardeur avec laquelle on fait le merveilleux , sont des effets aussi nécessaires que ceux qui résultent de l'action & de la réaction des corps.

MALGRÉ les idées si gratuites que les hommes se sont faites de leur prétendue liberté ; malgré les illusions de ce prétendu *sens intime* , qui en dépit de l'expérience leur persuade qu'ils sont maîtres de leurs volontés , toutes leurs institutions se fondent réellement sur la nécessité ; en cela comme en une infinité d'occasions la pratique s'écarte de la spéculation. En effet si l'on ne supposoit pas dans certains motifs que l'on présente aux hommes le pouvoir nécessaire pour déterminer leurs volontés , pour arrêter leurs passions , pour les diriger vers un but , pour les modifier , à quoi serviroit la parole ? Quel fruit pourroit-on se promettre de l'éducation , de la législation , de la morale , de la religion même ? Que fait l'éducation , sinon donner les premières impulsions aux volontés des hommes , leur faire contracter des habitudes , les forcer d'y persister , leur fournir des motifs vrais ou faux pour agir d'une certaine façon ? Quand un Père menace son fils de le punir ou lui promet une récompense , n'est-il pas convaincu que ces choses agiront sur sa volonté ? Que fait la législation , si non de présenter aux Citoyens dont une nation est composée des motifs qu'elle suppose nécessaires pour les déterminer à faire quelques actions & à s'abstenir de quelques autres ? Quel est l'objet de la morale si

ce n'est de montrer aux hommes que leur intérêt exige qu'ils répriment leurs passions momentanées, en vue d'un bien-être plus durable & plus vrai que celui que leur procureroit la satisfaction passagère de leurs délirs ? La religion en tout pays ne suppose-t-elle pas le genre humain & la nature entière soumis aux volontés irrésistibles d'un être nécessaire, qui règle leur sort d'après les loix éternelles de sa sagesse immuable ? Ce Dieu que les hommes adorent n'est-il pas le maître absolu de leurs destinées ? N'est-ce pas lui qui choisit & qui réprouve ? Les menaces & les promesses que la religion substitue aux vrais mobiles qu'une politique raisonnable devrait employer, ne sont-elles pas elles-mêmes fondées sur l'idée des effets que ces chimères doivent nécessairement produire sur des hommes ignorans, craintifs, avides du merveilleux. Enfin cette divinité bienfaisante qui appelle ses créatures à l'existence ne les force-t-elle pas à leur insçu & malgré elles de jouer un jeu, d'où peut résulter leur bonheur ou leur malheur éternel ? (61)

(61) Toute religion est visiblement & incontestablement fondée sur le fatalisme ; chez les Grecs elle supposoit que les hommes étoient punis de leurs fautes nécessaires, comme on peut voir dans Oreste, dans Oédipe &c. qui ne commettoient que des crimes prédits par les oracles. Les chrétiens ont fait de vains efforts pour justifier la divinité en rejetant les fautes des hommes sur le *libre arbitre*, qui ne peut se concilier avec la *prédestination*, dogme par lequel les chrétiens rentrent dans le système de la fatalité. Le systé-

L'ÉDUCATION n'est donc que la nécessité montrée à des enfans. La législation est la nécessité montrée aux membres d'un corps politique. La morale est la nécessité des rapports qui subsistent entre les hommes, montrée à des êtres raisonnables. Enfin la religion est la loi d'un être nécessaire ou la nécessité montrée à des hommes ignorans & pusillanimes. En un mot dans tout ce qu'ils font les hommes supposent la *nécessité* quand ils croient avoir pour eux des expériences sûres, & la *probabilité* quand ils ne connoissent point la liaison nécessaire des causes avec leurs effets; ils n'agiroient point comme ils font, s'ils n'étoient convaincus, ou s'ils ne présumoient, que de certains effets suivront nécessairement les actions qu'ils font. Le moraliste prêche la raison, parce qu'il la croit nécessaire aux hommes; le philosophe écrit parce qu'il présume que la vérité doit nécessairement l'emporter tôt ou tard sur le mensonge; le théologien & le Tyran haïssent & persécutent né-

me de la *grace* ne peut point les tirer de cette difficulté, vu que Dieu ne donne sa grace qu'à qui il veut. La religion en tout pays n'a d'autres fondemens que les décrets fatals d'un être irrésistible qui décide arbitrairement du destin de ses créatures. Toutes les hypothèses théologiques roulent sur ce point, & les théologiens, qui regardent le système du fatalisme comme faux ou dangereux, ne voient pas que la chute des Anges, le péché originel, le système de la prédestination & de la grace, le petit nombre des élus, &c. prouvent invinciblement que la religion est un vrai fatalisme.

cessairement la raison & la vérité, parce qu'ils les jugent nuisibles à leurs intérêts; le souverain qui par ses loix effraie le crime & qui plus souvent encore le rend utile & nécessaire, présume que les mobiles qu'il emploie suffisent pour contenir ses sujets. Tous comptent également sur la force ou sur la nécessité des motifs qu'ils mettent en usage & se flattent, à tort ou à raison, d'influer sur la conduite des hommes. Leur éducation n'est communément si mauvaise ou si peu efficace que parce qu'elle est réglée par le préjugé; ou quand elle est bonne elle est bientôt contredite & anéantie par tout ce qui se passe dans la société. La législation & la politique sont souvent iniques; elles allument dans les cœurs des hommes des passions qu'elles ne peuvent plus réprimer. Le grand art du moraliste seroit de montrer aux hommes & à ceux qui règlent leurs volontés que leurs intérêts sont les mêmes, que leur bonheur réciproque dépend de l'harmonie de leurs passions, & que la sûreté, la puissance, la durée des Empires dépendent nécessairement de l'esprit que l'on répand dans les nations, des vertus que l'on sème & que l'on cultive dans les cœurs des citoyens. La religion ne seroit admissible que si elle fortifioit vraiment ces motifs, & s'il étoit possible que le mensonge pût prêter des secours réels à la vérité. Mais dans l'état malheureux où des erreurs universelles ont plongé l'espèce humaine, les hommes, pour la plupart, sont forcés d'être méchans ou de nuire à leurs semblables, tous les motifs qu'on leur fournit les invitent à mal faire. La religion les rend inutiles, abjects & tremblans, ou bien elle en fait des fanatiques cruels, inhumains, intolérans. Le pouvoir su-

prême les écrase & les force d'être rampans & vicieux. La loi ne punit le crime que quand il est trop foible, & ne peut réprimer les excès que le gouvernement fait naître. Enfin l'éducation, négligée & méprisée, dépend ou de prêtres impositeurs ou de parens sans lumières & sans mœurs, qui transmettent à leurs élèves les vices dont eux-mêmes sont tourmentés, & les opinions fausses, qu'ils ont intérêt de leur faire adopter.

TOUT cela nous prouve donc la nécessité de remonter aux sources primitives des égaremens, des hommes si nous voulons y porter les remèdes convenables. Il est inutile de songer à les corriger, tant qu'on n'aura point démêlé les vraies causes qui meuvent leurs volontés, & tant qu'aux mobiles inefficaces ou dangereux que l'on a toujours employés, on ne substituera pas des mobiles plus réels, plus utiles, & plus sûrs. C'est à ceux qui sont les maîtres des volontés humaines, c'est à ceux qui règlent le sort des nations à chercher ces mobiles que la raison leur fournira; un bon livre en touchant le cœur d'un grand Prince, peut devenir une cause puissante, qui influera nécessairement sur la conduite de tout un peuple & sur la félicité d'une portion du genre humain.

DE tout ce qui vient d'être dit dans ce chapitre, il résulte que l'homme n'est libre dans aucun des instans de sa durée. Il n'est pas maître de sa conformation qu'il tient de la nature; il n'est pas maître de ses idées ou des modifications de son cerveau qui sont dues à des causes qui malgré lui & à son insçu agissent continuellement sur lui; il n'est point maître de ne pas aimer ou désirer ce qu'il trouve aimable & désirable; il n'est pas mai-

tre de ne point délibérer quand il est incertain des effets que les objets produiront sur lui; il n'est pas maître de ne pas choisir ce qu'il croit le plus avantageux; il n'est pas maître d'agir autrement qu'il ne fait au moment où sa volonté est déterminée par son choix. Dans quel moment l'homme est-il donc le maître ou libre dans ses actions? (62).

(62) Voici comment on peut réduire la question de la liberté de l'homme. La liberté ne peut se rapporter à aucune des fonctions connues de notre âme; car l'âme au moment où elle agit, ne peut agir autrement; au moment où elle choisit ne peut choisir autrement; au moment où elle délibère ne peut délibérer autrement; au moment qu'elle veut ne peut vouloir autrement, parce qu'une chose ne peut pas exister & ne point exister en même tems. Or, c'est ma volonté telle quelle est qui me fait délibérer; c'est ma délibération telle qu'elle est qui me fait choisir; c'est mon choix tel qu'il est qui me fait agir; c'est ma détermination telle qu'elle est qui me fait exécuter ce que ma délibération m'a fait choisir, & je n'ai délibéré que parce que j'ai eu des motifs qui m'ont fait délibérer, & parce qu'il n'étoit pas possible que je ne voulusse pas délibérer. Ainsi la liberté ne se trouve ni dans la volonté, ni dans la délibération, ni dans le choix, ni dans l'action. Il faut que les théologiens ne rapportent la liberté à aucune de ces opérations de l'âme, car autrement il y, auroit contradiction dans les idées. Si l'âme n'est point libre ni quand elle veut, ni quand elle délibère, ni quand elle choisit, ni quand elle agit, quand donc peut-elle exercer sa liberté? C'est aux théologiens à nous le dire.

CE que l'homme va faire est toujours une suite de ce qu'il a été ; de ce qu'il est, de ce qu'il a fait jusqu'au moment de l'action. Notre être actuel & total, considéré dans toutes ses circonstances possibles, renferme la somme de tous les motifs de l'action que nous allons faire ; principe à la vérité duquel aucun être pensant ne peut se refuser. Notre vie est une suite d'instans nécessaires , & notre conduite bonne ou mauvaise ; vertueuse ou vicieuse , utile ou nuisible à nous-mêmes ou aux autres ; est un enchaînement d'actions aussi nécessaires que tous les instans de notre durée. *Vivre* c'est exister d'une façon nécessaire pendant des points de la durée qui se succèdent nécessairement ; *vouloir* , c'est acquiescer ou ne point acquiescer à demeurer ce que nous sommes ; *être libre* c'est céder à des motifs nécessaires que nous portons en nous-mêmes.

SI nous connoissions le jeu de nos organes ; si nous pouvions nous rappeler toutes les impulsions ou modifications qu'ils ont reçues ; & les effets

IL est évident que c'est pour justifier la divinité du mal qui se commet dans ce monde que l'on a imaginé le système de la liberté , cependant ce système ne la justifie nullement. En effet, si c'est de Dieu que l'homme a reçu sa liberté , c'est de Dieu qu'il a reçu la faculté de choisir le mal & de s'écarter du bien ; ainsi c'est de Dieu qu'il a reçu la détermination au péché , ou bien la liberté devrait être essentielle à l'homme & indépendante de Dieu. *Voyez le traité des systèmes, pag. 124.*

qu'elles ont produits, nous verrions que toutes nos actions sont soumises à la fatalité, qui règle notre système particulier comme le système entier de l'univers ; nul effet en nous, comme dans la nature, ne se produit au *hazard*, qui, comme on l'a prouvé, est un mot vuide de sens. Tout ce qui se passe en nous ou ce qui se fait par nous, ainsi que tout ce qui arrive dans la nature, ou que nous lui attribuons, est dû à des causes nécessaires, qui agissent d'après des loix nécessaires, & qui produisent des effets nécessaires, d'où il en découle d'autres.

LA *fatalité* est l'ordre éternel, immuable, nécessaire, établi dans la nature, ou la liaison indispensable des causes qui agissent avec les effets qu'elles opèrent. D'après cet ordre les corps pesans tombent, les corps légers s'élèvent, les matières analogues s'attirent, les contraires se repoussent ; les hommes se mettent en société, se modifient les uns les autres, deviennent bons ou méchans, se rendent mutuellement heureux ou malheureux, s'aiment ou se haïssent nécessairement d'après la manière dont ils agissent les uns sur les autres. D'où l'on voit que la nécessité qui règle les mouvemens du monde physique règle aussi tous ceux du monde moral, où tout est par conséquent soumis à la fatalité. En parcourant à notre insçu & souvent malgré nous la route que la nature nous a tracée, nous ressemblons à des nageurs forcés de suivre le courant qui les emporte ; nous croyons être libres parceque tantôt nous consentons, tantôt nous ne consentons point à suivre le fil de l'eau qui toujours nous entraîne ; nous nous croyons les maîtres de notre sort, par-

ce que nous sommes forcés de remuer les bras dans la crainte d'enfoncer.

• *Volentem ducunt fata, nolentem trahunt.*

SENEC.

LES idées fausses que l'on s'est faites sur la liberté sont en général fondées sur ce qu'il y a des événemens que nous jugeons nécessaires, parce que nous voyons qu'ils sont des effets constamment & invariablement liés à de certaines causes, sans que rien puisse les empêcher, ou parce que nous croyons entrevoir la chaîne des causes & des effets qui amènent ces événemens, tandis que nous regardons comme *contingens* les événemens dont nous ignorons les causes, l'enchaînement & la façon d'agir: mais dans une nature où tout est lié, il n'existe point d'effet sans cause; & dans le monde physique ainsi que dans le monde moral, tout ce qui arrive est une suite nécessaire de causes visibles ou cachées, qui sont forcées d'agir d'après leurs propres essences. Dans l'homme la liberté n'est que la nécessité renfermée au-dedans de lui-même.



CHAPITRE

(*****)

CHAPITRE XII.

Examen de l'opinion qui prétend que le système du fatalisme est dangereux.

POUR des êtres que leur essence oblige de tendre constamment à se conserver & à se rendre heureux, l'expérience est indispensable; ils ne peuvent sans elle découvrir la vérité, qui n'est, comme on a dit, que la connoissance des rapports constans qui subsistent entre l'homme & les objets qui agissent sur lui; d'après nos expériences nous appellons utiles ceux qui nous procurent un bien-être permanent, & nous nommons agréables ceux qui nous procurent un plaisir plus ou moins durable. La vérité elle-même ne fait l'objet de nos desirs que par ce que nous la croyons utile; nous la craignons dès que nous présumons qu'elle peut nous nuire. Mais la vérité peut-elle réellement nuire? Est-il bien possible qu'il pût résulter du mal pour l'homme d'une connoissance exacte des rapports ou des choses que pour son bonheur il est intéressé de connoître? Non, sans doute; c'est sur son utilité que la vérité fonde sa valeur & ses droits; elle peut être quelquefois désagréable à quelques individus & contraire à leurs intérêts, mais elle sera toujours utile à toute l'espèce humaine, dont les intérêts ne sont jamais les mêmes que ceux des hommes qui, dupes de leurs

propres passions, se croient intéressés à plonger les autres dans l'erreur. L'utilité est donc la pierre de touche des systèmes, des opinions & des actions des hommes; elle est la mesure de l'estime & de l'amour que nous devons à la vérité même : les vérités les plus utiles sont les plus estimables; nous appellons grandes les vérités les plus intéressantes pour le genre humain; celles que nous appellons stériles, ou que nous dédaignons, sont celles dont l'utilité se borne à l'amusement de quelques hommes qui n'ont point des idées, des façons de sentir, des besoins analogues aux nôtres.

C'EST d'après cette mesure que l'on doit juger des principes qui viennent d'être établis dans cet ouvrage. Ceux qui connoîtront la vaste chaîne des maux que les systèmes erronés de la superstition ont produits sur la terre, reconnoîtront l'importance de leur opposer des systèmes plus vrais, puisés dans la nature, fondés sur l'expérience. Ceux qui sont, ou qui se croient intéressés aux mensonges établis regarderont avec horreur les vérités qu'on leur présente. Enfin ceux qui ne sentiront point, ou qui ne sentiront que faiblement les malheurs causés par les préjugés théologiques, regarderont tous nos principes comme inutiles, ou comme des vérités stériles, faites tout au plus pour amuser l'oisiveté de quelques spéculateurs.

NE soyons point étonnés des différens jugemens que nous voyons porter aux hommes; leurs intérêts n'étant jamais les mêmes, non plus que leurs notions d'utilité ils condamnent ou dédaignent tout ce qui ne s'accorde point avec leurs propres idées. Cela posé, examinons si aux yeux

de l'homme désintéressé, dégagé des préjugés, ou sensible au bonheur de son espèce, le dogme du fatalisme est utile ou dangereux : voyons si c'est une spéculation stérile & qui n'ait aucune influence sur la félicité du genre humain. Nous avons déjà vu qu'il devoit fournir à la morale & à la politique des mobiles vrais & réels pour faire agir les volontés des hommes; nous avons vu pareillement qu'il seroit à expliquer d'une façon simple le mécanisme des actions & les phénomènes du cœur humain. D'un autre côté, si nos idées ne sont que des spéculations stériles elles ne peuvent intéresser le bonheur du genre humain; soit qu'il se croie libre, soit qu'il reconnoisse la nécessité des choses, il suivra toujours également les penchans imprimés à son ame. Une éducation saine, des habitudes honnêtes, des systèmes sages, des loix équitables, des récompenses & des peines justement distribuées, rendront l'homme bon, & non des spéculations épineuses qui ne peuvent tout au plus influencer que sur les personnes accoutumées à penser.

D'APRES ces réflexions il nous sera facile de lever les difficultés qu'on oppose sans cesse au système du fatalisme, que tant de gens, aveuglés par leurs systèmes religieux, voudroient faire regarder comme dangereux, comme digne de châtimement; comme propre à troubler l'ordre public, à déchaîner les passions, à confondre les idées que l'on doit avoir du vice & de la vertu.

ON nous dit en effet que, si toutes les actions des hommes sont nécessaires, l'on n'est point en droit de punir ceux qui en commettent de mauvaises, ni même de se fâcher contr'eux; qu'on ne peut leur rien imputer; que les loix seroient injustes.

tes si elles decernoient des peines contr'eux ; en un mot que l'homme , dans ce cas , ne peut ni mériter ni démériter. Je réponds qu'imputer une action à quelqu'un , c'est la lui attribuer , c'est l'en connoître pour l'auteur ; ainsi quand même on supposeroit que cette action fût l'effet d'un agent *nécessité* , l'imputation peut avoir lieu. Le mérite ou le démerite que nous attribuons à une action sont des idées fondées sur les effets favorables ou pernicioeux qui en résultent pour ceux qui les éprouvent ; & quand on supposeroit que l'agent étoit *nécessité* , il n'en est pas moins certain que son action fera bonne ou mauvaise , estimable ou méprisable pour tous ceux qui en sentiront les influences , enfin propre à exciter leur amour ou leur colere. L'amour ou la colere sont en nous des façons d'être propres à modifier les êtres de notre espece : lorsque je m'irrite contre quelqu'un , je prétends exciter en lui la crainte , & le détourner de ce qui me déplaît , ou même l'en punir. D'ailleurs ma colere est nécessaire , elle est une suite de ma nature & de mon tempérament. La sensation pénible que produit en moi la pierre qui tombe sur mon bras n'en est pas moins une sensation qui me déplaît , quoiqu'elle parte d'une cause privée de volonté & qui agit par la nécessité de sa nature. En regardant les hommes comme agissans nécessairement , nous ne pouvons nous dispenser de distinguer en eux une façon d'être & d'agir qui nous convient , ou que nous sommes forcés d'approuver , d'une façon d'être & d'agir qui nous afflige & nous irrite , que notre nature nous force de blâmer & d'empêcher. D'où l'on voit que le système

du fatalisme ne change rien à l'état des choses , & n'est point propre à confondre les idées de vice & de vertu. (63)

LES loix ne sont faites que pour maintenir la société & pour empêcher les hommes associés de se nuire ; elles peuvent donc punir ceux qui la troublent ou qui commettent des actions nuisibles à leurs semblables ; soit que ces associés soient des agens nécessités soit qu'ils agissent librement , il leur suffit de savoir que ces agens peuvent être modifiés. Les loix pénales sont des motifs que l'expérience nous montre comme capables de contenir ou d'anéantir les impulsions que les passions donnent aux volontés des hommes ; de quelque cause nécessaire que ces passions leur viennent , le législateur se propose d'en arrêter l'effet ; & quand il s'y prend d'une façon convenable , il est sûr du succès. En décernant des gibets , des supplices , des châtimens quelconques aux crimes : il ne fait autre chose que ce que fait celui qui , en bâtissant une maison , y place des gouttières pour

(63) Notre nature se révolte toujours contre ce qui la contrarie ; il y a des hommes si coleres qu'ils se mettent en fureur même contre des objets insensibles & inanimés. Mais la réflexion de l'impuissance où nous sommes de les modifier devrait nous ramener à la raison. Les parens ont souvent grand tort de punir leurs enfans avec colere , ce sont des êtres qui ne sont point encore modifiés , ou qu'ils ont très mal modifiés eux-mêmes. Rien de plus commun dans la vie que de voir les hommes punir des fautes dont ils sont eux-mêmes les causes.

Q 3

empêcher les eaux de la pluie de dégrader les fondemens de sa demeure.

QUELQUE soit la cause qui fait agir les hommes, on est en droit d'arrêter les effets de leurs actions, de même que celui dont un fleuve pourroit entraîner le champ, est en droit de contenir ses eaux par une digue, ou même s'il le peut, de détourner son cours. C'est en vertu de ce droit que la société peut effrayer & punir, en vue de sa conservation ceux qui seroient tentés de lui nuire, ou qui commettent des actions qu'elle reconnoit vraiment nuisibles à son repos, à sa sûreté, à son bonheur.

ON nous dira, sans doute, que la société ne punit pas pour l'ordinaire les fautes aux quelles la volonté n'a point de part; c'est cette volonté seule que l'on punit; & c'est elle qui décide du crime & de son atrocité, & si cette volonté n'est point libre on ne doit point la punir. Je réponds que la société est un assemblage d'êtres sensibles, susceptibles de raison, qui désirent le bien-être & qui craignent le mal. Ces dispositions sont que leurs volontés peuvent être modifiées ou déterminées à tenir la conduite qui les mène à leurs fins. L'éducation, la Loi, l'opinion publique, l'exemple, l'habitude, la crainte sont des causes qui doivent modifier les hommes, influer sur leurs volontés, les faire concourir au bien général, régler leurs passions, & contenir celles qui peuvent nuire au but de l'association. Ces causes sont de nature à faire impression sur tous les hommes, que leur organisation & leur essence mettent à portée de contracter les habitudes, les façons de penser & d'agir qu'on leur veut inspirer. Tous les êtres de notre espèce sont susceptibles de crainte, dès lors

la crainte d'un châtement, ou de la privation du bonheur qu'ils désirent, est un motif qui doit nécessairement influer plus ou moins sur leurs volontés & leurs actions. Se trouve-t-il des hommes assez mal constitués pour résister ou pour être insensibles aux motifs qui agissent sur tous les autres, ils ne sont point propres à vivre en société, ils contrarieroiènt le but de l'association, ils en feroient les ennemis, ils mettroient obstacle à sa tendance, & leurs volontés rebelles & infociales, n'ayant pu être modifiées convenablement aux intérêts de leurs concitoyens, ceux-ci se réunissent contre leurs ennemis, & la loi, qui est l'expression de la volonté générale, inflige des peines à ces êtres, sur qui les motifs qu'on leur avoit présentés n'ont point les effets que l'on pouvoit en attendre. En conséquence ces hommes infociaux sont punis, sont rendus malheureux & suivant la nature de leurs crimes, sont exclus de la société, comme des êtres peu faits pour concourir à ses vues.

Si la société a le droit de se conserver, elle a droit d'en prendre les moyens; ces moyens sont les loix, qui présentent aux volontés des hommes les motifs les plus propres à les détourner des actions nuisibles: ces motifs ne peuvent-ils rien sur eux? La société, pour son propre bien, est forcée de leur ôter le pouvoir de lui nuire. De quelque source que partent leurs actions; soit qu'elles soient libres, soit qu'elles soient nécessaires, elle les punit quand, après leur avoir présenté des motifs assez puissans pour agir sur des êtres raisonnables, elle voit que ces motifs n'ont pu vaincre les impulsions de leur nature dépravée. Elle les punit avec justice, quand les actions dont

elle les détourne sont vraiment nuisibles à la société; elle a droit de les punir quand elle ne leur commande ou défend que des choses conformes ou contraires à la nature des êtres associés pour leur bien réciproque. Mais d'un autre côté, la loi n'est pas en droit de punir ceux à qui elle n'a point présenté les motifs nécessaires pour influencer sur leurs volontés; elle n'a pas droit de punir ceux que la négligence de la société a privés des moyens de subsister, d'exercer leur industrie & leurs talens, de travailler pour elle. Elle est injuste quand elle punit ceux à qui elle n'a donné ni éducation, ni principes honnêtes, à qui elle n'a point fait contracter les habitudes nécessaires au maintien de la société. Elle est injuste quand elle les punit pour des fautes que les besoins de leur nature & que la constitution de la société leur ont rendu nécessaires. Elle est injuste & insensée lorsqu'elle les châtie pour avoir suivi des penchans que la société elle-même, que l'exemple, que l'opinion publique, que les institutions conspirent à leur donner. Enfin la loi est inique, quand elle ne proportionne point la punition au mal réel que l'on fait à la société. Le dernier degré d'injustice & de folie est quand elle est aveuglée au point d'infliger des peines à ceux qui la servent utilement.

AINSI les loix pénales, en montrant des objets effrayans à des hommes qu'elles doivent supposer susceptibles de crainte, leur présentent des motifs propres à influencer sur leurs volontés. L'idée de la douleur, de la privation de leur liberté, de la mort, sont pour des êtres bien constitués & jouissant de leurs facultés, des obstacles puissans qui s'opposent fortement aux impulsions de

leurs desirs déréglés ; ceux qui n'en font point arrêtés , sont des insensés , des frénétiques , des êtres mal organisés , contre lesquels les autres sont en droit de se garantir & de se mettre en sûreté. La folie est , sans doute , un état involontaire & nécessaire , cependant personne ne trouve qu'il soit injuste de priver de la liberté les fous , quoique leurs actions ne puissent être imputées qu'au dérangement de leur cerveau. Les méchans sont des hommes dont le cerveau est , soit continuellement soit passagèrement troublé , il faut donc les punir en raison du mal qu'ils font , & les mettre pour toujours dans l'impuissance de nuire , si l'on n'a point d'espoir de jamais les ramener à une conduite plus conforme au but de la société.

JE n'examine point ici jusqu'où peuvent aller les châtimens que la société inflige à ceux qui l'offensent. La raison semble indiquer que la loi doit montrer aux crimes nécessaires des hommes toute l'indulgence compatible avec la conservation de la société. Le système de la fatalité ne laisse point , comme on a vu , les crimes impunis , mais au moins il est propre à modérer la barbarie avec laquelle un grand nombre de nations punissent les victimes de leur colere. Cette cruauté devient encore plus absurde lorsque l'expérience en montre l'inutilité ; l'habitude de voir des supplices atroces familiarise les criminels avec leur idée. S'il est bien vrai que la société ait le droit d'ôter la vie à ses membres ; s'il est bien vrai que la mort du criminel , inutile désormais pour lui , soit avantageuse à la société , ce qu'il faudroit examiner ; l'humanité exigeroit du moins que cette mort ne fût point accompagnée des tourmens inutiles , dont souvent les loix trop rigoureuses

se plaisent à la furcharger. Cette cruauté ne sert qu'à faire souffrir sans fruit pour elle-même la victime que l'on immole à la vindicte publique ; elle attendrit le spectateur & l'intéressé en faveur du malheureux qui gémit ; elle n'en impose point au méchant, que la vue des cruautés qui lui sont destinées rend souvent plus féroce, plus cruel, plus ennemi de ses associés. Si l'exemple de la mort étoit moins fréquent, même sans être accompagné de douleurs, il en seroit plus imposant. (64)

QUE dirons-nous de l'injuste cruauté de quelques nations , où les loix qui devroient être faites pour l'avantage de tous , ne semblent avoir pour objet que la sûreté particulière des plus forts.

(64) La plupart des criminels n'envisagent la mort que comme *un mauvais quart d'heure*. Un voleur voyant un de ses camarades qui montrait peu de fermeté au milieu du supplice , lui dit *est-ce que je ne t'ai pas dit que dans notre métier nous avons une maladie de plus que le reste des hommes ?* On vole tous les jours au pied même des échafauts où l'on punit les coupables. Dans les nations où l'on inflige si légèrement la peine de mort , a-t-on bien fait attention que l'on privoit la société tous les ans d'un grand nombre d'hommes qui pourroient par leurs travaux forcés lui rendre des services utiles , & la dédommager ainsi du mal qu'ils lui ont fait ? La facilité avec laquelle on ôte la vie aux hommes prouve la tyrannie & l'incapacité de la plupart des Législateurs , ils trouvent bien plus court de détruire des citoyens que de chercher les moyens de les rendre meilleurs.

& où des châtimens peu proportionnés aux crimes ôtent impitoyablement la vie à des hommes que la plus urgente nécessité a forcé d'être coupables? C'est ainsi que dans la plupart des nations policées la vie d'un citoyen est mise dans la même balance que de l'argent; le malheureux qui périt de faim & de misère est mis à mort pour avoir enlevé quelque portion chétive du superflu d'un autre, qu'il voit nager dans l'abondance! c'est là ce que dans des sociétés éclairées l'on appelle *justice*, ou proportionner le châtiment au crime.

CETTE affreuse iniquité ne devient-elle pas plus criante encore, quand les loix & les usages décernent des peines cruelles contre les crimes que les mauvaises institutions font germer & multiplier? Les hommes, comme on ne peut assez le répéter, ne sont si portés au mal que parce que tout semble les y pousser. Leur éducation est nulle dans la plupart des états; l'homme du peuple n'y reçoit d'autres principes que ceux d'une religion inintelligible, qui n'est qu'une foible barrière contre les penchans de son cœur. En vain la Loi lui crie de s'abstenir du bien d'autrui, ses besoins lui crient plus fort qu'il faut vivre aux dépens de la société qui n'a rien fait pour lui & qui le condamne à gémir dans l'indigence & la misère; privé souvent du nécessaire, il se venge par des vols, des larcins, des assassinats; au risque de sa vie il cherche à satisfaire soit ses besoins réels; soit les besoins imaginaires que tout conspire à exciter dans son cœur. L'éducation qu'il n'a point reçue ne lui a point appris à contenir la fougue de son tempérament; sans idées de décence, sans principes d'honneur, il se promet de nuire à une partie

qui n'est qu'une marâtre pour lui ; dans ses emportemens il ne voit plus le gibet même qui l'attend ; d'ailleurs ses penchans sont devenus trop forts , ses habitudes invétérées ne peuvent plus se changer , la paresse l'engourdit , le désespoir l'aveugle , il court à la mort , & la société le punit avec rigueur des dispositions fatales & nécessaires qu'elle a fait naître en lui , ou du moins qu'elle n'a pas convenablement déracinées & combattues par les motifs les plus propres à donner à son cœur des inclinations honnêtes. Ainsi la société punit souvent les penchans que la société fait naître , ou que sa négligence fait germer dans les esprits ; elle agit comme ces pères injustes qui châtient leurs enfans des défauts qu'ils leur ont eux-mêmes fait contracter.

QUELQUE injuste & déraisonnable que cette conduite soit & paroisse , elle n'en est pas moins nécessaire. La société , telle qu'elle est , quelque soient sa corruption & les vices de ses institutions , veut subsister & tend à se conserver ; en conséquence elle est forcée de punir les excès que sa mauvaise constitution la forcent de produire : malgré ses propres préjugés & ses vices elle sent que sa sûreté demande qu'elle détruise les complots de ceux qui lui déclarent la guerre ; si ceux-ci entraînés par des penchans nécessaires la troublent & lui nuisent ; forcée de son côté par le désir de se conserver elle-même , elle les écarte de son chemin & les punit avec plus ou moins de rigueur , suivant les objets auxquels elle attache la plus grande importance , ou qu'elle suppose les plus utiles à son propre bien-être : elle se trompe , sans doute , souvent , & sur ces objets & sur les moyens , mais elle se trompe alors nécessairement ,

faute d'avoir les lumières qui pourroient l'éclairer sur ses vrais intérêts, ou par le défaut de vigilance, de talens & de vertus dans ceux qui régissent ses mouvemens. D'où l'on voit que les injustices d'une société aveugle & mal constituée sont aussi nécessaires que les crimes de ceux qui la troublent & la déchirent. (65) Un corps politique, quand il est en démence, ne peut pas plus agir conformément à la raison qu'un de ses membres dont le cerveau est troublé.

ON nous dit encore que ces maximes, en soumettant tout à la nécessité, doivent confondre ou même détruire les notions que nous avons du juste & de l'injuste, du bien & du mal, du mérite & du démérite. Je le nie; quoique l'homme agisse nécessairement dans tout ce qu'il fait, ses actions sont justes, bonnes & méritoires toutes les fois qu'elles tendent à l'utilité réelle de ses semblables & de la société où il vit; & l'on ne peut s'empêcher de les distinguer de celles qui nuisent réellement au bien-être de ses associés. La société est juste, bonne, digne de notre amour, quand elle procure à tous ses membres leurs besoins physiques, la sûreté, la liberté, la possession de leurs droits naturels; c'est en quoi consiste tout le bonheur dont l'état social est susceptible; elle est injuste, mauvaise, indigne de notre amour, quand

(65) Une société qui punit les excès qu'elle fait naître peut être comparée à ceux qui sont atteints de la maladie *pédiculaire*; ils sont forcés de tuer les insectes dont ils sont tourmentés, quoique ce soit leur constitution viciée qui les produise à chaque instant.

elle est partielle pour un petit nombre & cruelle pour le plus grand ; c'est alors que nécessairement elle multiplie ses ennemis & les oblige à se venger par des actions criminelles qu'elle est forcée de punir. Ce n'est pas des caprices d'une société politique que dépendent les notions vraies du juste & de l'injuste , du bien & du mal moral , du mérite & du démerite réel ; c'est de l'utilité , c'est de la nécessité des choses , qui forceront toujours les hommes à sentir qu'il existe une façon d'agir qu'ils sont obligés d'aimer & d'approuver dans leurs semblables ou dans la société , tandis qu'il en est une autre qu'ils sont obligés par leur nature de haïr & de blâmer. C'est sur notre propre essence que sont fondées nos idées du plaisir & de la douleur , du juste & de l'injuste , du vice & de la vertu ; la seule différence , c'est que le plaisir & la douleur se font immédiatement & sur le champ sentir à notre cerveau , au lieu que les avantages de la justice & de la vertu ne se montrent souvent à nous que par une suite de réflexions & d'expériences multipliées & compliquées , que le vice de leur conformation & de leurs circonstances empêchent souvent beaucoup d'hommes de faire , ou du moins de faire exactement.

PAR une suite nécessaire de cette même vérité le système du fatalisme ne tend point à nous enhardir au crime & à faire disparaître les remords , comme souvent on l'en accuse. Nos penchans sont dûs à notre nature ; l'usage que nous faisons de nos passions dépend de nos habitudes , de nos opinions , des idées que nous avons reçues dans notre éducation & dans les sociétés où nous vivons. Ce sont nécessairement ces choses qui décident de notre conduite. Ain

quand notre tempérament nous rendra susceptibles de passions fortes, nous serons emportés dans nos desirs, quelque soient nos spéculations. Les remords sont des sentimens douloureux excités en nous par le chagrin que nous causent les effets présens ou futurs de nos passions; si ces effets sont toujours utiles pour nous, nous n'avons point de remords; mais dès que nous sommes assurés que nos actions nous rendront haïssables ou méprisables aux autres, ou dès que nous craignons d'en être punis d'une manière ou d'une autre, nous sommes inquiets & mécontents de nous-mêmes, nous nous reprochons notre conduite, nous en rougissons au fond du cœur, nous appréhendons les jugemens des êtres, à l'estime, à la bienveillance, à l'affection desquels nous avons appris & nous sentons que nous sommes intéressés. Notre propre expérience nous prouve que le méchant est un homme odieux pour tous ceux sur qui ses actions influent; si ces actions sont cachées, nous sçavons qu'il est rare qu'elles puissent l'être toujours. La moindre réflexion nous prouve qu'il n'y a point de méchant qui ne soit honteux de sa conduite, qui soit vraiment content de lui-même, qui n'envie le sort d'un homme de bien, qui ne soit forcé de reconnoître qu'il a payé bien chèrement les avantages dont il ne peut jamais jouir sans faire des retours très fâcheux sur lui-même. Il éprouve de la honte, il se méprise, il se hait, sa conscience est toujours alarmée. Pour se convaincre de ce principe il ne faut que considérer à quel point les tyrans ou les scélérats assez puissans pour ne pas redouter les châtimens des hommes, craignent pourtant la vérité, & poussent les pré-

cautions & la cruauté contre ceux qui pourroient les exposer aux jugemens du public. Ils ont donc la conscience de leurs iniquités ? Ils savent donc qu'ils sont haïssables & méprisables ? ils ont donc des remords ? Leur sort n'est donc pas heureux ? Les personnes bien élevées acquièrent ces sentimens dans l'éducation ; ils sont fortifiés ou affoiblis par l'opinion publique , par l'usage , par les exemples que l'on a devant les yeux. Dans une société dépravée les remords ou n'existent point , ou bientôt ils disparaissent ; car dans toutes leurs actions c'est toujours les jugemens de leurs semblables que les hommes sont forcés d'envisager. Nous n'avons jamais ni honte ni remords des actions que nous voyons approuvées ou pratiquées par tout le monde. Sous un gouvernement corrompu , des ames vénales , avides & mercénaires ne rougissent point de la bassesse , du vol & de la rapine autorisés par l'exemple ; dans une nation licencieuse personne ne rougit d'un adultere ; dans un pays superstitieux on ne rougit pas d'assassiner pour des opinions. L'on voit donc que nos remords , ainsi que les idées vraies ou fausses que nous avons de la décence , de la vertu , de la justice , &c. sont des suites nécessaires de notre tempérament modifié par la société où nous vivons ; les assassins & les voleurs , quand ils vivent entre eux n'ont ni honte ni remords.

AINSI, je le répète , toutes les actions des hommes sont nécessaires ; celles qui sont toujours utiles , ou qui contribuent au bonheur réel & durable de notre espece s'appellent des vertus , & plaisent nécessairement à tous ceux qui les éprouvent , à moins que leurs passions ou leurs opinions fausses , ne les forcent à en juger d'une façon

façon peu conforme à la nature des choses. Chacun agit & juge nécessairement d'après sa propre façon d'être, & d'après les idées vraies ou fausses qu'il s'est faites du bonheur. Il est des actions nécessaires que nous sommes forcés d'approuver ; il en est d'autres que nous sommes en dépit de nous-mêmes , forcés de blâmer , & dont l'idée nous oblige à rougir, lorsque notre imagination fait que nous les voyons avec les yeux des autres. L'homme de bien & le méchant agissent par des motifs également nécessaires ; ils diffèrent simplement pour l'organisation , & pour les idées qu'ils se font du bonheur ; nous aimons l'un nécessairement , & nous détestons l'autre par la même nécessité. La loi de notre nature voulant qu'un être sensible travaillât constamment à se conserver , n'a pu laisser aux hommes le pouvoir de choisir ou la liberté de préférer la douleur au plaisir , le vice à l'utilité , le crime à la vertu. C'est donc l'essence même de l'homme qui l'oblige à distinguer les actions avantageuses à lui-même de celles qui lui sont nuisibles.

CETTE distinction subsiste même dans les sociétés les plus corrompues ; où les idées de vertu , quoique le plus complètement effacées de la conduite , demeurent les mêmes dans les esprits. En effet supposons un homme décidé pour la scélératesse qui se fut dit à lui-même que c'est une duperie que d'être vertueux dans une société pervertie. Supposons lui encore assez d'adresse & de bonheur pour échapper pendant une longue suite d'années au blâme & aux châtimens ; je dis que malgré des circonstances si avantageuses , un tel homme n'a été ni heureux ni content de lui-même. Il a été dans des tranfes , dans des combats , dans des agitations perpétuelles. Combien

de précautions , d'embarras , de travaux , de soins & de soucis n'a-t-il pas falu employer dans cette lutte continuelle contre ses associés dont il craignoit les regards ! Demandons lui ce qu'il pense de lui-même. Approchons-nous du lit de ce scélérat moribond , & demandons lui s'il voudroit recommencer au même prix une vie aussi agitée ? S'il est de bonne foi , il avouera qu'il n'a goûté ni repos ni bien-être , que chaque crime lui a coûté des inquiétudes & des insomnies ; que ce monde n'a été pour lui qu'une scène continuée d'alarmes & de peines d'esprit ; que vivre paisiblement de pain & d'eau lui paroît un fort plus doux que d'acquérir des richesses , du crédit , des honneurs aux mêmes conditions. Si ce scélérat , malgré tous ses succès , trouve son fort déplorable , que penserons-nous de ceux qui n'ont eu ni les mêmes ressources , ni les mêmes avantages pour réussir dans leurs projets ?

AINSI le système de la nécessité est non seulement véritable & fondé sur des expériences certaines , mais encore il établit la morale sur une base inébranlable. Loin de saper les fondemens de la vertu , il montre sa nécessité ; il fait voir les sentimens invariables qu'elle doit exciter en nous , sentimens si nécessaires & si forts que tous les préjugés & les vices de nos institutions n'ont jamais pu les anéantir dans les cœurs. Lorsque nous méconnoissons les avantages de la vertu , c'est à nos erreurs infuses , à nos institutions déraisonnables que nous devons nous en prendre ; tous nos égaremens sont des suites fatales & nécessaires des erreurs & des préjugés qui se sont identifiés avec nous. N'imputons donc plus à notre nature de nous rendre méchans ; ce sont les opinions fu-

nestes que l'on nous force de sucer avec le lait qui nous rendent ambitieux , avides , envieux , orgueilleux , débauchés , intolérans , obstinés dans nos préjugés , incommodes pour nos semblables & nuisibles à nous-mêmes. C'est l'éducation qui porte en nous le germe des vices qui nous tourmenteront nécessairement pendant tout le cours de notre vie.

ON reproche au fatalisme de décourager les hommes , de refroidir leurs ames , de les plonger dans l'apathie , de briser les nœuds qui devraient les lier à la société. *Si tout est nécessaire* , nous dit-on , *il faut laisser aller les choses & ne s'émouvoir de rien.* Mais dépend-il de moi d'être sensible ou non ? Suis-je le maître de sentir ou de ne point sentir la douleur ? Si la nature m'a donné une ame humaine & tendre , m'est-il possible de ne point m'intéresser vivement à des êtres que je sçais nécessaires à mon propre bonheur ? Mes sentimens sont nécessaires , ils dépendent de ma propre nature que l'éducation a cultivée. Mon imagination prompte à s'émouvoir fait que mon cœur se resserre & frissonne à la vue des maux que souffrent mes semblables , du despotisme qui les écrase , de la superstition qui les égare , des passions qui les divisent , des folies qui les mettent perpétuellement en guerre. Quoique je sache que la mort est le terme fatal & nécessaire de tous les êtres , mon ame n'en est pas moins vivement touchée de la perte d'une épouse chérie , d'un enfant propre à consoler ma vieillesse , d'un ami devenu nécessaire à mon cœur. Quoique je n'ignore pas qu'il est de l'essence du feu de brûler , je ne me croirai pas dispensé d'employer tous mes efforts pour arrêter un incendie. Quoique je sois intimement

convaincu que les maux dont je suis témoin sont des suites nécessaires des erreurs primitives dont mes concitoyens sont imbus ; si la nature m'a donné le courage de le faire , j'oserai leur montrer la vérité ; s'ils l'écoutent , elle deviendra peu-à-peu le remède assuré de leurs peines ; elle produira les effets qu'il est de son essence d'opérer.

Si les spéculations des hommes influoient sur leur conduite, ou changeoient leurs tempéramens, l'on ne peut point douter que le système de la nécessité ne dût avoir sur eux l'influence la plus avantageuse ; non seulement elle seroit propre à calmer la plupart de leurs inquiétudes ; mais elle contribueroit encore à leur inspirer une soumission utile , une résignation raisonnée aux décrets du sort , dont souvent leur trop grande sensibilité fait qu'ils sont accablés. Cette apathie heureuse seroit sans doute désirable pour ces êtres qu'une ame trop tendre rend souvent les déplorables jouets de la destinée , ou que des organes trop frêles exposent sans cesse à être brisés par les coups de l'adversité.

Mais de tous les avantages que le genre humain pourroit retirer du dogme de la fatalité ; s'il l'appliquoit à sa conduite , il n'en est point de plus grand que cette indulgence , cette tolérance universelle qui devroit être une suite de l'opinion que *tout est nécessaire*. En conséquence de ce principe le fataliste , s'il avoit l'ame sensible , plaindrait ses semblables , gémiroit sur leurs égaremens ; chercheroit à les détromper , sans jamais s'irriter contre eux ni insulter à leur misère. De quel droit en effet haïr ou mépriser les hommes ? Leur ignorance , leurs préjugés , leurs foiblesses , leurs vices , leurs passions , ne sont-ils pas des sui-

tes inévitables de leurs mauvaises institutions? N'en sont-ils pas assez rigoureusement punis par une foule de maux qui les assiègent de toutes parts? Les despotes qui les accablent sous un sceptre de fer, ne sont-ils pas les victimes continuelles de leurs propres inquiétudes & de leurs défiances? Est-il un méchant qui jouisse d'un bonheur bien pur? Les nations ne souffrent-elles pas sans cesse de leurs préjugés & de leurs folies? L'ignorance des chefs & la haine qu'ils ont pour la raison & la vérité ne sont-elles pas punies par la foiblesse & la ruine des Etats qu'ils gouvernent? en un mot, le fataliste gémera de voir la nécessité exercer à tout moment ses jugemens sévères sur les mortels qui méconnoissent son pouvoir, ou qui sentent ses coups sans vouloir reconnoître la main, dont ils partent : il verra que l'ignorance est nécessaire ; que la crédulité en est la suite nécessaire ; que l'asservissement est une suite nécessaire de l'ignorance crédule ; que la corruption des mœurs est une suite nécessaire de l'asservissement : enfin que les malheurs des sociétés & de leurs membres sont des suites nécessaires de cette corruption.

LE fataliste conséquent à ces idées ne fera donc ni un misanthrope incommode, ni un citoyen dangereux. Il pardonnera à ses frères les égaremens que leur nature viciée par mille causes leur ont rendu nécessaires ; il les consolera, il leur inspirera du courage, il les détrompera de leurs vaines chimères ; mais jamais il ne leur montrera cette aigreur, plus propre à les révolter qu'à les attirer à la raison. Il ne troublera point le repos de la société, il ne soulèvera point les peuples contre la puissance souveraine ; il sentira que la perversité

& l'aveuglement de tant de conducteurs des peuples sont des suites nécessaires des flatteries dont on repait leur enfance, de la malice nécessaire de ceux qui les obsèdent & les corrompent pour profiter de leurs faiblesses ; enfin que ce sont des effets inévitables de l'ignorance profonde de leurs vrais intérêts où tout s'efforce de les retenir.

LE fataliste n'est point en droit d'être vain de ses propres talens ou de ses vertus ; il sçait que ces qualités ne sont que des suites de son organisation naturelle , modifiée par des circonstances qui n'ont nullement dépendu de lui. Il n'aura ni haine ni mépris pour ceux que la nature & les circonstances n'auront point favorisé comme lui. C'est le fataliste qui doit être humble & modeste par principe ; n'est-il pas forcé de reconnoître qu'il ne possède rien qu'il n'ait reçu ?

EN un mot tout ramène à l'indulgence celui que l'expérience a convaincu de la nécessité des choses. Il voit avec douleur qu'il est de l'essence d'une société mal constituée , mal gouvernée , asservie à des préjugés , & à des usages déraisonnables , soumise à des loix insensées , dégradée par le despotisme , corrompue par le luxe , enivrée de fausses opinions de se remplir de citoyens vicieux & légers ; d'esclaves rampans & glorieux de leurs chaînes ; d'ambitieux sans idées de vraie gloire ; d'avares & de prodigues , de fanatiques & de libertins. Convaincu de la liaison nécessaire des choses , il ne fera point surpris de voir la négligence ou l'oppression porter le découragement dans les campagnes , des guerres sanglantes les dépeupler , des dépenses inutiles les appauvrir , & tous

ces excès réunis faire que les nations ne renferment partout que des hommes sans bonheur, sans lumières, sans mœurs & sans vertus. Il ne verra en tout cela que l'action & la réaction nécessaire du physique sur le moral & du moral sur le physique. En un mot, tout homme qui reconnoît la fatalité, demeurera persuadé qu'une nation mal gouvernée est un sol fertile en plantes venimeuses ; elles y croissent en telle abondance qu'elles se pressent & s'étouffent les unes les autres. C'est dans un terrain cultivé par les mains d'un Lycurque que l'on voit naître des citoyens intrépides, fiers, désintéressés, étrangers aux plaisirs : dans un champ cultivé par un Tibère l'on ne trouvera que des scélérats, des âmes basses, des délateurs & des traîtres. C'est le sol, ce sont les circonstances dans lesquelles les hommes se trouvent placés qui en font des objets utiles ou nuisibles : le sage évite les uns comme ces reptiles dangereux dont la nature est de mordre & de communiquer leur venin ; il s'attache aux autres & les aime comme ces fruits délicieux dont son palais se trouve agréablement flatté : il voit les méchants sans colère, il chérit les cœurs bienfaisans ; il fait que l'arbre languissant sans culture dans un désert aride & sablonneux, qui l'a rendu difforme & tortueux, eût peut-être étendu son feuillage au loin, eût fourni des fruits délectables, eût procuré un ombrage frais si son germe eût été placé dans un terrain plus fertile, ou s'il eût éprouvé les soins attentifs d'un cultivateur habile.

QUE l'on ne nous dise point que c'est dégrader l'homme que de réduire ses fonctions à un pur mécanisme ; que c'est honteusement l'avilir que de le comparer à un arbre, à une végétation ab-

jecte..... Le philosophe exempt de préjugés n'entend point ce langage inventé par l'ignorance de ce qui constitue la vraie dignité de l'homme. Un arbre est un objet qui, dans son espèce, joint l'utile à l'agréable; il mérite notre affection quand il produit des fruits doux & une ombre favorable. Toute machine est précieuse, dès qu'elle est vraiment utile & remplit fidèlement les fonctions auxquelles on la destine. Oui, je le dis avec courage, l'homme de bien quand il a des talens & des vertus est pour les êtres de son espèce un arbre qui leur fournit & des fruits & de l'ombrage. L'homme de bien est une machine dont les ressorts sont adaptés de manière à remplir les fonctions d'une façon qui doit plaire. Non, je ne rougirai pas d'être une machine de ce genre, & mon cœur tressailleroit de joie s'il pouvoit pressentir qu'un jour les fruits de mes réflexions seront utiles & consolans pour mes semblables.

LA nature elle-même n'est-elle pas une vaste machine dont notre espèce est un faible ressort? Je ne vois rien de vil en elle ni dans ses productions; tous les êtres qui sortent de ses mains sont bons, nobles, sublimes dès qu'ils coopèrent à produire l'ordre & l'harmonie dans la sphère où ils doivent agir. De quelque nature que soit l'ame, soit qu'on la fasse mortelle, soit qu'on la suppose immortelle, soit qu'on la regarde comme un esprit, soit qu'on la regarde comme une portion du corps, je trouverai cette ame noble, grande & sublime dans Socrate, Aristide & Caton. Je l'appellerai une ame de boue dans Claude, dans Séjan, dans Néron. J'admirerai son énergie & son jeu dans Corneille, dans Newton, dans

Montesquieu : je gémirai de sa bassesse en voyant des hommes vils qui encensent la tyrannie, ou qui rampent fervilement aux pieds de la superstition.

TOUT ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage nous prouve clairement que tout est nécessaire. Tout est toujours dans l'ordre relativement à la nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Il est entré dans son plan que de certaines terres produiroient des fruits délicieux, tandis que d'autres ne fourniroient que des épines, des végétaux dangereux. Elle a voulu que quelques sociétés produisissent des sages, des héros, des grands hommes; elle a réglé que d'autres ne feroient naître que des hommes abjects, sans énergie & sans vertus. Les orages, les vents, les tempêtes, les maladies, les guerres, les pestes & la mort sont aussi nécessaires à sa marche que la chaleur bienfaisante du soleil, que la sérénité de l'air, que les pluies douces du Printems, que les années fertiles, que la santé, que la paix, que la vie; les vices & les vertus, les ténèbres & la lumière, l'ignorance & la science sont également nécessaires; les uns ne sont des biens, les autres ne sont des maux que pour des êtres particuliers dont ils favorisent ou dérangent la façon d'exister: le tout ne peut être malheureux, mais il peut renfermer des malheureux.

LA nature distribue donc de la même main ce que nous appelons *l'ordre* & ce que nous appelons *désordre*; ce que nous appelons *plaisir* & ce que nous appelons *douleur*; en un mot elle répand, par la nécessité de son être, & le bien & le mal dans le monde que nous habitons.

Ne la taxons point pour cela de bonté ou de malice ; ne nous imaginons pas que nos cris & nos vœux puissent arrêter sa force toujours agissante d'après des loix immuables. Soumettons-nous à notre sort, & lorsque nous souffrons, ne recourons point aux chimères que notre imagination a créées ; puisons dans la nature elle-même les remèdes qu'elle nous offre pour les maux qu'elle nous fait. Si elle nous envoie des maladies, cherchons dans son sein les productions salutaires qu'elle fait naître pour nous. Si elle nous donne des erreurs, elle nous fournit dans l'expérience & dans la vérité les contrepoisons propres à détruire leurs funestes effets. Si elle souffre que la race humaine gémissé long-tems sous le poids de ses vices & de ses folies ; elle lui montre dans la vertu le remède assuré de ses infirmités. Si les maux que quelques sociétés éprouvent sont nécessaires, quand ils seront devenus trop incommodes, elles seront irrésistiblement forcées d'en chercher les remèdes, que la nature leur fournira toujours. Si cette nature a rendu l'existence insupportable pour quelques êtres infortunés qu'elle semble avoir choisis pour en faire ses victimes, la mort est une porte qu'elle leur laisse toujours ouverte & qui les délivre de leurs maux, lorsqu'ils les jugent impossibles à guérir.

N'ACCUSONS donc point la nature d'être inexorable pour nous ; il n'existe point en elle de maux dont elle ne fournisse le remède à ceux qui ont le courage de le chercher & de l'appliquer. Cette nature suit des loix générales & nécessaires dans toutes ses opérations ; le mal physique & le mal moral ne sont point dûs à sa mé-

chanceté, mais à la nécessité des choses. Le mal physique est le dérangement produit dans nos organes par les causes physiques que nous voyons agir; le mal moral est le dérangement produit en nous par des causes physiques dont le jeu est un secret pour nous. Ces causes finissent toujours par produire des effets sensibles ou capables de frapper nos sens; les pensées & les volontés des hommes ne se montrent que par les effets marqués qu'elles produisent en eux-mêmes, ou sur les êtres que leur nature rend susceptibles de les sentir. Nous souffrons, parce qu'il est de l'essence de quelques êtres de déranger l'économie de notre machine; nous jouissons parce que les propriétés de quelques êtres sont analogues à notre façon d'exister; nous naissons, parce qu'il est de la nature de quelques matières de se combiner sous une forme déterminée; nous vivons, nous agissons, nous pensons, parce qu'il est de l'essence de certaines combinaisons d'agir & de se maintenir dans l'existence par des moyens donnés, pendant une durée fixée: enfin nous mourons, parce qu'une loi nécessaire prescrit à toutes les combinaisons qui se font faites de se détruire ou de se dissoudre. De tout cela il résulte que la nature est impartiale pour toutes ses productions; elle nous soumet comme tous les autres êtres à des lois éternelles dont elle n'a pu nous exempter; si elles les suspendoit un instant, c'est pour lors que le désordre se mettroit en elle & que son harmonie seroit troublée.

C E U X qui étudient la nature en prenant l'expérience pour guide peuvent seuls deviner ses secrets, & démêler peu - à - peu la trame, souvent

imperceptible, des causes dont elle se sert pour opérer les plus grands phénomènes ; à l'aide de l'expérience nous lui découvrons souvent de nouvelles propriétés & de nouvelles façons d'agir inconnues des siècles qui nous ont précédés. Ce qui étoit des merveilles, des miracles, des effets surnaturels pour nos aïeux, devient aujourd'hui pour nous des effets simples & naturels, dont nous connoissons le mécanisme & les causes. L'homme, en sondant la nature, est parvenu à découvrir les causes des tremblemens de la terre, du mouvement périodique des Mers, des embrâsemens souterrains, des météores, qui étoient pour nos Ancêtres, & qui sont encore pour le vulgaire ignorant, des signes indubitables de la colère du ciel. Notre postérité en suivant & rectifiant les expériences faites & par nous & par nos Pères, ira plus loin encore, & découvrira des effets & des causes qui sont totalement voilés à nos yeux. Les efforts réunis du genre humain parviendront, peut-être, un jour à pénétrer jusques dans le sanctuaire de la nature pour découvrir plusieurs des mystères qu'elle a semblé jusqu'ici refuser à toutes nos recherches.

EN envisageant l'homme sous son véritable aspect ; en quittant l'autorité pour suivre l'expérience & la raison ; en le soumettant tout entier aux loix de la physique, auxquelles l'imagination a voulu le soustraire, nous verrons que les phénomènes du monde moral suivent les mêmes règles que ceux du monde physique, & que la plupart des grands effets, que notre ignorance & nos préjugés nous font regarder comme inexplicables & comme merveilleux, deviendront sim-

ples & naturels pour nous. Nous trouverons que l'éruption d'un volcan & la naissance d'un Tamerlan sont pour la Nature la même chose ; en remontant aux causes premières des événemens les plus frappans que nous voyons avec effroi s'opérer sur la terre, de ces révolutions terribles, de ces convulsions affreuses qui déchirent & ravagent les nations, nous trouverons que les volontés qui opèrent en ce monde les changemens les plus surprenans & les plus étendus, sont mues dans leur principe par des causes physiques, que leur petitesse nous fait juger méprisables & peu capables de produire des phénomènes que nous trouvons si grands.

Si nous jugeons des causes par leurs effets, il n'est point de petites causes dans l'univers. Dans une nature où tout est lié, où tout agit & réagit, où tout se meut & s'altère, se compose & se décompose, se forme & se détruit, il n'est pas un atôme qui ne joue un rôle important & nécessaire ; il n'est point de molécule imperceptible qui, placée dans des circonstances convenables, n'opère des effets prodigieux. Si nous étions à portée de suivre la chaîne éternelle qui lie toutes les causes aux effets que nous voyons, sans perdre aucun de ses chaînons de vue ; si nous pouvions démêler le bout des fils insensibles qui remuent les pensées, les volontés, les passions de ces hommes que d'après leurs actions nous appelons puissans, nous trouverions que ce sont des vrais atômes qui sont les leviers secrets dont la nature se sert pour mouvoir le monde moral ; c'est la rencontre inopinée, & pourtant nécessaire, de ces molécules indiscernables à la vue, c'est leur aggrégation,

leur combinaison , leur proportion , leur fermentation , qui modifiant l'homme peu - à - peu , souvent à son insçu & malgré lui , le font penser , vouloir , agir d'une façon déterminée & nécessaire ; si ses volontés & ses actions influent sur beaucoup d'autres hommes , voilà le monde moral dans la plus grande combustion. Trop d'âcreté dans la bile d'un fanatique , un sang trop enflammé dans le cœur d'un conquérant , une digestion pénible dans l'estomac d'un Monarque , une fantaisie qui passe dans l'esprit d'une femme , sont des causes suffisantes pour faire entreprendre des guerres , pour envoyer des millions d'hommes à la boucherie , pour renverser des murailles , pour réduire des villes en cendres , pour plonger des nations dans le deuil & la misère , pour faire éclore la famine & la contagion , pour propager la désolation & les calamités pendant une longue suite de siècles à la surface de notre globe.

La passion d'un seul individu de notre espèce , quand il dispose des passions d'un grand nombre d'autres , parvient à combiner & réunir leurs volontés & leurs efforts , & décide ainsi du sort des habitans de la terre. C'est ainsi qu'un Arabe ambitieux , fourbe , voluptueux donne à ses compatriotes une impulsion dont l'effet est de subjuguier ou désoler de vastes contrées dans l'Asie , dans l'Afrique & dans l'Europe , & de changer le système religieux , les opinions & les usages d'une partie considérable des habitans de notre monde. Mais en remontant à la source primitive de ces étranges révolutions , quelles sont les causes cachées qui influoient sur cet homme , qui excitoient ses propres passions , qui cons-

tituoient son tempérament? Quelles sont les matières de la combinaison desquelles résulte un voluptueux, un fourbe, un ambitieux, un enthousiaste, un homme éloquent, en un mot un personnage capable d'en imposer à ses semblables & de les faire concourir à ses vues? Ce sont les particules insensibles de son sang, c'est le tissu imperceptible de ses fibres, ce sont des sels plus ou moins âcres qui picotent ses nerfs, c'est plus ou moins de matière ignée qui circule dans ses veines. D'où viennent ces élémens eux-mêmes? C'est du sein de sa Mère, c'est des alimens qui l'ont nourri, du climat qui l'a vu naître, des idées qu'il a reçues, de l'air qu'il a respiré, sans compter mille causes inappréciables & passagères qui dans des instans donnés ont modifié & déterminé les passions de cet important personnage devenu capable de changer la face de notre globe.

A des causes si foibles dans leur principe, si l'on eut dans l'origine opposé les moindres obstacles, les événemens si merveilleux dont nous sommes surpris ne seroient point arrivés. Un accès de fièvre, causé par un peu de bile trop enflammée, eut pu faire avorter tous les projets du législateur des Musulmans. De la diète, un verre d'eau, une saignée eussent quelquefois suffi pour sauver des royaumes.

L'ON voit donc que le sort du genre humain, ainsi que celui de chacun des individus qui le composent, dépend à chaque instant de causes insensibles, que des circonstances souvent fugitives font naître, développent & mettent en action. Nous attribuons au hazard leurs effets, & nous les regardons comme fortuits, tandis que

ces causes opèrent nécessairement & suivant des règles sûres. Nous n'avons souvent ni la sagacité ni la bonne foi de remonter aux vrais principes ; nous regardons des mobiles si foibles avec mépris , parce que nous les jugeons incapables de produire de si grandes choses. Ce sont pourtant ces mobiles tels qu'ils sont , ce sont ces ressorts si chétifs qui dans les mains de la nature & d'après ses loix nécessaires suffisent pour remuer notre univers. La conquête d'un Gengis-Kan n'a rien de plus étrange que l'explosion d'une mine , causée dans son principe par une foible étincelle , qui commence d'abord par allumer un grain unique de poudre , mais dont le feu se communique bientôt à plusieurs milliers d'autres grains contigus , dont les forces réunies & multipliées finissent par renverser des remparts , des villes & des montagnes

LE sort de la race humaine & celui de chaque homme dépend donc à tout moment de causes insensibles , cachées dans le sein de la nature , jusqu'à ce que leur action se déploie. Le bonheur ou le malheur , la prospérité ou la misère de chacun de nous & des nations entières sont attachées à des forces dont il nous est impossible de prévoir , d'apprécier ou d'arrêter l'action. Peut-être qu'en cet instant s'amassent & se combinent les molécules imperceptibles dont l'assemblage formera un souverain qui sera le fleau ou le fauteur d'un vaste empire. Nous ne pouvons nous-mêmes répondre un instant de notre destinée ; nous ne connoissons point ce qui se passe en nous , les causes qui agissent dans notre intérieur , ni les circonstances

tances qui les mettront en action & qui développeront leur énergie ; c'est cependant de ces causes impossibles à démêler que dépend notre destinée pour la vie. Souvent une rencontre imprévue fait éclore dans notre ame une passion dont les suites influenceront nécessairement sur notre félicité. C'est ainsi que l'homme le plus vertueux peut , par la combinaison bizarre de circonstances inopinées , devenir en un instant l'homme le plus criminel.

ON trouvera, sans doute, cette vérité effrayante & terrible. Mais au fond qu'a-t-elle de plus révoltant que celle qui nous apprend que cette vie , à laquelle nous sommes si fortement attachés , peut se perdre à chaque instant par une infinité d'accidens aussi irremédiables qu'imprévis ? Le fatalisme résout facilement l'homme de bien à mourir , il lui fait envisager la mort comme un moyen sûr de se soustraire à la méchanceté ; ce système montrera cette mort à l'homme heureux lui-même comme un moyen d'échapper au malheur qui finit souvent par empoisonner la vie la plus fortunée.

SOUMETTONS-NOUS donc à la nécessité ; malgré nous , elle nous entraînera toujours ; résignons-nous à la nature ; acceptons les biens qu'elle nous présente ; opposons aux maux nécessaires qu'elle nous fait éprouver les remèdes nécessaires qu'elle consent à nous accorder. Ne troublons point notre esprit par des inquiétudes inutiles ; jouissons avec mesure , parce que la douleur est la compagne nécessaire de tout excès ; suivons le sentier de la vertu , parce que tout nous prouve que , même dans ce monde , forcés d'être pervers , cette vertu est nécessaire pour nous rendre estima-

bles aux yeux des autres & contens de nous-mêmes.

HOMME foible & vain ! tu prétends d'être libre ! hélas ! ne vois-tu pas tous les fils qui t'enchainent ? Ne vois-tu pas que ce sont des atômes qui te forment, que ce sont des atômes qui te meuvent ; que ce sont des circonstances indépendantes de toi qui modifient ton être & qui règlent ton sort ? Dans une nature puissante qui t'environne, serois-tu donc le seul être qui pût résister à son pouvoir ? Crois-tu que tes foibles vœux la forceront de s'arrêter dans sa marche éternelle ou de changer son cours ?





CHAPITRE XIII.

*De l'immortalité de l'ame ; du dogme
de la vie future ; des craintes
de la mort.*

LES réflexions présentées dans cet ouvrage concourent à nous montrer clairement ce que nous devons penser de l'ame humaine, ainsi que de ses opérations ou facultés : tout nous prouve de la façon la plus convaincante qu'elle agit & se meut suivant des loix semblables à celles des autres êtres de la nature ; qu'elle ne peut être distinguée du corps ; qu'elle naît, s'accroît, se modifie dans la même progression que lui ; enfin tout devoit nous faire conclure qu'elle périt avec lui. Cette ame, ainsi que le corps, passe par un état de foiblesse & d'enfance ; c'est alors qu'elle est assaillie par une foule de modifications & d'idées qu'elle reçoit des objets extérieurs par la voie de ses organes ; elle amasse des faits ; elle fait des expériences vraies ou fausses ; elle se forme un système de conduite, d'après lequel elle pense & agit d'une façon d'où résulte son bonheur ou son malheur, sa raison ou son délire, ses vertus & ses vices ; parvenue avec le corps à sa force & à sa maturité, elle ne cesse un instant de partager avec lui ses sensations agréables ou désagréables, ses plaisirs & ses peines ; en

conséquence elle approuve ou désapprouve son état ; elle est saine ou malade , active ou languissante , éveillée ou endormie. Dans la vieillesse l'homme s'éteint tout entier , ses fibres & ses nerfs se roidissent , ses sens deviennent obtus , sa vue se trouble , ses oreilles s'endurcissent , ses idées se décousent , sa mémoire disparoit , son imagination s'amortit ; que devient alors son ame ? hélas ! elle s'affaïsse en même tems que le corps , elle s'engourdit avec lui , elle ne remplit comme lui ses fonctions qu'avec peine , & cette substance , que l'on en avoit voulu distinguer , subit les mêmes révolutions que lui.

MALGRÉ tant de preuves si convaincantes de la matérialité de l'ame ou de son identité avec le corps , des penseurs ont supposé que , quoique celui-ci fut périssable , son ame ne périssoit point ; que cette portion de lui-même jouissoit du privilège spécial , d'être *immortelle* ou exempte de la dissolution & des changemens de formes que nous voyons subir à tous les corps que la nature a composés : en conséquence on se persuada que cette ame privilégiée ne mourroit point. Son immortalité parut surtout indubitable à ceux qui la supposèrent spirituelle : après en avoir fait un être simple inétendu , dépourvu de parties , totalement différent de tout ce que nous connoissons , ils prétendirent qu'elle n'étoit point sujette aux loix que nous trouvons dans tous les êtres , dont l'expérience nous montre la décomposition continuelle.

LES hommes sentant en eux-mêmes une force cachée qui dirigeoit & produisoit d'une façon invisible les mouvemens de leurs machines , crurent

que la nature entière, dont ils ignoroient l'énergie & la façon d'agir, devoit ses mouvemens à un agent analogue à leur ame, qui agissoit sur la grande machine comme leur ame sur leur corps. L'homme s'étant supposé double, fit aussi la nature double; il la distingua de sa propre énergie, il la sépara de son moteur, que peu-à-peu il fit spirituel. Cet être distingué de la nature fut regardé comme l'ame du monde, & les ames des hommes comme des opinions émanées de cette ame universelle. Cette opinion sur l'origine de nos ames est d'une antiquité très reculée. Ce fut celle des Egyptiens, des Chaldéens, des Hébreux, (66) ainsi que de la plupart des sages de l'orient. Ce fut dans leurs écoles que les Phérécydes, les Pythagores, les Platons puisèrent une doctrine flatteuse pour la vanité & pour l'imagination des mortels. L'homme se crut ainsi une portion de la divinité, immortel comme elle dans une partie de lui-même. Cependant des religions, inventées par la suite, renoncèrent à ces avantages qu'elles jugèrent incompatibles avec d'autres parties de

(66) Il paroît que Moïse croyoit avec les Egyptiens l'émanation divine des ames; Dieu, selon lui, *forma l'homme du limon de la terre, il répandit sur son visage un soufle de vie, & l'homme devint vivant & animé.* VOYEZ LA GENESE CHAP. II. V. 7. Cependant les chrétiens rejettent aujourd'hui le système de l'émanation divine, vû qu'elle supposeroit la divinité divisible; d'ailleurs leur religion, ayant besoin d'un enfer pour tourmenter les ames des réprouvés, il eût fallu damner une portion de la divinité

leurs systèmes : elles prétendirent que le souverain de la nature , ou son moteur , n'étoit point son ame , mais qu'en vertu de sa toute-puissance il créoit les ames humaines à mesure qu'il produisoit les corps qu'elles devoient animer , & l'on enseigna que ces ames , une fois produites , par un effet de la même toute-puissance jouissoient de l'immortalité.

QUOIQ'IL en soit de ces variations sur l'origine des ames , ceux qui les supposèrent émanées de Dieu même , ont cru qu'après la mort du corps , qui leur servoit d'enveloppe ou de prison , elles retournoient par *réfusion* à leur source première. Ceux qui sans adopter l'opinion de l'émanation divine , admirèrent la spiritualité & l'immortalité de l'ame , furent obligés de supposer une région , un séjour pour les ames , que leur imagination leur peignit d'après leurs espérances , leurs craintes , leurs desirs & leurs préjugés.

RIEN de plus populaire que le dogme de l'im-

conjointement avec les ames des victimes qu'elle sacrifioit à sa propre vengeance. Quoique Moyse , par les paroles qui viennent d'être citées , semble indiquer que l'ame soit une portion de la divinité , nous ne voyons pourtant pas que le dogme de l'immortalité de l'ame soit établi dans aucun des Livres qu'on lui attribue. Il paroît que ce fut durant la captivité de Babylone que les Juifs apprirent le dogme des récompenses & des châtimens futurs , enseigné par Zoroastre aux Perses , mais que le législateur hébreu ne connut pas , ou du moins laissa ignorer à son peuple.

mortalité de l'ame ; rien de plus universellement répandu que l'attente d'une autre vie. La nature ayant inspiré à tous les hommes l'amour le plus vif de leur existence , le desir d'y persévérer toujours en fut une suite nécessaire ; ce desir bientôt se convertit pour eux en certitude , & de ce que la nature leur avoit imprimé le desir d'exister toujours , on en fit un argument pour prouver que jamais l'homme ne cesseroit d'exister. Notre ame , dit Abadie , *n'a point de desirs inutiles , elle desire naturellement une vie éternelle* , & par une logique bien étrange , il conclut que ce desir ne pouvoit manquer d'être rempli. (67) Quoiqu'il en soit les hommes ainsi disposés , écouterent avidement ceux qui leur annoncèrent des systèmes si conformes à leurs vœux. Cependant ne regardons point comme une chose surnaturelle le desir d'exister , qui fut & sera toujours de l'essence de l'homme ; ne soyons pas surpris s'il reçut avec empressement une hypothèse qui le flattoit en lui promettant que son desir seroit un jour satisfait ; mais gardons-nous de conclure que ce d'sir soit

(67) Cicéron avoit dit avant Abadie , *naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare ; nescio quomodo inhaeret in mentibus quasi saeculorum quoddam augurium. Permanere animos arbitramur consensu nationum omnium*. Voilà l'idée de l'immortalité de l'ame déjà changée en une idée innée : cependant le même Cicéron regarde Phérécyde comme l'inventeur de ce dogme.

Tusculam disputat. Lib. I

§ 4

une preuve indubitable de la réalité de cette vie future , dont les hommes pour leur bonheur présent ne sont que trop occupés. La passion pour l'existence n'est en nous qu'une suite naturelle de la tendance d'un être sensible , dont l'essence est de vouloir se conserver. Ce desir fuit dans les hommes l'énergie de leurs ames ou la force de leur imagination toujours prête à réaliser ce qu'ils desirerent très fort. Nous desirons la vie du corps , & cependant ce desir est frustré ; pourquoi le desir de la vie de notre ame ne seroit-il pas frustré comme le premier ? (68)

LES réflexions les plus simples sur la nature de notre ame devroient nous convaincre que l'idée de son immortalité n'est qu'une illusion. Qu'est-ce en effet que notre ame , sinon le principe de la sensibilité ? Qu'est-ce que penser , jouir , souffrir , sinon sentir ? Qu'est-ce que la vie , sinon l'assemblage de ces modifications ou mouvemens , propres à l'être organisé ? Ainsi dès que le corps cesse de vivre , la sensibilité ne peut plus s'exercer ; il ne peut donc plus y avoir d'idées , ni par conséquent de pensées. Les idées , comme on l'a prouvé , ne peuvent nous venir que par les sens ; or comment veut-on que privés une fois des sens nous

(68) Voici comment raisonnent les partisans du dogme de l'immortalité de l'ame. *Tous les hommes desirerent de vivre toujours , donc ils vivront toujours.* Ne pourroit-on pas leur rétorquer l'argument en disant , *tous les hommes desirerent naturellement d'être riches , donc tous les hommes seront riches un jour.*

avons encore des perceptions , des sensations , des idées ? Puisqu'on a fait de l'ame un être séparé du corps animé , pourquoi n'a-t'on pas fait de la vie un être distingué du corps vivant ? La vie est la somme des mouvemens de tout le corps ; le sentiment & la pensée font une partie de ces mouvemens ; ainsi dans l'homme mort ces mouvemens cesseront comme tous les autres.

EN effet par quel raisonnement prétendrait-on nous prouver que cette ame , qui ne peut sentir , penser , vouloir , agir qu'à l'aide de ses organes , puisse avoir de la douleur & du plaisir , ou même puisse avoir la conscience de son existence , lorsque les organes qui l'en avertissent seront décomposés ou détruits ? N'est-il pas évident que l'ame dépend de l'arrangement des parties du corps & de l'ordre suivant lequel ces parties conspirent à faire leurs fonctions ou mouvemens ? Ainsi , la structure organique une fois détruite , nous ne pouvons douter que l'ame ne le soit aussi. Ne voyons-nous pas durant tout le cours de notre vie , que cette ame est altérée , dérangée , troublée par tous les changemens qu'éprouvent nos organes ? Et l'on veut que cette ame agisse , pense , subsiste lorsque ces mêmes organes auront entièrement disparu !

L'ETRE organisé peut se comparer à une horloge , qui une fois brisée , n'est plus propre aux usages auxquels elle étoit destinée. Dire que l'ame sentira , pensera , jouira , souffrira après la mort du corps , c'est prétendre qu'une horloge , brisée en mille pièces , peut continuer à sonner ou à marquer les heures. Ceux qui nous disent que notre ame peut subsister nonobstant la destruction du corps , soutiennent évidemment que la modifi-

cation d'un corps pourra se conserver, après que le sujet en aura été détruit ; ce qui est complètement absurde.

L'ON ne manquera pas de nous dire que la conservation des ames après la mort du corps est un effet de la puissance divine : mais ce seroit appuyer une absurdité par une hypothèse gratuite. La puissance divine, de quelque nature qu'on la suppose, ne peut pas faire qu'une chose existe & n'existe point en même tems ; elle ne peut faire qu'une ame sente ou pense, sans les intermèdes nécessaires pour avoir des pensées.

QUE l'on cesse donc de nous dire que la raison n'est point blessée du dogme de l'immortalité de l'ame, ou de l'attente d'une vie future. Ces notions, faites uniquement pour flatter ou pour troubler l'imagination du vulgaire, qui ne raisonne pas, ne peuvent paroître ni convaincantes, ni même probables à des esprits éclairés. La raison exempte des illusions du préjugé, est sans doute blessée de la supposition d'une ame qui sent, qui pense, qui s'afflige ou se réjouit, qui a des idées, sans avoir des organes, c'est à dire, destituée des seuls moyens naturels & connus par lesquels il lui soit possible d'avoir des perceptions, des sensations & des idées. Si l'on nous réplique qu'il peut exister d'autres moyens *sur-naturels* ou *inconnus*, nous répondrons que ces moyens de transmettre des idées à l'ame séparée du corps, ne sont pas plus connus, ni plus à la portée de ceux qui les supposent que de nous. Il est au moins très évident que tous ceux qui rejettent les idées innées, ne peuvent, sans contredire leurs principes, admettre le dogme si peu fondé de l'immortalité de l'ame.

MALGRÉ les consolations que tant de gens prétendent trouver dans la notion d'une existence éternelle ; malgré la ferme persuasion où tant d'hommes nous assurent qu'ils sont que leurs âmes survivront à leurs corps , nous les voyons très alarmés de la dissolution de ces corps , & n'envisager leur fin , qu'ils devroient désirer comme le terme de bien des peines , qu'avec beaucoup d'inquiétude. Tant il est vrai que le réel , le présent , même accompagné de peines , influe bien plus sur les hommes que les plus belles chimères d'un avenir , qu'ils ne voient jamais qu'au travers des nuages de l'incertitude ! En effet malgré la prétendue conviction où les hommes les plus religieux sont d'une éternité bienheureuse , ces espérances si flatteuses ne les empêchent point de craindre & de frémir , lorsqu'ils pensent à la dissolution nécessaire de leurs corps. La mort fut toujours pour ceux qui s'appellent des *mortels* le point de vue le plus effrayant ; ils la regardèrent comme un phénomène étrange , contraire à l'ordre des choses , opposé à la nature ; en un mot comme un effet de la vengeance céleste , comme *la solde du péché*. Quoique tout leur prouvât que cette mort est inévitable , ils ne purent jamais se familiariser avec son idée ; ils n'y pensèrent qu'en tremblant , & l'assurance de posséder une âme immortelle ne les dédommagea que foiblement du chagrin d'être privés de leur corps périssable. Deux causes contribuèrent encore à fortifier & à nourrir leurs alarmes ; l'une fût que cette mort , communément accompagnée de douleurs , leur arrachoit une existence qui leur plait , qu'ils connoissent , à laquelle ils sont accoutumés ; l'autre fut

l'incertitude de l'état qui devoit succéder à leur existence actuelle.

L'ILLUSTRE Bacon a dit que *les hommes craignent la mort par la même raison que les enfans ont peur de l'obscurité.* (69) Nous nous défions naturellement de tout ce que nous ne connoissons point ; nous voulons voir clair , afin de nous garantir des objets qui nous peuvent menacer , ou pour être à portée de nous procurer ceux qui peuvent nous être utiles. L'homme qui existe ne peut se faire d'idée de la non existence ; comme cet état l'inquiète , son imagination se met à travailler au défaut de l'expérience , pour lui peindre bien ou mal cet état incertain. Accoutumé à penser , à sentir , à être mis en action , à jouir de la société ; il voit le plus grand des malheurs dans une dissolution qui le privera des objets & des sensations que sa nature présente lui a rendu nécessaires , qui l'empêchera d'être averti de son être , qui lui ôtera ses plaisirs pour le plonger dans le Néant. En le supposant même exempt de peines , il envisage toujours ce néant comme une solitude désolante , comme un amas de ténèbres profondes ; il s'y voit dans un abandon général , destitué de tout secours , & sentant la rigueur de cette affreuse situation. Mais le sommeil profond ne suffit-il pas

(69) *Nam veluti pueri trepidant , atque omnia
cæcis*

In tenebris metuunt: sic nos in luce timemus !

Interdum , nihilo quæ sunt metuenda magis. . . .

LUCRETIIUS LIB. III. vers. 87. & seq.

pour nous donner une idée vraie du Néant ? Ne nous prive-t-il pas de tout ? Ne semble-t-il pas nous anéantir pour l'univers ; & anéantir cet univers pour nous ? la mort est-elle autre chose qu'un sommeil profond & durable ? C'est faute de pouvoir se faire une idée de la mort que l'homme la redoute ; s'il s'en faisoit une idée vraie , il cesseroit dès-lors de la craindre ; mais il ne peut concevoir un état où l'on ne sent point ; il croit donc que , lorsqu'il n'existera plus , il aura le sentiment & la conscience de ces choses qui lui paroissent aujourd'hui si tristes & si lugubres ; son imagination lui peint son convoi , ce tombeau que l'on creuse pour lui , ces chants lamentables qui l'accompagneront à son dernier séjour ; il se persuade que ces objets hideux , l'affecteront , même après son trépas , aussi péniblement que dans l'état présent où il jouit de ses sens. (70)

MORTEL égaré par la crainte ! Après ta mort tes yeux ne verront plus , tes oreilles n'entendront plus ; du fond de ton cercueil tu ne seras point le témoin de cette scène que ton imagination te représente aujourd'hui sous des couleurs si noires ; tu ne prendras pas plus de part à ce qui se fera dans le monde , tu ne seras pas plus occupé de ce qu'on fera de tes restes inanimés , que tu ne pouvois faire la veille du jour qui te plaça par-

(70) *Nec videt in vera nullum fore morte alium SE
Qui possit vivus sibi SE lugere peremptum ,
Stansque jacentem , nec lacerari urive dolore.*

LUCRETII LIB. III. vers 898. & seq.

mi les êtres de l'espèce humaine. Mourir, c'est cesser de penser & de sentir, de jouir & de souffrir ; tes idées périront avec toi ; tes peines ne te suivront point dans la tombe. Pense à la mort , non pour alimenter tes craintes & ta mélancolie , mais pour t'accoutumer à l'envisager d'un œil paisible , & pour te rassurer contre les fausses terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inspirer.

LES craintes de la mort sont de vaines illusions qui devraient disparaître aussitôt qu'on envisage cet événement nécessaire sous son vrai point de vue. Un grand homme a défini la philosophie une *méditation de la mort* ; (71) Il ne veut point par là nous faire entendre que nous devons nous occuper tristement de notre fin , de la vue de nourrir nos frayeurs ; il veut sans doute , nous inviter à nous familiariser avec un objet que la nature nous a rendu nécessaire , & nous accoutumer à l'attendre d'un front serein. Si la vie est un bien , s'il est nécessaire de l'aimer , il n'est pas moins nécessaire de la quitter ; & la raison doit nous apprendre la résignation aux décrets du sort. Notre bien-être exige donc que nous contractions l'habitude de contempler sans alarmes un événement que notre essence nous rend inévitable ; notre intérêt demande que nous n'empoisonnions point par des craintes continuelles une vie qui ne peut avoir des charmes pour nous , si nous n'en voyons jamais le terme sans frissonner. La raison & no-

(71) MEAEETH TOY ΘΑΝΑΤΟΥ. Lucain a dit *scire mori fors prima viris*.

tre intérêt concourent à nous assurer contre les terreurs vagues que l'imagination nous inspire à cet égard. Si nous les appellons à notre secours ils nous apprivoiseront avec un objet qui ne nous effraie que parce que nous ne le connoissons point, ou parce qu'on ne nous l'a montré que défiguré par les accompagnemens hideux que la superstition lui donne. Dépouillons donc la mort de ces vaines illusions & nous verrons qu'elle n'est que le sommeil de la vie ; que ce sommeil ne sera troublé par aucun songe désagréable, & qu'un réveil fâcheux ne le suivra jamais. Mourir, c'est dormir ; c'est rentrer dans cet état d'insensibilité où nous étions avant de naître, avant d'avoir des sens, avant d'avoir la conscience de notre existence actuelle. Des loix aussi nécessaires que celles qui nous ont fait naître nous feront rentrer dans le sein de la nature d'où elle nous avoit tirés, pour nous reproduire par la suite sous quelque forme nouvelle, qu'il nous seroit inutile de connoître : sans nous consulter elle nous plaça pour un tems dans le rang des êtres organisés, sans notre aveu elle nous obligera d'en sortir pour occuper un autre rang. Ne nous plaignons point de sa dureté, elle nous fait subir une loi dont elle n'excepte aucun des êtres qu'elle renferme. (72) Si tout naît & périt,

(72) *Quid de rerum natura querimus, illa se bene gessit; vita si scias uti, longa est.* V. SENECA. DE BREVI-TATE VITÆ. Tout le monde se plaint de la brièveté de la vie & de la rapidité du tems, & les

si tout se change & se détruit ; si la naissance d'un être n'est jamais que le premier pas vers sa fin , comment eût-il été possible que l'homme , dont la machine est si frêle , dont les parties sont si mobiles & si compliquées , fût exempté d'une loi commune qui veut que la terre solide que nous habitons se change , s'altère & peut-être se détruise ! foible mortel ! tu prétendrais exister toujours ; veux-tu donc que pour toi seule la nature change son cours ? Ne vois-tu pas dans ces comètes excentriques qui viennent étonner tes regards , que les planètes elles-mêmes sont sujettes à la mort ? Vis donc en paix , tant que la nature le permet , & meurs sans effroi , si ton esprit est éclairé par la raison.

MALGRÉ la simplicité de ces réflexions rien de plus rare que les hommes véritablement affermis contre les craintes de la mort ; le sage lui-même pâlit à son approche ; il a besoin de recueillir toutes les forces de son esprit pour l'attendre avec sérénité. Ne soyons donc point surpris si l'idée du trépas révolte tant le commun des mortels ; elle effraie le jeune-homme ; elle redouble les chagrins & la tristesse de la vieillesse accablée d'infirmités ; elle la redoute même bien plus que ne fait la jeunesse dans la vigueur de son âge ; le vieillard est bien plus accoutumé à la vie ; d'ailleurs son esprit est plus foible & a moins d'énergie. Enfin le malade dévoré de
tour-

hommes , pour la plupart , ne savent que faire ni du tems ni de la vie !

tourmens, & le malheureux plongé dans l'infortune osent rarement recourir à la mort, qu'ils devroient regarder comme la fin de leurs peines.

SI nous cherchons la source de cette pusillanimité nous la trouvons dans notre nature qui nous attache à la vie, & dans le défaut d'énergie de notre ame que bien loin de fortifier tout s'efforce d'affoiblir & de briser. Toutes les institutions humaines, toutes nos opinions conspirent à augmenter nos craintes & à rendre nos idées de la mort plus terribles & plus révoltantes. En effet la superstition s'est pluë à montrer la mort sous les traits les plus affreux; elle nous la représente comme un moment redoutable qui, non seulement met fin à nos plaisirs, mais encore qui nous livre sans défense aux rigueurs inouies d'un despote impitoyable, dont rien n'adoucirra les arrêts: selon elle l'homme le plus vertueux n'est jamais sûr de lui plaire, il a lieu de trembler de la sévérité de ses jugemens; des supplices affreux & sans fin puniront les victimes de son caprice des foiblesses involontaires ou des fautes nécessaires qui auront allumé sa fureur. Ce tyran implacable se vengera de leurs infirmités, de leurs délits momentanés, des penchans qu'il a donnés à leur cœur, des erreurs de leur esprit, des opinions, des idées, des passions qu'ils auront reçues dans les sociétés où il les a fait naître; il ne leur pardonnera surtout jamais d'avoir pu méconnoître un être inconcevable, d'avoir pu se tromper sur son compte, d'avoir osé penser par eux-mêmes, d'avoir refusé d'écouter des guides enthousiastes ou trompeurs, & d'avoir eu le front de consulter la rai-

fon, qu'il leur avoit pourtant donnée pour régler leur conduite dans le chemin de la vie.

TELS sont les objets affligeans dont la religion occupe ses malheureux & crédules sectateurs. Telles sont les craintes que les Tyrans de la pensée des hommes nous montrent comme *salutaires* : malgré le peu d'effet qu'elles produisent sur la conduite de la plupart de ceux qui s'en disent, ou s'en croient persuadés, on voudroit faire passer ces notions pour la digue la plus forte que l'on puisse opposer aux déréglemens des hommes. Cependant, comme nous le ferons voir bientôt, ces systèmes, ou plutôt ces chimères si terribles ne font rien sur le grand nombre, qui n'y songe que rarement, & jamais au moment que la passion, l'intérêt, le plaisir ou l'exemple l'entraînent. Si ces craintes agissent, c'est toujours sur ceux qui n'en auroient aucun besoin pour s'abstenir du mal ou pour faire le bien. Elles font trembler des cœurs honnêtes, & ne font rien aux pervers : elles tourmentent des âmes tendres, & laissent en repos les âmes endurcies : elles infestent un esprit docile & doux, elles ne causent aucun trouble à des esprits rebelles : ainsi elles n'alarment que ceux qui déjà sont assez alarmés, elles ne contiennent que ceux qui sont déjà contenus.

CES notions n'en imposent donc aucunement aux méchans ; quand par hazard elles agissent sur eux ce n'est que pour redoubler la méchanceté de leur caractère naturel, la justifier à leurs propres yeux, lui fournir des prétextes pour l'exercer sans crainte & sans scrupule. En effet l'expérience d'un grand nombre de siècles nous montre à quels excès la méchanceté & les passions des hommes se sont portées quand elles ont été autorisées ou dé-

chainées par la religion , ou du moins quand elles ont pu se couvrir de son manteau. Les hommes n'ont jamais été plus ambitieux , plus avides , plus fourbes , plus cruels , plus séditieux que quand ils se sont persuadés que la religion leur permettoit , ou leur ordonnoit de l'être ; cette religion ne faisoit pour lors que donner une force invincible à leurs passions naturelles, qu'ils pûrent sous ses auspices sacrés exercer impunément & sans aucun remords. Bien plus , les plus grands scélérats, en donnant un libre cours aux penchans détestables de leur méchant naturel , crurent mériter le ciel , dans la cause duquel ils se montroient zélés , & s'exempter par des forfaits des châtimens d'un Dieu dont ils pensoient avoir mérité le courroux.

VOILA donc les effets que les notions salutaires de la Théologie produisent sur les mortels ! Ces réflexions peuvent nous fournir des réponses à ceux qui nous disent que *si la religion promettoit également le ciel aux méchans comme aux bons , il n'y auroit point d'incrédulés à l'autre vie*. Nous répondrons donc que la religion , dans le fait , accorde le ciel aux méchans ; elle y place souvent les plus inutiles & les plus méchans des hommes. (73) Elle aiguise, comme on vient de le voir ,

(73) Tels sont Moïse , Samuël , David chez les Juifs ; Mahomet chez les Musulmans ; chez les Chrétiens Constantin , S. Cyrille , S. Athanase , S. Dominique & tant d'autres brigands religieux & zélés persécuteurs que l'Eglise révere. On peut encore leur joindre les Croisés , Les Ligueurs , &c.

les passions des méchans en légitimant des crimes que sans elle ils craindroient de commettre , ou pour lesquels ils auroient de la honte & des remords. Enfin les Ministres de la Religion fournissent aux plus méchans des hommes des moyens de détourner la foudre de dessus leurs têtes , & de parvenir à la félicité éternelle.

A l'égard des incrédules , il peut y avoir , sans doute , des méchans parmi eux , comme parmi les plus crédules ; mais l'incrédulité ne suppose pas plus la méchanceté que la crédulité ne suppose la bonté. Au contraire , l'homme qui pense & médite connoît mieux les motifs d'être bon , que celui qui se laisse guider en aveugle par des motifs incertains ou par les intérêts des autres. Tout homme sensé a le plus grand intérêt d'examiner des opinions que l'on prétend devoir influer sur son bonheur éternel : s'il les trouve fausses ou nuisibles pour la vie présente , il ne conclura jamais de ce qu'il n'a pas d'autre vie à craindre ou à espérer , qu'il peut dans celle-ci se livrer impunément à des vices , qui lui feroient tort à lui-même ou qui lui attireroient le mépris ou la colère de la société. L'homme qui n'attend point une autre vie n'en est que plus intéressé à prolonger son existence & à se rendre cher à ses semblables dans la seule vie qu'il connoisse : il a fait un grand pas vers la félicité en se débarrassant des terreurs qui affligent les autres.

EN effet la superstition prit plaisir à rendre l'homme lâche , crédule , pusillanime ; elle se fit un principe de l'affliger sans relâche ; elle se fit un devoir de redoubler pour lui les horreurs de la mort ; ingénieuse à le tourmenter , elle étendit ses inquiétudes au delà même de son exis-

tence connue , & ses ministres, pour disposer de lui plus sûrement en ce monde, inventèrent les régions de l'avenir, en se réservant le droit d'y faire récompenser les esclaves qui auront été soumis à leurs loix arbitraires, & de faire punir par la divinité ceux qui auront été rebelles à leurs volontés. Loin de consoler les mortels, loin de former la raison de l'homme, loin de lui apprendre à plier sous la main de la nécessité, la religion en mille contrées s'est efforcée de lui rendre la mort plus amère, d'appesantir son joug, d'orner son cortège d'une foule de phantômes hideux, & de rendre ses approches plus effrayantes qu'elle-même. C'est ainsi qu'elle est parvenue à remplir l'univers d'enthousiastes qu'elle séduit par des promesses vagues, & d'esclaves avilis qu'elle retient par la crainte des maux imaginaires dont leur fin sera suivie. Elle est venue à bout de leur persuader que leur vie actuelle n'est qu'un passage pour arriver à une vie plus importante. Le dogme insensé d'une vie future les empêche de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale & leurs sciences ; de vaines chimères ont absorbé toute leur attention ; ils consentent à gémir sous la tyrannie religieuse & politique, à croupir dans l'erreur, à languir dans l'infortune, dans l'espoir d'être quelque jour plus heureux, dans la ferme confiance que leurs calamités & leur patience stupide les conduiront à une félicité sans fin ; ils se sont crus soumis à une divinité cruelle qui vouloit leur faire acheter le bien-être futur au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher ici bas ; on leur a peint leur Dieu comme l'ennemi juré

de la race humaine , & on leur a fait entendre que le ciel irrité contre eux vouloit être appaisé & les puniroit éternellement des efforts qu'ils feroient pour se tirer de leurs peines. C'est ainsi que le dogme de la vie future fut une des erreurs les plus fatales dont le genre-humain fut infecté. Ce dogme plongea les nations dans l'engourdissement , dans la langueur , dans l'indifférence sur leur bien-être , ou bien il les précipita dans un enthousiasme furieux , qui les porta souvent à se déchirer elles-mêmes pour mériter le ciel.

ON demandera , peut-être , par quelles routes les hommes ont été conduits à se faire les idées si gratuites & si bizarres qu'ils ont de l'autre monde. Je répons qu'il est vrai que nous n'avons point d'idée de l'avenir qui n'existe point pour nous ; ce sont nos idées du passé & du présent qui fournissent à notre imagination les matériaux dont elle se sert pour construire l'édifice des régions futures. *Nous croyons*, dit Hobbes, *que ce qui est sera toujours , & que les mêmes causes auront les mêmes effets.* (74) L'homme dans son état actuel a deux façons de sentir , l'une qu'il approuve & l'autre qu'il désapprouve ; ainsi persuadé que ces deux façons de sen-

(74) Lorsque nous raisonnons par analogie nous fondons toujours nos raisonnemens sur la persuasion , souvent très fautive , que ce qui s'est fait déjà , se fera encore par la suite ; & nous regardons comme une chose indubitable que ce qui arrivera sera toujours semblable à ce qui est arrivé.

tir devoient le suivre au delà même de son existence présente ; il place dans les régions de l'éternité deux séjours distingués ; l'un fut destiné à la félicité , & l'autre à l'infortune ; l'un devoit renfermer les amis de son Dieu , l'autre fut une prison destinée à le venger des outrages que lui faisoient ses malheureux sujets.

TELE est la véritable origine des idées sur la vie future si répandues parmi les hommes. Nous voyons par-tout un *Elysée* & un *Tartare*, un *Paradis* & un *Enfer*, en un mot deux séjours distingués , construits d'après l'imagination des enthousiastes ou des fourbes qui les inventèrent , & accommodés aux préjugés , aux idées , aux espérances & aux craintes des peuples qui les crurent. Les Indiens se figurèrent le premier de ces séjours comme celui de l'inaction & d'un repos permanent , parce qu'habitans d'un climat brûlant , ils virent dans le repos la félicité suprême ; les Musulmans s'y promirent des plaisirs corporels , semblables à ceux qui sont actuellement les objets de leurs vœux ; les chrétiens espérèrent en gros des plaisirs ineffables & spirituels , en un mot un bonheur dont ils n'eurent aucune idée.

DE quelque nature que fussent ces plaisirs , les hommes comprirent qu'il falloit un corps pour que leur ame put en jouir ou pour éprouver les peines réservées aux ennemis de la divinité ; de là le dogme de la *résurrection* , par lequel on supposa que ce corps , que l'on voyoit devant ses yeux se pourrir , se décomposer , se dissoudre , se recomposeroit un jour par un effet de la toute-puissance divine , pour former de nouveau une enveloppe à l'ame , afin de recevoir conjointe-

ment avec elle les récompenses & les châtimens que tous deux auroient mérité durant leur union primitive. (75) Cette incompréhensible opinion inventée , dit-on , par les Mages , trouve encore un grand nombre d'adhérens , qui ne l'ont jamais sérieusement examinée. Enfin d'autres incapables de s'élever à ces notions sublimes , crurent que sous diverses formes l'homme animeroit successivement différens animaux d'espèces variées , & ne cesseroit jamais d'habiter la terre où il se trouve ; telle fut l'opinion de ceux qui crurent la *Métempsychose*.

QUANT au séjour malheureux des âmes , l'imagination des imposteurs qui voulurent gouverner les peuples s'efforça de rassembler les images les plus effrayantes pour le rendre plus terrible. Le feu est de tous les êtres celui qui produit sur nous la sensation la plus cuisante ; on supposa donc que la toute-puissance divine ne pouvoit rien inventer de plus cruel que le feu pour punir ses ennemis ; le feu fut donc le

(75) Le dogme de la *Résurrection* paroît au fond inutile à tous ceux qui croient à l'existence des âmes sentantes , pensantes , souffrantes ou jouissantes après leur séparation du corps ; ils doivent supposer , comme Berkeley , que l'ame n'a besoin ni du corps , ni d'aucun être extérieur pour éprouver des sensations & avoir des idées. Les Malebranchistes doivent supposer que les âmes réprouvées verront l'enfer en Dieu & se sentiront brûler , sans avoir besoin de leurs corps pour cela.

terme auquel l'imagination de l'homme fut forcée de s'arrêter, & l'on convint assez généralement que le feu vengeroit un jour la divinité outragée, comme, par la cruauté & la démenche des hommes, cet élément la venge souvent en ce monde. (76) Ainsi l'on peignit les victimes de sa colère enfermées dans des cachots embrasés, se roûlant perpétuellement dans des tourbillons de flammes, plongées dans des mers de soufre & de bitume, & faisant retentir leurs voix infernales de leurs gémissemens inutiles & de leurs grincemens.

MAIS, dira-t-on peut-être, comment les hommes purent-ils se déterminer à croire une existence accompagnée de tourmens éternels, surtout y en ayant plusieurs d'entre eux qui, d'après leurs systèmes religieux, eurent lieu de les craindre pour eux-mêmes? Plusieurs causes ont pu concourir à leur faire adopter une opinion si révoltante. En premier lieu très peu

(76) C'est, sans doute, de là que sont venues les expiations par le feu, usitées chez un grand nombre de peuples orientaux, & pratiquées encore aujourd'hui par des prêtres du *Dieu de paix*, qui ont la cruauté de faire périr par les flammes ceux qui n'ont point de la divinité les mêmes idées qu'eux. Par une suite du même délire les Magistrats civils condamnent au feu les sacrilèges, les blasphémateurs, les voleurs d'Eglise, c'est-à-dire ceux qui ne font tort à personne, tandis qu'ils se contentent de punir d'un supplice plus doux ceux qui font un tort réel à la société. C'est ainsi que la religion renverse toutes les idées.

d'hommes sensés ont pu croire une telle absurdité quand ils ont daigné faire usage de leur raison, ou bien s'ils y ont cru, l'atrocité de cette notion fut toujours contrebalancée par l'idée de la miséricorde & de la bonté qu'ils attribuèrent à leur Dieu. (77) En second lieu les peuples aveuglés par la crainte ne se rendirent jamais compte des dogmes les plus étranges qu'ils reçurent de leurs législateurs, ou qui leur furent transmis par leurs Pères. En troisième lieu chaque homme ne vit jamais l'objet de ses terreurs que dans un lointain favorable, & la superstition lui promit d'ailleurs des moyens d'échapper aux supplices qu'il crut avoir mérités. Enfin, semblable à ces malades que nous voyons attachés à l'existence même la plus douloureuse, l'homme préféra l'idée d'une existence malheureuse & con-

(77) Si, comme les Chrétiens le prétendent, les tourmens à venir doivent être infinis pour la durée & pour l'intensité, je suis forcé d'en conclure que l'homme, qui est un être fini, ne peut souffrir infiniment; Dieu lui-même ne peut lui communiquer l'infinité, malgré les efforts qu'il feroit pour le punir éternellement de ses fautes, qui elles-mêmes n'ont que des effets finis ou limités par le tems. Le même raisonnement peut s'appliquer aux joies du Paradis, où un être fini ne comprendra pas plus un Dieu infini qu'il ne fait en ce monde. D'un autre côté si, comme le christianisme l'enseigne, Dieu perpétue l'existence des damnés, il perpétue l'existence du péché; ce qui ne s'accorde pas avec l'amour de l'ordre qu'on lui suppose.

nue, à celle d'une non existence, qu'il regarda comme le plus affreux des maux, parce qu'il n'en put avoir d'idée, ou parce que son imagination lui fit envisager cette non existence ou ce néant comme l'assemblage confus de tous les maux ensemble. Un mal connu, quelque grand qu'il puisse être, alarme moins les hommes, surtout quand il leur reste l'espoir de l'éviter, qu'un mal qu'ils ne connoissent point, sur lequel par conséquent leur imagination se croit forcée de travailler, & auquel elle ne sçait opposer aucun remède.

L'ON voit donc que la superstition, loin de consoler les hommes sur la nécessité de mourir, ne fait que redoubler leurs terreurs par les maux dont elle prétend que leur trépas sera suivi : ces terreurs sont si fortes que les malheureux qui croient ces dogmes redoutables, quand ils sont conséquens, passent leurs jours dans l'amertume & les larmes. Que dirons-nous de cette opinion destructive de toute société, & pourtant adoptée par tant de nations, qui leur annonce qu'un Dieu sévère peut à chaque instant, *comme un voleur* les prendre au dépourvu, & venir exercer sur la terre ses jugemens rigoureux ? Quelles idées plus propres à effrayer, à décourager les hommes, à leur ôter le desir d'améliorer leur sort, que la perspective affligeante d'un monde toujours prêt à se dissoudre, & d'une divinité assise sur les débris de la nature entière pour juger les humains ? Telles sont néanmoins les funestes opinions dont l'esprit des nations s'est répu depuis des milliers d'années ; elles sont si dangereuses que si, par une heureuse inconséquence, elles ne dérogeoient pas dans leur con-

duite à ces idées déso'antes, elles tomberoient dans l'abrutissement le plus honteux; comment s'occuperoient-elles d'un monde périssable qui peut à chaque instant écrouler? Comment songer à se rendre heureuses dans une terre qui n'est que le vestibule d'un royaume éternel? Est-il donc surprenant que des superstitions auxquelles de pareils dogmes servent de base, aient prescrit à leurs sectateurs un détachement total des choses d'ici bas, un renoncement entier aux plaisirs les plus innocens, une inertie, une pusillanimité, une abjection d'ame, une insociabilité qui les rend inutiles à eux-mêmes & dangereux pour les autres? Si la nécessité ne forçoit les hommes de se départir dans la pratique de leurs systèmes insensés; si leurs besoins ne les ramenoient à la raison en dépit de leurs dogmes religieux, le monde entier deviendrait bientôt un vaste désert, habité par quelques sauvages isolés, qui n'auroient pas même le courage de se multiplier. Qu'est-ce que des notions qu'il faut nécessairement mettre à l'écart pour faire subsister l'association humaine!

CEPENDANT le dogme d'une vie future, accompagnée de récompenses & de châtimens, est depuis un grand nombre de siècles regardé comme le plus puissant, ou même comme le seul motif capable de contenir les passions des hommes, & qui puisse les obliger d'être vertueux; peu-à-peu ce dogme est devenu la base de presque tous les systèmes religieux & politiques, & il semble aujourd'hui que l'on ne pourroit attaquer ce préjugé sans briser absolument les liens de la société. Les fondateurs des religions en ont fait usage pour s'attacher leurs sectateurs

crédules; les législateurs l'ont regardé comme le frein le plus capable de retenir leurs sujets sous le joug; plusieurs Philosophes eux-mêmes ont cru de bonne foi que ce dogme étoit nécessaire pour effrayer les hommes & les détourner du crime. (78)

ON ne peut en effet disconvenir que ce dogme n'ait été de la plus grande utilité pour ceux qui donnèrent des religions aux nations, & qui s'en firent les ministres; il fut le fondement de leur pouvoir, la source de leurs richesses, & la cause permanente de l'aveuglement & des terreurs dans lesquelles leur intérêt voulut que le genre-humain fut nourri. C'est par lui que le Prêtre devint l'émule & le maître des Rois: les nations se sont remplies d'enthousiastes ivres de religion, toujours bien plus disposés à écouter ses menaces que les conseils de la raison, que les ordres du souverain, que les cris de la nature, que les loix de la société. La politique fut elle-même asservie aux caprices du Prêtre;

(78) Lorsque le dogme de l'immortalité de l'ame, sorti de l'école de Platon, vint à se répandre chez les Grecs, il causa les plus grands ravages, & déterminna une foule d'hommes mécontents de leur sort à terminer leurs jours. Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte en voyant les effets que ce dogme, que l'on regarde aujourd'hui comme si salutaire, produisoit sur les cerveaux de ses sujets, défendit de l'enseigner sous peine de mort. *Voyez l'argument du dialogue de Phédon* de la traduction de Dacier.

le monarque temporel fut obligé de plier sous le joug du monarque éternel ; l'un ne dispoſoit que de ce monde périffable , l'autre étendoit ſa puiffance juſques dans un monde à venir , plus important pour les hommes que la terre , où ils ne ſont que des pèlerins & des paſſagers. Ainſi le dogme de l'autre vie mit le gouvernement lui-même dans la dépendance du prêtre ; il ne fut que ſon premier ſujet , & jamais il ne fut obéi que lorſque tous deux furent d'accord pour accabler le genre-humain. La nature cria vainement aux hommes de ſonger à leur félicité préſente , le prêtre leur ordonna d'être malheureux dans l'attente d'une félicité future : la raiſon leur diſoit en vain qu'ils devoient être paiſibles ; le prêtre leur ſouffla le fanatiſme & la fureur , & les força de troubler la tranquillité publique toutes les fois qu'il fut queſtion des intérêts du monarque inviſible de l'autre vie ou de ſes miniſtres en celle-ci.

TELS ſont les fruits que la politique a recueillis du dogme de la vie future ; les régions de l'avenir ont aidé le ſacerdoce à conquérir le monde. L'attente d'une félicité céleſte & la crainte des ſupplices futurs ne ſervirent qu'à empêcher les hommes de ſonger à ſe rendre heureux ici bas. L'erreur , ſous quelque aſpect qu'on l'enviſage , ne ſera jamais qu'une ſource de maux pour le genre-humain. Le dogme d'une autre vie en préſentant aux mortels un bonheur idéal en fera des enthouſiaſtes ; en les accablant de craintes il en fera des êtres inutiles , des lâches , des atrabilaires , des forcenés , qui perdront de vue leur ſéjour préſent pour ne s'occuper que d'un avenir imaginaire & des maux

chimériques qu'ils doivent craindre après leur mort.

Si l'on nous dit, que le dogme des récompenses & des peines à venir est le frein le plus puissant pour réprimer les passions des hommes; nous répondrons en appelant à l'expérience journalière. Pour peu que l'on regarde autour de soi, l'on verra cette assertion démentie, & l'on trouvera que ces merveilleuses spéculations, incapables de changer les tempéramens des hommes, d'anéantir les passions que les vices de la société même contribuent à faire éclore dans tous les cœurs, ne diminuent aucunement le nombre des méchans: dans les nations qui en paroissent le plus fortement convaincues, nous voyons des assassins, des voleurs, des fourbes, des oppresseurs, des adultères, des voluptueux; tous sont persuadés de la réalité d'une autre vie, mais dans le tourbillon de la dissipation & des plaisirs, dans la fougue de leurs passions ils ne voient plus cet avenir redoutable, qui n'influe nullement sur leur conduite présente.

En un mot dans les pays où le dogme de l'autre vie est si fortement établi que chacun s'irriterait contre quiconque auroit la témérité de le combattre, ou même d'en douter, nous voyons qu'il est parfaitement incapable d'en imposer à des Princes injustes, négligens, débauchés; à des courtisans avides & déréglés; à des concussionnaires qui se nourrissent insolemment de la substance des peuples; à des femmes sans pudeur; à une foule de crapuleux & de vicieux; à plusieurs même d'entre ces prêtres dont la fonction est d'annoncer les vengeances du ciel. Si vous leur demandez, pourquoi donc ils ont osé se livrer à

des actions, qu'ils favoient propres à leur attirer des châtimens éternels ? Ils vous répondront que la fougue des passions, le torrent de l'habitude, la contagion de l'exemple, ou même que la force des circonstances les ont entraînés, & leur ont fait oublier les conséquences terribles que leur conduite pouvoit avoir pour eux. D'ailleurs ils vous diront que les trésors de la miséricorde divine sont infinis ; & qu'un repentir fuffit pour effacer les crimes les plus noirs & les plus accumulés. (79) Dans cette foule des scélérats qui chacun à leur manière, désolent la société, vous ne trouverez qu'un petit nombre d'hommes, assez intimidés par les craintes d'un avenir malheureux, pour résister à leurs penchans ; que dis-je ! ces penchans sont trop foibles pour les entraîner, & sans le dogme d'une autre vie, la loi & la crainte du blâme eussent été des motifs suffisans pour les empêcher de se rendre criminels.

IL

(79) L'idée de la miséricorde divine rassure les méchans, & leur fait oublier la Justice divine. En effet ces deux attributs, étant supposés infinis également en Dieu, doivent se contrebalancer de façon que ni l'un ni l'autre ne puissent agir. Quoiqu'il en soit, les méchans comptent sur un Dieu *immobile* ; ou se flattent à l'aide de sa miséricorde d'échapper aux effets de sa Justice. Les brigands, qui voient que tôt ou tard ils périront au gibet, disent qu'ils en seront quittes pour *faire une belle fin*. Les chrétiens croient qu'un bon *Peccavi* efface tous les péchés. Les Indiens attribuent la même vertu aux Eaux du Gange.

IL est en effet des ames craintives & timorées sur lesquelles les terreurs d'une autre vie font une impression profonde; les hommes de cette espèce sont nés avec des passions modérées, une organisation frêle, une imagination peu fougueuse; il n'est donc point surprenant que dans ces êtres, déjà retenus par leur nature, la crainte de l'avenir contrebalance les foibles efforts de leurs foibles passions; mais il n'en est point de même de ces scélérats déterminés, de ces vici-eux habituels dont rien ne peut arrêter les excès, & qui dans leurs emportemens fermant les yeux sur la crainte des loix de ce monde, mépriseront encore bien plus celles de l'autre.

CEPENDANT combien de personnes se disent, & même se croient retenues par les craintes d'une autre vie! mais ou elles nous trompent, ou elles s'en imposent à elles-mêmes: elles attribuent à ces craintes ce qui n'est que l'effet de motifs plus présens, tels que la foiblesse de leur machine, la disposition de leur tempérament, le peu d'énergie de leurs ames, leur timidité naturelle, les idées de l'éducation, la crainte des conséquences immédiates & physiques de leurs déréglemens ou de leurs mauvaises actions. Ce sont là les vrais motifs qui les retiennent, & non pas les notions vagues de l'avenir, que les hommes, qui en sont d'ailleurs les plus persuadés, oublient à chaque instant dès qu'un intérêt puissant les sollicite à pécher. Pour peu que l'on y fit attention l'on verroit que l'on fait honneur à la crainte de son Dieu de ce qui n'est réellement que l'effet de sa propre foiblesse, de sa pusillanimité, du peu d'intérêt que l'on trouve à mal faire; l'on n'agiroit point autrement

quand même l'on n'auroit pas cette crainte , & si l'on réfléchissoit , l'on sentiroit que c'est toujours la nécessité qui fait agir les hommes comme ils font.

L'HOMME ne peut être contenu lorsqu'il ne trouve point en lui-même de motifs assez forts pour le retenir , ou le ramener à la raison. Il n'y a rien ni dans ce monde ni dans l'autre qui puisse rendre vertueux celui qu'une organisation malheureuse , un esprit mal cultivé , une imagination emportée , des habitudes invétérées , des exemples funestes , des intérêts puissans invitent au crime de toutes parts. Il n'est point de spéculations capables de réprimer celui qui brave l'opinion publique , qui méprise la loi , qui est sourd aux cris de sa conscience ; que sa puissance met en ce monde au dessus du châtiment ou du blâme. (80) Dans ses transf-

(80) On ne manquera pas de dire que la crainte d'une autre vie est un frein , au moins utile pour contenir les Princes & les grands , qui n'en ont point d'autre ; & qu'un frein quelconque vaut encore mieux que point de frein du tout. On a suffisamment prouvé que ce frein de l'autre vie n'arrêtoit nullement les souverains ; il est un autre frein plus réel & plus propre à les contenir & à les empêcher de nuire à la société , c'est de les soumettre aux loix de la société & de leur ôter le droit ou le pouvoir d'abuser de ses forces pour l'affervir à leurs propres caprices. Une bonne constitution politique , fondée sur l'équité naturelle & une bonne éducation sont les meilleurs freins pour les chefs des Nations.

ports il craindra bien moins encore un avenir éloigné, dont l'idée cédera toujours à ce qu'il jugera nécessaire à son bonheur immédiat & présent. Toute passion vive nous aveugle sur tout ce qui n'est pas son objet; les terreurs de la vie future, dont nos passions ont toujours le secret de nous diminuer la probabilité, ne peuvent rien sur un méchant qui ne craint point les châtimens bien plus voisins de la loi, & la haine assurée des êtres qui l'entourent. Tout homme qui se livre au crime ne voit rien de certain que l'avantage qu'il attend du crime, le reste lui paroît toujours faux ou problématique.

Pour peu que nous ouvrons les yeux nous verrons qu'il ne faut pas compter que la crainte d'un Dieu vengeur & de ses châtimens, que l'amour propre ne nous montre jamais qu'adoucisé par le lointain, puisse rien sur des cœurs endurcis dans le crime. Celui qui est parvenu à se persuader qu'il ne peut être heureux sans le crime, se livrera toujours au crime nonobstant les menaces de la religion: quiconque est assez aveugle pour ne point lire son infamie dans son propre cœur, sa propre condamnation sur les visages des êtres qui l'entourent, l'indignation & la colère dans les yeux des juges établis pour le punir des forfaits qu'il veut commettre, un tel homme, dis-je, ne verra jamais les impressions que ses crimes feront sur le visage d'un juge qu'il ne voit pas, ou qu'il ne voit que loin de lui. Le tyran qui d'un œil sec peut entendre les cris & voir couler les larmes d'un peuple entier dont il fait le malheur, ne verra point les yeux enflammés d'un maître plus puissant. Quand un Monarque orgueilleux prétend être comptable à

Dieu seul de ses actions, c'est qu'il craint plus sa nation que son Dieu.

MAIS d'un autre côté la religion elle-même n'anéantit-elle pas les effets des craintes qu'elle annonce comme salutaires ? Ne fournit-elle pas à ses disciples des moyens de se soustraire aux châtimens dont elle les a si souvent menacés ? Ne leur dit-elle pas qu'un repentir stérile peut à l'instant de la mort défarmer le courroux céleste, & purifier les âmes des souillures du péché ? Dans quelques superstitions les Prêtres ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre aux mourans les forfaits qu'ils ont commis pendant le cours d'une vie déréglée ? Enfin les hommes les plus pervers rassurés dans l'iniquité, la débauche & le crime ne comptent-ils pas jusqu'au dernier moment sur les secours d'une religion qui leur promet des moyens infaillibles de se réconcilier avec le Dieu qu'ils ont irrité & d'éviter ses châtimens rigoureux ?

EN conséquence de ces notions si favorables pour les méchans, si propres à les tranquilliser, nous voyons que l'espoir d'expiations faciles, loin de les corriger, les engage à persister jusqu'à la mort dans les désordres les plus crians. En effet malgré les avantages sans nombre que l'on assure découler du dogme de l'autre vie, malgré son efficacité prétendue pour réprimer les passions des hommes, les Ministres de la religion, si intéressés au maintien de ce système, ne se plaignent-ils pas eux-mêmes chaque jour de son insuffisance ? Ils reconnoissent que les mortels qu'ils ont imbus dès l'enfance de ces idées n'en sont pas moins entraînés par leurs penchans, étourdis par la dissipation, esclaves de leurs plai-

firs, enchainés par l'habitude, emportés par le torrent du monde, séduits par des intérêts présents qui leur font oublier également les récompenses & les châtimens de la vie future. En un mot les Ministres du ciel conviennent que leurs disciples pour la plupart se conduisent en ce monde comme s'ils n'avoient rien à espérer ou à craindre dans un autre.

ENFIN supposons pour un instant que le dogme de l'autre vie soit de quelque utilité, & qu'il retienne vraiment un petit nombre d'individus; qu'est-ce que ces foibles avantages comparés à la foule de maux que l'on en voit découler! Contre un homme timide que cette idée contient il en est des millions qu'elle ne peut contenir; il en est des millions qu'elle rend insensés, farouches, fanatiques, inutiles & méchans; il en est des millions qu'elle détourne de leurs devoirs envers la société; il en est une infinité qu'elle afflige & qu'elle trouble, sans aucun bien réel pour leurs associés. (81)

(81) Bien des gens, persuadés de l'utilité du dogme de l'autre vie, regardent ceux qui osent le combattre comme des ennemis de la société. Cependant il est aisé de se convaincre que les hommes les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité ont cru, non seulement que l'ame étoit matérielle & périssoit avec le corps, mais encore ont attaqué sans détour l'opinion des châtimens de l'avenir. Ce sentiment n'étoit point propre aux Epicuriens, nous le voyons adopté par des philosophes de toutes les sectes, par des Pythagoriciens, des Stoïciens, enfin par les hom-

més les plus saints & les plus vertueux de la Grèce & de Rome. Voici comme Ovide fait parler Pythagore.

*O Genus atonitum gelida formidine Mortis ,
Quid flyga , quid tenebras , & nomina vana timetis
Materiem vatum , falsi que pericula mundi ?*

TIMÉE de Locres, qui étoit Pythagoricien, convient que la doctrine des châtimens futurs étoit fauleuse, purement destinée pour le vulgaire imbécille & peu faite pour ceux qui cultivent leur raison.

ARISTOTE dit formellement que l'homme n'a ni bien à espérer, ni mal à craindre après la mort.

DANS le système des Platoniciens, qui faisoient l'ame immortelle, il ne pouvoit y avoir de châtimens à craindre pour elle après la mort, vû que cette ame retournoit alors se rejoindre à la divinité, dont elle étoit une portion : or une portion de la divinité ne pouvoit être sujette à souffrir.

CICÉRON dit de Zénon qu'il supposoit l'ame d'une substance ignée, d'où il conclut qu'elle devoit se détruire. *Zenoni Stoico animus ignis videtur. Si sit ignis extinguetur ; interibit cum reliquo corpore.*

CET orateur philosophe, qui étoit de la secte Académique, n'est pas toujours d'accord avec lui-même ; cependant en plusieurs occasions il traite ouvertement de fables les tourmens de l'enfer & regarde la mort comme la fin de tout pour l'homme. *V. Tusculan. I. C. 38.*

SÉNÈQUE est rempli de passages dans les quels il fait envisager la mort comme un état d'anéantissement

total. *Mors est non esse. Id quale sit jam scio; hoc erit post me quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti est, necesse est ut fuisse antequam prodiremus in lucem; atqui nullam sensimus tunc vexationem.* En parlant de la mort de son frère il dit *quid itaque ejus desiderio maceror, qui aut beatus, aut nullus est?* Mais rien de plus décisif que ce que Sénèque écrit à Marcia pour la consoler. (chap. 19) *Cogita nullis defunctum malis affici: illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse: nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, et reos et in illa libertate tam laxa iterum tyrannos: luserunt ista Poeta et vanis nos agitavere terroribus. Mors omnium dolorum et solutio est et finis: ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in qua antequam nascemur, jacuimus, reponit.*

ENFIN voici un passage très décisif de ce philosophe, il mérite bien l'attention du lecteur. *Si animus fortuita contempsit; si decorum hominumque formidinem ejecit, et scit non multum ab homine timendum, a Deo nihil; si contemptor omnium quibus torquetur vita eo perductus est ut illi liqueat mortem nullius mali esse materiam, multorum finem.* V. DE BENEFICIIS VII. I.

SÉNÈQUE le Tragique s'explique de la même façon que le philosophe.

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil,

Velocis spatii meta novissima.

Queris quo jaceas post obitum loco?

Quod non nata jacent.

Mors individua est noxia corpori,

Nec parcens animæ.

TROADES.

EPICTETE a les mêmes idées dans un passage très digne de remarque rapporté par Arrien ; le voici fidèlement traduit. „ Mais où allez-vous ? Ce ne peut-
 „ être dans un lieu de souffrances ; vous ne faites
 „ que retourner à l'endroit d'où vous êtes venu ; vous
 „ allez être de nouveau paisiblement associé avec les
 „ élémens d'où vous sortez. Ce qui dans votre com-
 „ position étoit de la nature du feu , retournera à
 „ l'élément du feu ; ce qui étoit de la nature de la
 „ terre va se rejoindre à la terre ; ce qui étoit air ,
 „ va se réunir à l'air ; ce qui étoit eau , va se résou-
 „ dre en eau ; il n'y a point d'Enfer , ni d'Achéron ,
 „ ni de Cocyte , ni de Phlégéon. “ V. ARRIAN.
 IN EPICTET. LIB. III. CAP. 13. Dans un autre
 endroit le même philosophe dit „ l'heure de la mort
 „ approche ; mais n'allez pas aggraver vos maux ,
 „ ni rendre les choses pires qu'elles ne sont ; repré-
 „ sentez-vous les sous leur vrai point de vue. Le
 „ tems est venu où les matériaux dont vous êtes
 „ composé vont se résoudre dans les élémens d'où
 „ ils ont été originairement empruntés. Qu'y a-t-il
 „ de terrible ou de fâcheux en cela ? est-il quelque
 „ chose dans le monde qui périsse totalement ? “
 VID. ARRIAN. LIB. IV. CAP. 7. §. I.

ENFIN le sage & pieux Antonin dit „ celui qui
 „ craint la mort ou craint d'être privé de tout sen-
 „ timent , ou craint d'éprouver des sensations diffé-
 „ rentes. Si vous perdez tout sentiment , vous ne
 „ ferez plus sujet aux peines & à la misère. Si
 „ vous êtes pourvu d'autres sens d'une nature diffé-
 „ rente , vous deviendrez une Créature d'une espè-
 „ ce différente. “

CE grand Empereur dit ailleurs qu'il faut attendre
 la mort avec tranquillité vu *qu'elle n'est que la dis-*
solution des élémens dont chaque animal est composé.

VOYEZ LES RÉFLEXIONS MORALES DE MARC-ANTONIN LIV. II. §. 17. ET LIVRE VIII. §. 58.

ON peut joindre à ces témoignages de tant de grands hommes de l'antiquité payenne celui de l'auteur de l'Ecclesiaste, qui parle de la mort & du sort de l'ame humaine comme un Epicurien.. *Unus interitus est hominis & jumentorum, & æqua utriusque conditio : sicut moritur homo , sic & illa moriuntur : similiter spirant omnia , & nihil habet homo jumento amplius.* & VOYEZ ECCLESIAST. CHAP. III. V. 19.

ENFIN comment les Chrétiens peuvent-ils concilier l'utilité ou la nécessité du dogme de l'autre vie , avec le silence profond que le Législateur des Juifs , inspiré par la Divinité , a gardé sur un article que l'on croit si important ?



(*****)

CHAPITRE XIV.

*L'éducation , la morale & les loix suffisent pour contenir les hommes. Du
desir de l'immortalité ; du
Suicide*

C E n'est donc point dans un monde idéal ; qui n'existe que dans l'imagination des hommes , qu'il faut aller puiser des motifs pour les faire agir dans celui-ci ; c'est dans ce monde visible que nous trouverons les mobiles pour les détourner du crime & les exciter à la vertu. C'est dans la nature , dans l'expérience , dans la vérité qu'il faut chercher des remèdes aux maux de notre espèce , & des mobiles propres à donner au cœur humain les penchans vraiment utiles au bien des sociétés.

Si l'on a fait attention à ce qui a été dit dans le cours de cet ouvrage , on verra que c'est surtout l'éducation qui pourra fournir les vrais moyens de remédier à nos égaremens. C'est elle qui doit ensemençer nos cœurs ; cultiver les germes qu'elle y aura jetés ; mettre à profit les dispositions & les facultés qui dépendent des différentes organisations ; entretenir le feu de l'imagination , l'allumer pour certains objets , l'étouffer & l'éteindre pour d'autres , enfin faire contracter aux âmes des habitudes avantageuses pour l'individu & pour la

société. Elevé de cette manière les hommes n'auront aucun besoin des récompenses célestes pour connoître le prix de la vertu ; ils n'auront pas besoin de voir des gouffres embrasés sous leurs pieds pour sentir de l'horreur pour le crime ; la nature sans ces fables leur enseignera bien mieux ce qu'ils se doivent à eux-mêmes , & la loi leur montrera ce qu'ils doivent aux corps dont ils sont membres. C'est ainsi que l'éducation formera des citoyens à l'état ; les dépositaires du pouvoir distingueront ceux que l'éducation leur aura formés en raison des avantages qu'ils procureront à la patrie ; ils puniront ceux qui lui seront nuisibles ; ils feront voir aux citoyens que les promesses que l'éducation & la morale leur font ne sont point vaines , & que dans un état bien constitué la vertu & les talens sont le chemin du bien-être , & que l'inutilité ou le crime conduisent à l'infortune & au mépris.

UN Gouvernement juste, éclairé, vertueux, vigilant, qui se proposera de bonne foi le bien public, n'a pas besoin de fables ou de mensonges pour gouverner des sujets raisonnables, il rougiroit de se servir de prestiges pour tromper des citoyens instruits de leurs devoirs, soumis par intérêt à des Loix équitables, capables de sentir le bien qu'on veut leur faire ; il sçait que l'estime publique a plus de force sur des hommes bien nés que la terreur des loix ; il sçait que l'habitude suffit pour inspirer de l'horreur, même pour les crimes cachés qui échappent aux yeux de la société ; il sçait que les châtimens visibles de ce monde en imposent bien plus à des hommes grossiers que ceux d'un avenir incertain & éloigné ; enfin il sçait que les biens sensibles que la

puissance souveraine est en possession de distribuer, touchent bien plus l'imagination des mortels, que ces récompenses vagues qu'on leur promet dans l'avenir.

LES hommes ne sont par-tout si méchans, si corrompus, si rebelles à la raison que parce que nulle part ils ne sont gouvernés conformément à leur nature ni instruits de ses loix nécessaires. Par-tout on les repait d'inutiles chimères; par-tout ils sont soumis à des maîtres qui négligent l'instruction des peuples, ou ne cherchent qu'à les tromper. Nous ne voyons sur la face de ce globe que des souverains injustes, incapables, amollis par le Luxe, corrompus par la flatterie, dépravés par la licence & l'impunité, dépourvus de talens, de mœurs & de vertus; indifférens sur leurs devoirs, que souvent ils ignorent; ils ne sont guères occupés du bien-être de leurs peuples; leur attention est absorbée par des guerres inutiles, ou par le desir de trouver à chaque instant des moyens de satisfaire leur insatiable avidité; leur esprit ne se porte point sur les objets les plus importans au bonheur de leurs états. Intéressés à maintenir les préjugés reçus, ils n'ont garde de songer aux moyens de les guérir; enfin privés eux-mêmes des lumières qui font connoître à l'homme que son intérêt est d'être bon, juste, vertueux ils ne récompensent pour l'ordinaire que les vices qui leur sont utiles, & punissent les vertus qui contrarient leurs passions imprudentes. Sous de tels maîtres est-il donc surprenant que les sociétés soient ravagées par des hommes pervers qui oppriment à l'envi les foibles qui voudroient les imiter? L'état de société est un état de guerre du souverain contre tous, & de chacun des mem-

bres les uns contre les autres. (82) L'homme est méchant, non parce qu'il est né méchant, mais parce qu'on le rend tel ; les grands, les puissans écrasent impunément les indigens, les malheureux, & ceux-ci au, risque de leur vie, cherchent à leur rendre tout le mal qu'ils en ont reçu ; ils attaquent ouvertement ou en secret une patrie marâtre qui donne tout à quelques-uns de ses enfans & qui ôte tout aux autres ; ils la punissent de sa partialité & lui montrent que les mobiles empruntés de l'autre vie sont impuissans contre les passions & les fureurs qu'une administration corrompue a fait naître en celle-ci, & que la terreur des supplices de ce monde est elle-même trop foible contre la nécessité, contre des habitudes criminelles, contre une organisation dangereuse que l'éducation n'a point rectifiée.

EN tout pays la morale des peuples est tota-

(82) Il faut observer ici que je ne dis pas, comme Hobbes, que l'état de nature est un état de guerre, je dis que les hommes, par leur nature ne sont ni bons ni méchans, ils sont également disposés à devenir bons ou méchans suivant qu'on les modifie ou suivant qu'on leur fait trouver leur intérêt à être l'un ou l'autre. Les hommes ne sont si disposés à se nuire que parce que tout conspire à les diviser d'intérêts ; chacun vit, pour ainsi dire, isolé dans la société, & leurs chefs profitent de leurs divisions pour les subjuguier les uns par les autres. *Divide & Impera* est la maxime que suivent par instinct tous les mauvais gouvernemens. Les tyrans ne trouveroient pas leur compte s'ils n'avoient sous leurs ordres que des hommes vertueux.

lement négligée , & le gouvernement n'est occupé que du soin de les rendre timides & malheureux. L'homme est presque par-tout esclave , il faut donc qu'il soit bas , intéreissé , dissimulé , sans honneur , en un mot qu'il ait les vices de son état. Par-tout on le trompe , on l'entretient dans l'ignorance , on l'empêche de cultiver sa raison ; il faut donc qu'il soit par-tout stupide , déraisonnable & méchant ; par-tout il voit que le crime & le vice sont honorés , il en conclut que le vice est un bien , & que la vertu ne peut être qu'un sacrifice de soi-même. Par-tout il est malheureux , ainsi par-tout il nuit à ses semblables pour se tirer de peine ; envain pour le contenir on lui montre le ciel , ses regards bien-tôt retombent sur la terre ; il y veut être heureux à tout prix , & les loix , qui n'ont pourvu ni à son instruction , ni à ses mœurs , ni à son bonheur , le menacent inutilement & le punissent de la négligence injuste des législateurs. Si la politique plus éclairée elle-même s'occupoit sérieusement de l'instruction & du bien-être du peuple ; si les loix étoient plus équitables , si chaque société moins partielle donnoit à chacun de ses membres les soins , l'éducation & les secours qu'il est en droit d'exiger ; si les gouvernemens moins avides & plus vigilans se proposoient de rendre leurs sujets plus heureux ; on ne verroit point un si grand nombre de malfaiteurs , de voleurs , de meurtriers infester la société ; on ne seroit point obligé de leur ôter la vie pour les punir d'une méchanceté , qui n'est due pour l'ordinaire qu'aux vices de leurs institutions ; il ne seroit point nécessaire de chercher dans un autre vie des chimères toujours forcées d'échouer contre leurs passions & leurs besoins réels. En un

mot si le peuple étoit plus instruit & plus heureux , la politique ne seroit point dans le cas de le tromper pour le contenir , ni de détruire tant d'infortunés pour s'être procuré le nécessaire aux dépens du superflu de leurs concitoyens endurcis.

LORSQUE nous voudrons éclairer l'homme, montrons lui toujours la vérité. Au lieu d'allumer son imagination par l'idée de ces biens prétendus que l'avenir lui réserve, qu'on le soulage, qu'on le secoure, ou du moins qu'on lui permette de jouir du fruit de son labeur, qu'on ne lui ravisse point son bien par des impôts cruels, qu'on ne le décourage point du travail, qu'on ne le force point à l'oisiveté qui le conduiroit au crime. Qu'il songe à son existence présente sans porter ses regards sur celle qui l'attend après sa mort. Qu'on excite son industrie, qu'on récompense ses talens, qu'on le rende actif, laborieux, bienfaisant, vertueux en ce monde qu'il habite; qu'on lui montre que ses actions peuvent influer sur ses semblables, & non sur les êtres imaginaires que l'on a placés dans un monde idéal. Qu'on ne lui parle pas des supplices dont la divinité le menace pour le tems où il ne fera plus; qu'on lui fasse voir la société armée contre ceux qui la troublent; qu'on lui montre les conséquences de la haine de ses associés; qu'il apprenne à sentir le prix de leur affection; qu'il apprenne à s'estimer lui-même, qu'il ait l'ambition de mériter l'estime des autres; qu'il sache que pour l'obtenir il faut avoir de la vertu, & que l'homme vertueux dans une société bien constituée n'a rien à craindre ni des hommes ni des Dieux.

Si nous voulons former des citoyens honnêtes

courageux , industrieux , utiles à leur pays , gardons-nous de leur inspirer dès l'enfance des craintes mal fondées de la mort ; n'amusons point leur imagination de fables merveilleuses ; n'occupons point leur-esprit d'un avenir inutile à connoître & qui n'a rien de commun avec leur félicité réelle. Parlons de l'immortalité à des ames courageuses & nobles : montrons la comme le prix de leurs travaux à ces esprits énergiques qui s'élancent au delà des bornes de leur existence actuelle , & qui peu contents d'exciter l'admiration & l'amour de leurs contemporains , veulent encore arracher les hommages des races futures. En effet il est une immortalité à laquelle le génie , les talens , les vertus font en droit de prétendre ; ne blâmons , n'étouffons point une passion noble fondée sur notre nature , & dont la société recueille les fruits les plus avantageux.

L'IDÉE d'être après sa mort enseveli dans un oubli total , de n'avoir rien de commun avec les êtres de notre espèce , de perdre toute possibilité d'influer encore sur eux , est une pensée douloureuse pour tout homme ; elle est sur-tout très affligeante pour ceux qui ont une imagination embrasée. Le desir de l'immortalité ou de vivre dans la mémoire des hommes fut toujours la passion des grandes ames ; elle fût le mobile des actions de tous ceux qui ont joué un grand rôle sur la terre. Les Héros soit vertueux soit criminels , les Philosophes ainsi que les Conquérans , les hommes de génie & les hommes à talens , ces personnages sublimes qui ont fait honneur à leur espèce , ainsi que ces illustres scélérats , qui l'ont avilie & ravagée , ont vu la postérité dans toutes leurs entreprises , & se sont flattés de l'espoir d'agir sur les ames
des

des hommes lorsqu'eux-mêmes n'existeroient plus. Si l'homme du commun ne porte pas si loin ses vues , il est au moins sensible à l'idée de se voir renaître dans ses enfans , qu'il sçait destinés à lui survivre , à transmettre son nom , à conserver sa mémoire , à le représenter dans la société ; c'est pour eux qu'il rebâtit sa cabane , c'est pour eux qu'il plante un arbre qu'il ne verra jamais dans sa force , c'est pour qu'ils soient heureux qu'il travaille. Le chagrin qui trouble ces grands , souvent si inutiles au monde , lorsqu'ils ont perdu l'espoir de continuer leur race , ne vient que de la crainte d'être entièrement oubliés. Ils sentent que l'homme inutile meurt tout entier. L'idée que leur nom fera dans la bouche des hommes , la pensée qu'il fera prononcé avec tendresse , qu'il excitera dans les cœurs des sentimens favorables , sont des illusions utiles & propres à flatter ceux-mêmes qui favent qu'il n'en résultera rien pour eux. L'homme se plaît à songer qu'il aura du pouvoir , qu'il sera pour quelque chose dans l'univers , même après le terme de son existence humaine ; il prend part en idée aux actions , aux discours , aux projets des races futures , & seroit très malheureux s'il se croyoit exclus de leur société. Les loix dans presque toutes les nations sont entrées dans ces vues ; elles ont voulu consoler les citoyens de la nécessité de mourir , en leur donnant les moyens d'exercer leurs volontés long-tems même après la mort. Cette condescendance va si loin que les morts régient le sort des vivans souvent pendant une longue suite d'années.

TOUT nous prouve dans l'homme le desir de se survivre à lui-même. Les Pyramides , les Mausolées , les Monumens , les Epitaphes , tout nous

montre qu'il veut prolonger son existence au delà même du trépas. Il n'est point insensible aux jugemens de la postérité ; c'est pour elle que le sçavant écrit, c'est pour l'étonner que le monarque élève des édifices , ce sont ses louanges que le grand homme entend déjà retentir dans son oreille, c'est à son jugement que le citoyen vertueux en appelle de ses contemporains injustes ou prévenus.' Heureuse chimère ! illusion si douce qui se réalise pour les imaginations ardentes , & qui se trouve propre à faire naître & à soutenir l'enthousiasme du génie , le courage , la grandeur d'ame , les talens & qui peut servir quelquefois à contenir les excès des hommes puissans , souvent très inquiets des jugemens de la postérité , parce qu'ils sçavent qu'elle vengera tôt ou tard les vivans des maux injustes qu'on leur aura fait souffrir.

NUL homme ne peut donc consentir à être totalement effacé du souvenir de ses semblables ; peu d'hommes ont le courage de se mettre au dessus des jugemens du genre-humain futur & de se dégrader à ses yeux. Quel est l'être insensible au plaisir d'arracher des pleurs à ceux qui lui survivent , d'agir encore sur leurs ames , d'occuper leur pensée , d'exercer sur eux son pouvoir du fond même du tombeau ! imposons donc un silence éternel à ces superstitieux mélancoliques qui ont l'audace de blâmer un sentiment dont il résulte tant d'avantages pour la société ; n'écoutons point ces philosophes indifférens qui veulent que nous étouffions ce grand ressort de nos ames ; ne nous laissons point séduire par les sarcasmes de ces voluptueux , qui méprisent une immortalité vers laquelle ils n'ont point la force de s'acheminer. Le desir de plaire à la postérité & de rendre son

nom agréable aux races à venir , est un mobile respectable lorsqu'il fait entreprendre des choses dont l'utilité peut influer sur des hommes & des nations qui n'existent point encore. Ne traitons point d'insensé l'enthousiasme de ces génies vastes & bienfaisans dont les regards perçans nous ont prévus de leur tems , qui se sont occupés de nous , qui ont désiré nos souffrages , qui ont écrit pour nous , qui nous ont enrichis de leurs découvertes , qui nous ont guéris de nos erreurs : rendons leur les hommages qu'ils ont attendus de nous lorsque leurs contemporains injustes les leur ont refusés. Payons au moins à leurs cendres un tribut de reconnaissance pour les plaisirs & les biens qu'il nous procurent. Arrosons de nos pleurs les urnes des Socrates , des Phocions ; lavons avec nos larmes la tache que leur supplice a faite au genre-humain ; expions par nos regrets l'ingratitude athénienne ; apprenons par son exemple à redouter le fanatisme religieux & politique , & craignons de persécuter le mérite & la vertu en persécutant ceux qui combattent nos préjugés.

RÉPANDONS des fleurs sur les tombeaux d'Homère , du Tasse , de Milton. Révérons les ombres immortelles de ces génies heureux dont les chants excitent encore dans nos ames les sentimens les plus doux. Bénissons le mémoire de tous ces bienfaiteurs des peuples qui furent les délices du genre-humain ; adorons les vertus des Titus , des Trajans , des Antonins , des Juliens ; méritons dans notre sphère les éloges de l'avenir , & souvenons-nous toujours que pour emporter en mourant les regrets de nos semblables il faut leur montrer des talens & des vertus. Les convois funèbres des Monarques les plus puissans sont rarement arro-

lées par les larmes des peuples, ils les ont communément taries de leur vivant. Les noms des Tyrans excitent l'horreur de ceux qui les entendent prononcer. Frémissez donc, Rois cruels, qui plongez vos sujets dans la misère & les larmes, qui ravagez les nations, qui changez la terre en un cimetière aride; frémissez des traits de sang sous lesquels l'histoire irritée vous peindra pour les races futures; ni vos monumens somptueux, ni vos victoires imposantes, ni vos armées innombrables n'empêcheront la postérité d'insulter vos mânes odieux & de venger ses ayeux de vos éclatants forfaits!

NON seulement tout homme prévoit sa dissolution avec peine, mais encore il souhaite que sa mort soit un événement intéressant pour les autres. Mais comme on vient de le dire, il faut des talens, des bienfaits, des vertus pour que ceux qui nous entourent s'intéressent à notre sort & donnent des regrets à notre cendre. Est-il donc surprenant si le plus grand nombre des hommes occupés uniquement d'eux-mêmes, de leur vanité, de leurs projets puériles, du soin de satisfaire leurs passions aux dépens du contentement & des besoins d'une épouse, d'une famille, de leurs enfans, de leurs amis, de la société, n'excitent aucuns regrets par leur mort, ou soient bientôt oubliés. Il est une infinité de Monarques dont l'histoire ne nous apprend rien, sinon qu'ils ont vécu. Malgré l'inutilité dans laquelle les hommes vivent pour la plupart, le peu de soin qu'ils prennent pour se rendre chers aux êtres qui les environnent, les actions mêmes qu'ils font pour leur déplaire, n'empêchent pas que l'amour propre de chaque mortel ne lui persuade que sa

mort doit être un événement , & ne lui montre , pour ainsi dire , l'ordre des choses renversé par son trépas. Homme foible & vain ! ne vois-tu pas que les Sésoltris , les Alexandres , les Césars sont morts ? La marche de l'univers ne s'est point arrêtée pour cela ; la mort de ces fameux vainqueurs , affligeante pour quelques esclaves favorisés , fut un sujet de joie pour tout le genre-humain ; il rendit au moins aux nations l'espoir de respirer. Crois-tu que tes talens doivent intéresser le genre-humain & le mettre en deuil à ta mort ? Hélas ! les Corneilles , les Lockes ; les Newtons , les Bayles , les Montesquieu sont morts regrettés d'un petit nombre d'amis , que bientôt ont consolé des distractions nécessaires ; leur mort fut indifférente au plus grand nombre de leurs concitoyens. Oses-tu te flatter que ton crédit , tes titres , tes richesses , tes repas somptueux , tes plaisirs diversifiés fassent de ta mort un événement mémorable ? On en parlera pendant deux jours , & n'en sois point surpris ; apprends qu'il mourut jadis à Babylone , à Sardes , à Carthage & dans Rome , une foule de citoyens plus illustres , plus puissans , plus opulens , plus voluptueux que toi , dont personne pourtant n'a songé à te transmettre les noms. Sois donc vertueux , ô homme ! dans quelque place que le destin t'assigne , tu seras heureux de ton vivant ; fais du bien & tu seras chéri ; acquiers des talens , & tu seras considéré ; la postérité t'admirera , si ces talens utiles pour elle , lui font connoître le nom sous lequel on désignoit autrefois ton être anéanti. Mais l'univers ne sera point dérangé de ta perte ; & lorsque tu mourras ton plus proche voisin sera peut-être dans la joye ,

tandis que ta femme , tes enfans , tes amis feront occupés du triste soin de te fermer les yeux.

NE nous occupons donc de notre sort à venir que pour nous rendre utiles à ceux avec qui nous vivons ; rendons-nous pour notre propre bonheur des objets agréables à nos parens , à nos enfans , à nos proches , à nos amis , à nos serviteurs ; rendons-nous estimables aux yeux de nos concitoyens ; servons fidèlement une patrie qui nous assure notre bien-être ; que le desir de plaire à la postérité nous excite à des travaux qui arrachent ses éloges ; qu'un amour légitime de nous-mêmes nous fasse goûter d'avance le charme des louanges que nous voulons mériter ; & lorsque nous en sommes dignes , apprenons à nous aimer , à nous estimer nous-mêmes ; ne consentons jamais que des vices cachés , que des crimes secrets nous avilissent à nos propres yeux & nous forcent à rougir de nous-mêmes.

AINSI disposés , envisageons notre trépas avec la même indifférence dont il sera vu du plus grand nombre des hommes ; attendons la mort avec constance , apprenons à nous défaire des vaines terreurs dont on veut nous accabler. Laissons à l'enthousiaste ses espérances vagues ; laissons au superstitieux les craintes dont il nourrit sa mélancolie ; mais que des cœurs raffermis par la raison ne redoutent plus une mort qui détruira tout sentiment.

QUELQUE soit l'attachement que les hommes ont pour la vie & leur crainte de la mort , nous voyons tous les jours que l'habitude , l'opinion , le préjugé sont assez forts pour anéantir ces passions en nous , pour nous faire braver le danger & hazarder nos jours. L'ambition , l'orgueil , la

vanité l'avarice , l'amour , la jalousie , le desir de la gloire , cette déférence pour l'opinion que l'on décore du nom de *point d'honneur* , suffisent pour fermer nos yeux sur les périls , & pour nous pousser à la mort. Les chagrins , les peines d'esprit , les disgrâces , le défaut de succès adoucissent pour nous ses traits si révoltans , & nous la font regarder comme un port qui peut nous mettre à couvert des injustices de nos semblables. L'indigence , le mal-aise , l'adversité nous apprivoisent avec cette mort si terrible pour les heureux. Le pauvre condamné au travail & privé des douceurs de la vie la voit venir avec indifférence ; l'infortuné , quand il est malheureux sans ressource , l'embrasse dans son désespoir , il accélère sa marche dès qu'il juge que le bien-être n'est plus fait pour lui.

LES hommes en différens âges & en différens pays ont porté des jugemens bien divers sur ceux qui ont eu le courage de se donner la mort. Leurs idées sur cet objet , comme sur tous les autres ont été modifiées par leurs institutions politiques & religieuses. Les Grecs , les Romains & d'autres peuples que tout conspiroit à rendre courageux & magnanimes , regardoient comme des Héros & des Dieux ceux qui tranchoient volontairement le cours de leur vie. Le Bramine sçait encore dans l'Indostan donner aux femmes même assez de fermeté pour se brûler sur le cadavre de leurs Epoux. Le Japonois sur le moindre sujet ne fait point difficulté de se plonger le couteau dans le sein.

CHEZ les peuples de nos contrées la religion rendit les hommes moins prodigues de leur vie : elle leur apprend que leur Dieu , vouloit qu'ils

souffrirent & qu'il se plaîsoit à leurs tourmens, consentoit bien qu'ils travaillassent à se détruire en détail, qu'ils fissent en sorte de perpétuer leurs supplices, mais ne pouvoit approuver qu'ils tranchassent tout d'un coup le fil de leurs jours, ou disposassent de la vie qu'il leur avoit donnée.

DES Moralistes, abstraction faite des idées religieuses, ont cru qu'il n'étoit jamais permis à l'homme de rompre les engagemens du Pacte qu'il a fait avec la société. D'autres ont regardé le Suicide comme une lâcheté; ils ont pensé qu'il y avoit de la foiblesse & de la pusillanimité à se laisser accabler par les coups du destin, & ils ont prétendu qu'il y auroit bien plus de courage & de grandeur d'ame à supporter ses peines & à résister aux coups du sort.

Si nous consultons là dessus la nature, nous verrons que toutes les actions des hommes, ces foibles jouets dans la main de la nécessité, sont indispensables & dépendantes d'une cause qui les meut à leur insçu, malgré eux, & qui leur fait accomplir à chaque instant quelque'un de ses secrets. Si la même force qui oblige tous les êtres intelligens à chérir leur existence rend celle d'un homme si pénible & si cruelle qu'il la trouve odieuse & insupportable, il sort de son espèce, l'ordre est détruit pour lui, & en se privant de la vie il accomplit un arrêt de la nature, qui veut qu'il n'existe plus. Cette nature a travaillé pendant des milliers d'années à former dans le sein de la terre le fer qui doit trancher ses jours.

Si nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagemens ne furent ni volontaires du côté du dernier, ni réciproques du côté de la nature ou de son au-

teur. La volonté de l'homme n'eût aucune part à sa naissance , c'est communément contre son gré qu'il est forcé de finir , & ses actions ne sont , comme on l'a prouvé , que des effets nécessaires de causes ignorées , qui déterminent ses volontés. Il est dans les mains de la nature ce qu'une Epée est dans sa propre main ; elle peut en tomber sans qu'on puisse l'accuser de rompre ses engagemens ou de marquer de l'ingratitude à celui qui la tient. L'homme ne peut aimer son être qu'à condition d'être heureux ; dès que la nature entière lui refuse le bonheur ; dès que tout ce qui l'entoure lui devient incommode ; dès que ses idées lugubres n'offrent que des peintures affligeantes à son imagination , il peut sortir d'un rang qui ne lui convient plus , puisqu'il n'y trouve aucun appui ; il n'existe déjà plus ; il est suspendu dans le vuide ; il ne peut être utile ni à lui-même ni aux autres.

SI nous considérons le pacte qui unit l'homme à la société , nous verrons que tout pacte est conditionnel & réciproque , c'est-à-dire suppose des avantages mutuels entre les parties contractantes. Le citoyen ne peut tenir à la patrie , à ses associés que par le lien du bien-être ; ce lien est-il tranché , il est remis en liberté. La société ou ceux qui la représentent le traitent-ils avec dureté , avec injustice & lui rendent-ils son existence pénible ? L'indigence & la honte viennent-elles le menacer au milieu d'un monde dédaigneux & endurci ? Des amis perfides lui tournent-ils le dos dans l'adversité ? Une femme infidèle outrage-t-elle son cœur ? Des enfans ingrats & rebelles affligent-ils sa vieillesse ? A-t-il mis son bonheur exclusif dans quelqu'objet

qu'il lui soit impossible de se procurer? Enfin pour quelque cause que ce soit, le chagrin, le remords, la mélancolie, le désespoir ont-ils défiguré pour lui le spectacle de l'univers? S'il ne peut supporter ses maux, qu'il quitte un monde, qui désormais n'est plus pour lui qu'un effroyable désert; qu'il s'éloigne pour toujours d'une patrie inhumaine qui ne veut plus le compter au nombre de ses enfans; qu'il sorte d'une maison qui le menace d'écrouer sur sa tête; qu'il renonce à la société au bonheur de laquelle il ne peut plus travailler & que son propre bonheur peut seul lui rendre chère. Blâmeroit-on un homme qui se trouvant inutile & sans ressources dans la ville où le sort l'a fait naître, iroit dans son chagrin se plonger dans la solitude? Eh bien, de quel droit blâmer celui qui se tue par désespoir? L'homme qui meurt fait-il donc autre chose que s'isoler? La mort est le remède unique du désespoir; c'est alors qu'un fer est le seul ami, le seul consolateur qui reste au malheureux; tant que l'espérance lui demeure, tant que ses maux lui paroissent supportables, tant qu'il se flatte de les voir finir un jour, tant qu'il trouve encore quelque douceur à exister, il ne consent point à se priver de la vie; mais lorsque rien ne soutient plus en lui l'amour de son être, vivre est le plus grand des maux, & mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire. (83)

(83) *Malum est in necessitate vivere: sed in necessitate vivere, necessitas nulla est. Quidni nulla sit?*

UNE société qui ne peut ou ne veut nous procurer aucun bien , perd tous ses droits sur nous ; une nature qui s'obstine à rendre notre existence malheureuse nous ordonne d'en sortir ; en mourant nous remplissons un de ses décrets , ainsi que nous avons fait en entrant dans la vie. Pour qui consent à mourir il n'est point de maux sans remèdes ; pour qui refuse de mourir il est encore des biens qui l'attachent au monde. Dans ce cas qu'il rappelle ses forces , & qu'il oppose au destin qui l'opprime le courage & les ressources que la nature lui fournit encore ; elle ne l'a pas totalement abandonné tant qu'elle lui laisse le sentiment du plaisir & l'espoir de voir la fin de ses peines. Quand au superstitieux il n'est point de terme à ses souffrances ; il ne lui est point permis de songer à les abréger. (84) Sa religion

Patent undique ad libertatem via multæ , breves , faciles. Agamus Deo gratias , quod nemo in vita teneri possit.

V. SENECA. EPIT. XII. 3

(84) Le christianisme & les loix civiles des chrétiens en blâmant le *suicide* sont très inconséquentes. L'ancien Testament en fournit des exemples dans Samson , Eléazar , c'est à dire dans des hommes très agréables à Dieu. Le *Messie* ou le fils du Dieu des chrétiens , s'il est vrai qu'il soit mort de son plein gré , fut évidemment un *suicide*. On en peut dire autant d'un grand nombre de martyrs , qui se sont volontairement présentés au supplice , ainsi que des pénitens qui se sont fait un mérite de se détruire peu-à-peu.

lui ordonne de continuer à gémir; elle lui défend de recourir à la mort qui ne feroit pour lui que l'entrée d'une existence malheureuse, il seroit éternellement puni pour avoir osé prévenir les ordres lents d'un Dieu cruel qui se plaît à le voir réduit au désespoir, & qui ne veut pas que l'homme ait l'audace de quitter sans son aveu le poste qui lui fut assigné.

LES hommes ne règlent leurs jugemens que sur leur propre façon de sentir; ils appellent foiblesse ou délire les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs causes, ou qui semblent priver du bonheur vers lequel on suppose qu'un être jouissant de ses sens ne peut cesser de tendre; nous traitons un homme de foible lorsque nous le voyons vivement affecté de ce qui nous touche très peu, ou quand il est incapable de supporter des maux que nous nous flatterions de soutenir avec plus de fermeté que lui. Nous accusons de folie, de fureur, de phrénésie quiconque sacrifie sa vie, que nous regardons indistinctement comme le plus grand des biens, à des objets qui ne nous paroissent point mériter un sacrifice si coûteux. C'est ainsi que nous nous érigeons toujours en juges du bonheur, de la façon de voir & de sentir des autres; un avare qui se tue après la perte de son trésor, paroît un insensé aux yeux de celui qui est moins attaché aux richesses; il ne sent point que sans argent la vie n'est plus qu'un supplice continué pour un avare, & que rien dans ce monde ne peut le distraire de sa peine; il vous dira qu'en sa place il n'en eût pas fait autant; mais pour être exactement en la place d'un autre homme il faudroit avoir son organisation, son

tempérament, ses passions, ses idées ; il faudroit être lui & se placer dans les mêmes circonstances, être mu par les mêmes causes, & dans ce cas tout homme, comme l'avare, se fut ôté la vie, après avoir perdu l'unique source de son bonheur.

CELUI qui se prive de la vie ne se porte à cette extrémité, si contraire à sa tendance naturelle, que lorsque rien au monde n'est capable de le réjouir ou de le distraire de sa douleur. Son malheur, quel qu'il soit, est réel pour lui ; son organisation forte ou foible, est la sienne, & non celle d'un autre ; un malade imaginaire souffre très réellement, & les rêves fâcheux nous mettent très véritablement dans une position incommode. Ainsi dès qu'un homme se tue, nous devons en conclure que la vie, au lieu d'être un bien, est devenue un très grand mal pour lui ; que l'existence a perdu tous ses charmes à ses yeux ; que la nature entière n'a plus rien qui le séduise ; que cette nature est désenchantée pour lui, & que d'après la comparaison que son jugement troublé fait de l'existence avec la non existence ; celleci lui paroît préférable à la première.

BIEN des personnes ne manqueront pas de regarder comme dangereuses des maximes, qui, contre les préjugés reçus, autorisent les malheureux à trancher le fil de leurs jours : mais ce ne sont point des maximes qui déterminent les hommes à prendre une si violente résolution ; c'est un tempérament aigri par les chagrins, c'est une constitution bilieuse & mélancolique, c'est un vice dans l'organisation, c'est un dérangement dans la machine ; c'est la nécessité, & non des

spéculations raisonnées qui font naître dans l'homme le dessein de se détruire. Rien ne l'invite à cette démarche, tant que la raison lui reste ou tant qu'il a encore l'espérance, ce baume souverain de tous les maux ; quant à l'infortuné qui ne peut perdre de vue ses ennuis & ses peines, qui a toujours ses maux présens à l'esprit, il est forcé de prendre conseil d'eux seuls. D'ailleurs quels avantages ou quels secours la société pourroit-elle se promettre d'un malheureux réduit au désespoir, d'un misanthrope accablé par la tristesse, tourmenté de remords, qui n'a plus de motifs pour se rendre utile aux autres, & qui lui-même s'abandonne & ne trouve plus d'intérêt à conserver ses jours ? Cette société n'en seroit-elle pas plus heureuse, si l'on pouvoit parvenir à persuader aux méchans d'ôter de devant nos yeux des objets incommodes & que les loix, à leur défaut sont forcées de détruire ? Ces méchans ne seroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte & les supplices qui leur sont destinés.

LA vie étant communément pour l'homme le plus grand de tous les biens, il est à présumer que celui qui s'en défait est entraîné par une force invincible. C'est l'excès du malheur, le désespoir, le dérangement de la machine causé par la mélancolie qui porte l'homme à se donner la mort. Agité pour lors par des impulsions contraires, il est, comme on l'a dit plus haut, forcé de suivre une route moyenne qui le conduit à son trépas : si l'homme n'est libre dans aucun instant de

sa vie , il l'est encore bien moins dans l'acte qui la termine. (85)

ON voit donc que celui qui se tue ne fait pas, comme on prétend, un outrage à la nature, ou, si l'on veut, à son auteur. Il fuit l'impulsion de cette nature, en prenant la seule voie qu'elle lui laisse pour sortir de ses peines; il sort de l'existence par une porte qu'elle lui a laissé ouverte; il ne peut l'offenser en accomplissant la loi de la nécessité; la main de fer de celle-ci ayant brisé le ressort qui lui rendoit la vie désirable & qui le pouvoit à se conserver, lui montre qu'il doit sortir du rang ou du système où il se trouve trop mal pour vouloir y rester. La patrie ou la famille n'a point droit de se plaindre d'un membre qu'elle ne peut rendre heureux, & dont elle n'a plus rien à espérer pour elle-même. Pour être utile à sa patrie ou à sa famille il faut que l'homme chérisse sa propre existence, ait intérêt de la conserver, aime les liens qui l'unissent aux autres, soit capable de s'occuper de leur félicité. Enfin pour que le suicide fût puni dans l'autre vie & se repentît de sa démarche précipitée, il faudroit qu'il se survécût à lui-même, & que par conséquent il portât dans sa demeure future ses organes, ses sens, sa mémoire, ses idées, sa façon actuelle d'exister & de penser.

(85) Le Suicide est, dit-on, très commun en Angleterre, dont le climat porte les habitans à la mélancolie. Ceux qui se tuent en ce pays sont qualifiés de *Lunatiques*; leur maladie ne paroît pas plus blâmable que le transport au cerveau.

EN un mot, rien de plus utile que d'inspirer aux hommes le mépris de la mort, & de bannir de leurs esprits les fausses idées qu'on leur donne de ses suites. La crainte de la mort ne fera jamais que des lâches ; la crainte de ses suites prétendues ne fera que des fanatiques ou de pieux mélancoliques, inutiles pour eux-mêmes & pour les autres. La mort est une ressource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée que l'injustice des hommes réduit souvent au désespoir. Si les hommes craignoient moins la mort, ils ne seroient ni esclaves ni superstitieux. La vérité trouveroit des défenseurs plus zélés, les droits de l'homme seroient plus hardiment soutenus, les erreurs seroient plus fortement combattues, & la tyrannie seroit à jamais bannie des nations ; la lâcheté la nourrit & la crainte la perpétue. En un mot les hommes ne peuvent être ni contents ni heureux tant que leurs opinions les forceront de trembler.





CHAPITRE XV.

*Des intérêts des Hommes ou des IDEES
qu'ils se font du Bonheur. L'homme ne
peut être heureux sans la vertu.*

L'UTILITÉ, comme on l'a dit ailleurs, doit être l'unique mesure des jugemens de l'homme. Être utile, c'est contribuer au bonheur de ses semblables ; être nuisible, c'est contribuer à leur malheur. Cela posé voyons si les principes que nous avons établis jusqu'ici sont avantageux ou nuisibles, utiles ou inutiles aux êtres de l'espèce humaine. Si l'homme cherche son bonheur dans tous les instans de sa vie, il ne doit approuver que ce qui le lui procure ou lui fournit les moyens de l'obtenir.

CE que nous avons dit ci-devant a déjà pu servir à fixer nos idées sur ce qui constitue le bonheur : nous avons déjà fait voir que ce bonheur n'étoit que le plaisir continué ; (86) mais pour qu'un objet nous plaise il faut que les impressions qu'il fait sur nous, les perceptions qu'il nous donne, les idées qu'il nous laisse, en un mot que les mouvemens qu'il excite en nous, soient analogues à notre organisation, à

(86) Voyez le Chapitre IX.
Tom.

notre tempérament, à notre nature individuelle, modifiée par l'habitude & une infinité de circonstances ou de causes qui nous donnent des façons d'être plus ou moins permanentes ou passagères : il faut que l'action de l'objet qui nous remue ou dont l'idée nous reste, loin de s'affaiblir ou de s'ancantir, aille toujours en augmentant : il faut que, sans fatiguer, épuiser ou déranger nos organes, cet objet donne à notre machine le degré d'activité dont elle a continuellement besoin. Quel est l'objet qui réunisse toutes ces qualités ? Quel est l'homme dont les organes sont susceptibles d'une agitation continue sans s'affaiblir, sans se fatiguer, sans éprouver un sentiment pénible ? L'homme veut toujours être averti de son existence le plus vivement qu'il est possible tant qu'il peut l'être sans douleur. Que dis-je ? Il consent très souvent à souffrir plutôt que de ne point sentir. Il s'accoutume à mille choses qui dans l'origine ont dû l'affecter d'une façon désagréable, & qui finissent souvent par se changer en des besoins, ou par ne plus l'affecter du tout (87). Où trouver

(87) Nous en avons des exemples dans le Tabac, le Café, & surtout l'Eau-de-vie à l'aide de laquelle les Européens ont asservi les Nègres & maîtrisé les Sauvages. Voilà peut-être encore pourquoi nous courons aux Tragédies, & le peuple aux exécutions des criminels, qui sont des Tragédies pour lui. En un mot le desir de sentir ou d'être fortement remué paroît être le principe de la curiosité & de cette avidité avec laquelle nous faisons le merveilleux, le

en effet dans la nature des objets capables de nous fournir en tout tems une dose d'activité proportionnée à l'état de notre organisation, que sa mobilité rend sujette à des variations perpétuelles ? Les plaisirs les plus vifs sont toujours les moins durables, vu que ce sont ceux qui nous causent les plus grands épuisemens.

POUR être heureux sans interruption, il faudroit que les forces de notre être fussent infinies; il faudroit qu'à sa mobilité il joignit une vigueur, une solidité que rien ne pût altérer; ou il faudroit que les objets qui lui communiquent des mouvemens pussent acquérir ou perdre des qualités, suivant les différens états par lesquels notre machine est forcée de passer successivement; il faudroit que les essences des êtres changeassent dans la même proportion que nos dispositions, soumises à l'influence continuelle de mille causes qui nous modifient à notre insçu & malgré nous. Si notre machine éprouve à tout instant des changemens plus ou moins marqués, dûs aux différens degrés de ressort, de pesanteur de sérénité dans l'air; de chaleur & de fluidité dans notre sang, d'ordre ou d'harmonie entre les différentes parties de notre corps; si dans chaque instant de notre durée nous n'avons pas la même tension dans les nerfs, le même ressort dans les fibres, la même activité dans l'esprit, la même chaleur dans l'imagination, &c.

urnaturel, l'incompréhensible, & tout ce qui fait beaucoup travailler notre imagination. Les hommes tiennent à leur religion comme les sauvages à l'eau-de-vie.

il est évident que les mêmes causes, en ne conservant toujours que les mêmes qualités, ne peuvent pas en tout tems nous affecter de la même manière. Voilà pourquoi les objets qui nous plaisoient autrefois, nous déplaissent aujourd'hui; ces objets n'ont point sensiblement changé; mais nos organes, nos dispositions, nos idées, nos façons de voir & de sentir ont changé; telle est la source de notre inconstance.

Si les mêmes objets ne sont pas en état de faire constamment le bonheur d'un même individu, il est aisé de sentir qu'ils peuvent encore bien moins plaire à tous les hommes, ou qu'un même bonheur ne peut leur convenir à tous. Des êtres variés pour le tempérament, les forces, l'organisation, pour l'imagination, pour les idées, pour les opinions & les habitudes, & qu'une infinité de circonstances soit physiques soit morales, ont modifiés diversément, doivent se faire nécessairement des notions très différentes du bonheur. Celui d'un avaré ne peut être le même que celui d'un prodigue; celui d'un voluptueux que celui d'un homme flegmatique; celui d'un intempérant que celui d'un homme raisonnable qui ménage sa santé. Le bonheur de chaque homme est en raison composée de son organisation naturelle & des circonstances, des habitudes, des idées vraies ou fausses qui l'ont modifiée; cette organisation & ces circonstances n'étant jamais les mêmes, il s'ensuit que ce qui fait l'objet des vœux de l'un, doit être indifférent ou même déplaire à l'autre, & que, comme on l'a dit ci-devant, personne ne peut être le juge de ce qui peut contribuer à la félicité de son semblable.

L'ON appelle *intérêt* l'objet auquel chaque homme d'après son tempérament & les idées qui lui sont propres, attache son bien-être; d'où l'on voit que *l'intérêt* n'est jamais que ce que chacun de nous regarde comme nécessaire à sa félicité. Il faut encore en conclure que nul homme dans ce monde n'est totalement sans intérêt. Celui de l'avare est d'amasser des richesses; celui du prodigue est de les dissiper; l'intérêt de l'ambitieux est d'obtenir du pouvoir, des titres, des dignités; celui du sage modeste est de jouir de la tranquillité; l'intérêt du débauché est de se livrer sans choix à toutes sortes de plaisirs; celui de l'homme prudent est de s'abstenir de ceux qui pourroient lui nuire. L'intérêt du méchant est de satisfaire ses passions à tout prix; celui de l'homme vertueux est de mériter par sa conduite l'amour & l'approbation des autres, & de ne rien faire qui puisse le dégrader à ses propres yeux.

AINSI lorsque nous disons que *l'intérêt est l'unique mobile des actions humaines*, nous voulons indiquer par là que chaque homme travaille à sa manière à son propre bonheur, qu'il place dans quelque objet soit visible soit caché, soit réel soit imaginaire, & que tout le système de sa conduite tend à l'obtenir. Cela posé nul homme ne peut être appelé désintéressé; l'on ne donne ce nom qu'à celui dont nous ignorons les mobiles, ou dont nous approuvons l'intérêt. C'est ainsi que nous appellons généreux, fidèle & désintéressé celui qui est bien plus touché du plaisir de secourir son ami dans l'infortune, que de celui de conserver dans son coffre d'inutiles trésors. Nous appelons désintéressé tout homme à qui l'intérêt de sa gloire est plus précieux que celui de sa fortune. En-

fin nous appellons désintéressé tout homme qui fait à l'objet auquel il attache son bonheur, des sacrifices que nous jugeons coûteux, parce que nous n'attachons point le même prix à cet objet.

Nous jugeons souvent très mal des intérêts des autres, soit parce que les mobiles qui les animent sont trop compliqués pour que nous puissions les connoître; soit, parce que pour en juger comme eux, il faudroit avoir les mêmes yeux, les mêmes organes, les mêmes passions, les mêmes opinions: cependant, forcés de juger des actions des hommes d'après leurs effets sur nous, nous approuvons l'intérêt qui les anime toutes les fois qu'il en résulte quelque avantage pour l'espèce humaine; c'est ainsi que nous admirons la valeur, la générosité, l'amour de la liberté, les grands talens, la vertu, &c; nous ne faisons alors qu'approuver les objets dans lesquels les êtres que nous louons ont placé leur bonheur. Nous approuvons leurs dispositions, lors même que nous ne sommes point à portée d'en sentir les effets; mais dans ce jugement nous ne sommes point désintéressés nous-mêmes; l'expérience, la réflexion, l'habitude, la raison nous ont donné le goût moral & nous trouvons autant de plaisir à être les témoins d'une action grande & généreuse qu'un homme de goût en trouve à la vue d'un beau tableau dont il n'est point le propriétaire. Celui qui s'est fait une habitude de pratiquer la vertu, est un homme qui a sans cesse devant les yeux l'intérêt qu'il a de mériter l'affection, l'estime & les secours des autres, ainsi que le besoin de s'aimer & de s'estimer lui-même; rempli de ces idées devenues habituelles en lui, il s'abstient même des crimes cachés qui l'avilissent à ses propres yeux,

il ressemble à un homme qui ayant dès l'enfance contracté l'habitude de la propreté, seroit péniblement affecté de se voir souillé lors-même que personne n'en seroit le témoin. L'homme de bien est celui à qui des idées vraies ont montré son intérêt ou son bonheur dans une façon d'agir que les autres sont forcés d'aimer & d'approuver pour leur propre intérêt.

Ces principes, dûment développés, sont la vraie base de la morale ; rien de plus chimérique que celle qui se fonde sur des mobiles imaginaires que l'on a placés hors de la nature, ou sur des sentimens innés, que quelques spéculateurs ont regardés comme antérieurs à toute expérience ; & comme indépendans des avantages qui résultent pour nous ; il est de l'essence de l'homme de s'aimer lui-même, de vouloir se conserver, de chercher à rendre son existence heureuse ; (88) ainsi l'intérêt ou le desir du bonheur est l'unique mobile de toutes ses actions ; cet intérêt dépend de son organisation naturelle, de ses besoins, de ses idées acquises, des habitudes qu'il a contractées ; il est, sans doute, dans l'erreur, lorsqu'une organisation viciée ou des opinions fausses lui montrent son bien-être dans des objets inutiles ou nuisibles à lui-même, ainsi qu'aux autres ; il marche d'un pas sûr à la vertu, lorsque des idées vraies lui font placer son bonheur dans une conduite uti-

(88) Sénèque dit : *modus ergo diligendi præcipiendus est homini, id est quomodo se diligit aut profit sibi; quin autem diligit aut profit sibi, dubitare æmentis est.*

le à son espèce , approuvée des autres , & qui le rend un objet intéressant pour eux. La morale seroit une science vaine , si elle ne prouvoit aux hommes que leur plus grand intérêt est d'être vertueux. Toute obligation ne peut être fondée que sur la probabilité ou la certitude d'obtenir un bien ou d'éviter un mal.

EN effet dans aucun des instans de sa durée un être sensible & intelligent ne peut perdre de vue sa conservation & son bien-être ; il se doit donc le bonheur à lui-même ; mais bien-tôt l'expérience & la raison lui prouvent que , dénué de secours , il ne peut tout seul se procurer toutes les choses nécessaires à sa félicité ; il vit avec des êtres sensibles , intelligens , occupés comme lui de leur propre bonheur , mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il désire pour lui-même ; il s'aperçoit que ces êtres ne lui seront favorables que lorsque leur bien-être s'y trouvera intéressé ; il en conclut que pour son bonheur il faut qu'il se conduise en tout tems d'une façon propre à se concilier l'attachement , l'approbation , l'estime & l'assistance des êtres les plus à portée de concourir à ses vues ; il voit que c'est l'homme qui est le plus nécessaire au bien-être de l'homme , que pour le mettre dans ses intérêts il doit lui faire trouver des avantages réels à seconder ses projets ; mais procurer des avantages réels aux êtres de l'espèce humaine c'est avoir de la vertu ; l'homme raisonnable est donc obligé de sentir qu'il est de son intérêt d'être vertueux. La vertu n'est que l'art de se rendre heureux soi-même de la félicité des autres. L'homme vertueux est celui qui communique le bonheur à des êtres capables de le lui ren-

dre , nécessaires à sa conservation , à portée de lui procurer une existence heureuse.

TEL est donc le vrai fondement de toute morale ; le mérite & la vertu sont fondés sur la nature de l'homme , sur ses besoins. Ce n'est que par la vertu qu'il peut se rendre heureux. (89) Sans vertus la société ne peut ni être utile ni subsister ; elle ne peut avoir des avantages réels que lorsqu'elle rassemble des êtres animés du desir de se plaire , & disposés à travailler à leur utilité réciproque ; il n'existe point de douceurs dans les familles si les membres qui les composent ne sont dans l'heureuse volonté de se prêter des secours mutuels , de s'entraider à supporter les peines de la vie & d'écarter par des efforts réunis les maux auxquels la nature les assujettit. Le lien conjugal n'est doux qu'autant qu'il identifie les intérêts des deux êtres , réunis par le besoin d'un plaisir légitime d'où résulte le maintien de la société politique , & capable de lui former des citoyens. L'amitié n'a des charmes que lorsqu'elle associe plus particulièrement des êtres vertueux , c'est-à-dire , animés du desir sincère de conspirer à leur bonheur réciproque. Enfin , ce n'est qu'en montrant de la vertu que nous pouvons mériter la bienveillance , la confiance , l'estime de tous ceux avec qui nous avons des rapports ; en un mot nul homme ne peut être heureux tout seul.

(89) *Est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta & ad summum perducta natura.* CICERO, DE LEGIBUS I. Il dit ailleurs *virtus rationis absolutio definitur.*

EN effet le bonheur de chaque individu de l'espèce humaine dépend des sentimens qu'il fait naître & qu'il nourrit dans les êtres parmi lesquels son destin l'a placé ; la grandeur peut bien les éblouir ; le pouvoir & la force peuvent bien leur arracher des hommages involontaires ; l'opulence peut séduire des âmes basses & vénales ; mais l'humanité, la bienfaisance, la compassion, l'équité peuvent seuls obtenir sans effort les sentimens si doux de la tendresse, de l'attachement, de l'estime dont tout homme raisonnable sent la nécessité. Etre vertueux, c'est donc placer son intérêt dans ce qui s'accorde avec l'intérêt des autres ; c'est jouir des bienfaits & des plaisirs que l'on répand sur eux. Celui que son naturel, son éducation, ses réflexions, ses habitudes ont rendu susceptible de ces dispositions, & que ses circonstances mettent à portée de se satisfaire, devient un objet intéressant pour tous ceux qui l'approchent : il jouit à chaque instant ; il lit avec plaisir le contentement & la joie sur tous les visages ; sa femme, ses enfans, ses amis, ses serviteurs lui montrent un front ouvert & serein, lui représentent le contentement & la paix dans lesquels il reconnoît son ouvrage ; tout ce qui l'environne est prêt à partager ses plaisirs & ses peines ; chéri, respecté, considéré des autres, tout le ramène agréablement sur lui-même ; il connoît les droits qu'il s'est acquis sur tous les cœurs ; il s'applaudit d'être la source d'une félicité par laquelle tout le monde est enchaîné à son sort. Les sentimens d'amour que nous avons pour nous-mêmes, deviennent cent fois plus délicieux, lorsque nous les voyons partagés par tous ceux avec qui notre destin nous lie. L'habitude de la vertu nous fait

des besoins que la vertu suffit pour satisfaire ; c'est ainsi que la vertu est toujours sa propre récompense, & se paye elle-même des avantages qu'elle procure aux autres.

On ne manquera point de nous dire, & même de nous prouver, que dans la présente constitution des choses, la vertu, loin de procurer le bien-être à ceux qui la pratiquent les plonge souvent dans l'infortune, & met des obstacles continuels à leur félicité; par-tout on la voit privée de récompenses ; que dis-je ! mille exemples peuvent nous convaincre que presqu'en tout pays elle est haïe, persécutée, forcée de gémir de l'ingratitude & de l'injustice des hommes. Je réponds en avouant que par une suite nécessaire des égaremens du genre-humain, la vertu mène rarement aux objets dans lesquels le vulgaire fait consister le bonheur. La plupart des sociétés, gouvernées trop souvent par des hommes que l'ignorance, la flatterie, le préjugé, l'abus du pouvoir & l'impunité concourent à rendre ennemis de la vertu, ne prodiguent communément leur estime & leurs bienfaits qu'à des sujets indignes, ne récompensent que des qualités frivoles & nuisibles, & ne rendent point au mérite la justice qui lui est due. Mais l'homme de bien n'ambitionne ni les récompenses ni les suffrages d'une société si mal constituée : content d'un bonheur domestique, il ne cherche pas à multiplier des rapports qui ne feroient que multiplier les dangers : il sçait qu'une société vicieuse est un tourbillon avec lequel l'homme honnête ne peut se coordonner : il se met donc à l'écart, hors de la route battue, où il seroit infailliblement écrasé. Il fait le bien autant qu'il peut dans sa sphère ; il laisse le champ libre aux méchans qui

veulent descendre dans l'arène ; il gémit des coups qu'ils se portent , il s'applaudit de sa médiocrité qui le met en sûreté ; il plaint les nations malheureuses par leurs erreurs , & par les passions qui en sont les suites fatales & nécessaires ; elles ne renferment que des citoyens malheureux ; ceux-ci , loin de songer à leurs véritables intérêts , loin de travailler à leur bonheur mutuel , loin de sentir combien la vertu leur devoit être chère , ne sont que se combattre ouvertement ou se nuire sourdement , & détestent une vertu qui généreroit leurs passions défordonnées.

QUAND nous disons que la vertu est sa propre récompense , nous voulons donc simplement annoncer que dans une société dont les vues seroient guidées par la vérité , par l'expérience , par la raison , chaque homme connoitroit ses véritables intérêts , sentiroit le but de l'association , trouveroit des avantages ou des motifs réels pour remplir ses devoirs , en un mot seroit convaincu que , pour se rendre solidement heureux , il doit s'occuper du bien-être de ses semblables , & mériter leur estime , leur tendresse & leurs secours. Enfin dans une société bien constituée le gouvernement , l'éducation , les loix , l'exemple , l'instruction devroient conspirer à prouver à chaque citoyen que la nation dont il fait partie , est un ensemble qui ne peut être heureux & subsister sans vertus ; l'expérience devroit à chaque instant le convaincre que le bien-être des parties ne peut résulter que de celui du corps ; la justice lui feroit sentir que la société , pour être avantageuse , devoit être un système de volontés , dans lequel celles qui agissent d'une façon conforme aux intérêts du tout ,

éprouveroient infailliblement une réaction avantageuse.

MAIS hélas ! par le renversement que les erreurs des hommes ont mis dans leurs idées , la vertu disgraciée , bannie , persécutée ne trouve aucun des avantages qu'elle est en droit d'espérer. L'on est forcé de lui montrer dans l'avenir des récompenses dont elle est presque toujours privée dans le monde actuel ; on se croit obligé de tromper , de séduire , d'intimider les mortels pour les engager à suivre une vertu que tout leur rend incommode ; on les repaît d'espérances éloignées ; on les allarme par des terreurs funestes pour les solliciter à la vertu que tout leur rend haïssable ou les détourner du mal que tout leur rend aimable & nécessaire. C'est ainsi que la politique & la superstition , à force de chimères & d'intérêts fictifs prétendent suppléer aux mobiles réels & véritables que la nature , que l'expérience , qu'un Gouvernement éclairé , que la Loi , que l'instruction , que l'exemple , que des opinions raisonnables pourroient fournir aux hommes. Ceux-ci , entraînés par l'exemple , autorisés par l'usage , aveuglés par des passions non moins dangereuses que nécessaires , n'ont point d'égards aux promesses & aux menaces incertaines qu'on leur fait ; l'intérêt actuel de leurs plaisirs , de leurs passions , de leurs habitudes l'emporte toujours sur l'intérêt qu'on leur montre à obtenir un bien-être futur ou à éviter des malheurs , qui leur paroissent douteux toutes les fois qu'ils les comparent à des avantages présents.

C'EST ainsi que la superstition , loin de faire des hommes vertueux par principes ne fait que leur imposer un joug aussi dur qu'inutile : il n'est

porté que par des enthousiastes ou par des pusillanimes , que leurs opinions rendent ou malheureux ou dangereux ; & qui , sans devenir meilleurs rongent en frémissant le foible mors qu'on leur met dans la bouche. En effet l'expérience nous prouve que la Religion est une digue incapable de résister au torrent de la corruption auquel tant de causes accumulées donnent une force irrésistible. Bien plus cette religion n'augmente-t-elle pas elle-même le désordre public par les passions dangereuses qu'elle déchaîne & qu'elle sanctifie ? La vertu n'est presque en tous lieux le partage que de quelques âmes ; assez fortes pour résister au torrent des préjugés ; contentes de se payer elles-mêmes des biens qu'elles répandent sur la société ; assez modérées pour être satisfaites des suffrages d'un petit nombre d'approbateurs ; enfin détachées des futils avantages que des sociétés injustes n'accordent trop communément qu'à la bassesse , à l'intrigue & aux crimes.

MALGRÉ l'injustice qui règne dans le monde il est pourtant des hommes vertueux ; il est , au sein même des nations les plus vicieuses , des êtres bienfaisans , instruits du prix de la vertu ; qui savent qu'elle arrache des hommages même à ses ennemis ; il en est qui se contentent au moins des récompenses intérieures & cachées dont nul pouvoir sur la terre n'est capable de les frustrer. En effet l'homme de bien acquiert des droits sur l'estime , la vénération , la confiance & l'amour de ceux - mêmes dont la conduite est opposée à la sienne ; le vice est forcé de céder à la vertu , dont , en rougissant , il reconnoît la supériorité. Indépendamment de cet ascendant si doux , si grand , si sûr , quand l'univers entier seroit injuste pour

l'homme de bien , il lui reste l'avantage de s'aimer , de s'estimer lui-même , de rentrer avec plaisir dans le fond de son cœur , de contempler ses actions des mêmes yeux que les autres devroient avoir s'ils n'étoient aveuglés. Nulle force ne peut lui ravir l'estime méritée de lui-même ; cette estime n'est un sentiment ridicule que lorsqu'elle n'est point fondée ; il ne doit être blâmé que lorsqu'il se montre d'une façon humiliante & fâcheuse pour les autres ; c'est alors que nous le nommons *orgueil* ; s'appuie-t-il sur des choses futiles ? nous l'appelons *vanité* ; on ne peut le condamner , on le trouve légitime & fondé , on l'appelle *élévation* , *grandeur d'ame* , noble fierté , lorsqu'il s'appuie sur des vertus & sur des talens vraiment utiles à la société , quand même elle seroit incapable de les apprécier.

CESSONS donc d'écouter les déclamations de ces superstitions , qui , ennemies de notre bonheur , ont voulu le détruire jusques dans le fond de nos cœurs ; qui nous ont prescrit la haine & le mépris de nous-mêmes ; qui prétendent arracher à l'homme de bien la récompense , souvent unique , qui reste à la vertu dans ce monde pervers. Anéantir en lui le sentiment si juste d'un amour propre fondé , ce seroit briser le plus puissant des ressorts qui le porte à bien faire. Quel mobile lui resteroit-il en effet dans la plupart des sociétés humaines ? N'y voyons-nous pas la vertu méprisée & découragée ? le crime audacieux & le vice adroit récompensés ? l'amour du bien public taxé de folie ; l'exactitude à remplir ses devoirs regardée comme une duperie ; la compassion , la sensibilité , la tendresse & la fidélité conjugale , l'amitié sincère & inviolable méprisées & traitées de

ridicules ? Il faut à l'homme des motifs pour agir ; il n'agit bien ou mal qu'en vue de son bonheur ; ce qu'il juge son bonheur est son intérêt ; il ne fait rien gratuitement ; quand on lui retient le salaire de ses actions utiles il est réduit ou à devenir aussi méchant que les autres , ou à se payer de ses propres mains.

CELA posé , l'homme de bien ne peut jamais être complètement malheureux , il ne peut être totalement privé de la récompense qui lui est due ; la vertu peut tenir lieu de tous les biens ou bonheurs d'opinion , il n'en est point qui puissent la remplacer. Ce n'est pas que l'homme honnête soit exempt d'afflictions ; ainsi que le méchant il est sujet aux maux physiques ; il peut être dans l'indigence ; il est souvent en butte à la calomnie , à l'injustice , à l'ingratitude , à la haine ; mais au milieu de ses traverses , de ses peines & de ses chagrins il trouve en lui-même un support ; il est content de lui-même ; il se respecte , il sent sa propre dignité , il connoit la bonté de ses droits , & se console par la confiance qu'il a dans la justice de sa cause. Ces appuis ne sont point faits pour le méchant : sujet ainsi que l'homme de bien à des infirmités & aux caprices du sort , il ne trouve dans le fond de son cœur que des soucis , des regrets , de remords ; il s'affaisse sur lui-même ; il n'est pas soutenu par sa conscience , son esprit & son corps se trouvent accablés de tous côtés à la fois. L'homme de bien n'est point un Stoïcien insensible ; la vertu ne procure point l'impassibilité ; mais s'il est infirme , il est moins à plaindre que le méchant malade ; s'il est indigent , il est moins malheureux que le méchant dans sa misère ;
s'il

s'il est dans la disgrâce, il est moins accablé que le méchant disgracié.

LE bonheur de chaque homme dépend de son tempérament cultivé ; la nature fait les heureux ; la culture, l'instruction, la réflexion font valoir le terrain que la nature a formé, & le mettent à portée de produire des fruits utiles. Etre heureusement né pour soi-même, c'est avoir reçu de la nature un corps sain, des organes agissans avec précision, un esprit juste, un cœur dont les passions & les desirs sont analogues & conformes aux circonstances dans lesquelles le sort nous a placés. La nature a donc tout fait pour nous, lorsqu'elle nous a donné la dose de vigueur & d'énergie qui nous suffit pour obtenir les choses que notre état, notre façon de penser, notre tempérament nous font désirer. Cette nature nous a fait un présent funeste, lorsqu'elle nous a donné un sang trop bouillant, une imagination trop active, des desirs impétueux pour des objets impossibles à obtenir dans nos circonstances, ou du moins que nous ne pouvons nous procurer sans des efforts incroyables, capables de mettre notre bien-être en danger & de troubler le repos de la société. Les hommes les plus heureux sont communément ceux qui possèdent une ame paisible, qui ne désire que les choses qu'elle peut se procurer par un travail propre à maintenir son activité, sans lui causer des secousses trop importunes & trop violentes. Un Philosophe, dont les besoins sont aisément satisfaits, étranger à l'ambition, content dans le cercle d'un petit nombre d'amis, est, sans doute, un être plus heureusement constitué, qu'un conquérant ambitieux, dont l'imagination affamée est réduite au désespoir de n'avoir qu'un monde à ra-

vager. Celui qui est heureusement né ou que la nature a rendu susceptible d'être convenablement modifié n'est point un être nuisible à la société : elle n'est communément troublée que par des hommes mal nés, turbulens, mécontents de leur sort, éniivrés de passions, épris d'objets difficiles, qui la mettent en combustion pour obtenir les biens imaginaires, dans lesquels ils ont fait consister leur bonheur. Il faut à un Alexandre des empires détruits, des nations baignées dans le sang, des villes réduites en cendres pour contenter cette passion pour la gloire dont il s'est fait un fausse idée & dont son imagination est altérée; il ne faut à Diogène qu'un tonneau & la liberté de paroître bizarre; il ne faut à Socrate que le plaisir de former des disciples à la vertu.

L'HOMME étant par son organisation un être à qui le mouvement est toujours nécessaire, doit toujours désirer; voilà pourquoi une trop grande facilité à se procurer les objets, les rend bien-tôt insipides pour lui. Pour sentir le bonheur il faut des efforts pour l'obtenir; pour trouver des charmes dans la jouissance, il faut que le desir soit irrité par des obstacles; nous sommes sur le champ dégoutés des biens qui ne nous ont rien coûté. L'attente du bonheur, le travail nécessaire pour se le procurer, les peintures variées & multipliées que l'imagination nous en fait, donnent à notre cerveau le mouvement dont il a besoin, lui font exercer ses facultés, mettent tous ses ressorts en jeu, en un mot lui donnent une activité agréable dont la jouissance du bonheur lui-même ne peut point nous dédommager. L'action est le véritable élément de l'esprit humain; dès qu'il cesse d'a-

gir il tombe dans l'ennui. Notre ame a besoin d'idées comme notre estomac d'alimens. (90)

AINSI l'impulsion que le desir nous donne est lui-même un grand bien ; il est pour l'esprit ce que l'exercice est pour le corps ; sans lui nous ne trouvons aucun plaisir dans les alimens qu'on nous présente ; c'est la soif qui rend le plaisir de boire si agréable pour nous ; la vie est un cercle perpétuel de desirs renaissans & de desirs satisfaits. Le repos n'est un bien que pour celui qui travaille ; il est une source d'ennuis , de tristesse & de vices pour celui qui n'a point travaillé. Jouir sans interruption c'est ne jouir de rien ; l'homme qui n'a rien à désirer est à coup sûr plus malheureux que celui qui souffre.

CES réflexions fondées sur l'expérience doivent nous prouver que le mal ainsi que le bien dépend de l'essence des choses. Le bonheur, pour être senti , ne peut-être continu ; le travail est nécessaire à l'homme pour mettre de l'intervalle entre ses plaisirs ; son corps a besoin d'exerci-

(90) L'avantage que les sçavans & les gens de lettres ont sur les ignorans & les gens désœuvrés ou inhabitués à penser & à étudier , n'est dû qu'à la multitude & à la variété des idées que fournissent à l'esprit l'étude & la réflexion. L'esprit d'un homme qui pense trouve plus de pâture dans un bon livre , que l'esprit d'un ignorant dans tous les plaisirs que ses richesses lui procurent. Etudier c'est amasser un magasin d'idées. C'est la multitude & la combinaison des idées qui met tant de différence entre les hommes , & qui leur donne de l'avantage sur les autres animaux.

ce ; son cœur a besoin de desirs ; le malaise peut seul nous faire goûter le bien-être , c'est lui qui forme les ombres dans le tableau de la vie humaine. Par une loi irrévocable du destin les hommes sont forcés d'être mécontents de leur sort , de faire des efforts pour le changer , de s'envier réciproquement une félicité dont aucun d'eux ne jouit parfaitement. C'est ainsi que le pauvre envie l'opulence du riche , tandis que celui-ci est souvent bien moins heureux que lui ; c'est ainsi que le riche envie les avantages d'une pauvreté qu'il voit active , saine & souvent riante au sein même de la misère.

Si tous les hommes étoient parfaitement contents il n'y auroit plus d'activité dans le monde ; il faut désirer , agir , travailler pour être heureux , tel est l'ordre d'une nature dont la vie est dans l'action. Les sociétés humaines ne peuvent subsister que par un échange continuel des choses dans lesquelles les hommes font consister leur bonheur. Le pauvre est forcé de désirer & de travailler pour obtenir ce qu'il sçait nécessaire à la conservation de son être ; se nourrir , se vêtir , se loger , se propager sont les premiers besoins que la nature lui donne ; les a-t-il satisfaits ? bientôt il est forcé de se créer des besoins tout nouveaux , ou plutôt son imagination ne fait que raffiner sur les premiers ; elle cherche à les diversifier , elle veut les rendre plus piquans ; quand une fois , parvenu à l'opulence , il a parcouru tout le cercle des besoins & de leurs combinaisons , il tombe dans le dégoût. Dispensé de travail , son corps amasse des humeurs ; dépourvu de desirs , son cœur tombe en langueur ; privé d'activité ; il est forcé de faire part de ses richesses à des êtres plus

actifs, plus laborieux que lui ; ceux-ci, pour leur propre intérêt, se chargent du soin de travailler pour lui, de lui procurer ses besoins, de le tirer de sa langueur, de contenter ses fantaisies. C'est ainsi que les riches & les grands excitent l'énergie, l'activité, l'industrie de l'indigent ; celui-ci travaille à son propre bien-être en travaillant pour les autres ; c'est ainsi que le desir d'améliorer son sort rend l'homme nécessaire à l'homme ; c'est ainsi que les desirs toujours renaissans & jamais rassasiés sont le principe de la vie, de la santé, de l'activité, de la société. Si chaque homme se suffisoit à lui-même, il n'auroit nul besoin de vivre en société ; nos besoins, nos desirs, nos fantaisies nous mettent dans la dépendance des autres, & font que chacun de nous, pour son propre intérêt, est forcé d'être utile à des êtres capables de lui procurer les objets qu'il n'a pas lui-même. Une nation n'est que la réunion d'un grand nombre d'hommes liés les uns aux autres par leurs besoins ou leurs plaisirs ; les plus heureux y sont ceux qui ont le moins de besoins & qui ont le plus de moyens de les satisfaire.

DANS les individus de l'espèce humaine, ainsi que dans les sociétés politiques, la progression des besoins est une chose nécessaire ; elle est fondée sur l'essence de l'homme ; il faut que les besoins naturels une fois satisfaits soient remplacés par des besoins que nous nommons *imaginaires* ou *besoins d'opinion* ; ceux-ci deviennent aussi nécessaires à notre bonheur que les premiers. L'habitude qui permet au sauvage d'Amérique d'aller tout nud, force l'habitant civilisé d'une nation Européenne de se vêtir ; l'homme pauvre se contente d'un vêtement très simple qui lui sert toute l'année ;

l'homme riche veut un habit conforme à chaque faison ; il souffriroit s'il n'avoit point la commodité d'en changer ; il seroit affligé si son habit n'annonçoit point aux autres son opulence , son rang , sa supériorité. C'est ainsi que l'habitude multiplie les besoins du riche ; c'est ainsi que sa vanité devient elle-même un besoin , qui met en jeu mille bras empressés à la satisfaire ; enfin cette vanité procure à des hommes indigens les moyens de subsister. Celui qui s'est habitué au faste , au luxe dans les habits , lorsqu'il est privé de ces signes de l'opulence , auxquels il attache une idée de bonheur , se trouve aussi malheureux que le pauvre qui n'a point de quoi se vêtir. Les nations , civilisées aujourd'hui , ont commencé par être sauvages , errantes & vagabondes , occupées de la chasse & de la guerre , forcées de chercher leur subsistance avec peine : peu-à-peu elles se sont fixées , elles se sont livrées à l'agriculture , ensuite au commerce ; elles ont raffiné sur leurs premiers besoins , elles en ont étendu la sphère , elles ont imaginé mille moyens pour les contenter : progression naturelle & nécessaire dans des êtres actifs qui ont besoin de sentir , & qui pour être heureux , doivent varier leurs sensations.

A MESURE que les besoins des hommes se multiplient ils deviennent plus difficiles à satisfaire , ils sont forcés de dépendre d'un plus grand nombre de leurs semblables ; pour exciter leur activité , pour les engager à concourir à ses vues , l'on est donc obligé de se procurer les objets capables de les inviter à contenter ses desirs ; un sauvage n'a qu'à étendre la main pour cueillir le fruit qui suffit à sa nourriture , le citoyen opulent d'une société florissante est obligé de faire mouvoir des

milliers de bras pour créer le repas somptueux & les mets recherchés, devenus nécessaires pour réveiller son appétit languissant, ou pour flatter sa vanité. D'où l'on voit que dans la même proportion que nos besoins se multiplient nous sommes forcés de multiplier les moyens de les satisfaire. Les richesses ne sont autre chose que des moyens de convention, à l'aide desquels nous sommes à portée de faire concourir un grand nombre d'hommes à contenter nos desirs, ou de les inviter par leur intérêt propre à contribuer à nos plaisirs. Que fait l'homme riche sinon d'annoncer à des indigens qu'il peut leur fournir les moyens de subsister s'ils consentent à se prêter à ses volontés? Que fait l'homme qui a du pouvoir, sinon de montrer aux autres qu'il est en état de leur fournir des moyens de se rendre heureux? Les souverains, les grands, les riches ne nous paroissent heureux que parce qu'ils possèdent des moyens ou des motifs suffisans pour déterminer un grand nombre d'hommes à s'occuper de leur bonheur.

PLUS nous envisagerons les choses & plus nous nous convaincront que les fausses opinions des hommes sont les vraies sources de leurs malheurs : le bonheur n'est si rare parmi eux que parce qu'ils l'attachent à des objets ou indifférens ou inutiles à leur bien-être ou qui se tournent en maux réels pour eux. Les richesses sont indifférentes en elles-mêmes, il n'y a que l'usage qu'on en sçait faire qui les rende utiles ou nuisibles. L'argent, indifférent au sauvage, qui ne sçauroit qu'en faire, est amassé par l'avare, pour qui il devient inutile, & dépensé par le prodigue & le voluptueux, qui ne s'en servent que pour acheter des regrets &

des infirmités. Les plaisirs ne font rien pour qui est incapable de les sentir ; ils deviennent des maux réels, quand destructeurs pour nous-mêmes, ils dérangent notre machine , nous font négliger nos devoirs & nous rendent méprisables aux yeux des autres. Le pouvoir n'est rien en lui-même ; il nous est inutile , si nous ne nous en servons pour notre propre félicité ; il nous devient funeste , dès que nous en abusons ; il devient odieux , dès que nous l'employons à faire des malheureux. Faute d'être éclairés sur leurs vrais intérêts ceux d'entre les hommes qui jouissent de tous les moyens de se rendre heureux , ne trouvent presque jamais le secret de les faire servir à leur propre bonheur. L'art de jouir est le plus ignoré ; ce seroit celui qu'il faudroit apprendre avant que de désirer ; la terre est remplie d'hommes qui ne s'occupent que du soin de se procurer des moyens sans jamais en connoître la fin. Tout le monde désire de la fortune & du pouvoir & nous voyons très peu de gens que ces objets rendent heureux.

IL est naturel , très nécessaire , très raisonnable de désirer les choses qui peuvent contribuer à augmenter la somme de notre félicité. Les plaisirs , les richesses , le pouvoir sont des objets dignes de notre ambition & de nos efforts , lorsque nous sçavons en faire usage pour rendre notre existence plus agréable ; nous ne pouvons blâmer celui qui les désire , ni mépriser ou haïr celui qui les possède que quand pour les obtenir , il emploie des moyens odieux ou lorsque après les avoir obtenus , il en fait un usage pernicieux soit pour lui-même soit pour les autres. Désirons la puissance , la grandeur , le crédit , lorsque nous pouvons y pré-

tendre , fans les acheter aux dépens de notre repos ou de celui des êtres avec qui nous vivons. Désirons les richesses , quand nous saurons en faire un usage vraiment avantageux pour nous-mêmes & pour les autres ; mais n'employons jamais pour nous les procurer des voies que nous ferions forcés de nous reprocher ou qui nous attireroient la haine de nos associés. Souvenons-nous toujours que notre bonheur solide doit se fonder sur l'estime de nous-mêmes & sur les avantages que nous procurons à d'autres , & que de tous les projets le plus impraticable pour un être qui vit en société , c'est celui de vouloir se rendre exclusivement heureux.



(*****)

CHAPITRE XVI.

Les erreurs des hommes sur ce qui constitue le bonheur sont la vraie source de leurs maux. Des remèdes qu'on leur a voulu appliquer.

LA raison ne défend point à l'homme de former de vastes desirs; l'ambition est une passion utile au genre-humain, quand elle a son bonheur pour objet. De grandes âmes veulent agir dans une grande sphère; des Génies puissans, éclairés, bienfaisans, placés dans d'heureuses conjonctures, répandent au loin leurs influences favorables; ils ont besoin pour leur propre félicité de faire un grand nombre d'heureux. Tant de Princes jouissent si rarement d'un vrai bonheur parce que leurs âmes foibles & rétrécies sont forcées d'agir dans une sphère trop étendue pour leur peu d'énergie. C'est ainsi que par l'inaction, l'indolence, l'incapacité de leurs chefs, les nations languissent souvent dans la misère, & sont soumises à des maîtres aussi peu capables de faire leur propre bonheur que celui de leurs sujets. D'un autre côté des âmes trop emportées, trop bouillantes, trop actives sont elles-mêmes à la gêne dans la sphère qui les renferme, & leur chaleur dépla-

ée en fait des fléaux du genre-humain. (91) Alexandre fut un monarque aussi nuisible à la terre & aussi mécontent de son sort, que le despote indolent qu'il parvint à détrôner. Les ames de l'un & de l'autre furent peu proportionnées à leurs sphères.

LE bonheur de l'homme ne résultera jamais que de l'accord de ses desirs avec ses circonstances. La puissance souveraine n'est rien pour celui qui la possède, s'il ne sçait en user pour son propre bonheur ; elle est un mal réel, si elle le rend malheureux ; elle est un abus détestable, si elle produit l'infortune d'une portion du genre humain. Les Princes les plus puissans ne sont pour l'ordinaire si étrangers au bonheur, & leurs sujets ne sont si communément dans l'infortune, que parce que les premiers possèdent tous les moyens de se rendre heureux, sans jamais en faire usage, ou parce qu'ils ne sçavent qu'en abuser. Un sage sur le trône seroit le plus fortuné des mortels. Un monarque est un homme, à qui tout son pouvoir ne peut procurer d'autres organes & d'autres façons de sentir qu'au dernier de ses sujets ; s'il a des avantages sur lui, c'est par la grandeur, la variété, la multiplicité des

(91) *Æstuat infelix angusto limite mundi. Sênèque dit d'Alexandre, post Darium & Indos pauper est Alexander ; inventus est qui concupisceret aliquid post omnia.*

objets dont il peut s'occuper, qui donnant une action perpétuelle à son esprit l'empêchent de se flétrir & de tomber dans l'ennui. Si son ame est vertueuse & grande, son ambition se satisfait à chaque instant à la vue du pouvoir de réunir les volontés de ses sujets à la sienne, de les intéresser à sa conservation, de mériter leur affection, & d'arracher les respects & les éloges de toutes les nations. Telles sont les conquêtes que la raison propose à tous ceux que le sort destine à gouverner des Empires; elles sont assez grandes pour satisfaire l'imagination la plus vive & l'ambition la plus vaste. Les Rois ne sont les plus heureux des hommes que parce qu'ils ont la faculté de faire un plus grand nombre d'heureux & de multiplier ainsi les causes du contentement légitime d'eux-mêmes.

CES avantages de la puissance souveraine sont partagés par tous ceux qui contribuent au gouvernement des états. Ainsi la grandeur, le rang, le crédit sont des objets désirables pour ceux qui connoissent les moyens de les faire servir à leur propre félicité; ils sont inutiles à ces hommes médiocres qui n'ont ni l'énergie ni la capacité de les employer d'une façon avantageuse pour eux-mêmes; ils sont détestables, lorsque pour les obtenir on compromet son bonheur & celui de la société: celle-ci est dans l'erreur, toutes les fois qu'elle respecte des hommes qui n'emploient qu'à sa destruction une puissance qu'elle ne doit approuver que lorsqu'elle en recueille les fruits.

LES richesses, inutiles à l'avare qui n'en est que le triste géolier, nuisibles au débauché, à qui elles ne procurent que des infirmités, des ennuis, des dégoûts, peuvent mettre dans les mains

de l'homme de bien mille moyens d'augmenter la somme de son bonheur ; mais avant de désirer les richesses il faut sçavoir en user ; l'argent n'est que le signe représentatif du bonheur ; en jouir , s'en servir pour faire des heureux , voilà la réalité. L'argent, d'après les conventions des hommes , procure tous les biens que l'on puisse désirer ; il n'en est qu'un seul qu'il ne procure point , c'est celui d'en sçavoir user. Avoir de l'argent sans sçavoir en jouir , c'est posséder la clef d'un Palais commode dont on s'interdit l'entrée ; le prodiguer , c'est jeter cette clef dans la rivière ; en faire un mauvais usage , c'est s'en servir pour se blesser. Donnez à l'homme de bien éclairé les plus amples trésors , il n'en fera point accablé ; s'il a l'ame grande & noble il ne fera qu'étendre au loin ses bienfaits ; il méritera l'affection d'un grand nombre d'hommes ; il s'attirera l'amour & les hommages de ceux qui l'entourent ; il sera retenu dans les plaisirs , afin de pouvoir en jouir ; il sçaura que l'argent ne rétablira point une ame usée par la jouissance , des organes affoiblis par des excès , un corps énérvé & devenu désormais incapable de se soutenir qu'à force de privations ; il sçaura que l'abus des voluptés étouffe le plaisir dans sa source , & que tous les trésors du monde ne peuvent renouveler des sens.

ON voit donc que rien n'est plus frivole que les déclamations d'une sombre philosophie contre le desir du pouvoir , de la grandeur , des richesses , des plaisirs. Ces objets sont désirables pour nous , dès que notre sort nous permet d'y prétendre , ou lorsque nous sçavons la manière de les faire tourner à notre avantage réel ; la raison ne peut

les blâmer ou les mépriser , quand pour les obtenir nous ne blefons perfonne ; elle les eftime quand nous nous en fervons pour nous rendre nous-mêmes & les autres heureux. Le plaifir eft un bien , il eft de notre eſſence de l'aimer ; il eft raifonnable lorsqu'il nous rend chère notre exiſtence , lorsqu'il ne nous nuit point à nous-mêmes , lorsque ſes conféquences ne ſont point fâcheuſes pour les autres. Les richeſſes ſont le ſymbole de la plupart des biens de ce monde ; elles deviennent une réalité , lorsqu'elles ſont entre les mains d'un homme qui en ſçait uſer. Le pouvoir eſt le plus grand des biens lorsque celui qui en eſt dépoſitaire a reçu de la nature & de l'éducation une ame aſſez grande , aſſez noble , aſſez forte pour étendre ſes heureuſes influences ſur des nations entières , qu'il met par-là dans une légitime dépendance , & qu'il enchaîne par ſes bienfaits : l'on n'acquiert le droit de commander aux hommes qu'en les rendant heureux.

Les droits de l'homme ſur ſon ſemblable ne peuvent être fondés que ſur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'eſpérer ; ſans cela le pouvoir qu'il exerce ſur lui ſeroit une violence , une uſurpation , une tyrannie manifeſte ; ce n'eſt que ſur la faculté de nous rendre heureux que toute autorité légitime eſt fondée. Nul mortel ne reçoit de la nature le droit de commander à un autre ; mais nous l'accordons volontairement à celui de qui nous eſpérons notre bien-être. Le gouvernement n'eſt que le droit de commander à tous conféré au ſouverain pour l'avantage de ceux qui ſont gouvernés. Les ſouverains ſont les défenſeurs & les gardiens de la perſonne , des biens , de la liberté de leurs

sujets, ce n'est qu'à cette condition que ceux-ci consentent d'obéir; le gouvernement n'est qu'un brigandage dès qu'il se sert des forces qui lui sont confiées pour rendre la société malheureuse. L'empire de la religion n'est fondé que sur l'opinion où l'on est qu'elle a le pouvoir de rendre les nations heureuses; les Dieux ne seroient que des phantômes odieux s'ils rendoient les hommes malheureux. (92) Le gouvernement & la religion ne seroient des institutions raisonnables qu'autant que l'un & l'autre contribueroient à la félicité des hommes; il y auroit de la folie à se soumettre à un joug dont il ne résulteroit que du mal; il y auroit de l'injustice à forcer les mortels de renoncer à leurs droits sans avantage pour eux.

L'AUTORITÉ qu'un Père exerce sur sa famille n'est fondée que sur les avantages qu'il est supposé lui procurer. Les rangs dans les sociétés politiques n'ont pour base que l'utilité réelle ou imaginaire de quelques citoyens, en faveur de laquelle les autres consentent à les distinguer, à les respecter, à leur obéir. Le riche n'acquiert des droits sur l'indigent qu'en vertu du bien-être

(92) Cicéron dit: *Nisi homini Deus placuerit, Deus non erit.* „ Dieu ne peut obliger les hommes à „ lui obéir qu'en leur faisant connoître qu'il est en „ son pouvoir de les rendre heureux ou malheureux. „ *Voyez défense de la religion Tom. I. pag. 433.* Il faut conclure de ces principes que l'homme est en droit de juger la religion & les Dieux d'après les avantages ou les désavantages qu'ils procurent à la société.

qu'il est en état de lui faire éprouver. Le génie, les talens de l'esprit, les sciences & les arts n'ont des droits sur nous qu'en raison de l'utilité, des agrémens & des avantages qu'ils procurent à la société. En un mot c'est le bonheur, c'est l'attente du bonheur, c'est son image que nous chérissions, que nous estimons, que nous adorons sans cesse. Les Dieux, les Monarques, les riches, les grands peuvent bien nous en imposer, nous éblouir, nous intimider par leur puissance; jamais ils n'obtiendront la soumission volontaire de nos cœurs qui seuls peuvent conférer des droits légitimes, que par des bienfaits réels & des vertus. L'utilité n'est autre chose que le bonheur véritable; être utile, c'est être vertueux; être vertueux, c'est faire des heureux.

Le bonheur qu'on nous procure est la mesure invariable & nécessaire de nos sentimens pour les êtres de notre espèce, pour les objets que nous désirons, pour les opinions que nous embrassons, pour les actions dont nous jugeons; nous sommes les dupes de nos préjugés toutes les fois que nous cessons de nous servir de cette mesure pour régler nos jugemens. Nous ne risquerons jamais de nous tromper lorsque nous examinerons qu'elle est l'utilité réelle qui résulte pour notre espèce des religions; des loix, de toutes les institutions, les inventions & les actions des hommes.

UN coup d'œil superficiel peut souvent nous séduire; mais des expériences réfléchies nous ramènent à la raison, qui ne peut nous tromper. Elle nous apprend que le plaisir est un bonheur momentané, mais que souvent il devient un mal; que le mal est une peine passagère qui souvent devient

devient un bien ; elle nous fait connoître la vraie nature des objets & présentir les effets que nous pouvons en attendre ; elle nous fait distinguer les penchans auxquels notre bien-être nous permet de nous livrer , de ceux à la séduction desquels nous devons résister. Enfin elle nous convaincra toujours que l'intérêt des êtres intelligens, amoureux de leur bonheur & qui délirent de rendre leur existence heureuse, veut que l'on détruise pour eux tous les phantômes, les chimères & les préjugés qui mettent des obstacles à leur félicité dans ce monde.

Si nous consultons l'expérience nous verrons que c'est dans des illusions & des opinions sacrées que nous devons chercher la source véritable de cette foule de maux dont nous voyons par-tout le genre-humain accablé. L'ignorance des causes naturelles lui créa des Dieux ; l'imposture les rendit terribles, leur idée funeste poursuivit l'homme sans le rendre meilleur, le fit trembler sans fruit, remplit son esprit de chimères, s'opposa aux progrès de sa raison, l'empêcha de chercher son bonheur. Ses craintes le rendirent esclave de ceux qui le trompèrent sous prétexte de son bien ; il fit le mal quand on lui dit que ses Dieux demandoient des crimes ; il vécut dans l'infortune, parce qu'on lui fit entendre que ses Dieux le condamnoient à être misérable ; il n'osa jamais résister à ses Dieux ni se débarrasser de ses fers, parce qu'on lui fit entendre que la stupidité, le renoncement à la raison, l'engourdissement de l'esprit, l'abjection de son ame étoient de sûrs moyens d'obtenir l'éternelle félicité.

Des préjugés non moins dangereux ont aveuglé les hommes sur leurs gouvernemens. Les na-

tions ne connurent point les vrais fondemens de l'autorité; elles n'osèrent exiger le bonheur de ces Rois, chargés de le leur procurer; elles crurent que les souverains, travestis en Dieux, recevoient en naissant le droit de commander aux reste des mortels, pouvoient disposer à leur gré de la félicité des peuples & n'étoient point comptables des malheureux qu'ils faisoient. Par une suite nécessaire de ces opinions la politique dégénéra dans l'art fatal de sacrifier la félicité de tous au caprice d'un seul, ou de quelques méchans privilégiés. Malgré les maux qu'elles éprouvèrent, les Nations furent en adoration devant les Idoles qu'elles s'étoient faites, & respectèrent follement les instrumens de leurs misères; elles obéirent à leurs volontés injustes; elles prodiguèrent leur vie, leur sang leurs trésors pour assouvir leur ambition, leur avidité insatiable, leurs fantaisies renaissantes; elles eurent une vénération stupide pour tous ceux qui possédèrent, avec le souverain, le pouvoir de nuire; elles furent à genoux devant le crédit, le rang, les titres, l'opulence, le faste: enfin victimes de leurs préjugés, elles attendirent vainement leur bien-être de quelques hommes, qui malheureux eux-mêmes par leurs vices, & par l'incapacité de jouir ne furent guères disposés à s'occuper du bien-être des peuples: sous de tels chefs leur bonheur physique & moral fut également négligé, ou même anéanti,

Nous trouvons le même aveuglement dans la science des mœurs. La religion, qui n'eut jamais que l'ignorance pour base & l'imagination pour guide, ne fonda point la morale sur la nature de l'homme, sur ses rapports avec les hommes,

sur les devoirs qui découlent nécessairement de ces rapports : elle aimâ mieux la fonder sur des rapports imaginaires, qu'elle prétendit subsister entre l'homme & des puissances invisibles qu'elle avoit gratuitement imaginées, & faussement fait parler. Ce furent ces Dieux invisibles, que la religion peignit toujours comme des Tyrans pervers qui furent les arbitres & les modèles de la conduite de l'homme; il fut méchant, infociable, inutile, turbulent, fanatique, quand il voulut imiter ces Tyrans divinifiés, ou se conformer aux leçons de leurs interprètes. Ceux-ci profitèrent seuls de la religion, & des ténèbres qu'elle répandit sur l'esprit humain; les nations ne connurent ni la nature, ni la raison, ni la vérité : elles n'eurent que des religions, sans avoir aucunes idées certaines de la morale ou de la vertu. Quand l'homme fit du mal à ses semblables, il crut avoir offensé son Dieu, il se crut quitte en s'humiliant devant lui, en lui faisant des présents, en mettant son prêtre dans ses intérêts. Ainsi la religion, loin de donner une base sûre, naturelle & connue à la morale, ne lui donna qu'une base chancelante, idéale, impossible à connoître. Que dis-je ? Elle la corrompit, & ses expiations achevèrent de la ruiner. Quand elle voulut combattre les passions des hommes elle le fit vainement; toujours enthousiaste & privée d'expérience, elle n'en connut jamais les vrais remèdes; ses remèdes furent dégoûtans & propres à révolter les malades; elle les fit passer pour divins, parce qu'ils ne furent point faits pour des hommes; ils furent inefficaces, parce que des chimères ne peuvent rien contre des passions que les motifs les plus réels & les plus

forts concouroient à faire naître & à nourrir dans les cœurs. La voix de la religion ou des Dieux ne put se faire entendre dans le tumulte des sociétés, où tout criait à l'homme qu'il ne pouvoit se rendre heureux sans nuire à ses semblables : ses vaines clameurs ne firent que rendre la vertu haïssable, parce qu'elles la représentèrent toujours comme ennemie du bonheur & des plaisirs des humains. Dans l'observation de leurs devoirs on ne fit voir aux mortels que le cruel sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, & jamais on ne leur donna des motifs réels pour faire ce sacrifice. Le présent l'emporta sur l'avenir, le visible sur l'invisible, le connu sur l'inconnu, & l'homme fut méchant parce que tout lui dit qu'il falloit l'être pour obtenir le bonheur.

C'EST ainsi que la somme des malheurs du genre humain ne fut point diminuée, mais s'accrût au contraire par ses religions, par ses gouvernemens, par son éducation, par ses opinions, en un mot par toutes les institutions qu'on lui fit adopter, sous prétexte de rendre son sort plus doux. L'on ne peut trop le répéter ; c'est dans l'erreur que nous trouverons la vraie source des maux dont la race humaine est affligée ; ce n'est point la nature qui la rendit malheureuse ; ce n'est point un Dieu irrité qui voulut qu'elle vécût dans les larmes ; ce n'est point une dépravation héréditaire qui a rendu les mortels méchans & malheureux ; c'est uniquement à l'erreur que sont dûs ces effets déplorables.

LE souverain bien, tant cherché par quelques sages, & par d'autres annoncé avec tant d'emphase, ne peut être regardé que comme une chimère, semblable à cette *Panacée* merveilleuse que

quelques adeptes ont voulu faire passer pour le remède universel. Tous les hommes sont malades, la naissance les livre aussitôt à la contagion de l'erreur; mais chacun d'eux, par une suite de son organisation naturelle & de ses circonstances particulières en est diversement affecté. S'il est un remède général que l'on puisse appliquer aux maladies diversifiées & compliquées des hommes, il n'en est qu'un, sans doute, & ce remède est la vérité, qu'il faut puiser dans la nature.

A LA vue des erreurs qui aveuglent le plus grand nombre des mortels, & qu'ils sont forcés du sucser avec le lait; à la vue des désirs dont ils sont perpétuellement agités, des passions qui les tourmentent, des inquiétudes qui les rongent, des maux tant physiques que moraux qui les assiégent de toutes parts, on seroit tenté de croire que le bonheur n'est point fait pour ce monde, & que ce seroit une entreprise vaine que de vouloir guérir des esprits que tout conspire à empoisonner. Quand on considère ces superstitions qui les allarment, les divisent & les rendent insensés; ces gouvernemens qui les oppriment, ces loix qui les gênent, les injustices multipliées sous lesquelles on voit gémir presque tous les peuples de la terre, enfin ces vices & ces crimes qui rendent l'état de société si haïssable presque à tous ceux qui s'y trouvent; l'on a peine à se défendre de l'idée que l'infortune est l'apanage du genre-humain, que ce monde n'est fait que pour rassembler des malheureux, que le bonheur est une chimère, ou du moins un point si fugitif qu'il est impossible de le fixer.

Des superstitieux atrabilaires & nourris de mélancolie, virent donc sans cesse la nature ou son

auteur acharnés contre l'espèce humaine ; ils supposèrent que l'homme , objet constant de la colère du ciel , l'irritoit même par ses desirs , & se rendoit criminel en cherchant une félicité qui n'étoit pas faite pour lui. Frappés de voir que les objets que nous désirons le plus vivement ne sont jamais capables de remplir notre cœur , ils ont décrié ces objets comme nuisibles , comme odieux , comme abominables ; ils ont préféré de les fuir ; ils ont fait main basse indistinctement sur toutes les passions les plus utiles à nous-mêmes & aux êtres avec qui nous vivons ; ils ont voulu que l'homme se rendit insensible , devint l'ennemi de lui-même , se séparât de ses semblables , renonçât à tout plaisir , se refusât le bonheur , en un mot se dénaturât. „ Mortels ! ont-ils dit , vous êtes
 „ nés pour le malheur ; l'auteur de votre existence vous destina pour l'infortune ; entrez donc
 „ dans ses vues & rendez vous malheureux. Combattez ces desirs rebelles qui ont la félicité pour
 „ objet ; renoncez à ces plaisirs qu'il est de votre essence d'aimer ; ne vous attachez à rien ici
 „ bas ; Fuyez une société qui ne sert qu'à enflammer votre imagination pour des biens que vous
 „ devez vous refuser ; brisez le ressort de votre
 „ ame ; réprimez cette activité qui cherche à
 „ mettre fin à vos peines ; souffrez , affligez-vous , gémissiez : telle est pour vous la route
 „ du bonheur. “

AVEUGLES Médecins ! qui ont pris pour une maladie l'état naturel de l'homme ! ils n'ont point vu que ses passions & ses desirs lui sont essentiels ! que lui défendre d'aimer & de désirer , c'est vouloir lui enlever son être ; que l'activité est la vie de la société & que nous dire de nous haïr & de

nous mépriser nous-mêmes, c'est nous ôter le mobile le plus propre à nous porter à la vertu. C'est ainsi que par ses remèdes surnaturels la religion, loin de guérir les hommes de leurs maux, n'a fait que les aigrir & les désespérer; au lieu de calmer leurs passions, elle rendit plus incurables, plus dangereuses & plus envenimées celles que leur nature ne leur avoit données que pour leur conservation & leur bonheur. Ce n'est point en éteignant nos passions que l'on nous rendra heureux; c'est en les dirigeant vers des objets vraiment utiles à nous-mêmes & aux autres.

MALGRÉ les erreurs dont le genre-humain est aveuglé; malgré l'extravagance de ses institutions religieuses & politiques; malgré les plaintes & les murmures que nous faisons continuellement contre le sort, il est des heureux sur la terre. Nous y voyons quelquefois des souverains animés de la noble ambition de rendre les nations florissantes & fortunées; nous y trouvons des Antonins, des Trajans, des Julien, des Henri; nous y rencontrons des âmes élevées qui mettent leur gloire & leur bonheur à encourager le mérite, à secourir l'indigence, à tendre la main à la vertu opprimée. Nous y trouvons des génies occupés du desir d'arracher l'admiration de leurs concitoyens en les servant utilement, & jouissant du bonheur qu'ils procurent aux autres.

NE croyons point que le pauvre lui-même soit exclu du bonheur. La médiocrité, l'indigence lui procurent souvent des avantages que l'opulence & la grandeur sont forcées de reconnoître & d'envier. L'âme du pauvre toujours en action ne cesse de former des desirs, tandis que le riche & le puissant sont souvent dans le triste embarras

de ne ſçavoir que ſouhaiter ou de déſirer des objets impoſſibles à ſe procurer. (93) Son corps habitué au travail connoit les douceurs du repos; ce repos eſt la plus rude des fatigues pour celui qui ſ'ennuie de ſon oiſiveté. L'exercice & la frugalité procurent à l'un de la vigueur & de la ſanté; l'intempérance & l'inertie des autres ne leur donne que des dégoûts & des infirmités. L'indigence tend tous les reſſorts de l'ame, elle eſt mère de l'indultrie; c'eſt de ſon ſein que l'on voit ſortir le génie, les talens, le mérite auxquels l'opulence & la grandeur ſont forcées de rendre hommage. Enfin les coups du fort trouvent dans le pauvre un roſeau flexible qui cède ſans ſe brifer.

AINSI la nature ne fut point une marâtre pour le plus grand nombre de ſes enfans. Celui que la fortune a placé dans un état obſcur ignore l'ambition qui dévore le courtiſan, les inquiétudes de l'intrigant, les remors, les ennuis & les dégoûts de l'homme enrichi des dépouilles des nations dont il ne ſçait profiter. Plus le corps travaille & plus l'imagination ſe reſſe; c'eſt la diverſité des objets qu'elle parcourt qui l'allume; c'eſt la ſatiété de ces objets, qui lui cauſe du dégoût: l'imagination de l'indigent eſt circonſcrite par la néceſſité; il reçoit peu d'idées, il connoit peu d'objets, par conſéquent il a peu de deſirs; il ſe contente de peu, tandis que la nature entière ſuffit à peine pour contenter les

(93) Petrone dit, *neſcio quomodo bonæ mentis ſoror eſt paupertas.*

vœux infatigables & les besoins imaginaires de l'homme plongé dans le luxe , qui a parcouru ou épuisé tous les objets nécessaires. Ceux que le préjugé nous fait regarder comme les plus malheureux des hommes jouissent souvent d'avantages plus réels & plus grands que ceux qui les oppriment , qui les méprisent & qui quelquefois sont réduits à les envier. Des delirs bornés sont un bien très réel : l'homme du peuple dans son humble fortune ne désire que du pain ; il l'obtient à la sueur de son front , il le mangeroit avec joye , si l'injustice ne le lui rendoit communément amer. Par le délire des gouvernemens ceux qui naissent dans l'abondance , sans être plus heureux pour cela , disputent au cultivateur les fruits même que ses bras font sortir de la terre. Les Princes sacrifient leur bonheur véritable & celui de leurs états à des passions , à des caprices qui découragent les peuples , qui plongent leurs provinces dans la misère , qui font des millions de malheureux sans aucun profit pour eux-mêmes. La tyrannie oblige ses sujets de maudire leur existence , d'abandonner le travail , & leur ôte le courage de donner le jour à des enfans qui seroient aussi misérables que leurs pères : l'excès de l'oppression les force quelquefois de se révolter ou de se venger par des attentats des injustices qu'on leur fait. L'injustice en réduisant l'indigence au désespoir , l'oblige de chercher dans le crime des ressources contre ses malheurs. Un gouvernement inique produit le découragement dans les ames ; ses vexations dépeuplent les campagnes , les terres demeurent sans culture , de la nuit l'affreuse famine qui fait éclore les contagions & les pestes.

Les malheurs des peuples produisent les révolutions ; aigris par l'infortune , les esprits entrent en fermentation , & les renversemens des Empires en sont les effets nécessaires. C'est ainsi que le physique & le moral sont toujours liés ou plutôt sont la même chose.

Si l'iniquité des chefs ne produit pas toujours des effets si marqués , au moins elle produit la paresse , dont l'effet est de remplir les sociétés de mendiants & de malfaiteurs , que ni la religion ni la terreur des loix ne peuvent arrêter , & que rien ne peut engager à demeurer les spectateurs malheureux d'un bien-être auquel il ne leur est pas permis de prendre part. Ils cherchent leur bonheur passager aux dépens mêmes de leur vie , lorsque l'injustice leur a fermé la route du travail & de l'industrie qui les auroit rendus utiles & honnêtes.

QUE l'on ne nous dise point que nul gouvernement ne peut rendre tous ses sujets heureux ; il ne peut , sans doute , se flatter de contenter les fantaisies de quelques citoyens oisifs , qui ne savent qu'imaginer pour calmer leurs ennuis : mais il peut & il doit s'occuper à contenter les besoins réels de la multitude. Une société jouit de tout le bonheur dont elle est susceptible dès que le plus grand nombre de ses membres sont nourris , vêtus , logés , en un mot peuvent , sans un travail excessif , se procurer les besoins que la nature leur a rendus nécessaires. Leur imagination est contente , dès qu'ils ont l'assurance que nulle force ne pourra leur ravir les fruits de leur industrie , qu'ils travaillent pour eux-mêmes. Par une suite des folies humaines , des nations entières sont forcées de travailler , de suer , d'arroser la

terre de larmes , pour entretenir le luxe , les fantaisies , la corruption d'un petit nombre d'insensés , de quelques hommes inutiles , dont le bonheur est devenu impossible , parceque leur imagination égarée ne connoît plus de bornes. C'est ainsi que les erreurs religieuses & politiques ont changé l'univers en une vallée de larmes.

FAUTE de consulter la raison , de connoître le prix de la vérité , d'être instruits de leurs véritables intérêts , de sçavoir en quoi consiste le bonheur solide & réel , les Princes & les peuples , les riches & les pauvres , les grands & les petits font , sans doute , souvent très éloignés d'être heureux ; cependant si nous jettons un coup d'œil impartial sur la race humaine , nous y trouverons un plus grand nombre de biens que de maux. Nul homme n'est heureux en masse , mais il l'est en détail. Ceux qui se plaignent le plus amèrement de la rigueur du destin tiennent pourtant à leur existence par des fils , souvent imperceptibles , qui les empêchent d'en sortir. En effet l'habitude nous rend nos peines plus légères ; la douleur suspendue devient une vraie jouissance ; chaque besoin est un plaisir au moment où il se satisfait ; l'absence du chagrin & de la maladie est un état heureux dont nous jouissons sourdement & sans nous en appercevoir ; l'espérance , qui rarement nous abandonne tout-à-fait , nous aide à supporter les maux les plus cruels. Le prisonnier rit dans les fers , le villageois fatigué rentre en chantant dans sa cabane ; enfin l'homme qui se dit le plus infortuné ne voit point arriver la mort

fans effroi , à moins que le désespoir n'ait totalement défiguré la nature à ses yeux. (94)

TANT que nous désirons la continuation de notre être , nous ne sommes pas en droit de nous dire complètement malheureux ; tant que l'espérance nous soutient nous jouissons encore d'un très-grand bien. Si nous étions plus justes en nous rendant compte de nos plaisirs & de nos peines , nous reconnoîtrions que la somme des premiers excède de beaucoup celle des derniers ; nous verrions que nous tenons un registre très exact du mal & peu exact du bien. En effet nous avouerions qu'il est peu de journées entièrement malheureuses dans tout le cours de notre vie. Nos besoins périodiques nous procurent le plaisir de les contenter ; notre ame est perpétuellement remuée par mille objets , dont la variété , la multiplicité ; la nouveauté nous réjouit , suspend nos peines , fait diversion à nos chagrins. Les maux physiques sont-ils violens ? Ils ne sont pas d'une longue durée , ils nous conduisent bien-tôt à notre terme ; les maux de notre esprit nous y mènent également. En même-tems que la nature nous refuse tout bonheur , elle nous ouvre une porte pour sortir de la vie ; refusons-nous d'y passer , c'est que nous trouvons encore du plaisir à exister. Les nations réduites au désespoir sont-elles complètement malheureuses ? Elles ont recours aux armes , & au risque de périr

(94) Voyez ce qui a été dit sur le Suicide dans le chapitre XIV.

elles font leurs efforts pour terminer leurs souffrances.

DE ce que tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons donc en conclure qu'ils ne font pas si malheureux qu'on le pense. Ainsi ne nous exagérons plus les maux de l'espèce humaine ; imposons silence à l'humeur noire qui nous persuade que ses maux sont sans remède ; diminuons peu-à-peu le nombre de nos erreurs, & nos calamités diminueront dans la même proportion. De ce que le cœur de l'homme ne cesse de former des desirs, n'en concluons point qu'il est malheureux ; de ce que son corps a besoin chaque jour de nourriture, concluons qu'il est sain & qu'il remplit ses fonctions ; de ce que son cœur désire, il faut en conclure qu'il a besoin à chaque instant d'être remué, que les passions sont essentielles au bonheur d'un être qui sent, qui pense, qui reçoit des idées & qui nécessairement doit aimer & désirer ce qui lui procure ou lui promet une façon d'exister analogue à son énergie naturelle. Tant que nous vivons, tant que le ressort de notre ame subsiste dans sa force, cette ame désire ; tant qu'elle désire, elle éprouve l'activité qui lui est nécessaire ; tant qu'elle agit, elle vit. La vie peut être comparée à un fleuve, dont les eaux se poussent, se succèdent & coulent sans interruption : forcées de rouler sur un lit inégal, elles rencontrent par intervalles des obstacles qui empêchent leur stagnation ; elles ne cessent de jaillir, de bondir & de couler, jusqu'à ce qu'elles soient rendues dans l'océan de la nature.



CHAPITRE XVII.

*Des idées vraies ou fondées sur la nature
sont les seuls remèdes aux maux des
hommes. Récapitulation de cette
première partie. Conclusion.*

TOUTES les fois que nous cessons de prendre l'expérience pour guide nous tombons dans l'erreur. Nos erreurs deviennent encore plus dangereuses & plus incurables lorsqu'elles ont pour elles la sanction de la religion ; c'est alors que nous ne consentons jamais à revenir sur nos pas ; nous nous croyons intéressés à ne plus voir , à ne plus nous entendre , & nous supposons que notre bonheur exige que nous fermions les yeux à la vérité. Si la plupart des moralistes ont méconnu le cœur humain ; s'ils se sont trompés sur ses maladies & sur les remèdes qui pouvoient lui convenir ; si les remèdes qu'ils lui ont administrés ont été inefficaces ou même dangereux , c'est qu'ils ont abandonné la nature , ils ont résisté à l'expérience , ils n'ont osé consulter leur raison , ils ont renoncé au témoignage de leurs sens , ils n'ont suivi que les caprices d'une imagination éblouie par l'enthousiasme ou troublée par la crainte ; ils ont préféré les illusions qu'elle leur montrait aux réalités d'une nature qui ne trompe jamais.

C'EST faute d'avoir voulu sentir qu'un être intelligent ne peut point perdre un instant de vue

sa propre conservation , son intérêt réel ou fictif , son bien-être solide ou passager , en un mot son bonheur vrai ou faux c'est faute d'avoir considéré que les desirs & les passions sont des mouvemens essentiels , naturels , nécessaires à notre ame , que les docteurs des hommes ont supposé des causes surnaturelles de leurs égaremens , & n'ont appliqué à leurs maux que des topiques inutiles ou dangereux. En leur disant d'étouffer leurs desirs , de combattre leurs penchans , d'anéantir leurs passions , ils n'ont fait que leur donner des préceptes stériles , vagues , impraticables ; ces vaines leçons n'ont influé sur personne ; elles n'ont tout au plus retenu que quelques mortels qu'une imagination paisible ne sollicitoit que foiblement au mal ; les terreurs dont on les accompagnoit ont troublé la tranquillité de quelques personnes modérées par leur nature , sans jamais arrêter les tempéramens indomptables de ceux qui furent enivrés de leurs passions ou emportés par le torrent de l'habitude. Enfin les promesses & les menaces de la superstition n'ont fait que des fanatiques , des enthousiastes , des êtres inutiles ou dangereux , sans jamais faire des hommes véritablement vertueux , c'est à dire utiles à leurs semblables.

CES Empyriques guidés par une aveugle routine n'ont point vu que l'homme tant qu'il vit , est fait pour sentir , pour désirer , pour avoir des passions , & pour les satisfaire en raison de l'énergie que son organisation lui donne ; ils ne se sont point aperçus que l'habitude enracinoit ces passions , que l'éducation les semoit dans les cœurs , que les vices du gouvernement les fortifioient , que l'opinion publique les approuvoit , que l'expérience les rendoit nécessaires , & que dire aux hommes

ainsi constitués de détruire leurs passions , c'étoit les jeter dans le désespoir , ou bien lui ordonner des remèdes trop révoltans pour qu'ils consentissent à les prendre. Dans l'état actuel de nos sociétés opulentes , dire à un homme , qui sçait par expérience que les richesses procurent tous les plaisirs , qu'il ne doit pas les désirer , qu'il ne doit pas faire d'efforts pour les obtenir , qu'il doit s'en détacher , c'est lui persuader de se rendre malheureux. Dire à un ambitieux de ne point désirer le pouvoir & la grandeur , que tout conspire à lui montrer comme le comble de la félicité , c'est lui ordonner de renverser tout d'un coup le système habituel de ses idées , c'est parler à un sourd. Dire à un amant d'un tempérament impétueux d'étouffer sa passion pour l'objet qui l'enchanté , c'est lui faire entendre qu'il doit renoncer à son bonheur. Opposer la religion à des intérêts si puissans , c'est combattre des réalités par des spéculations chimériques.

EN effet si nous examinons les choses sans prévention , nous trouverons que la plupart des préceptes que la religion , ou que sa morale fanatique & surnaturelle donnent aux hommes , sont aussi ridicules qu'impossibles à pratiquer. Interdire les passions aux hommes , c'est leur défendre d'être des hommes ; conseiller à une personne d'une imagination emportée de modérer ses desirs , c'est lui conseiller de changer son organisation , c'est ordonner à son sang de couler plus lentement. Dire à un homme de renoncer à ses habitudes , c'est vouloir qu'un citoyen accoutumé à se vêtir consente à marcher tout nud ; autant vaudroit-il lui dire de changer les traits de son visage , de détruire son tempérament , d'éteindre son imagination,

tion , d'altérer la nature de ses fluides , que de lui commander de n'avoir point de passions analogues à son énergie naturelle , ou de renoncer à celle que l'habitude & ses circonstances lui ont fait contracter & ont converties en besoins. (95) Tels sont pourtant les remèdes si vantés que la plupart des moralistes opposent à la dépravation humaine. Est-il donc surprenant qu'ils ne produisent aucun effet , ou qu'ils ne fassent que réduire l'homme au désespoir par le combat continu qu'ils excitent entre les passions de son cœur , ses vices , ses habitudes , & les craintes chimériques dont la superstition a voulu l'accabler. Les vices de la société , les objets dont elle se sert pour irriter nos desirs ; les plaisirs , les richesses , les grandeurs que le gouvernement nous montre comme des appas séducteurs ; les biens que l'éducation , l'exemple & l'opinion nous rendent chers , nous attirent d'un côté , tandis que la morale nous sollicite vainement d'un autre ; & que la religion , par ses menaces effrayantes , nous jette dans le trouble & produit en nous un conflit violent,

(95) On voit que ces conseils , tout extravagans qu'ils sont , ont été suggérés aux hommes par toutes les religions. Les Indiens , les Japonais , les Mahométans , les Chrétiens , les Juifs , d'après leurs superstitions , font consister la perfection à jeûner , se macérer , s'abstenir des plaisirs les plus honnêtes , fuir la société , s'infliger mille tourmens volontaires , travailler sans relâche à contredire la nature. Chez les Payens les Galles & les Prêtres de la Déesse de Syrie n'étoient pas plus sensés ; ils se mutiloient par piété.

sans jamais remporter la victoire ; quand par hasard elle l'emporte sur tant de forces réunies , elle nous rend malheureux , elle brise tout-à-fait le ressort de notre ame.

LES passions sont les vrais contrepoids des passions ; ne cherchons point à les détruire , mais tâchons de les diriger : balançons celles qui sont nuisibles par celles qui sont utiles à la société. La raison , fruit de l'expérience , n'est que l'art de choisir les passions que nous devons écouter pour notre propre bonheur. L'éducation est l'art de fermer & de cultiver dans les cœurs des hommes des passions avantageuses. La législation est l'art de contenir les passions dangereuses , & d'exciter celles qui peuvent être avantageuses au bien public. La religion n'est que l'art de fermer & de nourrir dans les ames des mortels des chimères , des illusions , des prestiges , des incertitudes d'où naissent des passions funestes pour eux-mêmes , ainsi que pour les autres : ce n'est qu'en les combattant que l'homme peut être mis sur la route du bonheur.

LA raison & la morale ne pourront rien sur les mortels , si elles ne montrent à chacun d'entre-eux que son intérêt véritable est attaché à une conduite utile à lui-même ; cette conduite , pour être utile , doit lui concilier la bienveillance des êtres nécessaires à sa propre félicité ; c'est donc pour l'intérêt ou l'utilité du genre-humain ; c'est pour l'estime , l'amour , les avantages qui en résultent , que l'éducation doit allumer de bonne heure l'imagination des citoyens ; ce sont les moyens d'obtenir ces avantages que l'habitude doit leur rendre familiers , que l'opinion doit leur rendre chers , que l'exemple doit les exciter à rechercher. Le gouvernement , à l'aide des récom-

penſes, doit les encourager à ſuivre ce plan ; à l'aide des châtimens, il doit effrayer ceux qui voudroient le troubler. C'eſt ainſi que l'eſpoir d'un bien-être véritable & la crainte d'un mal réel feront des paſſions propres à contrebalancer celles qui nuiroient à la ſociété, ces dernières deviendroient au moins très rares, ſi au lieu de repaître les hommes de ſpéculations inintelligibles & de mots vuides de ſens, on leur parloit de choſes réelles & on leur montrait leurs véritables intérêts.

L'HOMME n'eſt ſi ſouvent méchant que parce-qu'il ſe ſent preſque toujours intéreſſé à l'être ; que l'on rende les hommes plus éclairés & plus heureux, & on les rendra meilleurs. Un gouvernement équitable & vigilant rempliroit bien-tôt ſon état de citoyens honnêtes ; il leur donneroit des motifs préſens, réels & palpables de bien faire : il les feroit inſtruire, il leur feroit éprouver ſes ſoins, il les ſéduiroit par l'aſſurance de leur propre bonheur ; ſes promeſſes & ſes menaces, fidèlement exécutées, auroient, ſans doute, bien plus de poids que celles de la ſuperſtition, qui ne propoſe jamais que des biens illuſoires, ou des châtimens dont les méchans endurcis douteront toutes les fois qu'ils auront intérêt d'en douter ; des motifs préſens les toucheront bien plus que des motifs incertains & éloignés. Les vicieux & les méchans ſont ſi communs ſur la terre, ſi opiniâtres, ſi attachés à leurs dérèglemens, parce-qu'il n'eſt aucun gouvernement qui leur faſſe trouver de l'avantage à être juſtes, honnêtes & bien-faiſans ; au contraire partout les intérêts les plus puiſſans les ſollicitent au crime, en favoriſant les penchans d'une organisation vicieuſe que

rien n'a rectifiée ni portée vers le bien. (96)
 Un sauvage qui dans sa horde ne connoit point le prix de l'argent, n'en fera certainement aucun cas ; si vous le transplantez dans nos sociétés policées, il apprendra bientôt à le désirer, il fera des efforts pour l'obtenir, & s'il le peut sans danger, il finira par voler, surtout s'il n'a point appris à respecter la propriété des êtres qui l'environnent. Le sauvage & l'enfant sont précisément dans le même cas ; c'est nous qui rendons l'un & l'autre méchants. Le fils d'un grand apprend dès l'enfance à désirer le pouvoir, il devient un ambitieux dans l'âge mûr, & s'il a le bonheur de s'insinuer dans la faveur, il deviendra méchant, & le fera impunément. Ce n'est donc point la nature qui fait des méchants, ce sont nos institutions qui déterminent à l'être. L'enfant élevé parmi des brigands ne peut devenir qu'un malfaiteur ; s'il eût été élevé parmi des honnêtes gens il fût devenu un homme de bien.

Si nous cherchons la source de l'ignorance profonde où nous sommes de la morale & des mobiles qui peuvent influencer sur les volontés des hommes, nous la trouverons dans les idées fausses que la plupart des spéculateurs se sont faites de la nature humaine. C'est pour avoir fait l'homme double ; c'est pour avoir distingué son ame de son corps ; c'est pour avoir tiré son ame du domaine de la physique, afin de la soumettre à des loix fantastiques émanées des espaces imaginaires ; c'est

(96) Salluste dit, *nemo gratuito malus est*. On peut dire de même, *nemo gratuito bonus*.

pour l'avoir supposée d'une nature différente en tout des êtres connus , que la science des mœurs est devenue une énigme impossible à deviner. Ces suppositions ont donné lieu de lui attribuer une nature , des façons d'agir , des propriétés totalement différentes de celles que l'on voit dans tous les corps. Des métaphysiciens s'en emparèrent & à force de subtiliser ils la rendirent totalement méconnoissable. Ils ne se sont point aperçus que le mouvement étoit essentiel à l'ame ainsi qu'au corps vivant ; ils n'ont point vu que les besoins de l'une se renouvelloient sans cesse ainsi que les besoins de l'autre ; ils n'ont point voulu croire que ces besoins de l'ame ainsi que ceux du corps sont purement physiques , & que l'une & l'autre n'étoient jamais remués que par des objets physiques & matériels. Ils n'ont point eu d'égard à la liaison intime & continuelle de l'ame avec le corps ; ou plutôt ils n'ont point voulu convenir qu'ils ne font qu'une même chose , envisagée sous différens points de vue. Obstinés dans leurs opinions surnaturelles , ou inintelligibles , ils ont refusé d'ouvrir les yeux pour voir que le corps en souffrant rendoit l'ame malheureuse , & que l'ame affligée minoit & faisoit dépérir le corps. Ils n'ont point considéré que les plaisirs & les peines de l'esprit influoient sur ce corps , & le plongeient dans l'affaiblissement ou lui donnoient de l'activité. Ils ont cru que l'ame tiroit ses pensées soit riantes soit lugubres de son propre fond ; tandis que ses idées ne lui viennent que des objets matériels qui agissent , ou qui ont agi matériellement sur ses organes ; tandis qu'elle n'est déterminée soit à la gaieté soit à la tristesse que par l'état durable ou passager dans lequel se trouvent les solides & les fluides de

notre corps. En un mot ils n'ont point reconnu que cette ame, purement passive, subissoit les mêmes changemens qu'éprouvoit le corps, n'étoit remuée que par son intermède, n'agissoit que par son secours, & recevoit souvent à son insçu & malgré elle de la part des objets physiques qui la remuent, ses idées, ses perceptions, ses sensations, son bonheur ou son malheur.

PAR une suite de ces opinions, liées à des systèmes merveilleux, ou inventées pour les justifier, on supposa que l'ame humaine étoit libre, c'est-à-dire, avoit la faculté de se mouvoir d'elle-même, & jouissoit du pouvoir d'agir indépendamment des impulsions que ses organes recevoient des objets qui sont hors d'eux ; on prétendit qu'elle pouvoit résister à ces impulsions, & sans y avoir d'égard, suivre les directions qu'elle se donnoit à elle-même par sa propre énergie ; en un mot on soutint que l'ame étoit libre, c'est-à-dire, avoit le pouvoir d'agir sans être déterminée par aucune force extérieure.

AINSI cette ame, que l'on avoit supposée d'une nature différente de tous les êtres que nous connoissons dans l'univers, eut aussi une façon d'agir à part ; elle fut, pour ainsi dire, un point isolé qui ne fut point soumis à cette chaîne non interrompue de mouvemens, que, dans une nature dont les parties sont toujours agissantes, les corps se communiquent les uns aux autres. Epris de leurs notions sublimes, ces spéculateurs ne virent point qu'en distinguant l'ame du corps & de tous les êtres que nous connoissons, ils se mettoient dans l'impossibilité de s'en former une idée vraie ; ils ne voulurent point s'apercevoir de l'analogie parfaite qui se trouvoit entre la manière d'agir & cel-

le dont le corps étoit affecté, non plus que de la correspondance nécessaire & continuelle qui se trouvoit entre l'ame & lui. Ils refusèrent de voir que semblable à tous les corps de la nature, elle étoit sujette à des mouvemens d'attraction & de répulsion, dûs aux qualités inhérentes aux substances qui mettent ses organes en action ; que ses volontés, ses passions, ses desirs n'étoient jamais qu'une suite de ces mouvemens, produits par des objets physiques, qui ne sont nullement en son pouvoir ; & que ces objets la rendoient heureuse ou malheureuse, active ou languissante, contente ou affligée en dépit d'elle-même & de tous les efforts qu'elle pouvoit faire pour se trouver autrement. On chercha dans les cieus des mobiles fictifs pour la remuer ; on ne présenta aux hommes que des intérêts imaginaires ; sous prétexte de leur faire obtenir un bonheur idéal, on les empêcha de travailler à leur bonheur véritable qu'on se garda bien de leur faire connoître ; on fixa leurs regards sur l'empyrée pour ne plus voir la terre, on leur cacha la vérité, & l'on prétendit les rendre heureux à force de terreurs, de phantômes & de chimères. Enfin aveugles eux-mêmes, ils ne furent guidés que par des aveugles dans le sentier de la vie, où les uns & les autres ne firent que s'égarer.

C O N C L U S I O N.

DE tout ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte évidemment que toutes les erreurs du genre-humain en tout genre viennent d'avoir renoncé à l'expérience, au témoignage des sens, à la droite raison, pour se laisser guider par l'imagination souvent trompeuse & par l'autorité toujours sus-

pecte. L'homme méconnoitra toujours son vrai bonheur tant qu'il n'égliçera d'étudier la nature, de s'instruire de ses loix immuables, de chercher en elle seule les vrais remèdes à des maux qui sont des suites nécessaires de ses erreurs actuelles. L'homme fera toujours une énigme pour lui-même tant qu'il se croira double & mù par une force inconcevable dont il ignore la nature & les loix. Ses facultés qu'il nomme intellectuelles, & ses qualités morales, seront inintelligibles pour lui s'il ne les considère du même oeil que ses qualités ou facultés corporelles, & ne les voit soumises en tout aux mêmes règles. Le système de sa liberté prétendue n'est appuyée sur rien; il est à chaque instant démenti par l'expérience; elle lui prouve qu'il ne cesse jamais d'être dans toutes ses actions sous la main de la nécessité; vérité qui, loin d'être dangereuse pour les hommes ou destructive pour la morale, lui fournit sa vraie base, puisqu'elle fait sentir la nécessité des rapports subsistans entre des êtres sensibles, & réunis en société, dans la vue de travailler par des efforts communs à leur félicité réciproque. De la nécessité de ces rapports naît la nécessité de leurs devoirs & la nécessité des sentimens d'amour qu'ils accordent à la conduite qu'ils nomment vertueuse, ou de l'adversion qu'ils ont pour celle que l'on nomme vicieuse & criminelle. D'où l'on voit les vrais fondemens de *l'obligation morale*, qui n'est que la nécessité de prendre les moyens pour obtenir la fin que l'homme se propose dans la société, ou chacun de nous, pour son propre intérêt, son propre bonheur, sa propre sûreté, est forcé d'avoir & de montrer les dispositions nécessaires à sa propre conservation & capables d'exciter dans ses af-

fociés les sentimens dont il a besoin pour être heureux lui-même. En un mot c'est sur l'action & la réaction nécessaires des volontés humaines, sur l'attraction & la répulsion nécessaires de leurs ames, que toute morale se fonde : c'est l'accord ou le concert des volontés & des actions des hommes qui maintient la société, c'est leur discordance qui la dissout ou la rend malheureuse.

L'ON a pu conclure de tout ce que nous avons dit que les noms sous lesquels les hommes ont désigné les causes cachées qui agissent dans la nature & leurs effets divers ne sont jamais que la nécessité envisagée sous différens points de vue. Nous avons trouvé que *l'ordre* est une suite nécessaire de causes & d'effets dont nous voyons ou nous croyons voir l'ensemble, la liaison & la marche, & qui nous plaît, lorsque nous la trouvons conforme à notre être. Nous avons vu pareillement que ce que nous appellons *désordre* est une suite d'effets & de causes nécessaires que nous jugeons défavorables à nous-mêmes ou peu convenables à notre être. L'on a désigné sous le nom d'*intelligence* la cause nécessaire qui opéroit nécessairement la suite des événemens que nous comprenons sous le nom d'*ordre*. On a nommé *divinité* la cause nécessaire & invisible qui mettoit en action une nature où tout agit suivant des loix immuables & nécessaires. On a nommé *destinée* ou *fatalité* la liaison nécessaire des causes & des effets inconnus que nous voyons dans ce monde ; on s'est servi du mot *hazard* pour désigner les effets que nous ne pouvons pressentir ou dont nous ignorons la liaison nécessaire avec leurs causes. Enfin l'on a nommé facultés *intellectuelles* & *morales* les effets & les modifications nécessaires de l'être organisé.

vent durer autant que la race humaine; elle nous oblige, parce que sans elle ni les individus ni les sociétés ne peuvent subsister ni jouir des avantages que leur nature les force de désirer.

ÉCOUTONS donc cette morale établie sur l'expérience & sur la nécessité des choses; n'écoutons point cette superstition fondée sur des rêveries, sur des impostures & sur les caprices de l'imagination. Suivons les leçons de cette morale humaine & douce qui nous conduit à la vertu par la voix du bonheur: bouchons nos oreilles aux cris inefficaces de la religion, qui ne pourra jamais nous faire aimer une vertu qu'elle rend hideuse & haïssable, & qui nous rend réellement malheureux en ce monde dans l'attente des chimères qu'elle nous promet dans un autre. Enfin voyons si la raison, sans le secours d'une rivale qui la décrie, ne nous conduira pas plus sûrement qu'elle vers le but où tendent tous nos vœux.

QUELS fruits en effet le genre-humain a-t-il jusqu'ici retiré de ces notions sublimes & furenturelles dont la Théologie depuis tant de siècles a repu les mortels? Tous ces phantômes créés par l'ignorance & par l'imagination, toutes ces hypothèses aussi insensées que subtiles dont l'expérience fut bannie, tous ces maux vuides de sens dont les langues se sont remplies, toutes ces espérances fanatiques & ces terreurs paniques, dont on s'est servi pour agir sur les volontés des hommes, les ont-ils rendus meilleurs, plus éclairés sur leurs devoirs, plus fidèles à les remplir? Tous ces systèmes merveilleux & les inventions sophistiquées dont on les appuie, ont-ils porté la lumière dans nos esprits, la raison dans notre conduite, la vertu dans notre cœur? Hélas! Toutes ces cho-

ses n'ont fait que plonger l'entendement humain dans des ténèbres dont il ne peut se tirer , semer dans nos âmes des erreurs dangereuses , faire éclore en nous des passions funestes dans lesquelles nous trouverons la vraie source des maux dont notre espèce est affligée.

CESSE donc , ô homme ! de te laisser troubler par les phantômes que ton imagination ou que l'imposture ont créés. Renonce à des espérances vagues , dégage-toi de tes craintes accablantes ; suis sans inquiétude la route nécessaire que la nature a tracée pour toi. Sème la de fleurs , si ton destin le permet ; écarte , si tu le peux , les épines qu'il y a répandues. Ne plonge point tes regards dans un avenir impénétrable ; son obscurité suffit pour te prouver qu'il est inutile ou dangereux à sonder. Pense donc uniquement à te rendre heureux dans l'existence qui t'est connue. Sois tempérant , modéré , raisonnable si tu veux te conserver ; ne sois point prodigue du plaisir , si tu cherches à le rendre durable. Abstiens-toi de tout ce qui peut nuire à toi-même & aux autres. Sois vraiment intelligent , c'est-à-dire , apprends à t'aimer , à te conserver , à remplir le but qu'à chaque instant tu te proposes. Sois vertueux , afin de te rendre solidement heureux , afin de jouir de l'affection , de l'estime & des secours des êtres que la nature a rendus nécessaires à ta propre félicité. S'ils sont injustes , rends-toi digne de t'applaudir & de t'aimer toi-même ; tu vivras content , ta sérénité ne sera point troublée ; la fin de ta carrière , exempte de remors , ainsi que ta vie , ne la calomnierait point. La mort sera pour toi la porte d'une existence nouvelle dans un ordre nouveau : tu y feras soumis , ainsi que tu

l'es à présent aux loix éternelles du destin, qui veut que pour vivre heureux ici bas tu fasses des heureux. Laisse-toi donc entraîner doucement par la nature, jusqu'à ce que tu t'endormes paisiblement dans le sein qui t'a fait naître.

POUR toi, méchant infortuné! qui te trouves sans cesse en contradiction avec toi-même! machine défordonnée, qui ne peux t'accorder ni avec ta nature propre ni avec celle de tes associés! ne crains pas dans une autre vie le châtimement de tes crimes: n'es-tu pas déjà cruellement puni? Tes folies, tes habitudes honteuses, tes débauches n'endommagent-elles pas ta santé? Ne traînes-tu pas dans le dégoût une vie fatiguée de tes excès? L'ennui ne te punit-il pas de tes passions assouvies? La vigueur & la gaieté n'ont-elles point déjà fait place à la foiblesse, aux infirmités, aux regrets? Tes vices chaque jour ne creusent-ils pas le tombeau pour toi? Toutes les fois que tu t'es souillé de quelque crime as-tu bien sans frayeur osé rentrer en toi-même? N'as-tu pas trouvé le remors, la terreur & la honte établis dans ton cœur? N'as-tu pas redouté les regards de tes semblables? N'as-tu pas tremblé tout seul, & sans cesse appréhendé que la terrible vérité ne dévoilât tes forfaits ténébreux? Ne crains donc plus l'avenir, il mettra fin aux tourmens mérités que tu t'infliges à toi-même; la mort en délivrant la terre d'un fardeau incommode, te délivrera de toi, de ton plus cruel ennemi.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.









